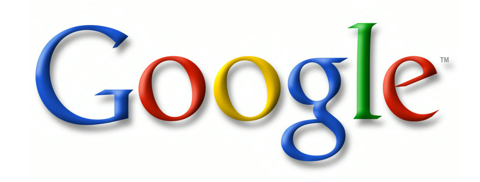
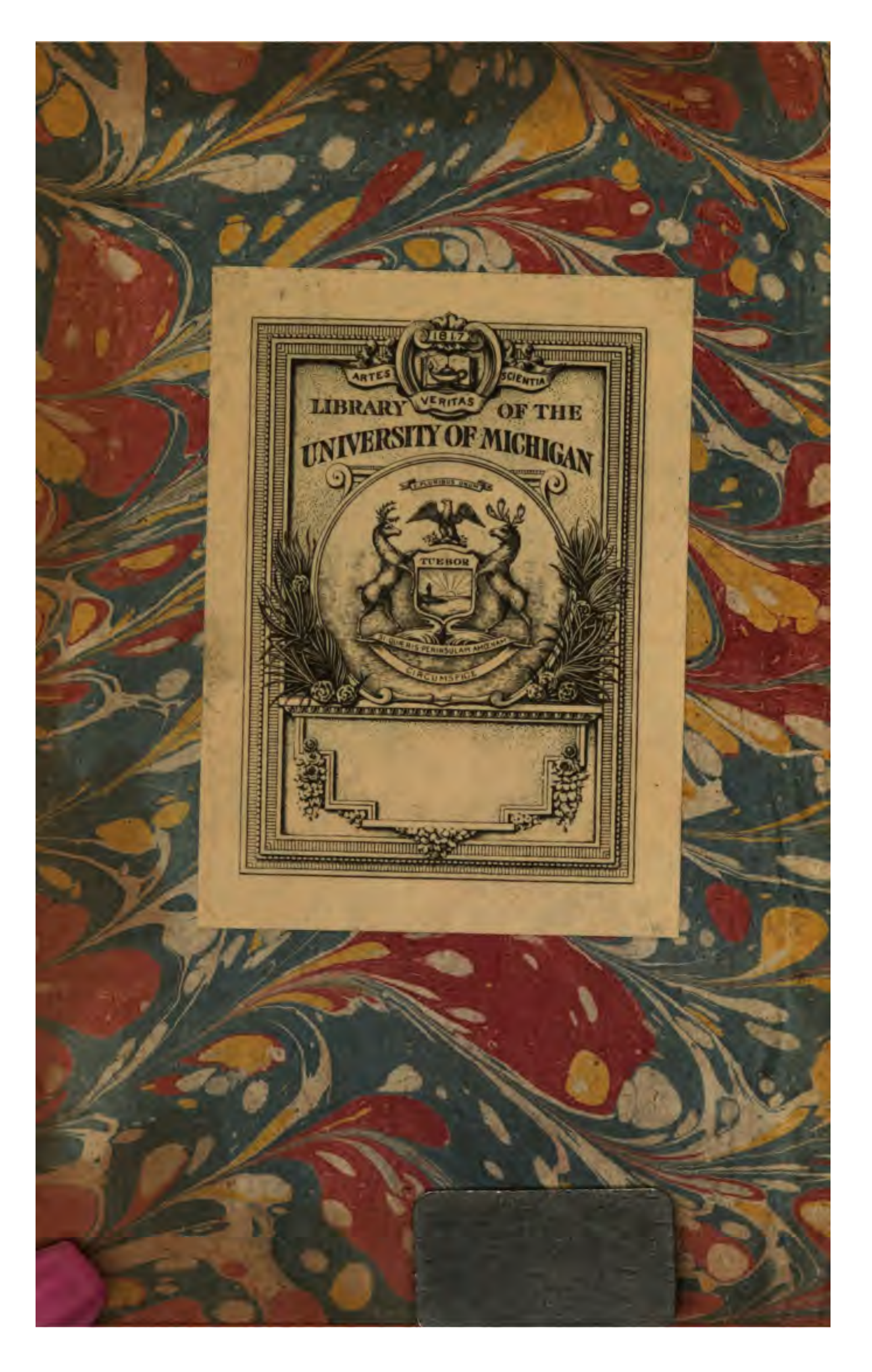




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



3 volumes
48 -
C68

LES
TROIS SIECLES
DE NOTRE
LITTÉRATURE.
TOME TROISIEME.

Sabatier, Antoine.

LES TROIS SIECLES DE NOTRE LITTÉRATURE, OU TABLEAU DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS I, jusqu'en 1772:

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. L. 4, n°. 96.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez { GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.
{ DEHANSI, le jeune, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXII.



LES

TROIS SIECLES

DE NOTRE

LITTÉRATURE.

N.

NADAL, [*Augustin*] Abbé, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Poitiers, mort dans la même ville en 1741, âgé de 82 ans.

En qualité de Poëte tragique, rien n'est plus mince que ses talens : de quatre Tragédies, qu'il a données au Théâtre, aucune n'a eu un succès solide, & n'étoit faite pour en avoir. Ce n'est pas l'intérêt qui a manqué à ses sujets, car

en choisissant *Moïse*, *Saül*, *Hérode*, *Antiochus*, il étoit difficile d'en trouver de plus connus & de plus capables d'animer le génie poétique, si M. l'Abbé *Nadal* en eût été doué; mais ce ne sont pas les sujets qui donnent du prix à un ouvrage, c'est la maniere de les traiter :

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, & versate diu, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.

En qualité d'Ecrivain en Prose, son mérite seroit plus sensible, si les réflexions saines, qu'on trouve çà & là dans ses *Traités de Morale* & dans ses *Observations critiques*, n'étoient défigurées par un style, tantôt guindé, tantôt rampant & diffus, & trop souvent au-dessous du médiocre. Aussi ne lit-on plus ses Ouvrages; ce qu'il peut y avoir de bon, a passé dans les Ecrits de quantité de nos Littérateurs, qui, pour s'épargner la peine de penser, ne font pas difficulté de s'approprier les pensées d'autrui, en les habillant à leur maniere.

NAIN: [*Louis-Sébastien* LE] *Voyez* TILLEMONT.

NAUDÉ, [*Gabriel*] Médecin, Bibliothé-

caire du Cardinal Mazarin, né à Paris en 1600, mort à Abbeville en 1653.

Il a eu la réputation d'un des plus habiles Critiques de son tems, quoiqu'il ne fut guères qu'un Erudit. Ses Ouvrages, les plus connus, sont des *Considérations politiques sur les coups d'Etat*, & une *Apologie des grands Hommes, faussement soupçonnés de magie.* Il s'en faut de beaucoup que le mérite de ces deux Ouvrages réponde à l'importance du titre; le style en est aussi médiocre, que le fonds des pensées en est commun. Il regne dans le dernier un appareil de citations Grecques & Latines, qui font perdre de vue le principal objet. On croiroit que *Naudé* a voulu prendre *Montagne* pour Modele; mais il est aussi éloigné de la tournure & des expressions de ce Penseur Philosophe, que M. *Delaharpe* l'est de M. de *Voltaire*, dont il s'efforce vainement d'imiter la maniere & le ton; toute la différence qui subsiste entre ces deux Imitateurs, est que le premier s'est efforcé de justifier les grands Hommes, & que le second ne cherche qu'à les décrier.

NESMOND, [*Henri* DE] Archevêque de Toulouse, mort en 1727, succéda à *Fléchier* dans l'Académie Françoise, & ne dut pas tout-à-

fait ce choix à sa naissance & à sa dignité. On trouve dans le Recueil de ses *Œuvres* quatre Sermons, prononcés à l'Assemblée des Etats de Languedoc, deux Instructions pastorales, un grand nombre de Harangues, qui, sans égaler l'éloquence des Discours de son Prédécesseur, prouvent qu'il avoit du goût & des talens pour la Littérature. Sa maniere de s'énoncer est simple, noble, soutenue, persuasive, éloignée des vains ornemens, mais manque souvent de chaleur.

Des personnes qui ont vécu familiérement avec M. de *Nesmond*, nous ont assuré, qu'il avoit un talent singulier pour la Poésie, mais qu'il eut la sagesse de sacrifier la gloire qu'il auroit pu acquérir sur le Parnasse, à la gloire plus solide d'instruire ses Diocèsains, conformément aux devoirs de l'Episcopat. Il ne faisoit des Vers, que lorsque, dans la Société, les circonstances les lui arrachoient pour ainsi dire. Il fit ceux-ci pour une Dame, un peu coquette, qui lui demandoit un couplet de Chanson.

Sur l'Air : DE JOCONDE.

Iris, vous comprendrez un jour,
Le tort que vous vous faites.
Le mépris suit de près l'amour,
Qu'inspirent les Coquettes.

Songez à vous faire estimer,
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer,
Détruit le véritable.

Nous ne les citons, que parcequ'ils paroissent propres à donner une idée de sa Muse, & que la Morale en est proportionnée à la gravité de son caractère.

NEVERS, [*Philippe-Julien* MANCINI, DUC DE] Chevalier des Ordres du Roi, mort en 1707.

S'il eût fait de la Poésie son occupation, comme il en fit son amusement, il eût pu égaler nos meilleurs Poëtes. Tout le monde connoît les Vers de ce Seigneur au fameux Abbé de *Rancé*, qui avoit écrit contre M. de *Fénélon*. L'énergie du style y annonce une imagination aussi vive que féconde.

Si M. le Duc de *Nevers* protégea la *Phédre* de *Pradon* contre celle de *Racine*, ce fut moins par défaut de goût, que pour ne pas déplaire à Mad. *Deshoulieres*, & à quelques autres Beaux-esprits, qui avoient sçu, par leurs souplesses, l'intéresser dans leur querelle; il étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir l'énorme intervalle qui séparoit ces deux Poëtes, & pour ne

pas sentir qu'un *Mécène* a aussi peu le crédit de faire valoir un Auteur médiocre, que les Auteurs médiocres sont propres à faire tort à leurs *Mécènes*.

NEUVILLE, [*Charles* FREY DE] né à Vitré, en Bretagne, en 1693.

Son nom doit rappeller, à tous ceux qui l'ont entendu, l'idée d'un des plus étonnans Orateurs qui aient illustré la Chaire. Original dans son genre, sans exclure aucune des parties essentielles à la véritable Eloquence chrétienne, le P. de *Neuville* a réuni tous les caractères des Hommes célebres, qui l'ont précédé dans le Ministere évangélique; la profondeur des pensées, la force du raisonnement, l'élévation & la rapidité du style, vont toujours de pair, dans ses Sermons, avec la chaleur de l'imagination, la vivacité du sentiment & l'énergie de l'expression; toujours fécond, toujours égal, il domine sans s'en appercevoir tous les sujets qu'il traite, & la vivacité de son pinceau rajeunit tous les objets qu'il présente; enfin, il est le seul de tous les Prédicateurs, qu'on ne puisse comparer qu'à lui-même.

Tant de talens doivent faire regretter, avec juste raison, au Public, de ne pas voir ses Ser-

mons imprimés. On n'a de lui que l'Oraison funèbre du Cardinal de *Fleury*, & celle du Maréchal de *Belisle*. La premiere est un chef-d'œuvre en même tems qu'elle fut son premier essai, & les critiques qu'on en a faites, n'ont servi qu'à en relever les véritables beautés. Celle du Maréchal de *Belisle*, quoique le fruit de la vieillesse du P. de *Neuville*, est marquée au coin de ses autres productions, c'est-à-dire, qu'on y retrouve partout cet esprit vaste, qui saisit tous les points de vue d'un sujet, qui les approfondit avec pénétration, qui les énonce avec autant de grace que de force; cet esprit enchanteur, qui donne une vie à tout, & une vie qui annonce toujours le Génie créateur. En un mot, le P. de *Neuville* eût été un Orateur accompli, sans sa fécondité, qui l'entraînoit quelquefois trop loin, sans cette envie de tout dire, qui l'engageoit dans des détails qu'il eût pu supprimer; mais si cette abondance est chez lui un défaut, elle le préserve toujours de ces raisonnemens subtils & entortillés, de ces idées bizarres & gigantesques, de ces antithèses recherchées & puériles, de ces tours affectés, de ces expressions académiques, de ce ton philosophiquement ridicule, qui font l'insipide mérite de quelques prétendus Prédicateurs de nos jours.

NEUVILLÉ, [*Didier-Pierre* CHICANNEAU DE] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie de Nancy, sa patrie, né en 1720.

On a de lui plusieurs petits Ouvrages, qui ne peuvent être sortis, que de la plume d'un Homme d'esprit & de goût. C'est à cet Auteur qu'on doit un *Dictionnaire philosophique*, qui n'a rien de commun avec ce Recueil d'impiétés que M. de *Voltaire* a publiées sous le même titre. L'Ouvrage de M. de *Neuvillé* est un Recueil des meilleurs morceaux de Morale, répandus chez les Ecrivains les plus estimés en ce genre. Il y a inséré plusieurs Articles de sa façon, & ce ne sont pas les moins bons de cette sage Collection.

NICERON, [*Jean-Pierre*] Barnabite, né à Paris en 1645, mort dans la même ville en 1738.

Il est connu par une Compilation en quarante volumes in-12, intitulée, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres, avec un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages.* Le premier défaut de cette Collection, est de donner le titre d'*illustres* à des Ecrivains qui ne l'ont jamais été, & qui ne le seront jamais, parcequ'ils sont bien éloi-

gnés de mériter de l'être; le second, est d'être écrite avec une inégalité de style, qui en rend la lecture rebutante. Il est vrai que ces sortes d'Ouvrages ne sont pas faits pour être lus de suite; mais cette inégalité se trouve dans le même Article, parceque chaque Article n'est qu'une compilation des Jugemens de divers Journalistes. La vraie cause de cette bigarrure, est que le P. *Nicéron* employoit ses Matériaux, sans se donner la peine de les digérer & de les refondre. On est sur-tout choqué d'y trouver un chaos perpétuel qui n'est assujetti à aucune régle, pas même à l'ordre chronologique, pas même à l'ordre alphabétique; les Ecrivains nationaux & étrangers; sacrés ou profanes, Philosophes ou Théologiens; célebres ou obscurs, sont confondus pêle-mêle; & offrent un mêlange qui fatigue autant, qu'il est contraire à l'arrangement & à la méthode. Le peu de tems, ou de soin, qu'il mit à composer ce Recueil, ne lui permit pas de connoître par lui-même les Originaux; il se contenta de copier les Journalistes & les Biographes, vrai moyen de perpétuer les erreurs & les fautes.

Au reste, le P. *Nicéron* aura toujours le mérite des recherches, celui du travail & de la patience. Tous les Faiseurs de *Dictionnaires historiques* ne peuvent se dispenser de convenir qu'ils

lui ont de grandes obligations ; s'ils étoient assez ingrats pour les méconnoître, les Lecteurs instruits seroient en état de les convaincre qu'ils n'ont souvent fait que le copier.

1. NICOLE, [*Claude*] Président de l'Election de Chartres, sa patrie, né en 1600, mort en 1685 ; Poëte médiocre & oublié, dont on trouve cependant deux volumes de Poésies, dans les Bibliothéques où l'on se pique de recueillir tout indistinctement. Ces deux volumes contiennent des Imitations de quelques morceaux d'*Ovide*, d'*Horace*, de *Perse* & de *Juvenal*, ou, pour mieux dire, de très-bons morceaux de ces bons Auteurs, défigurés par un mauvais Poëte.

2. NICOLE, [*Pierre*] parent du précédent, né à Chartres en 1625, mort à Paris en 1695 ; savant Théologien, habile Controversiste, bon Moraliste, Critique partial, & médiocre Littérateur. Il n'est aujourd'hui connu dans les Lettres que par ses *Essais de Morale*, qui annoncent plus l'esprit de réflexion, que la connoissance du cœur humain. Le style de cet Ouvrage est quelquefois énergique, plus souvent pur & délicat, mais assez constamment froid & sec,

défaut assez ordinaire aux Esprits géométriques, tel que le sien ; aussi l'Auteur convenoit-il lui-même qu'il n'avoit nulle disposition à cette Eloquence, qui suppose dans l'ame de l'élévation, des mouvemens & de la chaleur. Nous ne parlons point des *Notes de Vendrock*, ni de ses autres Ouvrages contre les Jésuites. Ces productions polémiques n'annoncent que l'Esprit de Parti, & tendent naturellement à l'oubli.

3. NICOLE DE LA CROIX, [*Louis-Antoine*] né à Paris en 1704, mort dans la même ville en 1760.

On sent assez généralement le prix de sa *Géographie moderne*, pour l'instruction de la Jeunesse ; ce Livre a eu plusieurs Editions, en France & dans les Pays étrangers. La gloire que procurent ces sortes d'Ouvrages, est médiocre ; si on la mesure à son utilité, le Public devroit être plus reconnoissant.

NICOLEAU, [*Pierre*] né à St. Pé, en Bigorre, en 1734.

Cinq ou six prix de Poésie remportés dans plusieurs Académies, & deux Discours, l'un sur le Goût, l'autre sur la Frivolité, prouvent qu'il est en état d'écrire également bien en Vers & en

Prose. Dans l'un & l'autre genre, il est naturel, précis, noble, & souvent élégant, qualités qui se rencontrent rarement aujourd'hui dans un même Ecrivain.

NIVELLE, [*Pierre-Claude*] *Voyez* CHAUSSÉE.

NI **, [*N.* Duc DE] Chevalier des Ordres du Roi, de l'Académie Françoise, &c.

Apollon dit, dans une Epigramme de l'Anthologie,

Je chantois, *Homere* écrivoit.

On pourroit appliquer ces mêmes paroles à tout ce qui est sorti de la plume de ce Duc Littérateur. Jusqu'à présent ses Ouvrages se trouvent réduits en un très-petit Volume, mais ce Volume rassemble tout ce que le goût, la finesse & les graces ont de plus piquant. La Postérité aura peine à croire que le même Génie qui a brillé dans tant de négociations importantes, ait pu se pénétrer assez de tous les genres de Littérature, pour prononcer avec tant de justesse sur les meilleurs Poëtes, anciens & modernes. Ses *Réflexions sur le génie d'Horace, de Despreaux & de Rousseau*, sont un prodige de sagacité, comme un modele de critique; on peut les regarder comme

un jugement prononcé par *Apollon* lui-même ; de l'avis des Muses & des Graces. Après avoir analysé le génie du Poëte d'*Auguste*, M. le Duc de *N* * * * prend sa lyre & en tire des sons qu'*Horace* lui-même n'eût point désavoués ; on ne s'apperçoit pas que cet instrument ait changé de main en passant dans les siennes. C'est dans ces morceaux que le Traducteur, si on peut se servir de ce terme, déploye les richesses de notre Poésie, & fait de vrais Originaux de ses Imitations.

C'est donc un nouveau degré de gloire pour les Héros du Parnasse Latin & François, d'avoir exercé les talens d'un Homme, dont les Ecrits immortaliseroient le nom, si ses lumieres supérieures, ses vertus sociales, ne le destinoient pas à l'immortalité.

Il est fâcheux pour *Rousseau* de n'avoir pu se concilier la plénitude d'un suffrage si propre à en imposer à tous les Esprits. Les *Réflexions* ne paroissent pas le traiter assez favorablement, en le mettant trop au-dessous du Favori de *Mécène*, & pour les talens & pour le cœur. Qu'il nous soit permis d'observer que *Rousseau*, quoique inférieur à *Horace*, à bien des égards, nous paroît lui être supérieur à bien d'autres, ce que le Parallele ne fait pas assez sentir, à notre avis.

L'*Horace* François a des Odes, des Cantates, des Epitres, qui feroient honneur à celui des Latins. Il eſt vrai qu'il a compoſé des Epigrammes, où la malignité & la licence lui font oublier les égards; mais ces ſortes de Productions ne peuvent-elles pas être regardées comme des éclipſes de la raiſon & de l'honnêteté, réparées par tant d'Ecrits poſtérieurs aux égaremens de ſa plume? Telle eſt, du moins, notre opinion, & M. le Duc de *N* * * *. nous la pardonnera d'autant plus volontiers, qu'il a la modeſtie d'abandonner les ſiennes au jugement de la critique, & qu'elle tend à l'indulgence, le vrai caractère de ſa Philoſophie.

On connoît encore, de cet illuſtre Académicien, des Fables pleines de Poéſie, de délicateſſe & de morale, qui ne ſont point imprimées, mais qui ont illuſtré, autant qu'égayé, les Séances académiques, aſſez ſouvent dépourvues de ce double effet, quand les Oracles de ſon porte-feuille ſe taiſent. S'il juge à propos d'en faire préſent au Public, on y reconnoîtra *La Fontaine* avec un air de Cour, qui eût rendu ſa naïveté encore plus piquante.

NOBLE, [*Euſtache* LE] Procureur Général du Parlement de Metz, né à Troyes en 1643,

mort à Paris en 1711. Il eut le malheur de se voir destitué, avec justice, de sa Charge, pour un crime de faux, auxquels ses dissipations l'avoient conduit. Ce qu'il y a de fâcheux pour lui, c'est que la gloire des Lettres, qui d'ailleurs ne remplace jamais celle de la probité, ne le dédommage pas du tort qu'il fit par-là à sa réputation. En lisant néanmoins ses Ouvrages, qui sont en très-grand nombre, on ne peut s'empêcher d'être étonné du feu, de l'imagination & de la fécondité qu'il avoit reçu de la nature. Presque toutes les parties des Belles-Lettres ont été de son ressort; l'Histoire, la Politique, la Morale, la Religion, l'art de traduire en Vers & en Prose, le Genre romanesque, la Comédie, la Poésie légere, exercerent tour-à-tour sa plume, & ses Ouvrages eurent le plus grand débit. Il y a long-tems qu'on ne les lit plus; ils sont écrits, en général, d'un style si diffus, si incorrect, si rampant, qu'on doit être peu surpris de leur chûte.

Nous n'oublierons pas de faire remarquer que cet Auteur, malgré la médiocrité de ses talens, avoit fait gagner plus de cent mille écus à son Libraire, & qu'il termina sa vie dans la plus affreuse pauvreté. *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

NOLLET, [*Jean-Antoine*] Abbé, Professeur Royal de Physique au Collége de Navarre, de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Institut de Bologne, &c. né à Pimpré, dans le Diocèse de Noyon, en 1700, mort à Paris en 1770.

Comme ses Ouvrages sont plus d'un Physicien que d'un Littérateur, nous ne les jugerons point, quant au fonds; nous nous contenterons de dire qu'ils sont écrits d'un style aisé & assez clair pour instruire le commun des Lecteurs, sur toutes les matieres qu'il traite. Il est un des premiers qui ait donné au Public un Cours de Physique expérimentale, en quoi il a été très-utile à ceux qui veulent étudier la Nature, plus facile à connoître par les effets, que par les causes. Tous ses Ouvrages ont eu un succès qui se soutient encore, & lui ont procuré l'honneur d'être choisi pour donner des leçons de Physique à feu M. le Dauphin, auxquelles le Roi & la famille Royale assisterent plus d'une fois. M. le Dauphin avoit pour lui une affection particuliere, dont il lui donna des preuves dans une circonstance, qu'il n'est pas hors de propos de rapporter, pour faire connoître, tout à la fois, la bonté du Prince, le désintéressement du Savant, & l'indifférence de quelque

quelque Grand pour les Sciences. M. le Dauphin, qui auroit desiré que M. l'Abbé *Nollet* songeât un peu plus à sa fortune, le pressa d'aller voir un Homme en Place, dont la protection pouvoit lui être utile. L'Abbé *Nollet* lui fit une visite, & lui présenta un Exemplaire de ses Ouvrages ; celui-ci lui répondit froidement, en jettant les yeux sur le titre, qu'il étoit sensible à sa politesse, mais qu'il ne lisoit pas ces sortes d'Ecrits. *Monsieur*, lui répondit l'Auteur, *voulez-vous permettre que je laisse ces Livres dans votre anti-chambre ; il s'y trouvera peut-être des Gens d'esprit qui les liront avec plaisir.*

NONOTE, [*Claude-Adrien*] Abbé, né à Besançon en 1711.

On est dispensé de s'étendre sur le mérite de son Ouvrage, intitulé *les Erreurs de M. de Voltaire.* Celui-ci n'y a répondu que par des injures atroces, ce qui prouve que la raison n'est pas de son côté. D'ailleurs cet Ouvrage a eu tant d'Editions, qu'il seroit difficile de le confondre avec les ouvrages médiocres, quand il ne réuniroit pas, dans un degré éminent, une profonde connoissance de l'Histoire, une saine Critique, la clarté & la vigueur du style, à un ton de modération & d'honnêteté, qui le met bien au-dessus

de l'*Essai de l'Histoire générale*, dont il a relevé supérieurement les bévues, confondu les impostures, & réfuté les impiétés.

A cet excellent Ouvrage, M. l'Abbé *Nonote* en a fait succéder un autre, également estimable, & dans son motif & dans la maniere dont il est traité; tel est le *Dictionnaire anti-philosophique*. Cet Auteur devoit s'attendre à de nouvelles injures; elles ne lui ont pas manqué. Il paroîtra toujours étrange que la Philosophie ne craigne pas de se dégrader ainsi, pour défendre les prétendues lumieres qu'elle s'obstine à répandre, malgré le peu d'accueil qu'on leur fait, & les tristes effets qu'elles produisent. M. de *Voltaire*, entre autres, qui se glorifie d'avoir planté l'arbre de la tolérance, ne paroît pas s'être beaucoup empressé d'en goûter les fruits, semblable à ces Charlatans, qui ne font presque jamais usage des remédes qu'ils composent, & dont ils ne cessent de prôner l'excellence.

1. NOSTRADAMUS, [*Michel*] Docteur en Médecine, né à St. Remi, dans le Diocèse d'Avignon, en 1503, mort en 1566.

La bizarrerie de son étoile l'a rendu célebre malgré lui-même, ou du moins sans qu'il s'attendît à le devenir. Ce Médecin, que ses Malades

n'occupoient pas beaucoup, s'avisa de composer, dans un moment d'ennui, des Vers, plus Provençaux que François, où il inséra toutes les rêveries qui lui passerent par la tête. Ces Vers furent imprimés sous le nom de *Centuries*. Aussitôt le Peuple prend ce galimathias pour des prophéties. *Nostradamus* étonné de se voir ériger en Prophéte, met à profit l'ignorance publique, & lui fait présent d'un nouveau fatras qu'il donne pour des prédictions. Sa réputation augmente, au lieu de diminuer par cet amas d'extravagances; *Henri II* lui-même veut le voir. *Nostradamus* vient, il paroît à la Cour, il y est comblé d'honneurs & de bienfaits; ensuite il s'en retourne jouïr dans sa solitude de la crédulité publique, dont il dût souvent rire en lui-même.

Cette ridicule célébrité n'est pas aujourd'hui sans exemple. Bien des *Nostradamus* modernes ne doivent leur réputation qu'à un pareil travers. Il suffit d'être hardi, entortillé, obscur, sententieux, boursouflé, & voilà comme se font la plûpart des Prophétes de nos jours. Mais comme dit Tacite, *suum cuique decus posteritas rependit.*

2. NOSTRADAMUS, [*Jean*] frere du précédent, n'a point fait des prophéties, mais a beaucoup mieux servi les Lettres. On a de lui

une *Histoire*, très-estimable & très-peu connue, *des anciens Poëtes Provençaux*, appellés *Troubadours* ou *Trouveyres*, imprimée à Lyon en 1575. Ces Vies, au nombre de soixante-seize, peuvent jetter un grand jour sur l'Histoire de notre ancienne Littérature, & l'Auteur qui sauroit en écarter le goût du merveilleux & la bizarrerie du style en pourra tirer un grand parti. Il y a apparence que M. l'Abbé de *Longchamps* profitera de cet Ouvrage pour son *Tableau historique des Gens-de-Lettres.*

NOUE, [*Jean* SAUVÉ DE LA] *Voyez* LA-NOUE.

NOUGARET, [*Pierre-Jean-Baptiste*] né à la Rochelle en 1742.

On a de lui une trop grande quantité de petits Ouvrages en Vers & en Prose, pour qu'aucun soit capable de lui faire une solide réputation, quoiqu'ils annoncent en général, de l'esprit & de la littérature. Il eût mieux fait de ne pas voltiger sur tant d'objets différens, & de s'attacher à un seul genre pour le conduire à sa perfection. Rien de si ordinaire aujourd'hui que de voir des Auteurs, nés avec des talens, les affoiblir par un essor trop prompt, ou les suffoquer par la diver-

fité des matieres qu'ils embrassent. Il faut savoir nourrir son esprit par de bonnes lectures, se former par la réflexion, lui donner le tems de se fortifier & de mûrir, avant de s'élancer dans la carriere, & de mettre au jour une infinité de Productions, qui ne prouvent qu'une foible facilité, qui devient bientôt stérile.

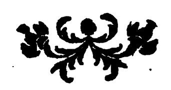
M. *Nougaret* a fait des Comédies, des Pastorales, des Histoires, des Contes, des Romans, des Odes, des Héroïdes, &c. tout cela a disparu comme de légers éclairs, qui ne laissent aucune trace de leur existence. N'eût-il pas plus fait, pour sa gloire, en se bornant à un seul genre, & en y consacrant tout le tems qu'il a employé à composer des Brochures éphémeres?

NOUVELLET, [*Claude-Etienne*] Poëte François, mort vers l'an 1588. Nous ne le plaçons ici que pour completter la Nomenclature de ceux qui ont cultivé la Poésie parmi nous. On a de cet Auteur un Poëme, intitulé les *Devinailles*. Il a cru donner un grand exemple de modestie, en se bornant à un titre si court, comme il le paroît par cette Epigraphe, propre à servir de leçon pour les Auteurs entichés de la manie des longs titres & de l'appareil des frontispices.

Va, mon petit Livret; je ne charge ton front,
D'un Tiltre ambitieux, comme maints Auteurs font;
Je hais l'Architecteur, qui, privé de raison,
Fait plus grand le portail que toute la maison.

NOYER, [*Anne-Marguerite* PETIT, femme de M. DU] née à Nîmes, vers 1663, morte en 1720.

Avec plus de politesse & de discernement, elle eût pu tirer un parti avantageux de son esprit, vif & facile, mais trop peu assujetti à la Raison & au Goût. Ses *Lettres*, écrites avec légéreté, fourmillent d'une quantité de fausses Anecdotes, adoptées au hazard ou imaginées tout exprès pour l'amusement du Lecteur. Sa coutume étoit de débiter, sans choix, toutes les Histoires qu'elle pouvoit recueillir, & d'y ajouter des circonstances factices, afin de les rendre plus piquantes. Voilà pourquoi on ne les lit plus aujourd'hui que dans les Anti-chambres ou aux Toilettes bourgeoises. Ses *Mémoires*, écrits du même ton, ne donnent pas une grande idée de sa conduite, quoiqu'elle les ait composés pour sa justification.



O.

OLIVET, [*Joseph* THOULIER D'] Abbé, de l'Académie Françoise, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768.

On ne peut nier qu'il n'entendit bien le Latin & qu'il ne connut parfaitement sa Langue, mais ceux qui le regardent comme un de nos meilleurs Traducteurs, font consister, sans doute, l'art de traduire, dans la seule fidélité à rendre le texte de l'original. M. l'Abbé d'*Olivet* nous a toujours paru trop scrupuleusement asservi à cette régle; par-là, ses Traductions, quoique purement écrites, manquent souvent d'élégance, de force & de chaleur. L'éloquence de *Cicéron* pâlit presque toujours sous son pinceau géométrique, & pour trop craindre de s'écarter du véritable sens de l'Orateur, & de la pureté du langage, il ôte en quelque sorte la vie à son Modele.

M. le Président *Bouhier* a eu beaucoup de part à ces Traductions. Il étoit aussi un des grands Admirateurs de *Cicéron*, mais on peut lui reprocher les mêmes défauts qu'à son Co-opérateur.

Le meilleur Ouvrage de M. l'Abbé d'*Olivet*

eſt ſa *Proſodie Françoiſe* : il eſt aiſé d'y reconnoître un Grammairien habile, qui développe avec autant de fineſſe que de ſagacité tous les principes de notre langue ; & cet Ouvrage peut être regardé comme le principal fondement de ſa juſte réputation.

Il a été encore utile aux Lettres, par ſon courage à défendre les bons modeles contre la dépravation du goût ; & ſon reſpect pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité, prouve que s'il n'étoit pas capable de donner dans ſes propres Ouvrages de grands exemples ; il étoit très en état de ſentir & de faire valoir toutes les beautés des anciens Auteurs.

On pourroit lui reprocher d'avoir entrepris la continuation de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, après un Prédéceſſeur tel que *Peliſſon*, & d'avoir un peu trop loué, dans cet Ouvrage, des Hommes médiocres ; mais on peut dire, pour ſa juſtification, qu'il n'écrivoit que pour ſes Confreres, & que ſon caractère, ennemi de toute prétention lui fit toujours moins enviſager ſa propre gloire, que le plaiſir d'être utile par ſes travaux.

ORIGNY, [*Pierre* D'] Chevalier de St. Louis, né à Reims en 1697.

Il a publié plusieurs Ouvrages sur l'ancienne Egypte, qui annoncent la connoissance la plus étendue & la plus réfléchie de tout ce qui a rapport à cet empire célébre. L'Erudition de cet Auteur n'est point parasite; elle est instructive, quelquefois agréable & toujours nécessaire. Quiconque lira, avec réflexion, ses *Mémoires historiques & critiques, sur les objets les plus importans du grand Empire des Egyptiens*, sera forcé de convenir qu'il a sçu allier le mérite du savoir à celui d'un style simple, concis, énergique, très-capable de lui donner un nouveau prix.

ORLÉANS, [*Pierre-Joseph* D'] Jésuite, né à Bourges en 1641, mort à Paris en 1698, un des Ecrivains du Siecle dernier, qui ont montré le plus de talent pour écrire l'Histoire.

Avec une imagination vive & élevée, un esprit plein de finesse & de pénétration, il avoit acquis, par le secours de l'étude des bons modeles, les qualités nécessaires à un bon Ecrivain. Tout le monde connoît son *Histoire des Révolutions d'Angleterre*; on ne peut la lire sans éprouver le plaisir, qui naît de la surprise & de l'intérêt. L'Auteur y développe, y discute, avec autant de sagacité que de justesse, tous les événemens, toutes les in-

trigues, toutes les manœuvres, tous les motifs, toutes les ressources, toutes les passions qui ont produit tant de vicissitudes dans cette Isle célebre, dont le Gouvernement a fourni tant de tableaux différens. Malgré la difficulté des matieres, la narration marche toujours d'un pas égal, ou pour mieux dire, elle a un cours noble & rapide, semblable à celui d'un fleuve, dont les eaux roulent avec autant d'abondance & de vitesse, que de majesté. Si l'Historien semble quelquefois s'écarter de son sujet, ce n'est que pour y répandre un jour plus lumineux, en rappellant des objets qui tendent à l'éclaircissement du sujet principal. Ses écarts sont comme les débordemens du Nil, qui répandent la fertilité dans tous les lieux où ils passent.

L'*Histoire des Révolutions d'Espagne*, quoique moins connue que la précédente, est également digne de sa plume : toujours la même élégance, la même rapidité, la même abondance; toujours des réflexions frappantes, naturelles & sans prétention; toujours des portraits d'un coloris brillant, sans rien prendre sur la ressemblance & la vérité.

Ce qui éleve principalement le P. d'*Orléans*, au-dessus des Historiens ordinaires, c'est un discernement exquis & soutenu, qui le porte à

n'admettre dans ses récits que les traits capables de piquer la curiosité du Lecteur, & de la satisfaire. Un des plus grands défauts de ceux qui ont écrit l'Histoire, est de tout raconter sans aucun choix; par-là, ils surchargent la mémoire, & dégoûtent l'esprit. Il est tant de Bagatelles qui ne sont nullement du ressort de l'Histoire, qu'on ne peut savoir trop de gré aux Ecrivains substantiels & judicieux, dont la plume rejette tout ce qui n'est pas propre à développer, à faire saisir, & à constater les faits essentiels. Or, personne n'a mieux réussi que le P. d'*Orléans* dans cette partie.

On a encore de lui plusieurs autres Ouvrages historiques, tels que l'Histoire des deux Conquérans Tartares, *Chunchi* & *Chamghi*. Il n'est pas, jusqu'aux Vies particulieres, qu'il n'ait sçu rendre intéressantes, par une touche vive, lumineuse, délicate, & remplie d'onction. Les *Vies* des Bienheureux, *Louis de Gonsague*, *Stanislas Kostka*, & celle du P. *Cotton*, seront toujours des modeles à proposer à quiconque voudra s'exercer dans ce genre de Biographie.

OSSAT, [*Arnaud* D'] Cardinal, né dans le Diocèse d'Auch, en 1536, de parens très-obscurs, ce que nous ne rappellons qu'en faveur

de la fortune qu'il a faite, par son mérite; mort à Rome en 1604, où il étoit Ambassadeur.

Son élévation ne fut que le fruit de ses talens, & ne dut rien au hazard. L'étude qu'il fit des intérêts des différentes Puissances de l'Europe, la connoissance qu'il avoit des Hommes en général & du caractère de chaque Nation en particulier, le rendirent un des plus célébres Politiques de son tems. C'est ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, à la lecture de ses *Lettres*, recueillies en un volume in-4, & qui lui donnent un rang parmi les Littérateurs.

1. OUDIN, [*César*] Secretaire & Interprete des Langues étrangeres à la Cour d'*Henri IV*, mort en 1625, contribua, par des Traductions & des Grammaires, à étendre la connoissance de la Littérature & de la Langue des Italiens & des Espagnols. Ses Ouvrages sont enterrés sous ceux qu'on a faits depuis dans le même genre, sort ordinaire de ces Livres élémentaires, bientôt effacés par ceux qui les suivent, & qui souvent valent moins.

Antoine Oudin, son fils, enseigna l'Italien à *Louis XIV*, & publia quelques Ouvrages sur notre Langue, qu'on pourroit lire avec fruit, si nous n'en avions pas de meilleurs.

2. OUDIN, [*Casimir*] né à Meziéres, sur la Meuse, en 1638, mort à Leyde en 1717. Celui-ci étoit de l'Ordre des Prémontrés, & publia beaucoup d'Ouvrages, dont on ne connoît à présent que les titres. Quant à sa personne, on sait qu'il s'étoit réfugié en Hollande, où, pour mettre sa conscience plus à l'aise, & vivre selon son goût, il embrassa le Calvinisme.

3. OUDIN, [*François*] Jésuite, né à Vignory, en Champagne, en 1673, mort à Dijon en 1752, est celui de tous les Auteurs de son nom, qui est le plus connu, & mérite le plus de l'être. Une mémoire prodigieuse, une grande application à l'étude, beaucoup de jugement & de justesse dans l'esprit, une érudition vaste, du talent, mais trop de facilité pour la Poésie, voilà ce qui caractérise ce Littérateur. Ses Poëmes Latins, sur les Songes & sur le Feu, réunissent la beauté du style à la fécondité de l'invention. Il s'en faut de beaucoup que ses Odes & ses Hymnes puissent être comparées à ces deux Ouvrages. Il a aussi composé des *Dissertations* sur plusieurs objets d'Eloquence & de Poésie, où l'on trouve des Remarques instructives. Nous ne parlerons point de ses Ouvrages sur des matieres de Religion,

que nous ne connoiſſons que par le titre. Nous dirons ſeulement qu'un Petit-maître incrédule lui propoſa un jour de diſputer avec lui, & qu'il s'en défendit, en diſant qu'il avoit toujours évité les diſputes ſur les points eſſentiels de la Foi. *Je ſuis du moins bien aiſe*, lui répliqua le jeune homme, *de vous apprendre que je ſuis Athée.* Le Jéſuite le regarda alors en gardant un profond ſilence. *Qu'ais-je donc de ſi ſingulier*, lui dit le redoutable Antagoniſte? *Je regarde*, lui répartit le P. *Oudin*, *l'animal qu'on appelle Athée*, *& que je n'avois jamais vu.* Cette réponſe fit diſparoître l'animal, qui n'oſa lui répliquer un mot.



P.

PALAPRAT, [*Jean*] Secretaire des Commandemens de M. de *Vendosme*, de l'Académie des Jeux Floraux, né à Toulouse en 1650, mort à Paris en 1721.

Sans la réunion de ses Ouvrages à ceux de son ami intime, l'Abbé *Brueys*, il n'auroit certainement pas la réputation qu'il conserve aujourd'hui. Il n'eut aucune part aux Pièces de ce dernier : la distance étoit trop grande entre eux, pour qu'ils pussent coucourir également au même but. *Palaprat* n'avoit que de l'esprit, & l'Auteur du *Grondeur* avoit du génie. L'Abbé *Brueys* ne se soucioit point de paroître Auteur des Comédies qu'il avoit faites, & refusoit de les retoucher, quand on y exigeoit des changemens ; son ami y mettoit quelquefois des Préfaces ou des Prologues, & l'on a conclu de-là mal à propos, qu'il avoit part au fonds de l'Ouvrage. Les Pièces, qui sont uniquement de ce dernier, sont très-propres à détruire cette idée ; elles se réduisent à peu de chose, dès qu'on les sépare de celles de *Brueys*, qu'on peut regarder

comme leur ſauvegarde. *Le Concert ridicule* n'eſt qu'une de ces heureuſes Bagatelles, qui doivent leur fortune paſſagere aux circonſtances; *le Ballet extravagant*, ainſi que *le Secret révélé*, deux autres petites Comédies, en un Acte chacune, n'ont d'autre mérite, que la vivacité du ſtyle, & le naturel du dialogue, caractère principal de l'Auteur; *la Prude du tems*, Comédie en cinq Actes, la ſeule de toutes qui ſoit en Vers, n'eut aucun ſuccès: l'Auteur a beau aſſurer qu'*elle n'eſt pas mal verſifiée*, qu'*elle eſt aſſez noblement écrite*, cela n'empêche point qu'elle ne ſoit mal imaginée, mal conduite, & c'en eſt aſſez pour juſtifier l'anathême. Quant à ſes petites Poéſies, elles annoncent, comme ſes Comédies, l'Homme d'eſprit, né ſur les bords de la Garonne, mais jamais l'Homme de génie, élevé ſur les bords de l'Hypocrene, comme l'a dit un célebre Journaliſte.

PALISSOT, [*Charles* DE MONTENOY] de l'Académie de Nancy, ſa patrie, né en 1730.

Il a eu beaucoup d'Adverſaires, & il devoit s'y attendre; mais ce n'eſt pas ſur leurs déclamations qu'il convient de juger de ſon mérite. Il eſt certain qu'on ne peut trop louer ſon courage à fronder le ridicule philoſophique, & à s'oppoſer à l'empire

l'empire du mauvais goût ; il eſt certain encore que ſes Adverſaires n'ont jamais pu lui conteſter la gloire des talens, car il faudroit être bien injuſte ou bien aveugle, pour ne pas convenir, après la lecture de ſes Ouvrages, qu'il eſt peu d'Auteurs parmi nous, dont l'eſprit ſoit auſſi vigoureux, le goût auſſi sûr, & le ſtyle auſſi piquant.

Lorſqu'il donna, en 1760, ſa Comédie des *Philoſophes*, il ſe vit accablé de tout ce que les perſécutions littéraires peuvent avoir de plus amer & de plus odieux. Rien n'étoit plus propre, en effet, à ſoulever contre lui la cabale, que cette Pièce, qui eut tout le ſuccès qu'elle pouvoit avoir. S'il a un peu trop ſuivi le plan des *Femmes ſavantes*, dans la maniere dont il a conduit ſon ſujet, pour prétendre à la gloire de l'invention, il a ſçu du moins ſe procurer celle qui doit être le prix du ton de la bonne Comédie, & d'une verſification heureuſe, énergique & facile. On lui a reproché de n'avoir pas été aſſez réſervé dans ſes Caractères, d'avoir trop copié ſes Originaux, & d'avoir fourni, par-là, matiere à pluſieurs applications malignes. C'eſt à ceux qui connoiſſent les droits de la Muſe comique, à décider s'il a outre-paſſé les bornes preſcrites ; nous nous contenterons de dire qu'il nous ſemble

au contraire n'avoir pas tiré un assez grand parti de son sujet : certains traits de cette Comédie auroient pu être mieux développés ; il n'a fait qu'effleurer certains autres, & il lui en a échappé plusieurs, qui auroient pu la rendre encore plus piquante. Le genre de travers, qu'il s'est courageusement efforcé de proscrire, lui offroit une moisson assez abondante, pour le dispenser de désigner chaque individu. Que seroit-ce, si aujourd'hui, en marchant sur les traces de M. *Palissot*, on entreprennoit d'étaler sur la Scène cette variété de ridicules, qui se sont si fort multipliés depuis la représentation de sa Pièce laquelle en a fait éclorre de nouveaux ! Il est tel incident, telle absurdité, telle intrigue, telle contradiction, telle extravagance, qui fourniroit de quoi exercer, lasser même une plume comique. La Nation, revenue de son premier enthousiasme, verra peut-être s'élever, au milieu d'elle, un nouvel *Aristophane* ou un nouveau *Lucien* qui achevera de lui ouvrir les yeux, & de la guérir d'une contagion, dont les effets ont passé rapidement du burlesque au tragique.

M. *Palissot* a prétendu donner une suite à sa Comédie des *Philosophes*, en composant l'*Homme dangereux*, mais cette Pièce n'a point été représentée : quelques Gens-de-Lettres, sans

doute intéressés à ce qu'elle ne fût point jouée, ont cru devoir lui opposer l'autorité, au défaut du talent qui eût été une arme plus convenable à des Génies supérieurs, lesquels rougiroient de subsister autrement que par eux-mêmes. L'Impression a dédommagé de la représentation, & c'est toujours beaucoup d'être à portée de juger, à la lecture, que cette nouvelle Comédie a des traits encore supérieurs à celle des *Philosophes.*

Il ne manque, au Poëme de la *Dunciade*, du même Auteur, qu'un peu de gaieté, pour être un chef-d'œuvre d'esprit & de poésie : trop d'âcreté dans la Satyre, en émousse le sel & l'agrément : quoi qu'il en soit, ce Poëme offre assez fréquemment des morceaux, dont l'Auteur du *Lutrin* se seroit fait honneur.

La Prose de M. *Palissot* n'est point inférieure à ses Vers. Ses *petites Lettres sur de grands Philosophes*, ses *Lettres à M. de Voltaire*, ses *Mémoires littéraires* sur-tout, sont d'une tournure, d'une vivacité, d'une raison, qui le placent, avec distinction, parmi ceux qui ont le vrai talent d'écrire. Il est à regretter qu'il n'ait pas donné à ce dernier Ouvrage toute l'étendue dont il étoit susceptible ; quoique nous eussions travaillé à celui-ci, avant que le sien parut, nous

nous fussions dispensés volontiers de le mettre au jour. Le seul défaut qu'on puisse reprocher à ces *Mémoires*, c'est un ton de partialité qui nuit à l'autorité de ses jugemens, d'ailleurs justes pour la plûpart. Ce n'est pas assez que la Critique soit exacte, il faut éviter un air de délectation qui prévient contre l'Auteur, & amuse plus qu'il ne persuade.

A cela près, on peut dire, que cet Ecrivain a rendu un grand service aux Lettres, en frondant avec vigueur les usurpations qui les dégradent. Il ne se borne pas à faire sentir les travers qu'il attaque ; il a, le plus souvent, l'attention de rappeller aux régles qu'il faut suivre, & ses décisions ont l'avantage d'être appuyées sur les bons principes. Par ce moyen, il foudroye l'amour-propre des Ecrivains arbitraires, & ouvre une carriere sûre aux vrais Talens.

On sent bien qu'un zèle aussi intrépide ne peut manquer d'attirer bien des reclamations. Mais l'intérêt particulier d'un homme, qui, à toute force, veut écrire, & se faire estimer, en dépit de la raison & du bon goût, doit-il être préféré au bien général ? Ne vaudroit-il pas mieux s'attacher aux vrais modeles, ne point pervertir les genres, profiter de la critique : que de crier à l'injustice, pour soutenir des productions, qui

n'ont pour elles que les suffrages de l'ignorance, de la séduction, ou de l'esprit de Parti? Peut-on ignorer, comme on l'a répété cent fois, que tout ouvrage, livré au Public, par la voie de l'impression,

Devient esclave né de quiconque l'achete?

qu'il est aussi permis aux Esprits éclairés, qui en sentent les défauts, de les mettre en évidence, pour en corriger les autres: qu'il est permis à un Juge de rappeller à l'autorité des Loix ceux qui s'en écartent?

Il seroit donc plus digne du zèle des vrais Littérateurs de souhaiter que, bien loin de se déchaîner contre les Critiques, on fût assez raisonnable pour les écouter, les suivre, & se former sur leurs leçons. Ce seroit le vrai moyen de remédier à la corruption du goût, de le conserver dans toute sa pureté, & de faire avorter une foule d'ouvrages insipides, qui ne peuvent que déshonorer la Littérature & la perdre entiérement. Il est, pour les Esprits, comme pour les Gouvernemens, un droit de police naturellement dévolu aux Observateurs sages & judicieux, qui les établit Juges de tout ce qui paroit, & les rend ennemis nés de toute production fausse, bizarre, ou médiocre. Nous aurions moins de li-

vres, il est vrai; mais nous n'en aurions que de bons ou de supportables. C'est donc trop accorder à la vanité des Auteurs, que d'exiger une indulgence, capable de nuire au bien général: cette vanité devient coupable, quand elle ne se considére qu'elle-même, dans les Ecrits qu'elle enfante; elle devient impardonnable, quand, pour soutenir, quelques momens, une réputation usurpée, ses injustes prétentions la portent à mettre en œuvre l'intrigue, le crédit, ou la calomnie; & les abus sont à leur comble, lorsqu'il y a plus de danger à s'en déclarer les ennemis, qu'à s'en montrer les partisans.

PALLU, [*Martin*] Jésuite, né en 1661, mort à Paris en 1742.

On chercheroit envain, dans ses *Sermons*, cette éloquence vive & pénétrante, qui captive l'esprit & subjugue le cœur; mais ces heureuses qualités, qui ne sont pas données à tous les Orateurs, sont remplacées par une simplicité noble, un ton de douceur & d'onction qui met ses Discours bien au-dessus des fades déclamations & de la composition apprêtée de la plûpart de nos Prédicateurs modernes. Leur mérite principal consiste dans une sage application de l'écriture & des Peres, toujours cités à propos.

Le P. *Pallu* avoit prêché l'Avent, en 1706, devant *Louis XIV*, & ce Prince goûta si fort sa maniere, qu'il le nomma lui-même pour prêcher un Carême à la Cour. Ses infirmités ne lui permirent pas de fournir cette carrière; elles le forcerent de renoncer à la Chaire, mais il profita de sa retraite pour composer plusieurs Livres ascétiques, dignes du succès qu'ils ont eu. C'est au P. *Ségaud*, son Confrere, qu'on doit la premiere Edition de ses Sermons, qui forment six volumes, que l'Auteur n'avoit pas jugé à propos de publier.

PAPILLON, [*Philibert*] Docteur de Sorbonne, né à Dijon en 1666, mort dans la même ville en 1738; un de ces Savans, ou plutôt de ces Erudits, qui, à force de patience & de soins, viennent à bout de se faire une réputation dans la Littérature. On a de celui-ci une *Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne*, en 2 volumes in fol. qui, quoique fort vantée, nous a toujours paru un des plus mauvais Ouvrages de ce genre: ce ne sont que des noms obscurs, des titres d'ouvrages dont on n'a jamais entendu parler, des dates, & d'autres choses semblables, qui ne supposent que des recherches, inutiles pour les trois quarts. De tous les Auteurs dont il est parlé dans

cette Collection, il n'y en a pas seulement douze qui soient connus dans la République des Lettres ; & les Mémoires, qui regardent la Vie de tous ces Auteurs ignorés, sont écrits d'un style si bas & si rampant, qu'on n'en peut soutenir la lecture.

PAPIN, [*Isaac*] né à Blois en 1657, mort à Paris en 1709.

On se souvient de ses démêlés avec le Ministre *Jurieu*, mais on ne lit plus les Ecrits que ces démêlés ont fait naître.

PANNARD, [*Charles-François*] né à Couville, près de Chartres, en 1690, mort à Paris en 1765.

On le regarde, avec raison, comme le *Lafontaine* du Vaudeville. Tous ses Ouvrages, en effet, respirent une délicatesse & une naïveté, qui le rapprochent beaucoup de notre *Esope* François. Ses Couplets joignent au mérite de l'agrément celui d'une critique de nos mœurs, aussi juste qu'ingénieuse. Il a sçu se garantir dans tous ses Opéra-comiques, de la contagion du Bel-esprit, qui s'introduit aujourd'hui par-tout, jusques dans les Chansons, qui, pour être bonnes, ne doivent être le fruit que de l'imagination &

de la gaieté. Le pinceau de M. *Pannard* est presque toujours négligé, mais piquant. Sans aucune apparence de prétention, le Poëte sait plaire, & ses leçons n'ont rien de cette philosophie fade & barroque, qui ose se montrer dans les Opéra-comiques, & qui finira par en dégoûter le Public. On peut juger de sa maniere, par ces Morceaux, tirés d'une de ses Comédies, intitulée l'*Impromptu des Acteurs*.

Non, l'on ne vit jamais l'orgueil & l'insolence,
Regner autant que dans ces jours.
La Bourgeoise, à présent, n'est plus reconnoissable;
On la voit magnifique, aux Spectacles, aux Cours.
La Coquette soutient un train considérable,
Et le moindre Commis arbore le velours.
Rien ne distingue un Homme de naissance;
Tout le monde se donne un air de qualité.
Une Actrice se croit Fille de conséquence,
L'Acteur se perd par sa fatuité.
Contre un juste Public, un Auteur révolté,
Se croit un Bel-esprit malgré son ignorance.
Le Maître de Musique est un Homme fêté,
Et jusques en carrosse on voit rouler la danse.

* * *

L'esprit n'est plus qu'un faux brillant;
La beauté qu'un faux étalage;
Les caresses qu'un faux semblant,
Les promesses qu'un faux langage.

Fausse gloire, fausse grandeur,
Logent par tout le faux honneur.
Par-tout on voit fausse Noblesse,
Fausse apparence, faux dehors,
Faux airs, fausse délicatesse,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur est faux chez *Amarante*,
Vesta nous montre un faux maintien,
Lise est une fausse ignorante,
Clindor un faux homme de bien.

Ces noms sont ceux des Personnages de la Pièce. C'est dans le même Rôle qu'on trouve le Morceau suivant.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,
Petit minois qui m'aime bien,
Sont, pour moi, chose délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats font grande chere,
Quand on leur sert, dans un repas,
De grand vin dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

Ses autres Comédies & ses Opéra-comiques sont remplis de traits aussi agréables, & qui naissent également du fonds du sujet. C'est ainsi qu'un Auteur doit attaquer le ridicule, & travaille plus utilement, par une satyre fine, à la

réforme des travers de sa Nation, que ces Poëtes mornes & langoureux, qui ne savent étaler que des sentimens & un faux pathétique, qui ne produisent aucun effet.

Le Recueil des Œuvres de M. *Pannard* offre, dans le quatrieme volume, une Collection agréable de petites Poésies, où l'esprit & le sentiment brillent sans affectation, & toujours marquées au coin d'un heureux naturel, sans lequel on doit renoncer à ces sortes de productions.

PAPIRE MASSON, [*Jean*] né dans le Forez, en 1544, mort à Paris en 1611.

Il fut autrefois estimé, mais on ne lit plus ses Ouvrages, qui, pour la plûpart, sont écrits en Latin. La cause de cet oubli vient naturellement de ce que les sujets qu'ils traitent, ont été retraités depuis, par des Ecrivains plus habiles. En fait d'Ouvrages d'Erudition & de Recherches, il est assez ordinaire que les derniers venus fassent oublier leurs Prédécesseurs, quand ceux-ci ne sont pas du premier mérite. Voici le titre des Productions de *Papire Masson* : *Annalium libri IV.* — *Vita Joannis Calvini.* — *Notitia Episcoporum Galliæ.* — Une Histoire des Papes, sous ce titre assez singulier, *de Episcopis Urbis.*

On a encore de cet Auteur l'Eloge de quelques

Hommes illustres, le tout écrit en Latin, farci de grands mots & assez dépourvu de sens.

PARFAIT, [*François*] né à Paris en 1698, mort en 1753.

On lui doit une *Histoire générale du Théâtre François*, en 17 volumes, production d'un travail énorme, mais sans goût, sans méthode, & d'un style plus que négligé. Il y a joint un *Dictionnaire des Théâtres*, en 6 volumes, qui, avec les mêmes défauts, fourmille d'inexactitudes.

PASCAL, [*Blaise*] né à Clermont, en Auvergne, en 1623, mort à Paris en 1662, Génie qui a sçu allier l'énergie des pensées avec l'élégance & la pureté du langage, ce qui le place, sans contredit, parmi les meilleurs Ecrivains du Siecle de *Louis XIV*.

Ce n'est pas pour avoir appris les Mathématiques sans Maître, qu'on doit le regarder comme un homme extraordinaire : le P. *Magnan*, M. *Parent*, M. *Sauveur*, plusieurs autres, & de nos jours, un simple Berger, ont rendu ce phénomene moins étonnant. Sa plus grande célébrité vient de sa maniere de penser & d'écrire, & les *Lettres provinciales* seront toujours regardées comme un des chefs-d'œuvre de notre langue.

La quatorzieme, sur-tout, peut le disputer à tout ce que l'antiquité a le plus admiré en fait d'éloquence. » Il est vrai, devons-nous ajouter par un esprit d'impartialité, avec l'Auteur du *Siecle de Louis XIV* » il est vrai que tout le Livre » portoit sur un fondement faux. On attribuoit » adroitement, à toute la Société, des opinions » extravagantes de quelques Jésuites Espagnols » & Flamands. On les auroit déterrées aussi bien » chez les Casuistes Dominicains & Franciscains; » mais c'étoit aux seuls Jésuites qu'on en vou» loit. On tâchoit, dans ces Lettres, de prouver » qu'ils avoient un dessein formé de corrompre » les hommes, dessein qu'aucune Société, au» cune Secte, n'a jamais eu, & ne peut avoir «.

M. de *Voltaire* n'a pas été aussi judicieux à l'égard des *Pensées de Pascal*, sur la Religion. Il ne devoit pas oublier que ces Pensées ne sont que des éruptions intermittentes d'un Esprit accoutumé à réfléchir profondément, & auxquelles des infirmités continuelles n'ont pas permis de donner de la liaison & de la suite, comme l'Auteur en avoit l'intention. Malgré leur peu d'ordre, il est impossible de n'y pas reconnoître une sublimité, une profondeur, une force & une vérité qui éclairent, saisissent, enlevent le Lecteur; & la Critique du Philosophe n'a servi qu'à

faire sentir la supériorité du Génie, qu'il vouloit ravaler. C'est une maladresse qui tourne à la honte de la Philosophie, que celle de vouloir déprimer le mérite de tant d'hommes supérieurs qui ont écrit en faveur de la Religion. L'impiété n'en seroit pas plus excusable, quand même les Défenseurs du Christianisme se seroient trompés quelquefois. Tout ce qu'on peut reprocher aux *Pensées de Pascal*, c'est qu'elles se ressentent trop du caractère caustique & de la mélancolie habituelle de leur Auteur, qu'on peut regarder comme un Dessinateur vigoureux & facile, mais dont le coloris est sec & rembruni.

PASQUIER, [*Etienne*] d'abord Avocat, puis Conseiller au Parlement de Paris, ensuite Avocat-Général de la Chambre des Comptes, né à Paris en 1528, mort dans la même ville en 1615.

Son Ouvrage, intitulé, en mauvais François, *Recherches de la France*, &c. est rempli de morceaux assez curieux. On y trouve des remarques, des éclaircissemens, des dissertations sur divers sujets de l'antiquité, principalement sur ce qui concerne la France; mais *Pasquier* y avance quelquefois des Faits hazardés, & des Anecdotes fausses. Il avoit l'esprit libre, une imagination

bizarre, qui se fait sentir dans tout ce qu'il a composé. Ses Poésies Latines sont passables, mais ses Vers François ne valent absolument rien, quoiqu'ils ayent été loués par la plus grande partie des Rimeurs de son tems. Pour marquer son désintéressement, il se fit peindre, sans mains, avec le Quatrain suivant.

Ici je suis sans mains, vous demandez pourquoi?
Avocats, c'est pour vous apprendre,
Que nul n'observe mieux que moi,
La Loi qui des Clients nous défend de rien prendre.

Pasquier laissa trois enfans, qui écrivirent tous trois, pour le venger des critiques du P. *Garasse*.

PASSERAT, [*Jean*] Professeur d'Eloquence au College Royal, à Paris, né à Troyes en Champagne en 1534, mort à Paris en 1602.

Le nom de cet Auteur surnage encore sur les débris de sa réputation. On lui doit cependant la justice d'avoir cultivé les Lettres avec succès, dans un tems où elles étoient encore plongées dans la barbarie. Il ne contribua pas peu à en faire naître le goût parmi ses Contemporains, qui venoient de toutes parts pour lui entendre expliquer les Auteurs Grecs & Latins. A juger du caractère

de ſon eſprit par ſes Ouvrages, il l'avoit délicat, orné, facile & fort gai. C'étoit une eſpece de *Rabelais*, ſans avoir le même génie de plaiſanterie; mais ſon ame étoit d'une même trempe que celle du Curé de Meudon. Ses Poéſies françoiſes ſont pleines de Latiniſmes, & n'ont d'autre mérite que celui de la naïveté, naïveté bien au-deſſous de celle de *Marot* qu'il avoit voulu imiter. Ses vers latins ſont moins mauvais & on ne fait cas que de ſes Epigrammes. Le meilleur de tous ſes Ouvrages eſt un Commentaire ſur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*.

Paſſerat compoſa lui-même ſon Epitaphe qui finit ainſi.

Amis, de mauvais Vers ne chargez pas ma tombe.

PATIN, [*Guy*] Profeſſeur de Médecine au Collége Royal de Paris, né dans le Beauvoiſis en 1601, mort en 1672.

Nous n'apprécierons pas ſes Ouvrages de Médecine qui ne ſont pas de notre objet. Ses *Lettres* ſont la ſource de ſa célébrité; le ſtyle en eſt agréable, mais ſatyrique; les Anecdotes, dont elles fourmillent ſont intéreſſantes, mais le plus ſouvent inéxactes. Son caractere facétieux & cinique tenoit beaucoup de celui de *Rabelais*. Quelquefois il échappoit

échappoit à *Guy-Patin* des traits de vérité sur la science qu'il professoit. » Je le dis à la confusion » de mon art, écrivoit-il à un de ses amis, si » les Médecins n'étoient payés que du bien » qu'ils font; eux-mêmes n'en gagneroient pas » tant. Mais nous profitons de l'entêtement des » femmes, de la foiblesse des hommes malades, » de la crédulité de tout le monde «.

PATRIS, [*Pierre*] né à Caen en 1585, mort à Paris en 1672.

Sans sa petite Pièce connue de tout le monde, quoique médiocre,

Je songeois cette nuit que de mal consumé, &c.

on sauroit à peine qu'il ait existé; car il faut feuilleter les Recueils obscurs pour y trouver quelques autres ouvrages de sa façon, dignes de figurer dans les Collections oubliées.

PATRU, [*Olivier*] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie Francoise, né à Paris en 1604, mort dans la même ville en 1681.

Pourquoi cet Auteur, qui a joui d'une si grande réputation pendant sa vie, que *Vaugelas* consultoit comme l'oracle de la langue Françoise, à qui *Despréaux* & *Racine* s'empressoient de lire

leurs ouvrages comme à un Juge plein de lumieres & de goût, pour qui l'Académie avoit une déférence qui tenoit du respect, qu'on regardoit au Barreau comme un des Orateurs les plus éloquens, est-il aujourd'hui totalement oublié ? C'est que la Postérité ne juge jamais d'un Auteur sur les éloges de ses Contemporains & de ses Amis ; elle le cite en personne devant son Tribunal, & ses Productions ne peuvent se soutenir, à ses yeux, que par leur propre mérite. Si un Littérateur pouvoit se rendre justice à lui-même, M. *Patru* auroit dû s'attendre à ce changement de fortune. Ses Ouvrages, presque tous, au-dessous du médiocre, ont eu le sort qu'ils méritoient ; leur foiblesse n'a pu soutenir l'analyse du tems, qui dévore tout ce qui n'est pas marqué au coin du génie. Il importe peu aux Siecles suivans qu'un Auteur ait connu parfaitement sa langue, qu'il l'ait parlée purement & avec facilité, qu'il ait eu du goût & des connoissances, que les grands Poëtes de son tems l'aient célébré : s'il n'a laissé des Ecrits qui le rendent digne de se survivre à lui-même, on le met bientôt au rang des Auteurs oubliés. D'ailleurs, il est certains talens dont l'éclat ne sauroit être que passager. Tels étoient ceux de M. *Patru*. Malgré la pureté du langage, qui constitue le mérite de ses

Plaidoyers & de ses *Lettres*, faute de cette chaleur & de cette raison, qui donnent la vie aux Écrits, on ne s'empresse plus de les lire, & son Nom seul est parvenu à notre souvenir.

Le sort que M. *Patru* a éprouvé, est l'image de celui qui est réservé à plusieurs Auteurs de nos jours, dont la renommée n'est que le fruit des préventions d'une infinité d'Esprits, incapables de juger & d'estimer autrement, que sur parole. Combien d'Auteurs médiocres, célébrés par M. de *Voltaire*, comme de grands Hommes, ne sont-ils pas déjà appréciés à leur juste valeur? On peut en imposer au Public, mais l'illusion n'a qu'un tems; le jugement des Connoisseurs prévaut à la longue, & entraîne nécessairement celui de la Multitude. On s'apperçoit déjà, par exemple, que le Public de la Capitale, plus à portée de profiter des lumieres de quelques Bons-esprits incapables de se laisser entraîner au torrent, est beaucoup revenu & revient tous les jours d'un certain enthousiasme que la séduction lui avoit d'abord inspiré. Plusieurs Ecrivains déifiés par le Préjugé ou l'esprit de Parti, commencent à voir diminuer leur culte, & à retomber sur la terre du haut du pied-d'estal, sur lequel on les avoit élevés. On commence à connoître, que quelques traits de Morale & de Lit-

térature ; dont les uns sont communs & les autres hazardés ; que des pensées & des réflexions détachées ; que des lambeaux de traduction ; qu'un style plus imposant & plus maniéré, que solide & vigoureux ; que des Essais sans dessin, sans méthode, sans profondeur, sans vues, sont de foibles titres pour une célébrité aussi durable, qu'elle est étendue. L'aptitude à résoudre un problême n'est pas non plus capable de soutenir la réputation d'Homme de génie, qu'il est facile de se procurer, quand, avec quelque mérite, on a l'adresse d'intéresser l'amour-propre des autres, au succès de celui dont on est dominé soi-même. Ce n'est pas en qualité de Géométre, que *Pascal* est regardé comme un Génie, dont le nom se soutient avec gloire dans la postérité : tant d'autres, plus habiles que lui (*), en ce genre, n'ont pas le même avantage ! mais c'est pour nous avoir laissé des Lettres qui sont un chef-d'œuvre d'éloquence ; pour avoir enrichi l'Esprit humain de Pensées profondes, fortes & sublimes ; pour avoir lancé, dans cinq ou six traits de plume, plus de lumiere & de génie, qu'on n'en trouve dans tout ce qu'on a accumulé avec tant d'effort, dans des volumes de *Mêlanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie.*

(*) Tels que MM. *Clairaut*, *Euler*, *Fontaine*, &c.

Il n'est pas inutile de remarquer que M. *Patru* est le premier qui ait donné l'exemple, à l'Académie Françoise, de composer des Discours de remerciment. Il se crut si honoré du choix qu'on avoit fait de lui, que, le jour de sa Réception, il en témoigna sa reconnoissance à ses nouveaux Confreres, & ce témoignage leur plut si fort, qu'ils ordonnerent qu'à l'avenir tous les nouveaux Reçus feroient aussi un Discours de remerciment.

On peut ajouter encore cette Anecdote, qui fait honneur au jugement & à la fermeté de M. *Patru*. Après la mort de l'Académicien *Conrart*, un grand Seigneur ignorant sollicita sa place. On penchoit à l'admettre, quand cet Apologue de M. *Patru* fit revenir les esprits sur un pareil choix : *un ancien Grec avoit une lyre admirable, à laquelle se rompit une corde; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.*

PATU, [*Claude-Pierre*] né à Paris en 1726, mort en 1757.

Ceux qui l'ont connu particuliérement, assurent que les Lettres ont fait une grande perte, par sa mort prématurée; ceux qui ont lu sa Traduction, intitulée, *Choix de petites Pièces du*

Théâtre Anglois, doivent au moins convenir, qu'il savoit écrire avec naturel, élégance & facilité.

Il a fait, en société avec M. *Portelance*, une petite Comédie en Vers, intitulée *les adieux du Goût*, qui a eu des succès & en promettoit de plus grands au talent de l'Auteur, s'il eût pu continuer cette carrière.

PAVILLON, [*Etienne*] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1705.

Après l'Abbé de *Chaulieu*, il est celui qui a le mieux réussi dans ce qu'on appelle Poésies fugitives, ou Vers de Société. Le naturel, la délicatesse, une galanterie éloignée de toute fadeur, une facilité étonnante à s'exprimer avec autant de grace que de justesse, un ton de morale qui n'est point recherché, le mettent au-dessus des Beaux-esprits de son tems, & de ceux de notre Siecle, qui se sont exercés dans le même Genre. On a eu raison de dire de *Pavillon*, ce qu'on ne peut dire d'aucun d'eux :

Rival ingénieux d'*Ovide*,
S'il vouloit fléchir une *Iris*,

Les Graces dictoient ses Ecrits,
Et l'Amour lui servoit de guide.
La Sagesse, bientôt, sçut bannir de son cœur,
Les vains amusemens de l'amoureuse ardeur.
Par une adresse sans égale,
Il prit soin de former les mœurs,
En cachant sous l'appas de ses Vers enchanteurs,
Les traits d'une austère morale.

PAVIN : [*Denis-Sanguin* DE SAINT] *Voyez* SAINT-PAVIN.

PAULIAN, [*Amé-Henri*] Jésuite, né à Nîmes en 1722.

Un excellent *Dictionnaire de Physique* lui avoit mérité le suffrage des Savans, lorsqu'il fit paroître un autre Dictionnaire *Philosopho-Theologique*, en 2 vol. qui n'est pas moins bon, dans son genre; il y combat avec avantage les erreurs de nos Incrédules. Ce dernier Ouvrage lui a attiré les anathêmes de M. de *Voltaire*; mais cette étrange maniere de réfuter les bons Ecrits, n'a point nui au succès de ce Livre, & n'empêchera pas, sans doute, l'Auteur, de continuer la même carrière.

PAYS, [*René* LE] de l'Académie d'Arles, né à Nantes en 1636, mort en 1690; Bel-esprit

& Poëte de Province, dont les Vers foibles, mais pleins de gaieté, amuserent quelque-tems la Cour & la Capitale. Cet Auteur s'étoit mis dans la tête de singer *Voiture*, qui lui est très-supérieur. *Boileau* le tourna en ridicule dans ses Satyres, & mit dans celle du Festin, ce Vers dans la bouche d'un Campagnard :

Le Pays, sans mentir, est un Bouffon plaisant.

Le Poëte provincial, bien loin de se fâcher de ce trait, ne fit qu'en plaisanter dans les Lettres qu'il écrivoit à Paris, & lorsqu'il vint y faire un voyage, il alla voir *Boileau*, & soutint devant ce Satyrique son caractère enjoué, dans la conversation qu'il eut avec lui. Ils se séparerent bons amis.

On ne lit plus aujourd'hui les Vers ni la Prose de *le Pays*, quoiqu'on y rencontre des traits divertissans, préférables aux fausses gentillesses qui amusent aujourd'hui.

PECHANTRÉ, [*Nicolas* DE] né à Toulouse en 1636, mort en 1708.

Sa Tragédie de *Géta* l'associe à la liste des Poëtes tragiques qui n'ont eu quelques succès passagers, sur la Scène, que pour se noyer ensuite dans le fleuve d'oubli.

PELETIER, [*Pierre* LE] né à Paris, mort en 1680; Poëte médiocre, qui faisoit des Sonnets médiocres, à la louange de tous les Ouvrages médiocres de son tems. Le ridicule que lui donna *Boileau* n'empêche pas que nous n'ayons encore des *Peletier* toujours prêts à faire des Sonnets en prose, pour fêter dans leur légende les Ecrivains qui leur ressemblent..

PELISSON, [*Paul*] de l'Académie Françoise, né à Béziers en 1624, mort à Paris en 1693. Avant de s'attacher à l'Eloquence, dont on peut le regarder comme un des restaurateurs, il s'étoit appliqué à l'étude du Droit. Sa *Paraphrase* du premier Livre des Institutes de *Justinien* ne se ressent en aucune maniere de la jeunesse de l'Auteur, qui n'avoit alors que dix-neuf ans. On remarque dans cet Ouvrage cet esprit clair, méthodique & nerveux, qu'il développa dans la suite avec plus d'éclat dans un autre genre. Son *Histoire de l'Académie Françoise* a servi de modele pour le style à ceux qui l'ont écrite après lui, & doit en servir à ceux qui l'écriront. La lecture de cet Ouvrage, qui n'étoit encore que Manuscrit, enleva les suffrages de tous les Académiciens, parmi lesquels M. *Pelisson* n'étoit pas encore admis. On

décida d'une voix unanime que la premiere place vacante lui seroit réservée ; en attendant, on lui donna le droit d'assister aux séances, avec cette distinction glorieuse, que la même grace ne pourroit être accordée à personne pour quelque considération que ce fut. Ce qui fait encore plus d'honneur à M. *Pelisson*, c'est la grandeur d'ame avec laquelle il se déclara le défenseur de M. *Fouquet*, après sa disgrace. Les discours qu'il composa pour la justification de ce Ministre sont des chefs-d'œuvre d'Eloquence & l'expression d'une ame pleine de noblesse & de sentiment ; aussi tout ce qu'il y eut de plus respectable de son tems s'empressa de rendre justice à sa générosité.

Pendant sa détention à la Bastille, qui dura quatre années, le fameux M. *le Fevre*, pere de Madame *Dacier*, ne balança pas à lui dédier son *Lucrece* & sa Traduction du Traité de *Plutarque* sur la superstition. Un *Mécène* dans les fers est un spectacle qui fait encore plus d'honneur à l'Auteur, que l'ouvrage dédié. MM. les Ducs de *Montausier*, de *St. Aghan* & plusieurs autres Seigneurs de la Cour allérent le voir dans sa prison, dès les premiers instants où il eut permission de recevoir des visites : tant il est vrai que les qualités de l'ame sont le véritable prix des talens qui sans elles ne font que de simples Auteurs &

souvent des hommes très-peu estimables ! Cette louable émulation s'étendit plus loin ; *Louis XIV* se réunit lui-même aux admirateurs &, qui plus est, aux amis de M. *Pelisson* ; il l'emmena souvent avec lui dans ses campagnes, & très-souvent lui accorda l'honneur de coucher dans sa chambre. Cet Ecrivain meritoit les distinctions du Monarque autant par le bon usage qu'il avoit fait de ses talens, que par la sincérité avec laquelle il avoit abjuré les erreurs de la Religion prétendue réformée, dans laquelle il avoit été élevé.

Depuis ce tems, il ne s'occupa qu'à répondre à la confiance du Roi ; non en achetant des conversions comme l'a prétendu M. de *Voltaire*, mais en les procurant par son zèle, par ses écrits & plus encore par une vie édifiante qui ne se démentit jamais. Ceux qui ont osé assurer qu'il est mort dans des sentimens suspects ne l'ont pas connu ; une ame aussi élevée que la sienne étoit incapable de dissimulation. Si sa derniere maladie ne lui laissa pas le tems de recevoir les Sacremens, la vie qu'il avoit menée, son exactitude à remplir les devoirs d'un vrai Catholique, doivent placer cet événement au rang de ceux que la prudence ne sauroit prévoir, & il n'en peut résulter aucun soupçon au préjudice de l'intégrité de sa foi. On a de lui un Livre de prieres à réciter pen-

dant la Messe, qui n'est pas son meilleur Ouvrage, mais qui prouve sa piété sincere.

PELLEGRIN, [*Simon-Joseph* DE] Abbé, né à Marseille en 1663, mort à Paris en 1745, Poëte dont le nom est devenu ridicule de nos jours, comme celui de l'Abbé *Cotin* dans le Siecle de *Louis XIV*; mais on doit reconnoître à l'égard de l'un & de l'autre plus de fatalité que de justice de la part de leurs Contemporains. Le blâme & la louange, dans tous les tems, n'ont pas été équitablement distribués; & cette injustice est encore plus particuliere à notre siecle.

L'Abbé *Pellegrin* n'étoit pas sans mérite. On a de lui la Tragédie de *Pelopée*, la Comédie du *Nouveau Monde*, l'Opéra de *Jephté*, qui feroient honneur aux petits Ecrivains qui prennent la liberté de rire à son sujet. Il faut cependant convenir qu'il abusoit de la facilité qu'il avoit de faire des vers; mais c'est à son peu de fortune qu'on doit attribuer la négligence de son style & les autres défauts qu'on lui reproche. Quand la nécessité inspire les talens, elle ne leur donne pas le tems de se perfectionner. Le besoin extenue les Muses. Un Poëte qui travaille pour souper, n'a jamais des inspirations aussi vives & aussi fortes qu'*Horace* qui, comme dit *Despréaux*,

a bu son saoul quand il voit les Ménades. C'est le seul cas où l'on puisse dire que la nécessité ne donne point d'esprit.

PERAU, [*Gabriel-Louis*] Abbé, né à Paris en 1700, mort en 1767.

M. d'*Auvigni* avoit entrepris d'écrire les *Vies des Hommes illustres de France*, & M. l'Abbé *Perau* se chargea, après sa mort, de continuer cet Ouvrage, aussi utile que capable de contribuer à la gloire de la Nation. Il est très-supérieur à celui qui l'avoit précédé, & l'on ne peut que regretter qu'il n'ait pû pousser plus loin son travail, par la perte de sa vue. Les onze volumes qui sont de lui contiennent quatorze *Vies*; &, sans qu'on puisse les comparer à des ouvrages du premier mérite, ils ne laissent pas d'annoncer des talens : un style simple, clair, sans prétention, une narration facile, désintéressée, seront toujours d'un grand prix, aux yeux de ceux qui savent comment on doit écrire ; on fera grace à la froideur & au défaut de rapidité, en faveur des réflexions sensées, de l'ordre, du naturel, & de l'équité qui a conduit la plume de l'Auteur.

M. *Turpin* s'est chargé de continuer cet Ouvrage, auquel on peut appliquer, à ce sujet, ce mot de *Virgile* : *vires acquirit eundo.*

PEREFIXE, [*Hardouïn* DE BEAUMONT DE] Archevêque de Paris, Précepteur de *Louis XIV*, de l'Académie Françoise, mort à Paris en 1670.

On dit assez communément dans la Société, qu'*Henri IV* doit plus à l'*Histoire*, que ce Prélat en a faite, qu'au Poëme de *la Henriade*, apparemment parceque cette Histoire est écrite d'un ton de sentiment & de dignité qui la rend très-intéressante. On aime à voir ce Prince si cher à tous les bons François, revivre, sous le pinceau de l'Historien, qui en a très-bien saisi le caractère, & qui l'a présenté avec tant de naturel. C'est ainsi que les Biographes devroient écrire; on les tient quittes de montrer leur propre esprit; on ne leur demande que celui de l'homme dont ils font semblant d'écrire l'Histoire.

PERNETY, [*Jacques*] Abbé, Historiographe de la ville de Lyon, & Membre de l'Académie de cette ville, né dans le Forez en 17..

Auteur de plusieurs Ouvrages de Philosophie & de Morale, qui font honneur à son esprit & à son jugement. Il y a d'excellentes Observations & des Pensées très-solides dans ses *Conseils de l'Amitié*, ainsi que dans ses *Lettres sur les Physionomies*. Ces deux Ouvrages sont les plus connus

de cet Auteur, qui joint au mérite d'une raison saine & lumineuse, celui d'un style simple, naturel, & quelquefois élégant.

Il y a aussi un Bénédictin de ce nom, Bibliothécaire du Roi de Prusse, dont on a plusieurs Ouvrages, qui supposent des connoissances & des recherches très-étendues; tels sont le *Dictionnaire de Peinture, Sculpture & Gravure*, les *Fables Egyptiennes & Grecques, dévoilées & réduites au même principe, &c.*

PERRAULT, [*Charles*] de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, de celle des Inscriptions, né à Paris en 1633, mort dans la même ville en 1713.

Si l'on s'en rapportoit à M. *Diderot*, on le regarderoit comme un grand Homme, & on ne balanceroit pas de le placer parmi les cinq Auteurs du Siecle dernier, les seuls jugés, par lui, véritablement capables de fournir quelques Articles * à l'Encyclopédie; l'adoption ne pourroit

* » Si l'on en excepte *Perrault*, dont le versificateur » *Boileau* n'étoit pas en état d'apprécier le mérite, & » quelques autres, tels que *la Motte*, *Terrasson*, *Boindin*, *Fontenelle*, sous lesquels la raison & l'esprit » philosophique ont fait de si grands progrès, il n'y

être que très-glorieuse, puisqu'il s'agiroit d'être associé à des Génies qui l'emportent, sans doute, sur tout ce que le Siecle précédent a fourni de plus grand. Il s'en faut cependant de beaucoup que M. *Perrault* fut en état de soutenir un poids si immense de gloire, à moins qu'en jugeant des Auteurs Encyclopédistes par lui, sa médiocrité ne fût un préjugé pour la leur; ce que nous sommes bien éloignés de penser. Nous ne prétendons pas l'apprécier, pour cela, d'après les Satyres injustes de *Boileau*; il suffit d'examiner ses Ouvrages, & l'on verra si cet Auteur, presque oublié, étoit si capable d'honorer l'Encyclopédie par ses travaux. Est-ce d'abord par le rare discernement qu'il fit paroître en préférant le mérite des Modernes à celui des Anciens? Est-ce ensuite par la maniere dont il soutint cette cause? Il faudroit nécessairement en conclurre, que dans l'Encyclopédie on feroit aussi peu de cas du jugement que du style, ce qui pourroit se vérifier par le plus grand nombre des Articles. Seroit-ce par le goût qui regne dans ses Poesies? On répondroit encore, que la naïveté est bien éloignée de la

» avoit peut-être pas un homme [dans le siecle dernier] » qui eût écrit une page de l'Encyclopédie qu'on dai- » gnât lire aujourd'hui. *M. Diderot.*

platitude,

platitude, & que cette derniere paroît être surtout l'apanage de M. *Perrault*. Il est vrai qu'il a fait quelques Contes, dont les Enfans s'amusent, & qu'on peut lire encore dans un âge avancé, pour affoiblir un moment d'ennui; mais un homme qui fait tomber *une aulne de Boudin* par la cheminée, & qui occupe le grand *Jupiter* à attacher ce boudin au nez d'une Héroïne, n'a pas prétendu travailler pour les Gens de goût, & se destiner par-là à figurer parmi les Coopérateurs du plus grand Chef-d'œuvre de l'Esprit humain. Qu'a-t-il donc fait de bien? Une Epitaphe du Maréchal de *Turenne*, & quelques autres petites Poésies, assez agréables; après cela, on ne trouve plus chez lui qu'une Prose diffuse, traînante, monotone, incorrecte, dépourvue de tours & de pensées. On seroit tenté de croire que M. *Diderot* n'a pas senti qu'il faisoit tort au Dictionnaire Encyclopédique, en regrettant, pour sa perfection, un pareil Ecrivain, ou qu'il a voulu faire connoître par-là le mépris qu'il a toujours eu pour cette Compilation, comme il s'en est expliqué plusieurs fois dans l'Ouvrage même. C'est peut-être, en faveur de son caractère, qu'on a jugé *Perrault* digne d'être agrégé au Corps philosophique: on ne peut nier qu'il ne l'ait eu plein de gaieté, de politesse, de modéra-

tion, qualités qui transpirent jusques dans ses Ecrits, & bien supérieures au mérite de faire de bons Ouvrages; mais sont-ce là des titres pour prétendre aux honneurs de la Philosophie, & le génie de la plûpart de nos Philosophes, ne prouve-t-il pas qu'elles sont plutôt un titre d'exclusion? M. *Diderot* n'a donc point été avoué par ses Confreres, lorsqu'il a pris sur lui d'introduire l'ombre de *Perrault* parmi eux.

PERRIER, [*Charles* DU] né à Aix, mort en 1692.

Il étoit Neveu de ce *du Perrier*, à qui *Malherbe* adresse les belles Stances, qui commencent ainsi:

Ta douleur, du Perrier, *sera donc éternelle*, &c.

Il cultiva la Poésie Latine & Françoise. Ses Odes Latines se font lire avec plaisir, sans avoir la verve qui caractérise celles de *Santeuil*, quoi qu'en ait dit *Ménage*, qui les préféroit à celles-ci. Quant à ses Poésies Françoises, l'honneur qu'ont eu la plûpart d'être couronnées par l'Académie Françoise, n'a pas été capable de les élever au-dessus de la médiocrité.

Il n'y a que les fous, disoit *du Perrier* à *d'Herbelot*, *qui n'estiment pas mes Vers*. D'Her-

kelot lui répondit par ce passage, *stultorum infinitus est numerus.*

PERRIERS, [*Bonaventure* DES] né en Bourgogne, mort en 1544.

Il eut une espece de célébrité dans son Siecle, par un Ouvrage, qui ne feroit pas à présent la moindre sensation. On étoit si peu accoutumé alors à la bonne critique, que son *Cymbalum mundi* fut regardé comme une Production étonnante; dans le fonds, ce n'est autre chose qu'un recueil de Dialogues satyriques, qui n'offrent rien de juste & de piquant. Aujourd'hui, que les ridicules que l'Auteur y attaque, ont été remplacés par des ridicules d'une autre espece, ses Plaisanteries ont perdu tout leur sel, faute d'application. Ce qui donna de l'éclat à ce Livre, ce fut la censure de la Sorbonne, & un Arrêt du Parlement, qui le condamna au feu. Beaucoup de mauvais Ouvrages, dans notre Siecle, n'ont fait du bruit dans le monde, que par un pareil traitement, & auront le même sort.

PETAU, [*Denis*] Jésuite, né à Orléans en 1583, mort à Paris en 1652; Homme dont les Ouvrages tiennent autant du génie que de l'éru-

ductions aussi plates, aussi rampantes, que ses Opéra; tant il est vrai que le talent d'imaginer est souvent bien éloigné de celui de bien exécuter.

PESSELIER, [*Charles-Etienne*] des Académies de Nancy, d'Amiens, d'Angers & de Rome, né à Paris en 1712, mort en 1763.

Une assez juste connoissance de la Morale & de la Politique; plus d'esprit que de talent; plus de finesse que de raison; plus de sentiment que d'imagination; de la facilité pour écrire en Vers & en Prose, avec intérêt & avec élégance, sont les principaux traits qui caractérisent les Ouvrages de cet Ecrivain.

Ses *Comédies* se font lire avec plaisir; la versification en est agréable, & le style aisé; mais le plan & l'intrigue ne répondent pas à l'agrément & à la vivacité des détails.

Ses *Fables* seroient plus piquantes, si l'intempérance de l'esprit s'y faisoit moins sentir. Il y a si long-tems qu'on regarde le naturel & la naïveté comme les attributs essentiels de ce genre, qu'il est étonnant que nos Fabulistes modernes aient pu se flatter de réussir, en cherchant à les remplacer par des qualités qui les excluent.

Les autres Ouvrages de M. *Pesselier*, sont des *Lettres sur l'Education*, qui offrent, par inter-

valles, des réflexions senſées, des vues utiles, une morale ſolide & bien diſcutée : on deſireroit ſeulement qu'il y eût moins ſacrifié la juſteſſe des penſées à la fineſſe de l'expreſſion & du ſentiment; une *Idée générale des Finances*, & des *Doutes propoſés à l'Auteur de la théorie de l'impôt.* Ces deux derniers Ouvrages ſont d'un Homme, qui, au mérite des connoiſſances, joint celui de les préſenter avec réſerve & modeſtie.

PETIS DE LA CROIX, [*François*] Secretaire Interprête du Roi pour les Langues Orientales, Profeſſeur en Arabe au College Royal, mort à Paris en 1713.

Un de ces Hommes, dont la réputation n'eſt pas auſſi étendue qu'elle dévroit l'être, parceque leur genre de mérite n'eſt pas à portée d'être apprécié par la multitude; malgré cela, ils n'en ont pas moins de droits à la reconnoiſſance publique.

L'Etude des Langues Orientales fut la principale occupation de M. *Petis*; il les entendoit parfaitement toutes; les Idiomes Arabe, Perſan, Turc, Tartare, Ethiopien, Arménien, lui étoient auſſi familiers que ſa propre langue, & le rendirent capable d'être employé utilement

par *Louis XIV*, dans plusieurs négociations. On ne doit pas oublier, à ce sujet, un trait qui fait autant d'honneur à son désintéressement qu'à sa fidélité. Pressé par les Tripolitains d'interprêter à leur avantage une condition du Traité d'Alger, par laquelle ils étoient obligés à payer deux cents mille écus au profit du Roi de France, il refusa des offres considérables, en soutenant que la stipulation portoit en écus de France, & non en écus de Tripoli, ce qui eût causé une diminution très-considérable. Une conduite aussi ferme fait d'autant plus d'honneur à sa mémoire qu'elle ne fut payée d'aucune récompense, & que son infidélité, si elle avoit eu lieu, pouvoit être plus difficilement découverte.

Ses travaux littéraires consistent dans des Traductions; 1°. d'une *Histoire de Maroc* depuis le septieme siecle jusqu'au quatorzieme; 2°. d'une *Histoire* de toutes les Monarchies Mahométanes, composée par *Hussein Effendi Hezarfen*, Turc moderne; 3°. d'un *Etat général de l'Empire Ottoman*, depuis sa fondation jusqu'au dix-huitieme Siecle, avec l'Abrégé des Vies des Empereurs, d'après un Manuscrit Turc; *des mille & un jour*, Contes Arabes; &c.

On a aussi publié, après sa mort, l'*Histoire de Timur-Bec*, connu sous le nom du grand *Ta-*

merlan, Empereur des Mogols & Tartares. Ce dernier Ouvrage, qu'il a traduit du Persan, a beaucoup contribué à faire connoître dans l'Europe ce fameux Conquérant, sur lequel on n'avoit jusqu'alors que des Mémoires incertains; mais ce en quoi M. *Petis* a plus servi à étendre l'honneur du nom François, c'est par une Histoire de *Louis XIV*, écrite en Arabe, & par la Traduction en Langue Persane, de l'*Histoire* de ce même Prince *par les Médailles*. Ces deux Ouvrages, entrepris par le seul motif du zele patriotique, sont estimés des Orientaux.

Son fils, qui succéda à ses Places & à ses connoissances, nous a donné son Eloge historique, très-bien écrit. On a aussi de lui des *Lettres critiques*, sur les Mémoires du Chevalier d'*Arvieux*, publiées sous le nom d'un Secretaire de *Mehemet Effendi*, qui prouvent qu'il étoit très-digne de le remplacer, avantage peu ordinaire aux enfans, lesquels n'ont pas toujours le bonheur d'hériter des talens de leur pere.

1. PETIT, [*Pierre*] Docteur en Médecine, né à Paris en 1616, mort dans la même ville en 1687; fit des Vers Latins, qui ne donnent pas une grande idée de sa Muse.. On peut tirer plus de fruit de ses *Traités* sur des matieres de Physi-

que, assez curieuses, & de ses *Dissertations* sur différens traits d'Histoire, Ouvrages écrits aussi en Latin, mais d'un style net & pur.

Pierre Petit fut enterré à St. Etienne du Mont, où l'Abbé *Nicaise* fit dresser, à son honneur, une Epitaphe, où il nous apprend que cet Auteur fut un des Astres de la Pleïade du dix-septieme Siecle : *Eximius Poeta, Pleïadis clarissimum sidus.* Nous avions besoin de cette Anecdote; car *Petit*, & ses Confreres de la Pléïade, sont aujourd'hui très-éclipsés. La plûpar des Astres de la même espece, qui luisent aujourd'hui, auront aussi leur tour.

2. PETIT, [*Louis*] ancien Receveur général des Domaines & Bois du Roi, mort à Rouen, sa patrie, en 1693, âgé d'environ 79 ans; Poëte François, très-différent du précédent, & que M. *Titon du Tillet*, d'après lui M. l'Abbé *Ladvocat*, & quelques autres, ont confondu avec lui. Celui-ci étoit ami de *Corneille*, dont il fit imprimer les Pièces de Théâtre, à Rouen. Il étoit un des plus assidus de ceux qui fréquentoient l'Hôtel de Rambouillet. Les Ducs de *Montausier* & de *St. Agnan*, faisoient grand cas de son mérite, ainsi que le P. *Commire*, qui rendit hommage à ses talens, en lui adressant un de ses

Poëmes, intitulé, *Cicures luscinia totâ hyeme decantantes.* Ses Poésies, qu'on ne lit plus, consistent en des Satyres, dont le sujet est moral & critique; en plusieurs Epigrammes, Madrigaux, Stances, Ballades, parmi lesquelles on trouve plusieurs Pièces d'un très-bon goût, si on fait grace à quelques expressions surannées. Il excelle sur-tout dans les Ouvrages de sentiment. Le naturel, la délicatesse, la naïveté, rendent ces petites Pièces intéressantes, comme on peut en juger par cette Ballade, bien éloignée de la fadeur du Bel-esprit de nos Poëtes doucereux.

Dès que *Robin* eut vu partir *Toinette*,
Il quitta là le soin de son troupeau,
Il jetta loin panetiere & houlette,
Et ne garda rien que son chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un *Jérémie*,
Il souhaita mille fois le trespas;
Et dans son mal il n'a d'autre soulas,
Que d'entonner sur sa flûte jolie,
Triste Chanson, qui finit par, *hélas!*
C'est grand pitié d'être loin de s'amie.

Ces derniers mots, sans cesser, il répéte,
Tantôt assis sur le bord d'un ruisseau,
Tantôt couché dessus la tendre herbette,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau.
Onc ne mena, Berger, si triste vie:
Du doux sommeil il ne fait plus de cas;

Plus qu'un Hermite, il fait maiſgres repas ;
Danſes & jeux ne lui plaiſent plus mie,
Et dans ſa bouche il n'a rien qu'un, *hélas !*
C'eſt grand pitié d'eſtre loin de s'amie.

Il n'eſt Berger qui ſon mal ne regrette,
Et près de lui Bergeres du hameau
Viennent chanter, filant leur quenouillette,
Pour conſoler ce triſte Paſtoureau.
Mais leur doux chant point ne le ſolatie,
Tant la douleur le tient dedans ſes lacs !
Pour ne les voir, les yeux tient toujours bas,
Et ſi leur dit : laiſſez-moi, je vous prie ;
Puis auſſitôt revient à ſon, *hélas !*
C'eſt grand pitié d'eſtre loin de s'amie.

ENVOY.

Fils de *Cypris*, plus malin qu'une Pie,
A conſoler *Robin* l'on perd ſes pas :
Toinette ſeule, avec ſes doux appas,
Le peut tirer de ſa mélancolie :
Rends la lui donc, car après tout, *hélas !*
C'eſt grand pitié d'eſtre loin de s'amie.

Ceux qui ſe ſont occupés à compiler des Vers médiocres ou frivoles, ſous le titre d'*Elite de Poéſies*, du *plus joli des Recueils*, du *Porte-feuille d'un Homme de Goût*, compilations, qui toutes démentent leur titre, auroient dû s'attacher à faire revivre de pareilles productions,

premiers fruits de notre bonne Littérature; ils auroient rendu par-là un véritable service aux Lettres & aux Auteurs ignorés, qui valent quelquefois mieux que bien des Auteurs connus.

PEYRERE, [*Isaac* LA] né à Bordeaux, mort à Paris en 1676, à 82 ans.

Son Livre des *Préadamites*, lui attira des désagrémens, & le rendit célebre pendant quelque tems. La singularité des idées fera toujours un nom à tout Ecrivain qui ne craindra pas d'affronter le Public en les mettant au jour. Rien de si extravagant que le Systême de *Peyrere*, qui prétend prouver, par quelques passages de *Saint Paul*, l'existence des Hommes avant *Adam*; la maniere, dont il le soutient, est analogue à la tournure d'esprit qui l'avoit produit. Malgré cette bizarrerie, il eut le talent de se rendre agréable au grand *Condé*, qui le fit son Bibliothécaire. Il parut ensuite se détacher de son opinion, en l'abjurant publiquement, quoique plusieurs Auteurs prétendent qu'il y a persisté jusqu'à sa mort.

Ses Ouvrages, les plus estimés, se réduisent à une *Relation de l'Islande*, & à une autre du *Groënland*, que les Relations, publiées depuis, ont fait oublier. On connoît sa réponse à la

question qu'on lui fit, au sujet de ce dernier Ouvrage, pourquoi il y avoit tant de sorciers dans le Nord : *c'est*, répondit-il, *que les biens de ces Magiciens sont confisqués, en partie, au profit de leurs Juges, lorsqu'on les condamne au dernier supplice.*

PEZÉ, [N. MASSON, Marquis DE] les Journaux ont rendu le compte le plus flatteur de son petit Poëme de *Zélis au Bain*, dont les tableaux, à trop de mollesse près, ne sauroient être plus agréables, ni le coloris plus brillant. Le plan auroit pu, dit-on, être mieux dessiné, & l'exécution plus également soutenue; ce qu'il y a de certain, c'est que la touche n'en sauroit être plus élégante.

Les autres Poésies de M. le Marquis de *Pezé*, offrent de l'esprit, de la délicatesse, de la facilité, des graces; il ne leur manque, à notre avis, que plus de naturel & de sentiment. L'*Epitre à la Maîtresse que j'aurai*, est d'un ton léger & piquant.

Le style de ce Poëte seroit, en général, agréable, si la frivolité actuelle ne s'y faisoit trop sentir. On ne sauroit disconvenir que cette tournure d'esprit ne soit un moyen assuré de plaire au goût dominant, mais est-elle un titre solide

pour les suffrages de la postérité ? *Corneille*, *Racine*, *Despréaux*, *la Fontaine*, *Chaulieu*, se sont-ils bornés à cette mince superficie ? Les talens de M. de *Pezé*, n'eussent-ils pas été inutilement employés pour sa gloire, s'il se fut attaché à des objets moins frivoles, & plus capables de les développer ?

PEZRON, [*Paul*] de l'Ordre de Citeaux, né en 1639, à Hennebont, petite ville du Duché de Bretagne, mort en 1706, publia quelques Ouvrages sur l'Ecriture sainte, qui sont aujourd'hui oubliés, & un Livre sur l'*Antiquité de la Langue des Celtes*, rempli de recherches curieuses, lequel devoit faire partie d'un Ouvrage plus étendu, sur l'origine des Nations, que la Mort ne lui permit pas d'achever.

PIBRAC, [*Gui* DUFAUR, Seigneur DE] né à Toulouse en 1528, mort à Paris en 1584.

Ses *Quatrains* sont connus de tout le monde, mais la plûpart de ceux qui les lisent, ne font attention qu'au style, sans considérer la force des pensées & la sagesse des maximes. Différentes Nations de l'Europe n'en ont pas ainsi jugé ; on les voit traduits dans toutes les Langues, & les vices de l'élocution ont disparu dans les Tra-

ductions, qui en laissent admirer l'énergie & la sagesse.

Pibrac fut, dit-on, destiné par la Reine *Catherine de Médicis*, à être Chancelier de France; mais une intrigue de Cour l'éloigna de cette dignité.

PILES, [*Roger* DE] né dans le Nivernois en 1635, mort en 1709.

Quoique la Peinture ait fait son objet principal, il n'est point étranger à la Littérature. Il a laissé plusieurs Ouvrages, relatifs à sa profession, qui se font lire avec plaisir; sa Traduction du Poëme de *du Fresnoy*, sur-tout, est exacte, bien travaillée, & enrichie de Notes, qui sont estimées & méritent de l'être.

PIN, [*Louis* ELLIES DU] Docteur de Sorbonne, & Professeur de Philosophie au Collége Royal, né à Paris en 1657, mort dans la même ville en 1719, a été un des Littérateurs les plus féconds du Siecle dernier. Quarante Ouvrages différens, près de cent cinquante volumes, dont quelques-uns sont in-folio, voilà les fruits de cet infatigable Ecrivain. Ils ont pour objet l'Histoire sacrée & profane, politique & littéraire, la Philosophie scholastique, la Morale, la Critique,

la

la Religion, le Droit Canon, la Controverse, enfin M. *du Pin* s'est exercé sur tout. On doit s'attendre, après cela, à ne pas trouver, dans ses Ouvrages, ce caractère d'exactitude & de perfection, que le tems seul peut donner aux productions de l'Esprit; mais on ne peut lui refuser de la netteté, de la méthode, une lecture immense, quelquefois une imagination vive, jointe à un style léger, mais souvent incorrect. Sa *Bibliothéque des Auteurs Ecclésiastiques* comprend tous les Siecles de l'Eglise, l'Histoire des Auteurs, le Catalogue, le Sommaire & la Critique de leurs ouvrages. La Partie, qui comprend le dix-septieme Siecle, n'a pas dû coûter beaucoup à l'Auteur, il n'a fait que copier les Extraits du *Journal des Savans*; mais comme M. l'Abbé *du Pin* avoit travaillé long-tems à ce Journal, il peut se faire qu'il n'ait fait que révendiquer un bien qui lui appartenoit. Sa *Bibliothéque des Auteurs séparés de la Communion Romaine*, est écrite dans le même goût que la précédente. Un de ses Ouvrages les plus estimés est l'*Histoire de l'Eglise, en abrégé, par demandes & par réponses, depuis le commencement du Monde, jusqu'à présent*, c'est-à-dire, jusqu'en 1712. Il y est court, sans être obscur, & sans omettre presqu'aucun fait considérable. Si M. *du*

Pin n'a pas eu le mérite de donner, au Public, des Ouvrages irréprochables du côté du goût & de la perfection, il a celui d'avoir beaucoup travaillé, & d'avoir donné plusieurs Ouvrages utiles.

PINGERON, [*N.*] Capitaine d'Artillerie, & Ingénieur au Service du Roi de Pologne, né en 17..

On a de lui des Traductions de plusieurs Ouvrages Italiens, écrites d'un ton qui annonce une plume facile, & heureusement exercée. Celle du Poëme des Abeilles de *Jean Ruccellaï*, n'est pas, à beaucoup près, toujours conforme au texte de l'Auteur, mais l'Original gagne souvent à cette infidélité. Le Traducteur est un Copiste habile, qui rectifie, à propos, les défauts de son modele.

PIRON, [*Alexis*] né à Dijon en 1689.

Il est connu de tout le monde, par une Ode trop fameuse, dont la licence ne doit plus lui être imputée à crime, depuis qu'il en a témoigné publiquement son repentir. Personne n'avoit moins besoin des ressources du vice, pour plaire, & se faire un nom. M. *Piron* est né avec toutes les qualités qui forment les grands

Poëtes, si l'on en excepte, d'un côté, le goût & l'harmonie de la versification, & si on lui pardonne, de l'autre, trop de penchant à la Satyre, & trop de facilité à donner carriere à son génie, dans des Epigrammes malignes, qui ne sont pas toujours justes. Après ces deux reproches échappés à la justice & à l'impartialité, nous ne craindrons pas de dire qu'aucun de nos Poëtes n'a plus de droit, que lui, à l'immortalité, moins par la quantité, que par le mérite des Pièces, dont il a enrichi notre Théâtre. *Gustave* plaira toujours, par la vivacité & l'intérêt des situations. On passera légérement sur quelques négligences de style, en rendant justice à l'adresse avec laquelle cette Tragédie est conduite, & au grand effet qu'elle produit sur le Théâtre. La *Métromanie*, mieux écrite, & plus fine, quant au choix des Caractères & à la maniere de les mettre en jeu, passera toujours pour une excellente Comédie; *Molière* lui-même l'eût adoptée par préférence sur une infinité d'autres qui ont paru, depuis que la Scène a perdu ce grand Homme.

Une autre justice, qu'on doit rendre à M. *Piron*, c'est que, malgré les libertés condamnables qu'il s'est permises dans les productions de sa jeunesse, il ne lui est rien échappé, dans ses

Ecrits, contre la Religion. Les propos, qu'on lui attribue dans la Société, ou ne sont pas de lui, ou peuvent être regardés comme les saillies d'un Esprit vif, qui n'a pas toujours sçu se retenir. Ce qu'il y a de certain sur son compte, ce sont les preuves non équivoques de répentir, qu'il a consignées dans les Papiers publics. C'est à cette démarche, vraiment philosophique, qu'il faut imputer la haine des Philosophes contre lui. Ne sera-ce que dans la hardiesse à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que consistera la Philosophie ? Et deviendra-t-on l'anathême de ces Messieurs, parcequ'on aura eu le courage de retracter ce qui n'auroit jamais dû échapper ?

PITHOU, [*Pierre*] né à Troyes, en Champagne, en 1539, mort à Nogent-sur-Seine, en 1596; célébre Jurisconsulte, dont l'éloquence & les grandes lumieres furent également utiles aux Citoyens & à l'Etat. Son *Traité des libertés de l'Eglise Gallicane*, est un de ces Ouvrages qui supposent les connoissances les plus profondes, mais qui ne laissent pas d'avoir quelquefois besoin de Commentaire. Cet immense travail lui suscita des contradictions. Sans l'envisager ici sous un autre point de vue, que celui que nous nous sommes proposés dans cet Ouvrage, on

peut regarder ce Traité comme un de ces monumens, qui font autant d'honneur à son zèle qu'à son génie. Il fut un de ceux qui eurent le plus de part à la fameuse Satyre *Ménippée* ou *Catholicon d'Espagne*. On sait que le sel & la vivacité de cette plaisanterie, contribuerent autant que les armes d'*Henri IV*, à porter les derniers coups aux extravagances de la Ligue, par le ridicule dont il la couvrit; tant il est vrai que tout dépend de bien saisir la partie sensible des Hommes, & qu'un bon Ouvrage a toujours de l'ascendant contre un travers, quand il l'attaque par le bon endroit. Il n'y a guère que la Satyre *Ménippée*, & le Roman de *Cervantes* contre la Chevalerie, qui ayent eu un effet aussi victorieux. *Moliére* eut aussi la gloire de corriger les Marquis ridicules, & les Femmes savantes, de son Siecle; la manie a changé d'objet: nous avons à présent des Femmes philosophes, & c'est encore pis.

Pierre Pithou eut un frere [*François*] qui cultiva aussi les Lettres, mais avec moins de talens que lui. Nous n'en parlons que pour refuter une erreur, qui se trouve dans presque tous nos Dictionnaires historiques, par laquelle on attribue à celui-ci la *comparaison des Loix Romaines avec celles de Moïse*, qui appartient véritable-

ment au premier. *Pierre Pithou* composa cet Ouvrage pendant qu'il se tenoit caché, après le massacre de la *St. Barthelémi*, auquel il échappa par la fuite. Il abjura depuis le Calvinisme, &, ce qui est rare, il conserva l'estime des Protestans, après avoir abandonné leur Secte. M. *Grosley*, Avocat, a écrit la *Vie* des deux Freres; c'est la meilleure que nous en ayons, sans être toutefois exempte de plusieurs défauts.

PLUCHE, [*Antoine*] Abbé, né à Reims en 1688, mort en 1761.

Sans ambitionner d'autre gloire, que celle d'être utile, il a acquis des droits à une juste réputation. C'est donc à tort que certains Auteurs se sont efforcés de le décrier, apparemment parcequ'il s'est toujours fait un devoir de soumettre les lumieres de sa Philosophie au respect dû à la Religion. Il n'en faut pas davantage pour devenir un homme médiocre, aux yeux des prétendus Philosophes, qui ne font consister le génie que dans l'intrépidité des paradoxes, & l'audace à fronder les vérités les plus respectées. Ce qu'il y a de certain, c'est que le *Spectacle de la Nature* jouït encore du succès qu'il mérite. Ce succès se soutiendra, selon toute apparence, puisque les Ouvrages de M. de *Buffon* ne l'ont point fait

oublier, malgré la supériorité de cet Ecrivain sur son Prédécesseur. Quoi qu'il en soit, M. *Pluche* aura toujours la gloire d'avoir contribué à faire naître, parmi nous, le goût de la Physique & de l'Histoire naturelle, ce qui suppose l'art de communiquer ses connoissances d'une maniere intéressante, & de les rendre, en quelque sorte, familieres à tous les esprits.

On doit attribuer à la forme du dialogue, qu'il avoit choisie comme plus propre à instruire, la négligence ou la diffusion du style qu'on peut reprocher au *Spectacle de la Nature*; *Platon* est tombé dans le même défaut, en ouvrant la même route. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit d'instruire, il vaut encore mieux être diffus que trop serré & obscur.

M. *Pluche* a fait encore une *Histoire du Ciel*, en 2 volumes, un Livre sur *la Méchanique des Langues*, & une *Concorde de la Géographie des âges*, ouvrages estimables, & écrits selon le génie de l'Auteur qui ne manque ni de sagacité, ni de méthode, ni d'élégance.

PLUQUET, [*N.*] Abbé, né dans le Diocèse de Bayeux, en 17..

Cet Auteur s'est attaché à des Ouvrages solides, qui exigent des connoissances étendues, &

prouvent le talent de s'en servir avec intérêt & discernement. Tel est son *Dictionnaire des hérésies*, qui, par la maniere dont il est écrit, mérite d'être distingué de la foule des Compilations de cette espece.

POINSINET, [*Antoine-Alexandre-Henri*] de l'Académie des Arcades de Rome, & de celle de Dijon, né à Fontainebleau en 1735, mort en Espagne en 1759.

On a répandu du ridicule sur sa personne & sur ses Ouvrages, mais il pouvoit être un homme simple & crédule, sans être un Auteur aussi médiocre. Nous sommes bien éloignés d'élever au-dessus de leur mérite le genre de ses Productions. Parmi les Faiseurs d'Opéra-comiques, il a cependant l'avantage de n'être pas des plus mauvais. La part qu'il a eue au *Sorcier* & à *Tom-Jones*, suppose, à un certain dégré, l'espece de talent que ces sortes de Pièces exigent; on y rencontre des traits de gaieté, qu'on ne trouve pas même chez les Merveilleux, qui ont le plus brillé dans cette carrière.

Si M. *Poinsinet* a été véritablement l'Auteur de la petite Comédie du *Cercle*, on peut dire que tout ridicule qu'il pouvoit être, il savoit assez bien saisir & peindre le ridicule de la plûpart

de nos Sociétés. Il y a donc de l'injuſtice de faire rejaillir, ſur ſes Ecrits, les travers de ſa perſonne.

POISSON, [*Raimond*] mort à Paris, ſa patrie, en 1690.

Il étoit fort bon Comédien, & Poëte comique du ſecond ordre. Ses Pièces ſont pleines de ſaillies, & très-réjouiſſantes, qualités propres à couvrir bien des défauts. On eſt plus pardonnable de s'écarter quelquefois des régles de la bonne Comédie, quand on a, dans les détails, le talent d'égayer le Spectateur, que de s'attacher ſcrupuleuſement aux principes, au préjudice de l'effet principal. *Le bon Soldat*, & *le Baron de la Craſſe*, ſont les ſeules Comédies de *Poiſſon* qui ſoient reſtées au Théâtre, mais elles ne ſont pas les ſeules qu'on puiſſe lire avec plaiſir.

Il y a un autre Poëte comique de ce nom, petit-fils du précédent, qui a eu les mêmes ſuccès; deux de ſes Pièces, *le Procureur arbitre*, & *l'impromptu de Campagne*, ſont pareillement reſtées au Théâtre. Les Connoiſſeurs goûtent infiniment mieux ces deux Comédies, que toutes les productions larmoyantes, dont le Public a été infatué pendant quelque tems.

POLIGNAC, [*Melchior* DE] Cardinal, de l'Académie Françoise, né au Puy-en-Velay, en 1661, mort à Paris en 1741.

La Nature s'est plû à le favoriser de ses dons les plus précieux. Mémoire prodigieuse, imagination brillante & féconde, esprit vaste & flexible, également propre aux Affaires, aux Sciences, aux Belles-Lettres, tout s'est réuni pour en former un de ces hommes destinés à faire honneur à leur Siécle par leurs talens, & par l'heureux usage qu'ils en ont fait.

Toutes les Nations connoissent son *Anti-Lucrece*, Ouvrage où la saine raison est embellie de toutes les graces de la Poésie. Quoique ce Poëme ait été écrit en latin, la tournure & le génie de la langue Latine y sont si bien conservés, qu'on seroit tenté de croire que l'Auteur est né au Siecle de l'Adversaire qu'il combat. On ne peut donc qu'attribuer à sa modestie, ce qu'il dit de ses vers,

Eloquio victi, re vincimus ipsâ.

Non-seulement ce Poëte, aussi élégant que lumineux, détruit, par des raisonnemens simples & convaincans, le systême du Partisan d'*Epicure*, en faisant usage de tout ce que la Physique, la Morale & la Métaphysique ont de plus positif & de

moins contesté; mais encore sa touche, également vive, pénétrante, ingénieuse & fleurie, ajoute à ses raisons un charme secret, qui porte dans les ames raisonnables le plaisir avec la conviction.

De tels Auteurs seront pour tous les tems de dignes objets d'admiration, ainsi que de vrais modeles. Leurs Ouvrages, sans aucune éclipse, iront déposer chez la Postérité la gloire des talens & celle des vertus. C'est s'aveugler soi-même & dégrader son Siecle, que de prétendre à l'Immortalité par une autre route que celle qui nous a été frayée par les grands Hommes. On pardonnera sans peine au Cardinal de *Polignac* de legers défauts dans le style, en faveur de la solidité de ses pensées & de la droiture de ses intentions: tandis que les Ecrivains téméraires de notre Siecle sont assurés de perdre le mérite de leurs expressions, par le mépris qu'on aura pour leurs pensées & leurs sentimens.

POMPIGNAN, [*Jean-Jacques* LE FRANC, Marquis DE] ancien premier Président de la Cour des Aydes de Montauban, sa patrie, de l'Académie Françoise, de celle des Jeux-Floreaux &c, né en 1709.

La lecture de ses Ouvrages, la connoissance de son caractère, l'estime des honnêtes gens, un

coup-d'œil sur les motifs de ses ennemis, sont plus que suffisans pour le venger des injures qu'on a débitées contre lui. Les Philosophes ont bien pû tenter de le décrier dans le Public, parce qu'il a dédaigné leurs suffrages & s'est élevé contre leur cabale; ils ont pû, au mépris de la tolérance & de l'honnêteté qu'ils ne cessent de recommander, l'accabler de leurs brochures; M. de *Voltaire*, entre autres, a pu venir à bout, par ses Diatribes quelquefois plaisantes & souvent abjectes, d'en imposer aux Beaux-esprits de Province & aux petits Esprits de la Capitale: il n'en sera pas moins vrai que M. de *Pompignan* est un des hommes qui font le plus d'honneur à notre Littérature, par leurs talens & par leurs mœurs. Pour peu qu'on ait la connoissance du Théâtre, sa Tragédie de *Didon* paroîtra toujours le début d'un Génie capable d'égaler les plus grands Maîtres, & particuliérement *Racine*, dont personne n'a plus approché que lui. On seroit en droit de se plaindre de ce qu'il n'a pas continué la même carriere, comme les gens de goût seroient en droit de reprocher à d'autres Poëtes de s'y être engagés sans avoir les mêmes talens.

Si on le considere comme lyrique, pourra-t'on citer, depuis *Rousseau*, un seul de nos Poëtes plus propre à remplacer ce grand Homme, au-

quel il n'est pas inférieur dans plusieurs de ses Odes & particuliérement dans celle qu'il a composée sur sa mort ? Les *Poësies sacrées* de M. de *Pompignan*, seront toujours vengées du froid ridicule d'un bon mot, par quiconque est capable de reconnoître les vraies beautés par-tout où elles se trouvent.

Son *Voyage de Languedoc* pour n'avoir pas la même aménité, l'heureuse aisançe, le ton moëlleux de celui de *Bachaumont* & de *Chapelle*, n'en a pas moins le mérite de surpasser celui-ci par la correction, la variété, la noblesse & la poésie.

On chercheroit envain, dans ses *Epitres* & dans ses *Discours philosophiques*, ce ton d'aigreur & de cynisme, qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir, ces maximes hardies qui défigurent toutes les notions, cet appareil de sentiment qui n'échauffe que l'imagination & laisse le cœur froid & insensible ; on y trouve en revanche des traits de force & de lumiere, des leçons de morale, des regles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le Poëte y débite est toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on lise avec attention son Epitre sur la décadence de notre Littérature : on y reconnoîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il oppose au torrent, la sagesse

des réflexions qu'il présente ; on y admirera surtout un Athléte vigoureux, qui lutte avec avantage contre les Champions de la nouveauté & du mauvais goût, témoin ce morceau, qu'on ne sauroit trop souvent opposer à la hardiesse des Novateurs & à la légéreté de notre Nation :

Oui, nous verrons bientôt de petits Conquérans,
Du Parnasse François, audacieux Tyrans,
De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des *Corneilles*,
Tels on vit les Romains dans leurs jours lumineux,
Du second des *Césars* dégrader l'âge heureux,
Ensevelir *Horace* & déterrer *Lucile*,
Préférer la Pharsale aux beaux Vers de *Virgile*,
Vanter l'esprit guindé du Maître de *Néron*,
Et bâiller sans pudeur en lisant *Cicéron*.
Déjà même la langue, & moins belle & moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature.
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Et que l'Etranger même admiroit malgré lui,
Cet ordre lumineux, le nombre & la cadence,
Semblent abandonner nos Vers, notre Eloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu,
Et pour vouloir trop dire on n'est plus entendu.
Le Public désormais fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides.
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Nous ne citerons rien de ses *Discours philoso-*

phiques, parceque tout y est d'une égale beauté ; nous dirons seulement qu'ils suffiroient pour faire la réputation d'un grand Poëte, & qu'ils passeront à la postérité, malgré les cris de l'envie, comme un des monumens les plus beaux de la Littérature de ce Siecle.

M. de *Pompignan* ne s'est pas borné à la Poésie ; il s'est acquis encore des droits à la gloire d'être un de nos meilleurs Ecrivains en Prose. Sans s'attacher à cet appareil scientifique, à ces phrases prétendues sententieuses, à ce contour pénible de pensées, qu'on appelle du nerf, & qui ne donne au langage, que de la gêne & de l'obscurité ; son style est simple, noble, ferme, lucide, correct, toujours plein de sentiment, quand le sujet l'exige. L'*Eloge historique du Duc de Bourgogne*, est un morceau d'éloquence, qui nous retrace la noble simplicité des Anciens ; son *Discours* de réception à l'Académie, malgré tout le persiflage qu'il lui attira, peut être regardé comme la production de l'Honnête-homme, du sage Littérateur, du vrai Philosophe ; ses autres *Discours académiques* offrent par-tout l'Ecrivain élégant, & assez formé sur les bons modeles, pour en devenir un à son tour.

Ce qui acheve de prouver qu'il est un de nos meilleurs Littérateurs, c'est l'érudition qu'il

joint au mérite du style & de la Poésie, érudition qui n'est point fantastique & mendiée, comme celle de tant d'Ecrivains, dont le fonds consiste dans quelques Extraits, lus sans réflexion, & insérés uniquement pour faire étalage, mais une érudition solide, étendue, choisie, dirigée par le goût, appuyée sur la connoissance de l'Hébreu, du Grec, du Latin, & de plusieurs Langues vivantes. Ses *Dissertations*, sa *Traduction* des Dialogues de *Lucien*, celles des Tragédies d'*Echile* sur-tout, sont des monumens qui déposeront en faveur de son génie, de son savoir, de ses lumieres, de son zèle pour le progrès des Arts, contre les Esprits jaloux, qui l'ont attaqué sans le valoir; contre les Esprits superficiels, qui l'ont jugé sans le connoître, contre les Philosophes, qui l'ont décrié sans pouvoir lui nuire; & prouveront, avec ses autres Ouvrages, l'énorme différence qu'il y a entre l'Honnête-homme, qui sait faire un digne usage de ses talens, & l'Ecrivain dangereux, qui en abuse, pour dépriser ceux de ses Rivaux.

PONCET DE LA RIVIERE, [*Mathias*] ancien Evêque de Troyes, de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1707.

Ses *Oraisons funèbres* se font lire avec autant de

de plaisir, qu'on a éprouvé de satisfaction à les lui entendre débiter. Le caractère de son éloquence, sans être du premier genre, a un mérite qui lui est particulier. Il nous semble que ce seroit en donner une juste idée, en disant que cet Orateur a plus de sagesse que d'élévation, plus de mouvemens que d'images, plus de sentiment que d'énergie, plus de brillant que de naturel; & par-là, nous ne prétendrions pas affoiblir les éloges dus à ses talens, qui, avec quelques défauts de son siecle, ont des qualités estimables, qu'on ne rencontre pas communément dans les autres Orateurs. En effet, on peut juger par certains morceaux de ses Discours, pleins de chaleur & de dignité, que plus de sobriété dans l'usage de son esprit, plus de retenue à sacrifier au goût des contrastes & de l'antithèse, l'auroient encore plus approché de nos vrais modeles en ce genre. Nous connoissons de lui un Discours académique sur le *Goût*, où il s'est encore moins garanti de ces défauts; à cela près, ce petit Ouvrage ne sauroit être trop estimé pour la délicatesse des pensées & l'élégance des expressions.

PONT : [*Pierre-Samuel* DU] *voyez* DUPONT.

PORCHERES D'ARBAUD, [*François* DE] né en Provence, mort en Bourgogne en 1640.

Malherbe, en lui léguant la moitié de sa Bibliotheque, ne put lui léguer la moindre partie de sa célébrité. Quoique l'Eléve de ce fameux Poëte, ses vers sont justement oubliés. On est assez constamment à portée de remarquer, que les Eleves des grands Maîtres sont toujours ou presque toujours des Hommes médiocres; il faut être capable du même effor qui les éleve au-dessus de la foule, pour pouvoir profiter de leurs leçons : l'éducation ne donne pas le talent, elle ne peut que le développer. Que penser après cela des prétentions de quelques-uns de nos petits Ecrivains, qui croient leur réputation solidement établie, parce qu'ils auront appris leur *a b c* poétique à Genève ou ailleurs?

Porcheres fit un *Sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées*, qui lui valut, dit-on, quatorze cens livres de pension. C'étoit payer bien cherement quatorze mauvais vers. Aujourd'hui nos mauvais Poëtes, ni même les bons, ne sont pas aussi heureux; car les beaux yeux qu'ils se tuent de célébrer, sont aussi ingrats que les beaux yeux de la Cassete *d'Harpagon*,

PORÉE, [*Charles*] Jésuite, né près de Caen en 1675, mort à Paris en 1741.

Il a la double gloire d'avoir enrichi les Lettres par ses Productions & par les Eleves qu'il eut le talent de former. Ce célébre Professeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, succéda au P. *Jouvency* qui ne pouvoit être mieux remplacé. Sa Latinité est moins pure & moins élégante que celle de son prédécesseur; mais, en revanche, il avoit plus d'esprit, plus d'élévation, plus de fécondité, un style plus vif & sur-tout plus nourri de pensées.

On a reproché au P. *Porée* des gallicismes : seroit-ce parce que son latin est aisé, coulant & trop intelligible ? Et ne seroit-ce que par l'obscurité qu'on pourroit prétendre à la gloire de bien écrire dans une Langue, dont les plus célebres Ecrivains ont fait de la clarté leur objet principal ? En cela le P. *Porée* n'a suivi que la regle prescrite dans toute espece de composition. Qu'importe, que la tournure d'une phrase dans un Idiome, ressemble aux tournures employées dans un autre Idiome ? L'inversion ne constitue pas le génie d'une Langue, moins encore de la latine qui a une plus grande liberté, à cet égard, que tout autre. Les Ecrivains Latins

s'abandonnoient chacun à leur maniere, sans songer à autre chose qu'à rendre leur expression juste, nette, élégante & précise. C'est ce qu'a fait le P. *Porée*, qui a eu raison de préférer l'avantage de se faire entendre, au galimathias de plusieurs modernes Latinistes qui n'ont été estimés, que parce qu'on ne les entendoit pas.

Il n'est pas aussi excusable d'avoir trop prodigué les antithèses : la langue Latine comporte un peu plus cette figure que la nôtre ; mais il est vrai de dire que la vigueur du raisonnement, l'élévation des pensées, l'étendue de littérature, la solidité de morale, répandues dans tous ses Discours, le dispensoient de ces petites ressources pour plaire, instruire & intéresser. Malgré cela on peut le mettre au nombre des Hommes estimés chez notre Nation & chez l'Etranger. On a gravé son portrait avec ces mots d'autant plus glorieux à sa mémoire, qu'ils sont fondés sur la vérité : *pietate an ingenio, poësi an eloquentiâ, modestiâ major an famâ ?*

Il eut un frere qui se distingua dans l'Académie de Caen, par plusieurs *Dissertations* & *Mémoires* intéressans, imprimés dans les Recueils de cette Académie.

PORTAL, [*Antoine*] Professeur de Méde-

cine au Collége Royal, de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de la Société Royale de Montpellier, né à Gailhac en 173...

Son nom n'est connu dans le monde Littéraire que par une *Histoire de l'Anatomie* en six volumes, qui a essuyé quelques contradictions. Malgré cela on peut dire que cet Ouvrage est le plus méthodique, le plus utile & le plus complet qui ait encore paru en ce genre; il seroit beaucoup meilleur, si le style en étoit plus correct, plus égal & moins diffus. On peut cependant ajouter, à la décharge de cet Ecrivain, que la matiere qu'il a traitée exigeoit moins que toute autre l'appareil du style & l'élégance des expressions.

PORTE, [*Joseph* DE LA] *voyez* LA PORTE.

POSTEL, [*Guillaume*] né à Barenton dans la Basse-Normandie, mort à Paris âgé de 107 ans en 1581 & non en 1582, comme l'ont assuré plusieurs Auteurs.

La mémoire prodigieuse de *Postel*, son érudition sans bornes, & ses aventures, sont à présent les seuls débris de sa célébrité. Il est cependant un des Auteurs de son Siecle, qui ont le plus contribué à étendre le goût des Lettres. *François I*, la Reine de Navarre, les Cardinaux de

Tournon, de *Lorraine* & d'*Armagnac*, le regardoient comme un prodige, & les prodiges devoient être moins rares dans un tems où l'ignorance disposoit naturellement à l'admiration.

Postel se vantoit de pouvoir faire le tour du Monde sans avoir besoin d'Interprête : une pareille jactance ne peut qu'annoncer beaucoup de présomption : ses Contemporains eurent la bonté de le croire sur sa parole.

L'affluence étoit si grande, quand il donnoit des leçons, qu'il étoit obligé de rassembler ses Auditeurs dans une cour, & de leur parler d'une fenêtre, les Salles du Collége n'étant pas capables de contenir tout ce monde.

Le plus estimé de ses Ouvrages est celui qui a pour titre, *de orbis terræ concordia*. Son but est de ramener tous les Peuples de l'Univers à la Religion chrétienne, idée aussi chimérique que les projets du bon Abbé de *St. Pierre*, mais qui devoit garantir *Postel* de l'accusation d'être l'Auteur du Livre *de tribus Impostoribus*, qui n'a jamais existé, comme l'a très-bien prouvé M. de *la Monnoie*. La honte de réaliser son existence, étoit réservée à notre Siecle. Cet Ouvrage a soulevé quiconque n'a pas perdu toute étincelle de raison & d'humanité; on y combat jusqu'à l'existence de l'Etre suprême. La Philosophie elle-

même s'est élevée contre, mais à sa maniere. M. de *Voltaire*, qui a adressé une Epitre à l'Auteur de cette infâme Production, pour lui reprocher ses excès, auroit dû se garantir lui-même de ceux dans lesquels il est tombé, & que ces beaux Vers, sur la nécessité d'un Dieu, ne sont pas capables de lui faire pardonner :

C'est le sacré lien de la Société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les Cieux dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvoient cesser jamais de le manifester;
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
Que les Sages l'annoncent & que les Rois le craignent;
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'Innocent que vous faites couler,
Mon Vengeur est au Ciel, apprenez à trembler.

Epit. à l'Auteur du Livre des trois Imposteurs.

POULCHRE, [*François* LE] Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi *Charles IX*, né vers l'an 1545, au Mont de Marsan, petite ville de Gascogne, au Diocèse d'Aire, mort vers l'an 1589.

On ne lit plus les volumes de Poésie, qu'il nous a laissés. Le seul de ses Ouvrages, qui puisse être supportable, est une espece d'Histoire

en vers, ou plutôt en rimes, divisée en sept Livres, que l'Auteur appelle *honnêtes Loisirs*. Ceux qui en auront assez pour la parcourir, y verront le détail de ses Voyages, de ses Amours, & des Guerres où il s'est trouvé. On sent combien il faut se défier de ces sortes de Mémoires.

PRADON, [*Nicolas*] né à Rouen, mort à Paris en 1698.

Madame de *Sévigné*, Madame *Deshoulieres*, *S. Evremont*, le Duc de *Nevers*, &c, ont fait tort à leur réputation, en s'efforçant d'élever ce Poëte médiocre au-dessus de ce qu'il valoit. Ils purent bien comparer sa *Phédre* à celle de *Racine*, faire des Sonnets, débiter des Plaisanteries, cabaler dans les Sociétés de leur tems, ressource assez ordinaire des Présidens & Présidentes des Bureaux d'esprit, le pauvre *Pradon* n'y gagna que du ridicule; son mérite étoit trop foible pour se soutenir contre celui du Génie même. Le Public, toujours Juge équitable, quoique très-peu attentif à se défier des préjugés, en revint enfin à admirer ce qui est vraiment admirable, & à réprouver l'Idole absurde qu'on lui avoit présentée.

On peut juger, par cet exemple, combien les réputations factices sont inconstantes dans leur durée.

Pradon perdit, par le faux enthousiasme de ses amis, le droit qu'il pouvoit avoir à l'estime pour quelques-unes de ses Productions, qu'on peut applaudir. *Tamerlan* & *Régulus*, deux de ses Tragédies qu'on jouoit encore il n'y a pas long-tems, sont de beaucoup supérieures aux Pièces des *Pradons* de notre Siecle. Il avoit sur-tout du talent pour les Poésies légeres; il savoit y répandre la finesse & le sentiment. On a retenu plusieurs de ses Madrigaux, & entre autres, celui qu'il adressa à Mlle *Bernard*, qu'il aimoit, & qui ne lui répondoit que des plaisanteries : *vous n'écrivez que pour écrire, &c.*

PRÉMONTVAL, [*André-Pierre* LE GUAI DE] de l'Académie des Sciences de Berlin, né à Charenton en 1716, mort à Berlin en 1767, a écrit sur les Mathématiques, la Métaphysique, la Morale, la Critique, la Religion. Ses Ouvrages sont peu connus en France, & on n'y perd pas beaucoup.

M. *d'Alembert* souhaite, à chaque Siecle, on ne sait trop pourquoi, un *Diogene*, mais plus retenu, plus sage, plus décent que le Cynique d'Athènes. D'après cette idée, M. de *Prémontval* a composé un Livre intitulé, *le Diogene de d'Alembert*, où l'esprit d'indépendance, la haine

des hommes, l'impiété la plus décidée, ne forment qu'un délire perpétuel. M. *d'Alembert* ne prétendoit pas, sans doute, faire naître dans la République des Lettres, un Ouvrage aussi ridicule & une Philosophie aussi absurde; il faut croire que l'Auteur n'a écouté que son caractère, très-philosophique, à la vérité, eu égard à un amour-propre impitoyable envers les autres, & qui se permet tout à lui-même.

PRÉVOT D'EXILES, [*Antoine-François.*] Aumônier & Secretaire du Prince de *Conti*, né à Hesdin, en Artois, en 1697, mort à Paris en 1763.

Avec les talens les plus heureux pour écrire, il s'est attaché à un genre qui paroît infiniment au-dessous de son mérite, quoique ses Romans soient bien supérieurs à ces productions extravagantes, fades, frivoles, licentieuses, qui ont infecté notre Littérature, depuis *Amadis des Gaules*, jusqu'à *Angola*, ou *les Bijoux indiscrets*. Si quelque chose pouvoit justifier M. l'Abbé *Prévot*, d'avoir abaissé sa plume à des Ouvrages, qui communément parlent à l'imagination & l'égarent, sans rendre l'esprit plus éclairé, sans former le cœur, ou plutôt, qui le corrompent, ce seroit l'art singulier, l'imagination vive & fé-

conde, le sentiment tendre & profond, la touche mâle & vigoureuse, qui dominent avec tant de richesse dans tout ce qu'il a écrit en ce genre. Il ne falloit rien moins que le talent de captiver, d'émouvoir, d'attendrir, porté au plus haut dégré, pour rendre la lecture de ses Romans aussi attachante, qu'elle l'est pour le commun des Lecteurs, & sur-tout pour les Jeunes-gens. Il puisoit, sans doute, dans son cœur infiniment sensible, ces traits qui donnent à ses divers Personnages l'air de vie & ce pathétique qui produit, à coup sûr, les effets qu'il s'étoit proposés. Au ton du sentiment, personne n'a sçu mieux joindre des Réflexions fines & délicates, une Morale utile, & l'adresse de la faire naître des circonstances, toutes les fois cependant qu'il ne s'abandonne pas trop à l'envie de moraliser, qui paroît avoir été son foible dominant. On a remarqué, avec raison, qu'il s'étoit trop laissé aller aux impressions d'une mélancolie sombre qui rembrunit ses tableaux, donne à ses Héros un air farouche, & diminue enfin l'intérêt, à force de vouloir le presser & l'étendre.

Il est, en toutes choses, & sur-tout en matiere de sentiment, une sobriété à observer ; le *si vis me flere, dolendum est* d'Horace, n'est jamais si heureusement mis en usage, que quand il

l'est avec modération. L'ame veut être remuée, & non pas déchirée ; on cesse de plaindre, lorsque l'attendrissement fatigue, ce qui arrive souvent dans les Romans de M. l'Abbé *Prévot*.

Il a encore le défaut de pousser plusieurs événemens au-delà de toute vraisemblance, & même contre toute vraisemblance, moyen assuré d'affoiblir l'intérêt.

Il est certain, néanmoins, que les *Mémoires d'un Homme de qualité*, l'*Histoire de Cléveland*, le *Doyen de Killerine*, seront toujours regardés, par les Connoisseurs, comme les fruits d'une imagination étonnante par la diversité des Tableaux qu'elle y présente, par les contrastes qu'elle y ménage, par la chaleur qu'elle y souffle, par les passions qu'elle y remue, & par les mouvemens que ces passions produisent. Tous ces divers caractères se trouvent éminemment réunis dans celui des Ouvrages de cet Auteur, qui annonce le plus de génie & le moins de sagesse : on devine que nous voulons parler de la fameuse *Histoire du Chevalier des Grieux & de Manon Lescaut*. Tout Lecteur honnête & judicieux, ne peut qu'être affligé de voir prodiguer tant de richesses, pour donner au Vice des couleurs capables de l'excuser, & de forcer à le plaindre, malgré les réclamations de la vertu. L'Abbé *Prevot*

n'avoit peut-être pas cette intention; mais trop de facilité à s'abandonner à lui-même, l'a entraîné dans cet écueil, d'autant plus indigne d'un Ecrivain de mérite, qu'il est plus inévitable pour le commun des Esprits. Envain il s'efforce de corriger, par la Morale, ce que les faits offrent de dangereux : toutes les fois que le crime sera mis en action, les maximes vertueuses seront froides & inutiles.

N'eût-il pas mieux valu que cet Ecrivain eût exercé sa plume sur des matieres plus utiles ? *Le Pour & le Contre*, le *Journal Etranger*, auquel il a travaillé, donnent une idée assez favorable de ses talens, en matiere de saine & belle Littérature, pour faire croire qu'il eût pu honorer les Lettres, sans avoir aucun reproche à redouter pour sa gloire. L'*Histoire générale des Voyages* prouve encore qu'il étoit capable de concevoir des projets avantageux, & de les remplir avec succès. Quoique cet Ouvrage ne soit pas exécuté avec tout le soin, tout le discernement, & toute la précision qu'il exigeoit, une seconde Edition, corrigée, & réduite par l'Auteur, auroit pu lui procurer l'honneur d'avoir véritablemet travaillé à l'utilité du Public, en lui présentant, en corps d'Histoire, ce qui ne se trouvoit auparavant que dans les Relations éparses de divers Ecrivains, tant Nationnaux qu'Etrangers.

PRINCE DE BEAUMONT, [N. Madame LE] né à Rouen en 1711.

De petits Ouvrages & de très-grands succès, telle a été la destinée de cette femme estimable, dont les travaux méritent autant d'éloges que de reconnoissance. On a traduit dans presque toute l'Europe la plus grande partie de ses Livres, parce que l'utilité est le plus puissant ressort pour réunir tous les suffrages. Madame *le Prince de Beaumont* y a d'autant plus de droit, que sans aucune prétention, elle offre à la Jeunesse de quoi s'instruire, s'amuser & se former. Ses divers *Magasins* sont des sources fécondes d'où la Religion, l'Histoire, la Morale & les premiers élémens des Sciences coulent comme d'eux-mêmes, & s'insinuent sans effort dans l'esprit & dans le cœur des jeunes personnes les moins attentives & les plus dissipées. Elle a sur-tout l'art de placer l'érudition commune à propos, & de mettre en action, dans des fables ou des historiettes, des principes clairs & de sages leçons.

On ne sauroit trop applaudir à des motifs si propres à faire rougir nos prétendus grands Ecrivains, qui ont si indignement sacrifié la Religion & les Mœurs au desir de se faire un nom. Il y aura toujours une très-grande différence entre les

honneurs décernés, par une Postérité sage, aux plumes vertueuses consacrées à l'amour du bien général, sur-tout dans une partie aussi essentielle que l'éducation de la Jeunesse, & l'atroce célébrité de tant de productions funestes, que le vain appareil du talent ne sera jamais capable de sauver de l'indignation des Siecles moins corrompus que le nôtre.

Outre le *Magasin* des Enfans, ceux des Adolescentes, des Pauvres, Madame *le Prince de Beaumont* a donné encore d'autres Ouvrages, comme les Lettres de Madame du *Montier*, les principes de l'Histoire Sainte, une Instruction pour les jeunes dames qui entrent dans le monde & se marient, les Mémoires de Madame la Baronne de *Bateville*, &c. productions toujours marquées au même coin de raison, de lumiere & d'utilité.

PRIVAT DE FONTANILLES, né à Tarascon, publia en 1750, un Poëme Epique en dix chants sous le nom de *Malthe ou l'Ile Adam*; dont la Religion est l'action principale. Le sujet en est intéressant, le plan régulier, les épisodes en sont bien amenés, les moralités naissent du sujet, les comparaisons sont justes, les images souvent heureuses; malgré cela, le défaut de chaleur, d'élégance, de correction, un grand nom-

bre de vers foibles, durs, prosaïques, la monotonie qui regne dans les couleurs, la sécheresse du pinceau, les fautes contre la Langue & contre le goût, font que ce Poëme n'est pas plus lû que le *Childebrand* de *Sainte-Garde*, *la Pucelle* de *Chapelain*, le *Saint Louis* du P. *le Moine*, *le Moïse sauvé* de *Saint-Amand*, l'*Alaric* de *Scudery*, le *Clovis* de *S. Didier* & l'*Iliade* de *la Mote*; tant il est vrai que tout dépend de l'exécution dans un Poëme Epique! Ce n'est pas assez d'inventer, de disposer, il faut encore savoir exprimer d'une maniere intéressante, talent sans lequel le peu de succès est toujours assuré.

PUISIEUX, [*Philippe-Florent* DE] Avocat au Parlement de Paris, né à Meaux en 1713. Une vingtaine d'Ouvrages traduits de l'Anglois, n'ont pas été capables de lui faire une réputation. C'est peut-être pour avoir mal choisi ses Originaux? Peut-être aussi parce que ses Originaux ont trouvé un mauvais Traducteur?

PUISIEUX, [*Madelaine*, DARSANT de] femme du précédent, née à Paris, n'a pas traduit, comme M. son mari, mais n'a pas eu aussi le bonheur de faire des Ouvrages qu'on puisse traduire. Ils consistent pour la plûpart dans des Romans dont

dont le défaut principal est d'inspirer un ennui qu'on ne va pas ordinairement chercher dans ces sortes d'Ecrits. Aussi ne lit-on plus les siens. Celui qui est intitulé, *Zamor & Almanzine*, ou *l'Inutilité de l'Esprit & du bon Sens*, prouve tout au plus que l'Auteur manque de ces deux qualités dont la premiere est pourtant indispensable, quand on veut amuser & instruire, & dont la seconde doit empêcher d'écrire, quand on ne sait être agréable ni instructif. Prétendre égayer un lecteur, en faisant dire, par un Sultan, à son premier Ministre: *taisez-vous, Visir, vous raisonnez comme un Abbé*; & en faisant répondre au Visir: *votre Hautesse me fait trop d'honneur*; peindre une Reine, en lui donnant des yeux *qui ne finissoient pas*, des yeux *chargés de tendresse*, des *éternels bras dont elle ne savoit que faire*; ajouter à cela des gentillesses que la plume d'une femme ne devroit jamais laisser échapper; c'est manquer tout à la fois au costume, à la Langue & à la décence.

Madame de *Puisieux* a composé un livre de *Caractères* où M. *Palissot* prétend qu'elle n'eût pas dû oublier celui de *la Femme Bel-Esprit*; & un livre de *Conseils* où elle auroit pu ajouter celui de se guérir de la démangeaison d'écrire.

PUY, [*Pierre* DU] Conseiller au Parlement & Garde de la Bibliothéque du Roi, né à Paris en 1578, mort en 1651.

Ses travaux & ses recherches sur l'Histoire de France en ont épargné à ceux qui ont écrit notre Histoire : les Savans font encore cas de son *Traité de la Loi Salique*, de celui *des Régences & Majorités des Rois de France*, & de son *Histoire des Templiers*.

Cet Auteur se rendit utile à l'Etat par ses grandes connoissances, & se signala dans l'Emploi de Garde de la Bibliothéque du Roi, par l'intérêt qu'il prenoit aux Gens de Lettres, auxquels il se faisoit un plaisir de communiquer les Livres & les Manuscrits dont ils avoient besoin. C'est un éloge qui est également dû à M. *Capperonnier*, qui remplit aujourd'hui cette même Charge, qu'on ne donne qu'à des personnes d'un vrai mérite.



Q.

QUERLON, [*Anne-Marie* MEUSNIER DE] né à Nantes en 17..

Il a cultivé les Arts, l'Erudition, les Lettres; & l'on peut ajouter que ce n'est pas sans succès: dans chacune des parties où il s'est exercé, il s'est montré plein de sagacité, de discernement, & de goût. On a de lui des Romans moins fades & moins ennuyeux, que la plûpart de nos Productions en ce genre, presque toujours enfantées par la démangeaison d'écrire. Il a fait paroître de l'esprit & de la légereté dans quelques Ecrits polémiques, traités selon les regles d'une critique, aussi juste que saine. Ses Traductions sont également fidelles & élégantes, sur-tout celle du Poëme de *la Peinture*, par M. l'Abbé de *Marsy*, dans laquelle il a saisi & très-bien rendu l'esprit de l'Original. Dans ses Notes sur *Lucrece* & sur *Phédre*, il a eu l'art de tirer habilement parti de ses recherches ou de celles des autres, & de les dégager du ton de pédantisme qui accompagne ordinairement les Commentaires. Enfin, après avoir travaillé à différens Journaux, il s'est

chargé, depuis plusieurs années, de celui qui a pour titre: *Annonces & Affiches de Province.* Cette feuille périodique est très-répandue; malgré sa brieveté, elle a le mérite d'offrir des analyses exactes, & très-capables de donner une idée des Ouvrages que l'Auteur annonce; il en fait sentir quelquefois les beautés & les défauts, mais sans s'écarter des bornes qu'il s'est prescrites. On y distingue toujours un style aisé, une finesse de tact, & une sûreté de goût, propres à servir de modele ou de condamnation à certains *Aristarques*, qui s'érigent en Censeurs des Productions d'autrui, sans s'appercevoir que rien n'est d'abord plus digne de censure, que leurs propres Ecrits.

QUESNAY, [*François*] premier Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences, de celle de Londres, de Lyon, &c. né à Merey, près Montfort-l'Amaury, en 1694.

N'eût-il fait que la belle Préface du premier volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, son Nom mériteroit d'être placé à côté de celui de nos habiles Littérateurs. Les personnes qui ont lu son *Essai physique sur l'Economie animale*, conçoivent encore une meilleure idée de ses talens. Dans cet Ouvrage

il s'annonce comme profond Moraliste, & excellent Physicien. Ceux qui veulent connoître l'origine des passions animales, leurs progrès, leurs développemens, leur excès & leur contrepoison, y trouveront une sagacité singuliere, qui satisfait l'esprit, quoique les idées, peut-être, n'en soient pas toujours de la derniere évidence; mais si M. *Quesnay* a pu se tromper quelquefois, personne n'est plus fait pour atteindre la vérité, & ses méprises sont de l'espece de celles qui échappent aux lumieres les plus étendues.

Nous ne parlons pas de ses Ouvrages de Médecine; ils ne sont point de notre ressort. Nous ajouterons seulement qu'il a composé plusieurs Articles de l'Encyclopédie, qui font desirer qu'on se fut toujours adressé à des Coopérateurs d'un mérite égal au sien.

QUETANT. [*N.*] Sa célébrité s'est bornée à l'Opéra-comique. On sait que *le Maréchal Ferrant* & *le Maitre en Droit*, ont eu quelque succès, sans tirer à conséquence pour le vrai Talent, qui dédaigne de telles Productions, ou qui les éleve au-dessus de leur petite sphère, quand il se mêle de les traiter. Ce qu'il y a d'estimable dans les Pièces de M. *Quetant*, c'est que la gaieté

s'y montre autant qu'elle peut, & que la Philosophie n'y paroît jamais.

QUILLET, [*Claude*] né à Chinon en Touraine, en 1602, mort à Paris en 1661, d'abord Médecin, ensuite Abbé, puis Littérateur, dût à cette derniere qualité une Place de Secretaire d'Ambassade à Rome, sous le Maréchal d'*Estrées*. De retour d'Italie, il composa un Poëme Latin, dont le titre seul paroîtra singulier, autant que les préceptes en sont chimériques & peu sûrs; il est intitulé *Callipædia*, c'est-à-dire, *l'Art de faire de beaux Garçons*. On sera étonné d'apprendre que le Cardinal *Mazarin* voulut bien en accepter la Dédicace. Il donna même une Abbaye à l'Auteur, qui retrancha, dans une seconde Edition, les traits satyriques qu'il avoit insérés dans la premiere, contre ce Ministre.

Pour revenir à cette étrange *Callipédie*, on peut dire que ce sujet bizarre est traité d'une maniere très-agréable. Le Plan en est très-bien distribué, la Fable y est employée d'une façon heureuse, les Episodes y sont variés & amenés avec art; la versification en est brillante & facile. Tout ce qu'on peut blâmer dans ce Poëme, ce sont des Peintures trop libres, que le sujet ame-

noit cependant de lui-même, une crédulité absurde sur l'influence des Astres, & quelques incorrections de style que la gêne du mêtre semble avoir occasionnés. A ces défauts près, qui ne sont pas excusables, on reconnoît dans ce Poëme quelques empreintes du goût de *Virgile*, & de la maniere de *Lucrece*. Le début est à-peu-près semblable à celui des Géorgiques; l'imitation en est même trop servile. Il est permis, sans doute, de se nourrir du génie des Anciens; mais il faut faire ensorte de pouvoir dire avec *la Fontaine*,

Mon imitation n'est pas un esclavage.

QUINAULT, [*Philippe*] Auditeur en la Chambre des Comptes, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1635, mort en 1688.

Si ses talens poétiques ne peuvent être comparés à ceux des *Corneille*, des *Racine*, des *Moliere*, des *la Fontaine*, des *Boileau*, *&c*, il a du moins la gloire de pouvoir passer pour le créateur, parmi nous, des Tragédies lyriques; & le meilleur modele de ce genre de Poésie; personne ne lui avoit servi de guide, & personne ne l'a égalé depuis. On eût pu, il est vrai, se passer de cette sorte de Drames, qui offrent tout aux sens, & très-peu de chose à l'esprit & à la

raiſon ; mais la difficulté d'y réuſſir n'en ſuppoſe pas moins de génie, quand l'Auteur y a excellé ſans aucun ſecours. Auſſi nous ne craignons pas de lui donner une place parmi les Poëtes qui ont illuſtré le Siecle de *Louis XIV*.

Le talent principal de *Quinault* a été de combiner ſes Pièces de telle maniere, que la fable du Poëme, la diſpoſition des Scènes, l'intérêt de ſes Héros, l'appareil du Spectacle, ſe développent ſans effort, & ſans aucune eſpece de confuſion. Le merveilleux y produit ſur-tout un effet qui étonne & flatte l'imagination, ſans la contraindre & la fatiguer, parcequ'il a ſçu le tirer du fonds du ſujet, & en faire uſage avec diſcernement & ſobriété.

On a reproché à ſa verſification trop de molleſſe, ſans faire attention qu'une verſification ſerrée & énergique, auroit été déplacée dans des Drames, dont les ſentimens tendres & efféminés, font le charme principal. Il eſt donc plus coupable, à cet égard, aux yeux de la Morale, qu'aux yeux de la Poéſie. D'ailleurs, il ſavoit s'élever, quand les circonſtances & les Caractères exigeoient plus de force & d'élévation. Le Couplet de l'Opéra de *Proſerpine*, qui commence par ces mots :

Les ſuperbes Géans armés contre les Dieux,
    Ne nous donnent plus d'épouvante; &c.

N'eſt certainement pas foible, non plus que cet autre que chante *Médée :*

Sortez, ombres, ſortez de la nuit éternelle,
    Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux déſeſpoir, que la rage cruelle
    Prennent ſoin de vous raſſembler;
    Avancez, malheureux Coupables,
    Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
    Ne ſoyez pas ſeuls miſérables.
Ma Rivale m'expoſe à des maux effroyables:
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous ſont deſtinés!
    Non, les enfers impitoyables,
Ne pourront inventer des horreurs comparables,
    Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
    Ne ſoyons pas ſeuls miſérables *.

Nous bornons là nos citations, en faiſant remarquer qu'il ſeroit aiſé d'en trouver quantité

---

* » Ce Couplet vaut mieux, peut-être, dit M. de » *Voltaire*, que toute la *Médée* de *Seneque*, de *Cor-* » *neille* & de *Longepierre*, parcequ'il eſt fort & naturel, » harmonieux & ſublime «. Ce jugement fait voir que M. de *Voltaire* n'eſt pas plus infaillible, ni plus juſte,

d'autres dans les Opéra de *Roland*, d'*Armide*, de *Persée*, &c.

Le défaut plus réel de *Quinault*, est d'être prosaïque. A force de vouloir être naturel, il tombe dans une simplicité froide ou rampante. Le naturel, il est vrai, s'énonce sans effort, quand l'esprit & le cœur, qui le produisent par leur accord, sont profondément pénétrés; mais il n'exclut ni la noblesse, ni l'élévation, ni le choix des expressions, ni la finesse, ni l'élégance des tours. Tout dépend des vrais talens qui le produisent, & de l'art qui sait l'embellir. Le morceau que nous venons de citer, n'en seroit que plus frappant, s'il étoit aussi animé par la Poésie, qu'il l'est par la passion.

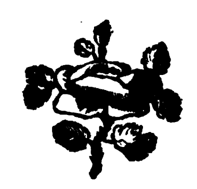
Quinault s'est aussi exercé dans la Tragédie & dans la Comédie: c'est même par-là qu'il avoit commencé d'essayer ses talens; mais ses Tragédies sont foibles, romanesques; & de toutes ses Comédies on n'estime gueres que la *Mere co-*

dans ses éloges que dans ses critiques. Comment peut-on mettre treize vers, nous ne disons pas au-dessus, mais en comparaison, de trois Pièces, dont une est restée au Théâtre, où elle fait plaisir, & dont les deux autres annoncent plus de talent pour la Poésie, en général, que le meilleur Opéra de *Quinault*.

quette, qui effectivement est une bonne Piéce d'intrigue & une des plus anciennes qui soient restées au Théâtre.

Au reste, les Détracteurs de *Boileau* lui font un crime des traits qu'il s'est permis contre ce Poëte, comme s'ils pouvoient ignorer que *Boileau* n'avoit en vue (ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par les Notes de son Commentateur) que les Tragédies non-lyriques de *Quinault*, qui en effet sont toutes médiocres. Mais quand il seroit vrai que notre *Horace* se fut élevé contre ses Poëmes lyriques, on ne sauroit disconvenir qu'il n'y ait dans l'Opéra, comme le dit très-bien M. *Palissot*, » un vice radical qui a suffi pour indisposer con- » tre lui les meilleurs Esprits, tels que *Boileau*, » *Racine*, *La Fontaine*, *Rousseau*, *la Bruyere*, » &c. Tous ces Grands-Hommes, qui avoient » bien acquis le droit d'être difficiles, ne pou- » voient tolérer que l'on mît au rang des chefs- » d'œuvre, des Poëmes ordinairement dépourvus » de vraisemblance, libres des trois unités, & » dans lesquels presque toutes les regles de l'art » sont nécessairement violées. Ce spectacle si pom- » peux, si varié, ne présentoit souvent à leurs » yeux qu'un magnifique ennui. Et véritablement, » sans être taxé de trop de rigueur, on peut dire, » de l'aveu du goût, que le meilleur des Opéra

» ne sera jamais un excellent Ouvrage. Nous
» croyons cependant que ce spectacle est convena-
» ble pour de grandes fêtes, & qu'il est même
» susceptible de beautés particulieres dont aucun
» Ecrivain n'a mieux senti que *Quinault* toutes les
» especes différentes ; mais nous le répétons, il
» ne faut pas s'étonner que *Boileau*, si exact, si
» sévère dans ses productions, & qu'une étude
» continuelle des anciens avoit accoutumé à leur
» caractère de beautés mâles & nerveuses, ne pût
» se familiariser avec une Poésie presque toujours
» dénuée d'images & de métaphores hardies. D'a-
» près cette maniere austere de penser, que lui
» donnoit le sentiment de sa propre force, il avoit
» de la peine à regarder *Quinault* comme un
» grand Poëte, & en cela, il étoit conséquent ».
Mémoires Littér.



R.

RABELAIS, [*François*] Cordelier, puis Bénédictin, puis Chanoine, ensuite Médecin & enfin Curé de Meudon, né à Chinon en 1483, mort en 1553.

On seroit d'abord tenté de croire que sa réputation est plutôt l'effet du caprice de l'esprit humain, que celui d'un mérite réel; il est cependant peu d'Auteurs qui aient conservé une célébrité plus marquée que la sienne: *La Fontaine*, *J. B. Rousseau*, plusieurs bons Esprits, ont eu pour lui une estime particuliere. Mais comment avec une maniere de s'exprimer presque toujours insipide, grossiere, dégoûtante & inintelligible, *Rabelais* a t'il pu passer pour un Ecrivain ingénieux, plaisant, agréable, & rempli d'allusions aussi fines que profondes? La premiere raison qui se présente, à ce sujet, est que son Ouvrage dût la plus grande partie de son succès aux anathêmes de la Sorbonne & du Parlement qui le proscrivitent, à cause des obscènités qui y sont répandues; on peut dire ensuite, que les traits satyriques lancés contre les Moines, ne contribuerent

pas peu à le mettre en vogue ; ajoutons que les Hérétiques de son tems s'empresserent de combler de louanges un Ecrivain qui sembloit s'accorder avec leurs sentimens, du côté de la phrenésie à tout blâmer & à se moquer de tout. On étoit alors si peu accoutumé à voir tourner en ridicule les objets les plus graves, à trouver dans les Livres des Satyres aussi mordantes & aussi libres, des entretiens aussi licentieux & aussi orduriers, que la hardiesse qui enfanta cette singuliere & extravagante production, en grossit le mérite aux yeux mêmes de ceux qui l'eussent condamnée avec sévérité, en conservant leur sang-froid.

Ce coup-d'œil suffit d'abord pour expliquer le principe de la célébrité de l'Histoire de *Pantagruel* & de *Gargantua*.

Nous n'ignorons pas que les Admirateurs de *Rabelais* ont prétendu excuser le défaut de plan, de méthode, de suite, de raison qui se présente à chaque page de son Livre, en croyant trouver dans ses peintures une censure allégorique des mœurs, des usages & des ridicules de son tems; qu'ils ont vanté avec complaisance certains traits ingénieux qui y pétillent par intervalles; qu'il n'est pas même jusqu'à son verbiage qui ne leur paroisse mystérieux, & tendre à des allusions, dont leur sagacité regrette de ne pouvoir expliquer l'objet.

Toutes ces raisons ne sont pas capables de justifier leur enthousiasme. Qu'on suppose que *Rabelais* ait voulu s'envelopper, pour ne point paroître attaquer si directement ce qui aiguisoit son humeur satyrique : Etoit-ce d'un tissu de pensées triviales, de propos obscènes, d'expressions basses, qu'il devoit former le voile destiné à cacher ses allégories ? Etoit-ce dans les transports d'une yvresse plus que cynique, qu'il lui convenoit de faire parler la raison ?

Il est donc à propos de chercher, ailleurs que dans le mérite réel de ses Ouvrages, le principe du cours prodigieux qu'ils ont eu ; & pour cela, il faut en revenir à la nature du cœur humain ; la gaieté le captive, la malignité a toujours sçu lui plaire, & la licence n'est pas toujours propre à le révolter, parcequ'elle flatte, en quelque maniere, un fonds de corruption qui en est inséparable. D'ailleurs, une imagination vive, féconde, plaisante, quelqu'inconséquente & vagabonde qu'elle soit, amuse toujours pour le moment ; & *Rabelais* seroit actuellement plongé dans l'oubli, s'il n'eût pas passé toutes les bornes, moyen assuré d'entraîner la multitude, & de paroître merveilleux aux Esprits communs.

RACAN, [*Honorat* DE BEUIL, Marquis DE]

l'un des premiers reçus de l'Académie Françoise, né à la Roche-Racan, en Touraine, en 1589, mort en 1670.

Malherbe d'un héros peut chanter les exploits,
Racan chanter *Philis*, les Bergers & les Bois.

Art. Poët. ch. 1.

Ces Vers consacrent, tout à la fois, les louanges de ce Poëte & la juste idée qu'on doit avoir de ses talens. Avant lui, la Poësie pastorale se réduisoit à un jargon plein de fadeur & de mauvais goût: *Racan* est le premier qui ait sçu faire rendre aux chalumeaux François ces sons doux & naïfs, qui firent autrefois les délices & la gloire de l'Italie. Ses *Bergeries* ont un naturel, une délicatesse, une harmonie, qui en fait retenir avec plaisir, la plûpart des vers. Il avoit principalement le talent d'exprimer, avec grace, jusques aux plus petites choses: » c'est en quoi, disoit * » *Boileau*, il ressemble mieux aux Anciens, » que j'admire sur-tout par cet endroit; plus les » choses sont séches & mal aisées à dire en vers, » plus elles flattent quand elles sont dites noble» ment, & avec cette élégance, qui fait pro» prement la Poësie «.

* Lettre à M. de *Maucroix*.

Cet

Cet habile Critique lui reconnoiſſoit encore autant de génie pour réuſſir dans la Poéſie ſublime, que dans la Poéſie ſimple :

Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un *Orphée*,
Entonner en grands Vers *la Diſcorde étouffée*,
Peindre *Bellone en feu, tonnant de toutes parts*,
Et le Belge effrayé fuyant ſur ſes remparts.
Sur un ton ſi hardi, ſans être téméraire,
Racan pourroit chanter, au défaut d'un *Homere.*

Les Odes que nous avons de *Racan*, le mettroient même au-deſſus de *Malherbe*, ſi elles avoient autant de pureté & de correction, qu'elles ont d'élévation & d'enthouſiaſme. On eſt fâché, pour ſa gloire, que trop de confiance dans ſa facilité, l'ait jetté dans la négligence ; c'eſt pourquoi *Malherbe* diſoit, que de *Racan* & de *Maynard* on auroit fait un grand Poëte.

En effet, il y a des morceaux dans les Odes de *Racan*, qui ne le cédent point aux plus beaux Vers de *Malherbe* ; telles ſont les deux Strophes que voici :

Que te ſert de chercher les tempêtes de *Mars*,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards,
Où la gloire te mène ?
Cette Mort, qui promet un ſi digne loyer,
N'eſt toujours que la Mort, qu'avecque moins de peine
L'on trouve en ſon foyer.

Que sert à ces Héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouïr le Soleil
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de tems que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

1. RACINE, [*Jean*] de l'Académie Françoise, né à la Ferté-Milon en 1639, mort à Paris en 1699.

La Poésie françoise portée au plus haut point de noblesse, d'élégance, de sentiment & de pureté, a consacré, sans réserve, son Nom à une gloire immortelle.

Le grand *Corneille* sembloit avoir fixé sur lui tous les suffrages, & épuisé l'admiration du Public, par la force, la hauteur & la fécondité de son génie, qui, comme un souffle impétueux, avoit tout fait plier devant lui. *Racine* ne craignit pas de paroître sur la Scène, &, prenant une autre route, il se montra bientôt digne de le remplacer : la tendresse, l'harmonie, une connoissance profonde du cœur humain, produisirent, sous sa plume, les mêmes effets. S'il n'a point eu, comme *Corneille*, la gloire de tirer la Tragédie du chaos, de lui imprimer, le premier, ce caractère de noblesse & de dignité qui lui est essentiel, d'en fixer les regles & les beautés parmi nous, on ne

peut lui disputer celle de s'être fait un genre qui lui est propre, d'avoir égalé, surpassé même, à quelques égards, les chefs-d'œuvre de son Prédécesseur. Sa touche n'est pas communément aussi mâle, aussi énergique, aussi hardie que celle de *Corneille*; mais elle est plus continûment élégante, plus naturelle, plus correcte. Aucun Poëte n'a mieux connu, mieux éprouvé, plus vivement exprimé le sentiment; ses vers le respirent à chaque phrase, & ce caractère est si marqué dans ses Ouvrages, qu'on peut lui appliquer ce que disoit *Horace*:

Invenias etiam disjecti membra Poetæ.

Par cette heureuse facilité d'animer tout ce qu'il dit, par l'heureux talent de parler intimement au cœur, de l'attendrir, de lui faire éprouver, par des charmes aussi doux que puissans, tous les mouvemens des passions, il s'est rendu maître de la Scène tragique, en maniant avec une supériorité sans égale le plus intéressant de ses ressorts, la pitié. Qu'on parcoure ses Tragédies; la sagesse & la vérité des Caractères, la justesse & l'attention avec laquelle il les soutient, le pathétique & la chaleur qui les vivifie, offrent sans cesse des traits qui émeuvent le Spectateur, & lui font prendre tous les degrés d'intérêt que le Poëte veut lui communiquer.

Le même Génie, si habile à dessiner les Caractères, étoit également supérieur, lorsqu'il s'agissoit de leur donner les couleurs propres à les embellir. Partout une Poésie noble, tendre, harmonieuse, toujours conforme aux regles du langage & de la versification, présente des charmes aussi séduisans pour l'oreille, qu'ils l'ont été pour le cœur.

Tous les talens du Poëte tragique semblent s'être réunis dans sa personne. Non-seulement ses Héros conservent les inclinations & les intérêts que l'Histoire leur attribue ; mais encore chaque passion est approfondie dans ses sources, développée avec ses diverses nuances, manifestée par le langage qui lui est propre, sans s'écarter en rien de la Nature. Aucun Poëte n'a mieux connu l'art de tout mettre à sa place, de ne faire dire à ses personnages que ce qu'ils doivent dire, & de régler toujours leurs moindres mouvemens sur la nécessité d'agir ; c'est par-là principalement que *Racine* s'est distingué des autres Tragiques.

S'ensuit-il de ces éloges justement mérités, qu'il soit sans défaut, & qu'il n'ait pas payé le tribut à cette maxime, dont la vérité est aussi ancienne que le monde, *nemo ex omni parte beatus*? Si on en croit des Censeurs éclairés, il n'a pas conçu assez fortement la Tragédie ; il n'a pas mis as-

ſez d'action dans ſes perſonnages. Ceux qui prétendent que la terreur & la pitié doivent être excitées avec une égale véhémence, deſireroient que le premier de ces mouvemens fût, dans ſes Piéces, auſſi vivement traité que le ſecond.

Quoi qu'il en ſoit de ces reproches, dont nous ne diſcuterons point les objets, on ne peut ſe diſpenſer d'avouer que l'amour trop ſouvent introduit dans ſes Tragédies, en fait languir l'intérêt, aux yeux des Spectateurs qui préferent le plaiſir d'être émus par l'impétuoſité des grandes paſſions, à celui d'être attendris par des paſſions plus douces. Il eſt vrai qu'il l'a pouſſé quelquefois à un ton d'afféterie capable de défigurer certains Caractères. Les Grecs avoient rejetté cette paſſion comme indigne de la Majeſté de *Melpomene*, & *Racine* en a fait le principal reſſort de ſes Piéces, ce qui leur donne un air de Roman & annonce trop la marche de l'intrigue. Il a banni de la Scène cette noble ſimplicité qu'on eſt forcé d'admirer dans *Sophocle* & *Euripide*. On a beau dire, pour l'excuſer, qu'il falloit ſe prêter au goût de la Nation pour la galanterie : l'Homme de génie ne reçoit des loix que du génie même, ou plutôt il ſe ſert des reſſources de ſon génie pour tout rappeller aux vrais principes. Celui de *Racine* étoit aſſez riche pour plaire & intéreſſer, ſans le ſecours de ce

reſſort qu'il n'a point employé dans *Athalie*, le chef-d'œuvre des Théâtres anciens & modernes : rien en effet de plus ſimple, de plus ſublime, de mieux conduit, & cependant point de ſujet plus difficile à traiter. Une preuve que l'amour n'eſt pas néceſſaire pour animer l'intérêt d'une Tragédie, c'eſt que les Grecs n'en ont point fait uſage. Ils avoient, à la vérité, des objets de culte, des ſujets nationaux capables de captiver, d'attacher, d'émouvoir le Spectateur, ſans recourir à ce ſentiment trop foible pour des Républicains ; mais quand ces ſujets leur auroient manqué, ils euſſent dédaigné tout ce qui n'étoit pas propre à ſatisfaire & à ſoutenir l'élévation de leur ame. En effet, l'amour n'eſt jamais qu'une foibleſſe, quelque part où il ſe trouve, & faire ſoupirer des Héros, c'eſt les réduire au niveau des hommes ordinaires. *Théſée* dans *Corneille*, *Alexandre* dans *Racine*, *Philoctete* dans M. de *Voltaire*, révoltent plus qu'ils n'intéreſſent.

On dira peut-être que l'amour, dans les Tragédies, conduiſant aux malheurs, aux crimes & aux remords, ceſſe d'être dangereux & devient un principe fécond pour développer avec ſuccès les différentes impreſſions dont l'ame humaine eſt ſuſceptible. Nous répondrons qu'il faut toujours choiſir, pour émouvoir le cœur, ce qui peut l'é-

lever & l'agrandir, & non ce qui l'abaisse & l'énerve. L'Histoire fournit assez de révolutions dignes d'occuper la Scène, sans recourir à des intrigues romanesques qui dégradent le Cothurne. Qui doute que *Racine* ne fut encore plus admirable, si ses Pièces étoient plus exemptes de cet amour qui en fait languir l'action ? Ce défaut n'empêche pas néanmoins qu'elles ne soient supérieures, à bien des égards, à celles de *Corneille*, comme l'Enéide est supérieure à l'Iliade, sans que *Virgile* puisse être regardé comme un aussi grand génie qu'*Homere*. *Mithridate*, *Phèdre*, *Britannicus* ne le cedent point aux plus beaux chefs-d'œuvre de *Corneille*, & *Athalie* sera toujours placée par les connoisseurs, au dessus de *Cinna*. *Corneille* n'a rien non plus de comparable à la Scène où *Phédre* déclare son amour à *Hippolyte*.

Un grand nombre d'Ecrivains se sont consumés en comparaisons entre ces deux Poëtes; le parallele qui nous a paru le mieux saisi & le plus abregé, est celui de M. l'Abbé d'*Olivet*. Après avoir adopté le mot du Duc de *Bourgogne*, que *Corneille étoit plus homme de génie & Racine plus homme d'esprit*, » un Homme de génie, ajoute-» t'il, ne doit rien aux préceptes, & quand il le » voudroit, il ne sauroit presque s'en aider : il se » passe de modeles, & quand on lui en propose-

» roit, peut-ètte ne sauroit-il en profiter : il est » déterminé par une force d'instinct à ce qu'il fait » & à la maniere dont il le fait. Voilà *Corneille* » qui sans modele, sans guide, trouvant l'art en » lui-même, tire la Tragédie du chaos où elle » étoit parmi nous.

» Un Homme d'esprit étudie l'art : ses ré» flexions le préservent des fautes où peut condui» re un instinct aveugle : il est riche de son propre » fonds, &, avec le secours de l'imitation, maître » des richesses d'autrui. Voilà *Racine*, qui venant » après *Sophocle*, *Euripide*, *Corneille*, se forme » sur leurs différens caractères; & sans être ni Co» piste, ni Original, partage la gloire des plus » grands Originaux.

» Il est vrai que le génie s'éleve où l'esprit ne » sauroit atteindre : mais l'esprit embrasse au de» là de ce qui appartient au génie. Avec du génie, » on ne sauroit être, s'il faut dire ainsi, qu'une » seule chose. *Corneille* n'est que Poëte : il ne l'est » même que dans ses Tragédies, à prendre le » mot de Poëte dans le sens d'*Horace* *. *Racine* a » réussi dans la Tragédie, la Comédie, l'Ode, » l'Epigramme & dans d'autres genres.

---

* *Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os*
Magna sonaturum, de nominis hujus honorem.

» Ajoutons que le génie, dans la force même » de l'âge, n'eſt pas de toutes les heures, & que » ſurtout il craint les approches de la vieilleſſe. » *Corneille* dans ſes meilleures Piéces, a d'étran- » ges inégalités, & dans les dernieres, c'eſt un » feu preſque éteint. Au contraire l'eſprit ne dé- » pend pas ſi fort des momens; il n'a preſque ni » haut ni bas, & quand il eſt dans un corps bien » ſain, plus il s'exerce, moins il s'uſe. *Racine* n'a » point d'inégalité marquée : & la derniere de ſes » Piéces, *Athalie*, eſt ſon chef-d'œuvre. On me » dira que *Racine* n'eſt point parvenu, comme » *Corneille*, juſqu'à une vieilleſſe bien avancée. » Je l'avoue; mais que conclure de-là contre ma » derniere obſervation ? Car l'âge où *Racine* pro- » duiſit *Athalie*, répond préciſément à l'âge où » *Corneille* produiſit *Œdipe*; & par conſéquent la » vigueur d'eſprit ſubſiſtoit encore toute entiere » dans *Racine*, quand l'activité du génie com- » mençoit à décliner dans *Corneille*.

» Mais de tout ce que j'ai dit, il ne s'enſuit pas » que *Corneille* manque d'eſprit ou *Racine* de gé- » nie. Ce ſont deux qualités inſéparables dans les » grands Poëtes. L'une ſeulement l'emporte dans » celui-ci, l'autre dans celui-là. Or il s'agiſſoit » de ſavoir par où *Corneille* & *Racine* devoient » être caractériſés; & après avoir vu ce que

» les Critiques ont pensé sur ce sujet, j'en suis » revenu au mot de M. le Duc de *Bourgogne* ».

Une observation qui a échappée aux Critiques, c'est que dans tous les Siecles littéraires la marche de l'esprit humain a toujours été la même dans tous les genres : on a vu constamment le Génie sublime ouvrir la carriere au Génie attendrissant ; *Homere* fut suivi de *Virgile* ; *Sophocle* *, d'*Euripide* ; *Démosthène*, de *Ciceron* ; *Corneille*, de *Racine* ; *Bourdaloue*, de *Massillon*, &c. On pourroit faire la même remarque pour les Arts qui ont aussi eu le tendre & le moëlleux, après le vigoureux & le sublime.

Le génie de *Racine* a cela de particulier, qu'il savoit se plier à tous les genres, en conservant sa supériorité. On voit qu'il n'a tenu qu'à lui de joindre les lauriers de *Thalie* à ceux de *Melpomène* ; aucun Poëte tragique ne s'est exercé dans la Comédie avec autant de succès. M. de *Voltaire* s'est vainement efforcé de donner le même exemple : il y aura toujours loin de l'*Enfant prodigue*, de *Nanine* & de ses autres Comédies à celle des *Plaideurs*.

---

* Ces deux Poëtes étoient Contemporains, comme *Corneille* & *Racine* l'ont été parmi nous ; mais *Sophocle* avoit fait représenter le plus grand nombre de ses Pièces, avant qu'*Euripide* se produisît sur la Scène.

Ses Hymnes, ses Cantiques, les chœurs d'*Esther* & d'*Athalie*, sont de nouvelles preuves de l'étendue & de la sublimité de ses talens. Ces morceaux, qu'on admire trop peu dans ses Ouvrages, n'ont pas été éclipsés par les Odes sacrées du grand *Rousseau*.

Si nous l'envisageons comme Prosateur, ses talens brillent avec une nouvelle supériorité. Les Préfaces qu'on a de lui, ses Discours à l'Académie, ses Fragmens historiques, tout ce qui est sorti de sa plume porte le caractère du Génie. Ses Lettres contre MM. de Port-Royal, suffiroient pour le mettre au-dessus de l'Auteur des Provinciales, si elles eussent été suivies d'un plus grand nombre d'autres ; la raison, l'éloquence, la vigueur, le sel, qui y regnent, firent craindre à ces Messieurs un Adversaire plus redoutable pour eux, que *Pascal* ne l'avoit été aux Jésuites. Ils s'empresserent d'adoucir ses mécontentemens, & par l'entremise de *Boileau*, *Racine* supprima une troisieme Lettre, qu'il se proposoit de donner, à la tête de laquelle il avoit placé une Préface très-mordante, s'il faut en juger par le morceau qu'on nous en a transmis.

Ce Poëte eut un avantage assez commun dans son Siecle, mais bien rare dans le nôtre : les plus célébres Littérateurs s'empresserent de favoriser

ses talens. On ne sauroit donner trop d'éloges à *Chapelain* pour avoir, le premier, employé son crédit à lui fournir les moyens de développer son génie. *Racine*, encore jeune & inconnu, avoit fait une Ode sur le Mariage de *Louis XIV*. Les heureuses dispositions que cet Ouvrage annonçoit dans lui, n'échapperent point à *Chapelain*; malgré ses prétentions pour le genre lyrique, il voulut en connoître l'Auteur. Dès ce moment, il offrit à *Racine* ses conseils, ses services, & parla si avantageusement de son Ode à M. de *Colbert*, que ce Ministre lui envoya cent louis de la part du Monarque, & peu après le mit sur l'état du Roi pour une pension de six cents livres.

Terminons cet article par une remarque, dont il seroit très-utile aux Jeunes-gens de profiter.

Par quels moyens *Racine* devint-il un si excellent Poëte? Il ne dut ses progrès, dans la Poésie, qu'à l'étude des Auteurs Grecs & Latins, qu'il commença par traduire & apprendre par cœur, afin de se former le goût, en se nourrissant de leur substance. D'un autre côté, son attention à ne choisir pour modele que nos meilleurs Ecrivains, forma dans lui cette diction pure, élégante, correcte, harmonieuse, qui le rend le plus exact & le plus agréable de tous ceux qui ont écrit dans notre langue. A cette sage con-

duite, il joignit la plus grande docilité à écouter les critiques de ſes Amis, à ſe regler ſur leurs obſervations, & à bannir de ſes Tragédies les défauts qu'ils y reprenoient : auſſi la *Thébaïde* & *Alexandre*, qui furent ſes premiers eſſais, ont-ils été ſuivis d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Bajazet*, qui, à leur tour, & par les mêmes moyens, furent ſurpaſſés par *Mithridate*, *Phédre*, *Athalie*. *St. Evremont*, en relevant les fautes qui lui avoient échappées dans la *Thébaïde* & dans *Alexandre*, contribua encore aux vraies beautés qu'il produiſit dans la ſuite ; & *Boileau*, par ſa ſévérité, le mit dans le cas d'acquérir ce qui manquoit à ſa perfection.

Faites-vous des Amis prompts à vous cenſurer ;
Qu'ils ſoient de vos Ecrits les confidens ſinceres,
Et de tous vos défauts les zélés Adverſaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur :
Mais ſachez de l'Ami diſtinguer le Flatteur,
Tel vous ſemble applaudir qui vous raille & vous joue ;
Aimez qu'on vous cenſure & non pas qu'on vous loue.

C'eſt ainſi que les vrais grands Hommes ont la gloire de ſe former des ſucceſſeurs, au lieu que tant de louanges, prodiguées ſi mal à propos aux Jeunes-gens qui commencent, & dont on veut ſe faire des Panégyriſtes, ne ſont propres qu'à produire des hommes vains & médiocres.

Le Public ne voit que trop la preuve de cette vérité.

2. RACINE, [*Louis*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1764, fils du précédent, & héritier d'une grande partie des talens de son pere.

En suivant une autre carriere, il a rappellé la Poésie à son objet primitif : les premiers Vers furent consacrés, chez tous les Peuples, à chanter les Dieux, à célébrer les Mystères de la Religion. Notre Poëte a eu l'avantage de s'exercer sur une matiere la plus riche de son propre fonds, & il a sçu y répandre toutes les beautés dont elle étoit susceptible. Son *Poëme de la Religion*, est un de ces monumens où le talent s'est prêté avec succès aux impressions du zèle. On y découvre, à chaque page, un art séduisant de peindre & d'animer tous les objets, de présenter à l'imagination les détails de la Physique avec toutes les richesses de la Poésie. Ce Poëme est d'ailleurs admirable par la justesse du dessin, la disposition des parties, la vérité des couleurs, & le ton de noblesse qui y regne. La sécheresse des matieres abstraites y disparoît sous l'abondance des images ; le Théologien y est toujours d'accord avec le Poëte,

& le Poëte, toujours égal, toujours fécond dans la diversité des sujets & dans la maniere de les traiter. Quand il se livre à son enthousiasme, sa verve offre des traits que nos Poëtes les plus sublimes, & l'Auteur même d'*Athalie*, n'auroient pas désavoués ; il a sur-tout des morceaux dont on ne sauroit trop apprécier le mérite, en faisant attention aux difficultés qu'il avoit à vaincre. Peu d'Auteurs ont sçu conduire, aussi bien que lui, la marche du récit, & ont aussi bien connu le méchanisme de notre versification; il ne lui manque qu'un peu plus de nombre & de variété dans les tours; car ses Vers tombent presque un à un, deux à deux, sans former cet enchaînement si flatteur dans les ouvrages de son pere ; par-là il est tombé dans une monotonie & une sécheresse qui fatigue le Lecteur, malgré son admiration pour les traits intéressans, qu'il lui offre assez fréquemment.

Ce défaut est beaucoup plus sensible dans son *Poëme sur la Grâce*, Ouvrage justement critiqué, quoiqu'il renferme des beautés estimables. Le Poëte s'y écarte trop souvent de son sujet ; après avoir promis de chanter la Grâce, il laisse au Lecteur le soin de la chercher dans le premier Chant, & lorsqu'il la fait paroître dans le second, son apparition est si courte, qu'elle y dis-

paroît, après une cinquantaine de Vers, pour aller se perdre dans une Controverse aussi peu exacte qu'elle est déplacée ; dans les deux autres Chants, elle est étouffée sous les accessoires. L'Auteur a trop oublié que dans un Poëme, comme dans un Tableau, tout doit se rapporter au personnage principal ; que les figures du second ordre ne doivent avoir d'action, d'attitude & d'énergie, que pour faire ressortir la figure essentielle. *Virgile*, dans ses Géorgiques, s'est bien gardé de tomber dans cet écueil : les Images, les Descriptions, les Episodes, tout se rapporte au but qu'il s'est proposé, à l'instruction du Laboureur.

Un autre défaut du *Poëme de la Grâce*, c'est d'être prosaïque. Sous prétexte d'être trop exact dans l'expression, le Poëte a dénué ses Vers de Poésie. Qu'on ajoute à cela un ton dogmatique, une diction séche, hachée, toujours uniforme, & l'on sera forcé d'avouer que M. *Racine* n'a pas assez senti la différence des deux sujets qu'il a voulu traiter.

Quand on conviendroit avec ceux qui ont voulu le justifier, que le fonds de ce Poëme est ingrat, qu'il prête plus à la discussion qu'aux images, ce ne feroit qu'une raison de plus pour prouver qu'il ne falloit pas l'entreprendre. On

voit

voit cependant par certains morceaux, qu'il ne tenoit qu'à l'Auteur de le rendre intéressant ; il ne falloit, pour cet effet, qu'écarter des subtilités que la Poésie rejette, que mieux choisir les Episodes, que substituer le sentiment à la doctrine. Il eût alors évité deux inconvéniens, celui de se tromper & d'ennuyer le Lecteur.

M. *Clément* a profité de ces défauts, qui sont communs à plusieurs Poëmes didactiques, & les a fait valoir pour soutenir qu'il est impossible de composer en notre langue un bon Poëme de cette espece. Nous ne sommes pas de son sentiment, & nous allons établir nos raisons ou plutôt combattre les siennes, sans craindre que ce Critique trouve mauvais que nous usions d'un droit dont il a usé lui-même à l'égard de plusieurs Ecrivains.

Seroit-il possible, en effet, que notre langue fût frustrée d'une faculté, commune à toutes les autres ? Non-seulement un Poëme didactique n'offre point de difficultés insurmontables dans notre langue, mais encore il est très-peu de sujets qui puissent en détourner un Auteur, né avec le génie propre à fournir cette carrière.

M. *Clément* soutient qu'un Poëme doit être écrit pour tous les Lecteurs, & que le Poëme didactique ne sauroit avoir ce mérite, attendu que les termes techniques, qu'il faut nécessaire-

ment y faire entrer, sont de l'Algèbre pour les trois quarts & demi des Lecteurs *.

Cette assertion seroit juste, si le premier principe étoit vrai, & si les inconvéniens qui résultent de la nécessité de faire entrer les termes techniques, tournoient à l'exclusion du Poëme didactique, dans notre Littératute. Il est incontestable que le comble du mérite pour tout ouvrage, est d'être à la portée de tous les Lecteurs; il s'en faut cependant bien qu'on puisse dire que cette qualité soit nécessaire, & que sans elle tout ouvrage soit mauvais. Il est des matieres, en Prose comme en Poésie, qui ne sont faites pour intéresser que ceux qui s'y attachent par préférence à toute autre; & dès que l'Auteur leur présente des lumieres capables de les instruire, on peut assurer qu'il a rem-

* » La Poésie veut bien se charger de donner des » préceptes; mais sur des sujets qui soient dignes de » son langage, & dans lesquels elle se puisse faire en» tendre à tout le monde, sans descendre à des expres» sions techniques, qui lui sont étrangeres, & qui sont à » peine intelligibles pour le demi-quart des Lecteurs «. *Observ. critiq. sur le Poëme de la déclamation. p. 342.*

» On ne sauroit trop répéter qu'un Poëme est fait pour » tout le monde, & que son plus grand mérite est d'être » lu, entendu, estimé généralement. *Observ. crit. sur diff. Poëm. de la Peinture, p. 418.*

pli son objet. Bien plus, on a vu des Poëmes dans presque toutes les Langues, avoir un succès général, quoique l'intelligence n'en fut réservée qu'à un très-petit nombre de Connoisseurs. On sait qu'*Empedocle* fut généralement estimé dans la Gréce, pour avoir mis en vers les principes de la Physique, & que son Poëme fut appellé, *Divin*; cependant les Esprits qui composoient les différentes classes des Grecs de son tems, n'étoient certainement pas de grands Physiciens. *Lucrece* a suivi les mêmes routes, sans que sa réputation s'en soit moins étendue chez les Latins; les détails dans lesquels il est entré sur la Physique, la Métaphysique & la Morale, n'ont point détourné les Poëtes ses contemporains & ceux qui l'ont suivi *, de faire les plus grands éloges de son Poëme. *Virgile* même ne devoit pas être universellement à la portée des Esprits de son Siecle: ses *Géorgiques* n'en furent pas moins estimées des Romains. Les *Jardins* du P. *Rapin*, le *Prædium rusticum* du P. *Vaniere*, le Poëme de *Scevole de Sainte Marthe*, sur la maniere d'élever

* *Ovide*, entre autres, dit que les Vers de *Lucrece* ne périront qu'avec l'Univers entier:

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exitio terras cùm dabit una dies.

les enfans à la mamelle, celui *de Arte graphicâ* de *Dufresnoy*, celui de l'Abbé de *Marsy* sur le même sujet, l'*anti-Lucrece*, sont regardés comme d'excellens Ouvrages, malgré le fonds des matieres qui est au-dessus du commun des Lecteurs, malgré la Langue dans laquelle ils sont écrits, dont la connoissance est encore plus bornée que celle des matieres. *Boileau* même dans son *Art Poëtique* est-il aussi à la portée de tout le monde que dans son Lutrin? Et le premier de ces deux Poëmes est-il moins estimé, parce que les mots de *Ballade*, de *Sonnet*, de *Triolet*, de *Tercet*, d'*Hémistiche* &c, qu'on y trouve, sont des termes barbares pour une infinité de Lecteurs?

» Ce qui rend *intraitable* * un Poëme sur l'A-
» griculture, dit M. *Clément*, c'est que notre
» Langue est absolument séche, peu nombreuse
» en expressions, qu'elle manque de synonimes
» & qu'elle a surtout ces défauts pour rendre les
» choses rustiques » **.

Ces défauts ne sont-ils pas exagérés? Avant que *Balzac* parut, on ne se seroit pas douté que cette Langue fût capable de devenir pleine d'har-

* Observat. critiq. sur les Georg. de Virg. p. 6.

** *Ibid.* p. 4.

monie & de majesté ; les ouvrages de nos grands Ecrivains ont prouvé, plus qu'il ne faut, qu'elle est capable de s'élever à tout & de tout enrichir, sous une plume habile à la manier.

Dira-t-on » qu'en traitant de l'Agriculture en » vers, il n'est pas possible de n'avoir pas à parler » des *Vaches* & de leur *lait*, des *Porcs*, des » *Vaux*, des *Cavalles*, des *Etalons*, & qu'au- » cun de ces termes ne peut se souffrir dans les » Vers sérieux ? Qu'on ne peut y faire entrer les » mots d'*engrais*, de *coutre*, d'*arbre fruitier*, » de *vesce*, de *choux*, de *foin*, de *poix*, de » *chenevieres*, de *noisette*, de tant d'autres » choses, qui ne peuvent pas plus se passer d'en- » trer dans un Poëme sur l'Agriculture, que » dans le ménage de l'Homme des champs * « ?

Nous répondrons, premiérement, qu'il est très-*possible* de traiter de la plûpart de ces choses, sans se servir précisément de ces mêmes mots, comme l'a souvent fait avec succès M. l'Abbé *Delille* **, dans sa Traduction des Géorgiques.

---

* *Observ. crit. sur les Georg. de Virg.* p. 5 & 6.

** En voici un exemple qui s'offre à notre mémoire. Il s'agit des ravages de la peste :

Tout meurt dans le bercail ; dans les champs tout périt :
L'Agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;

Nous dirons, en second lieu, qu'il eſt encore très-*poſſible* de faire un bon Poëme ſur l'Agriculture, ſans parler de tout ce qui y a rapport. *Virgile* n'a pas tout traité dans ſes Georgiques; il ſavoit que le Poëme didactique n'eſt deſtiné qu'à rappeller à ceux qui en connoiſſent la matiere, ce que cette matiere a de plus important, & à exciter ceux qui ne la connoiſſent pas, à en prendre une idée. *Boileau*, dans ſon Art poétique, a paſſé ſous ſilence une infinité d'objets qui ſont néanmoins partie d'une poétique; de là vient qu'en parlant de la Tragédie, il n'entre dans aucun détail ſur la diviſion des piéces en Actes, des Actes en Scènes, ſur l'expoſition, l'intrigue, le dialogue, les ſurpriſes, la cataſtrophe. D'ailleurs, la Poéſie, n'a-t-elle pas ſes privileges? Son premier talent eſt de tout embellir, & ſon devoir de rejetter ce qui eſt indigne de ſon pinceau. Le bon ſens avoit dicté ce principe à *Horace*,

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit.

La Géniſſe languit dans un verd pâturage;
Le Chien, ſi careſſant, expire dans la rage,
Et d'une horrible toux les accès violens
Etouffent l'*animal qui s'engraiſſe de glands.*

Quoique tout ce qui peut être vu, puisse être peint, ce n'est pas à dire qu'il soit destiné à former un tableau; un Peintre habile s'attache à ce qui peut plaire, & écarte avec soin tous les objets propres à défigurer son ouvrage.

On peut aller plus loin, & ce ne sera pas un paradoxe que de soutenir qu'il est très-*possible* que les termes le plus en usage parmi le Peuple, perdent leur trivialité entre les mains d'un Ecrivain assez courageux pour secouer le préjugé, & assez habile pour subjuguer la langue, en ennoblissant, des expressions qui seroient basses sous la plume d'un homme ordinaire. Un mot, nécessaire dans le discours, n'est jamais bas, ou cesse de l'être, quand il est placé à propos. *Patris* s'est servi, sans révolter, du terme de *fumier*, dans sa célébre Epigramme:

. . . .

Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

La noblesse du Prologue d'*Esther* n'est point déparée par l'usage du mot *pavé*:

Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples.
Baiser avec respect le pavé de tes Temples.

La description de l'âge d'or, par *Boileau*, ne cesse pas d'être poétique pour admettre les termes de *bled*, de *bœuf*, de *vigne*, de *grappes*, de *lait* :

Hélas ! avant ce jour qui perdit nos neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
La faim, aux animaux, ne faisoit point la guerre ;
Le bled, pour se donner sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit pas qu'un bœuf, pressé par l'aiguillon,
Traçât, d'un pas tardif, un pénible sillon ;
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.

Ceux de *Poule* & de *Perdrix* ne blessent ni le goût, ni l'oreille, dans ces Vers de M. *Gaillard* :

Voyez la Poule active ou l'agile Perdrix,
Sous son aîle inquiete assemblant ses petits,
Habile à les conduire, ardente à les défendre,
Craignant tout, bravant tout, &c.

Enfin, *Corneille*, *Despreaux*, *Racine*, ont fait plus que *Tibere* * ; non-seulement ils ont

---

* *Tibere*, s'étant servi de quelques expréssions, peu conformes à la pureté du langage, voulut s'en excuser, en disant, que si les mots, dont il s'étoit servi, n'étoient pas Latins, ils pouvoient le devenir, par la rai-

donné le droit de Bourgeoisie à des expressions ignobles dans leur tems, mais on peut dire encore, qu'ils leur ont donné des Lettres de Noblesse. Nous pourrions en citer cent exemples : les Gens instruits y suppléeront.

Qu'on se recrie, après cela, sur la bizarrerie de la langue Françoise, qu'on l'accuse d'une délicatesse outrée ; on ne prouvera autre chose, si ce n'est que certains mots ne sont réputés bas & ignobles, que parcequ'ils n'ont pas été employés par de grands Poëtes. Mais supposons encore qu'il fut impossible de faire usage de certains termes : les périphrases & les métaphores ne peuvent-elles pas suppléer au défaut de l'expression littérale ? Sans nommer le *briquet* & la *pierre à fusil*, l'Auteur du Lutrin les a très-justement exprimés :

Et du sein d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant.

La *poudre à canon*, & les *canons* eux-mêmes,

---

son même qu'il en avoit fait usage. *Vous pouvez bien*, *CÉSAR*, lui répondit *Pomponius-Marcellus*, *donner le droit de Bourgeoisie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

ne ſont pas moins bien exprimés dans ces Vers du même Poëte :

Du ſalpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume.
Affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre ſa tête.

Le *ſabre* & la *bale*, ne ſont-ils pas bien caractériſés dans ces Vers de M. de *Voltaire* ?

Chefs, Officiers, Soldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris, &c.

Le même Poëte n'a pas eu beſoin d'employer le nom de *Ramoneur de cheminée*, quand il a dit :

J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuye
Ces longs canaux, engorgés par la ſuye.

Tant d'exemples ſont des preuves convaincantes que le Poëme didactique eſt autant le patrimoine de notre langue, que celui de toute autre. Faites un Poëme ſur la Peinture, l'Agriculture, la Déclamation, l'Art de la Chaſſe, l'Art de la Guerre, &c; ayez un génie vraiment poétique, & vous rendrez heureuſement chaque terme pour exprimer chaque objet, &

vous traiterez les choses les plus difficiles d'une maniere aussi claire que poétique. Voyez le beau morceau du *Poëme de la Religion*, sur la formation des fleuves & des rivieres : vous y trouverez une description des plus pompeuses, des plus nettes, sans que les difficultés ayent pu rallentir la marche du génie qui les a subjuguées. Ce Poëme offre plusieurs autres morceaux, qui sont de nouvelles preuves de ce que nous avons avancé. Si M. *Racine*, celui de tous nos Poëtes, qui, après son pere, a le mieux connu le méchanisme de notre langue, se fût abandonné à son génie, dans le *Poëme de la Grâce*, au lieu de s'engager dans des discussions déplacées, cet Ouvrage eût été un nouveau modele de Poésie didactique, & la réponse la plus complette à toutes les objections contre ce genre de Poésie.

Comme son illustre pere, M. *Racine* a eu le mérite d'écrire en prose avec autant d'élégance que de pureté. Ses *Réflexions sur la Poésie*, où plusieurs Auteurs ont souvent puisé, sans s'en vanter, annoncent un Homme profond dans la Littérature ; on desireroit seulement qu'il eût été moins prolixe dans cet Ouvrage, défaut qu'il n'a pas évité non plus dans ses *Remarques sur les Tragédies* de son pere, ni dans les *Mémoires*

qu'il a publiés pour servir à l'Histoire de la Vie de cet illustre Poëte.

1. RAPIN, [*Nicolas*] grand Prevôt des Maréchaux, né à Fontenai-le-Comte, mort à Poitiers en 1609, âgé de 60 ans & selon quelques Auteurs de 74; Poëte Latin & François, plus connu par la part qu'il eut à la *Satyre Ménippée*, que par ses Ouvrages qu'on ne lit plus. Il composa lui-même son Epitaphe où il fait allusion à la Charge de grand Prevôt, qu'*Henri III* lui avoit donnée, en reconnoissance de ce qu'il avoit refusé d'embrasser le parti des Ligueurs, qui le chasserent de Paris pour cette raison.

Tandem Rapinus hîc quiescit, ille qui
Nunquam quievit, ut quies esset bonis;
Impunè nunc grassentur & fur & latro.
Musæ ad sepulchrum Gallicæ & Latinæ gemant.

La tournure & l'expression de cette Épitaphe peuvent donner une idée des talens & de la modestie de l'Auteur, aussi bien que du ton du Siécle où il écrivoit.

Au reste, ce Poëte est le premier qui ait tenté d'introduire dans notre Poésie les vers blancs ou sans rime. Son exemple a eu peu d'Imitateurs. Il faut convenir que la rime est souvent gênante

pour les Poëtes ; mais puiſqu'elle n'empêche pas que nous ne ſoyons inondés de mauvais vers, que ſeroit-ce ſi l'on diminuoit les difficultés ?

2. RAPIN, [*René*] Jéſuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687. Celui-ci eſt un des plus grands Littérateurs & un des meilleurs Poëtes Latins qu'ait produit notre Nation. Les Savans du dernier Siecle, qui valoient bien ceux du nôtre, ont regardé ſon Poëme des *Jardins* comme une production digne du tems d'*Auguſte*. *Virgile*, dans ſes Géorgiques, avoit laiſſé à d'autres Poëtes le ſoin de développer cette agréable partie de l'Agriculture :

Verum hæc ipſe equidem, ſpatiis incluſus iniquis,
Prætereo, atque aliis poſt commemoranda relinquo.

Georg. Lib. 4.

Le P. *Rapin* prit ſur lui de traiter ce ſujet, & il l'a fait avec une ſupériorité de talent qui prouve la beauté de ſon génie. » Il n'eſt point inférieur à » *Virgile*, dit l'Abbé *Desfontaines*, pour l'élé» gance & la pureté du langage, pour l'eſprit & » les graces qui y regnent». Ce Journaliſte ajoute encore en parlant du même Poëme que » l'agré» ment des deſcriptions y fait diſparoître la sé» chereſſe des préceptes, & que l'imagination du

» Poëte y fait délasser le Lecteur par des fables
» qui quoique trop fréquentes, sont presque tou-
» jours riantes & bien choisies. Plus fleuri, plus
» gai, plus amusant que l'Auteur des Géorgi-
» ques, il en a la précision & quelquefois même
» l'élévation & la force ». L'élégant Traducteur de *Virgile* étoit bien capable de juger du mérite du Poëte qui a le plus approché de ce même Original, dont personne n'a mieux senti ni mieux rendu que lui toutes les beautés. Les autres Poësies du P. *Rapin* ne sont pas aussi estimées que ses *Jardins*, mais elles portent l'empreinte du même génie. Ses *Eglogues* sur-tout lui donnent un nouveau trait de ressemblance avec le Chantre de Mantoue, & peuvent trouver place à côté des *Bucoliques*.

Qu'on vienne nous dire après cela qu'il est impossible de bien écrire dans une Langue morte, parce que nous sommes hors d'état d'en connoître le méchanisme & toutes les finesses. Comment ont appris leur Langue M. de *Voltaire*, le Propagateur de ce paradoxe, & M. d'*Alembert* qui semble se faire une loi de ne penser que d'après ce Poëte ? N'est-ce pas encore plus dans la lecture des bons Auteurs, que dans la conversation & le commerce de la société ? Les heureuses dispositions de l'esprit, jointes à une étude constante, ne

ſont elles pas capables de vivifier une Langue qui n'eſt morte que pour ceux qui la négligent ? Or, c'eſt ainſi que les *Rapin*, les *Vaniere*, les *Coſſart*, les *Sautel*, les *Fraguier*, les *Huet*, les *Santeuil*, les *Jouvenci*, les *Brotier*, &c, ſont parvenus à ſe rendre la langue Latine familiere, à ſe pénétrer de ſon génie, & à acquérir la facilité de l'écrire avec ſuccès. D'ailleurs, quelque vivante que ſoit nôtre Langue pour la plûpart de nos mauvais Ecrivains, le grand uſage qu'ils ſont à portée d'en avoir, a-t-il pu les garantir des vices de ſtyle & de la médiocrité qui caractériſe toutes leurs productions ? Preuve qu'il eſt indifférent pour les Eſprits bornés qu'une Langue ſoit vivante, comme il l'eſt pour les vrais Génies qu'elle ſoit morte. Il ne ſauroit donc ſubſiſter d'autre difficulté que celle de la prononciation, & que fait la prononciation lorſqu'il s'agit de compoſer des Livres ? *Ménage* prononçoit l'Italien d'une maniere ridicule, parce qu'il l'avoit appris ſans maître, & qu'il n'avoit jamais été en Italie ; il a pourtant fait des vers Italiens, qui, de l'aveu de tout le monde, n'auroient pas été déſavoués par les meilleurs Poëtes d'Italie, & que M. de *Voltaire* * lui-même trou-

* » *Ménage*, dit-il, dans le *Siecle de Louis XIV*, » a prouvé qu'il eſt plus aiſé de faire des Vers en Italien

ve fort supérieurs aux vers françois que nous avons de cet Auteur. La Langue Italienne étoit néanmoins pour *Ménage* une langue aussi morte, que la Grecque & la Latine dans lesquelles il écrivit également. N'avons-nous pas une infinité de Gens de Lettres qui ont appris l'Anglois, l'Espagnol, l'Italien, l'Allemand, par le seul secours des Livres? N'en voit-on pas plusieurs parmi eux qui écrivent assez correctement dans ces Langues étrangeres, en convenant eux-mêmes qu'il leur seroit difficile de les parler supportablement, à cause de la prononciation dont ils n'ont aucune habitude? De plus, n'avons-nous pas vu paroître dans notre Siecle des ouvrages agréablement écrits en style marotique, & même dans le style du treizieme & quatorzieme Siecles, quoique les façons de s'exprimer d'alors soient, pour ainsi dire, totalement étrangeres & mortes pour nous? Il est donc incontestable que M. de *Voltaire* & ceux qui sont de son avis, n'auroient pas dû chercher à dérober à notre Nation un genre de gloire pour lequel ils ne sont pas nés sans doute, mais que d'autres Littérateurs ont sçu nous procurer par des travaux

» qu'en François. Ses Vers Italiens sont estimés même » en Italie, & notre langue doit beaucoup à ses re» cherches. Il étoit savant en plus d'un genre «.

qui

qui auront toujours leur prix, malgré leurs décisions.

Au mérite de la Poésie Latine, le P. *Rapin* a joint celui d'écrire avec pureté & avec goût dans sa propre Langue. Ses *Réflexions sur l'Eloquence*, celles *sur la Poésie*, ses *Instructions pour l'Histoire* surtout, sont des Productions didactiques aussi distinguées par la précision & la netteté du style, que par la sagacité des observations & la solidité des préceptes. De tels Ouvrages devroient être le Code des Orateurs & des Poëtes. Les Rhétoriques & les Poétiques publiées dans ce Siecle, ne sont gueres que de longues amplifications des Pensées judicieuses du P. *Rapin*. L'Abbé *Mallet*, qui a fondu la plus grande partie de ses Réflexions dans les *Principes pour la lecture des Orateurs*, & dans les *Principes pour la lecture des Poëtes*, auroit dû, par reconnoissance, en faire hommage à l'Auteur. Il est d'autant plus répréhensible de ne l'avoir pas fait, qu'il a produit, de son propre fonds, des Réflexions, dignes du P. *Rapin* lui-même; ses *Principes*, pour le dire en passant, peuvent être regardés comme les deux meilleurs Ouvrages didactiques de ce Siecle, si l'on en excepte peut-être ceux de M. l'Abbé *Batteux*.

Après s'être exercé dans la Littérature, le

P. *Rapin* s'appliquoit, avec le même succès, aux Ouvrages de piété. La même plume, qui a si bien tracé le parallele d'*Homere* & de *Virgile*, de *Démosthene* & de *Cicéron*, de *Platon* & d'*Aristote*, de *Thucydide* & de *Tite-Live*, nous a laissé un Livre très-estimé sur la *Vie des Prédestinés*. Cet Ecrivain laborieux travailloit alternativement sur des sujets littéraires & sur des sujets de Religion, ce qui faisoit dire à l'Abbé de la *Chambre*, *que ce Jésuite servoit Dieu & le monde par semestre.*

5. RAPIN THOYRAS, [*Paul*] né à Castres en 1661, mort à Wezel en 1725.

Si son *Histoire d'Angleterre* n'étoit pas si partiale, elle seroit peut-être la meilleure qui ait été faite, sans excepter celle de M. *Hume*. Le style en est clair & rapide, les faits y sont bien présentés, les principes des actions démêlés avec pénétration, mais pas toujours avec vérité, quand il s'agit de certains événemens où l'Esprit de secte domine ses lumieres.

RAYNAL, [*N.* l'Abbé] né à Saint-Géniés, Diocèse de Rhodez, des Académies de Londres & de Berlin; Ecrivain plus ingénieux que solide dans un genre où la solidité, sur-tout celle qui

porte au vrai, doit être préférée à toute autre chose. L'*Histoire du Parlement d'Angleterre* & celle du *Stathouderat*, ressemblent à ces portraits où la vérité est sacrifiée au coloris, ou plutôt à ces étoffes dont la broderie couvre le fonds. Sa maniere de présenter les événemens, n'est point un récit, c'est une déclamation, un amas d'antithèses, un enchaînement de pensées symétriques, une collection de jolis tableaux, qui caractérisent bien plus le pinceau académique, que les vigoureux crayons de la Muse de l'Histoire. Si cependant le brillant de l'esprit, la fécondité de l'imagination, l'élégance du dessin, peuvent excuser ces défauts, personne n'aura plus de droit à l'indulgence que M. l'Abbé *Raynal*. Cette indulgence ne doit pas tirer à conséquence. Il ne faut jamais oublier que le genre historique exclut les ornemens recherchés; que le naturel, une noble simplicité, la chaleur du style, & avant tout, le discernement & l'amour de la vérité, sont les seules qualités qu'il admet; & que, sans cela, on ne doit jamais prétendre au titre d'Historien. Ce n'a peut-être pas été l'intention de M. *Raynal*; c'est pourquoi nous regarderons ces deux Histoires comme une source d'amusement pour le Lecteur, en le prémunissant toutefois contre les dangers de la séduction.

RAYNAUD, [*Théophile*] Jésuite, mort à Lyon en 1663, âgé de 79 ans.

Auteur singulier, qui n'a écrit que sur des sujets singuliers, & dont les Ouvrages, en vingt volumes in-folio, conduisirent *Boissat*, son Libraire, à l'Hôpital, fin aujourd'hui plus ordinaire aux Auteurs qu'aux Libraires.

REBOULET, [*Simon*] né à Avignon en 1687, mort dans la même ville en 1725.

Son *Histoire de Louis XIV*, toute médiocre qu'elle est, n'a pas laissé d'avoir beaucoup de cours, parceque nous n'en avons pas encore de meilleure. Cette Histoire, quant au fonds, n'est pour ainsi dire, qu'un Extrait des Gazettes du tems. L'Auteur paroît avoir eu trop de confiance dans les Libelles imprimés chez les Etrangers, vrai moyen de débiter des erreurs. On ne peut, en puisant dans de pareilles sources, que former péniblement un tissu de faits décharnés, & propres à fatiguer le Lecteur, qui aime à trouver dans un Historien, un homme instruit & capable de suppléer, par sa sagacité, aux obscurités que les Faiseurs de Mémoires ont répandus sur certains événemens. Le style de sa narration ne contribue point à en faire oublier les défauts; il est sec, quelquefois embarrassé, & souvent inégal.

Il faut être d'une extrême indulgence, ou peu attentif à observer le mérite d'un Ouvrage pour assurer, comme l'a fait l'Auteur du *Nouveau Dictionnaire historique*, que cette *Histoire de Louis XIV mérite en général de satisfaire les Gens de goût.* Le goût est plus difficile à contenter : il exige de l'ordre, de la clarté, de la méthode ; il demande de la chaleur & de l'intérêt dans l'exposition des faits, du discernement dans le choix des autorités, & une noblesse d'expression, assortie aux événemens qu'on raconte : or, c'est ce que M. *Reboulet* a presqu'entiérement négligé.

Il est aussi peu censé au Lexicographe de dire, en se contrariant, que ce même Ouvrage *seroit plus digne des Gens de goût, si quelque homme instruit vouloit le corriger sur l'Histoire du Siecle de Louis XIV de M. de Voltaire.* Ne seroit-il pas nécessaire, avant toutes choses, que le *Siecle de Louis XIV*, qu'on propose pour modele, fût corrigé par un homme instruit, véridique, & sur-tout, moins facile à débiter de petites anecdotes, hazardées, soit pour appuyer le systême de l'Auteur, soit pour réveiller la curiosité des petits Esprits qui adoptent bonnement tout ce qu'on leur présente, pour peu qu'ils trouvent

un air de singularité dans les choses, & un ton de hardiesse dans la maniere de les énoncer?

M. *Reboulet* a donné encore deux Histoires, celle de *Clément XI*, remplie des mêmes défauts que nous venons de remarquer, & celle de la *Congrégation des Filles de l'Enfance*, plus légérement écrite, mais trop chargée de détails, & trop abondante en petits faits, dont la plûpart sont douteux.

REGANHAC, [*Geraud* VALET DE] de l'Académie des Jeux Floraux, né à Chaors en 1719.

Les Académies de Province ont souvent couronné ses talens pour la Poésie, ce qui ne donneroit pas le droit de les regarder comme supérieurs, si ses autres Ouvrages ne prouvoient pas plus, en leur faveur, que ses lauriers. Le genre, auquel il s'est le plus particuliérement attaché, est la Poésie lyrique; & par le feu, la verve & la noblesse, qui regnent dans ses Odes, on voit qu'il est né Poëte; il ne lui manque qu'un peu plus de goût, & ce je ne sais quoi, qu'on ne peut puiser que dans la Capitale.

REGNARD, [*Jean-François*] né à Paris en 1647, mort en 1709; le meilleur de nos Poëtes

Comiques, après *Moliere*, en ce qu'il a le plus approché du génie de ce grand Homme. On voit, par la plûpart de ses Pièces & surtout par celle du *Joueur*, qu'il auroit pu égaler plus souvent son modele, si une vie trop dissipée, des voyages très-longs & très-fréquens n'eussent nui à la perfection de ses talens.

Ce n'est que par une application constante, par une continuité non interrompue de travaux, dans le même genre, qu'on peut développer les dons qu'on a reçus de la Nature, pour y réussir. *Regnard* s'est comporté d'une maniere tout opposée. Tantôt Esclave à Alger, tantôt Voyageur en Laponie, il abandonnoit l'étude & la composition, & n'y revenoit que par l'impulsion de son génie qui le forçoit, en quelque maniere, à produire contre son intention. Malgré ce genre de vie, il est étonnant qu'il soit sorti de sa plume tant de Pièces dignes de rester au Théâtre, & qu'on revoit toujours avec plaisir : telles sont *le Joueur*, *le Distrait*, *les Menechmes*, *le Légataire Universel*, *les Folies Amoureuses*, *Démocrite*, *la Serenade* & *le Retour imprévu*. Le *Joueur*, par-dessus toutes, est une Comédie, dont le principal Caractère & ses accessoires sont dessinés & rendus avec autant de finesse que de fidélité. Une imagination vive & gaie, un bon sens exquis, une con-

noiſſance bien entendue du Théâtre, le naturel du dialogue, un art admirable de ſaiſir les ridicules & de les peindre dans leur jour le plus brillant, la rendront toujours digne d'être propoſée pour modèle.

Dans les Pièces d'intrigue, *Regnard* eſt ſupérieur à tous ceux qui l'ont ſuivi. Perſonne n'a ſçu mieux manier un ſujet, le conduire, & le terminer par un dénoûment agréable & piquant. S'il avoit eu ſoin d'unir la morale à la force comique, de ſuivre les regles indiſpenſables de la Comédie, deſtinée par ſon inſtitution à inſtruire & à corriger, de donner aux travers qu'il expoſe les couleurs qui en font ſentir & déteſter la difformité, de punir ſur la Scène les Perſonnages vicieux qu'il y introduit, en un mot de travailler à rendre les hommes meilleurs, autant qu'il s'applique à les amuſer, il eſt certain qu'il auroit droit de prétendre à une gloire plus brillante & plus ſolide, que celle dont il eſt en poſſeſſion.

Il ne faut pas conclure cependant de ce reproche, que nos Comédies froides & ſententieuſes ſoient préférables aux ſiennes. Ce n'eſt point par des déclamations inſipides, par un étalage de morale empoulée, gigânteſque, par des tableaux d'un coloris auſſi forcé que dégoûtant, par des ſentimens alembiqués, par une Métaphyſique

quinteſſenciée & confuſe, par des maximes paraſites, jettées au hazard & avec affectation, que nos prétendus Comiques pourront ſe flatter d'égaler les Grands-hommes, en prenant une route opposée à celle qui les a conduits au ſuccès. Il n'eſt pas poſſible qu'ils ſe diſſimulent leurs mépriſes, à la vue de l'oubli où ſont tombées & où tombent tous les jours quantité de Pièces applaudies d'abord avec enthouſiaſme, & rejettées enſuite avec dégoût, tant la réflexion & le retour des vrais principes ſont ennemis des productions contraires à la raiſon & au bon goût! Le biſarre peut ſéduire un moment, mais ſon triomphe eſt court, & on mépriſe ce qu'on avoit d'abord goûté, à proportion de la honte qu'inſpirent les travers qui avoient ſçu en impoſer.

On a de *Regnard* quelques petits Ouvrages en proſe, dont le *Voyage de Laponie* eſt le plus piquant, par les détails curieux qu'il renferme & la maniere dont ils ſont racontés; l'Auteur y paroît cependant trop crédule, à certains égards, & obſervateur peu judicieux.

REGNIER, [*Mathurin*] né à Chartres en 1573, mort à Rouen en 1713.

Si l'on fait attention que de ſon tems les premiers principes du goût étoient ignorés & la langue

encore informe, on aura plus d'indulgence à lui pardonner les incorrections, les rudesses, les mauvaises plaisanteries qu'on trouve dans ses Satyres, & on lui saura gré de la vigueur qu'il a mise dans ses tableaux, des saillies agréables qui ont échappé à sa plume, de l'heureuse naïveté avec laquelle il a attaqué le vice & poursuivi les vicieux : Plusieurs de ses vers peuvent encore passer pour originaux, & il a plusieurs traits qui n'ont point vieilli. On ne doit pas avoir la même indulgence pour les licences cyniques qu'il s'est permises, qu'aucunes raisons ne sont capables de justifier. Ce ne sera jamais par des peintures lascives, par des expressions libertines, par des injures grossieres, par le langage crapuleux de la débauche, qu'on pourra se promettre de réformer les hommes & de venger les mœurs. *Regnier* a été beaucoup trop loin à cet égard, & *Boileau* a eu raison d'ajouter, après avoir donné à ses talens les éloges qu'ils méritent,

Heureux ! si ses Discours, craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'Auteur,
Et, si du son hardi de ses Rimes cyniques,
Il n'allarmoit souvent les oreilles pudiques !

REGNIER DES-MARAIS, [*François-Seraphin*] Secretaire perpétuel de l'Académie Fran-

çoise, & membre de celle de *la Crusca* de Florence, né à Paris en 1632, mort dans la même Ville en 1713.

Quoiqu'il se soit exercé dans presque tous les genres & dans presque toutes les Langues, ses succès ont été médiocres, par cette raison décisive, que l'esprit ne peut que perdre & le talent s'affoiblir, quand on voltige trop légerement d'objet en objet. Cette démangeaison de tout effleurer n'aboutit jamais qu'à de minces productions. Les Italiens cependant font beaucoup de cas de sa Traduction en vers des Odes d'Anacréon, écrite en leur Langue. Il n'a pas été aussi heureux du côté de la Poésie françoise; ses Eglogues, ses Elégies, ses Sonnets, ses Odes, &c, sont communément foibles, & quelques Vers pleins de naturel ne sont pas capables d'en racheter la médiocrité. Il en est de même de ses Poésies Latines & Espagnoles qui même leur sont inférieures. Sa prose n'est gueres plus estimable; il faut cependant convenir que sa Traduction de la *Perfection Chrétienne de Rodrigués* se fait lire avec plaisir, & que sa *Grammaire Françoise* est assez bien raisonnée; on trouve dans ce dernier Ouvrage ce qu'on a écrit, depuis lui, de plus juste sur notre Langue.

REMOND DE SAINT-MARD, [*Toussaint*] né à Paris en 1682, mort dans la même Ville en 1757, est un des Auteurs qui font honneur par leur esprit à notre Littérature. Les *Dialogues des Dieux*, qui forment le premier volume de ses *Œuvres*, sont pleins de délicatesse & de gaîté dans le goût de *Lucien*; chaque Dialogue est une excellente Scène de Comédie, qui renferme une moralité ingénieusement enveloppée mais quelquefois trop subtile. Ses *Lettres Galantes & Philosophiques* qui forment le deuxieme & troisieme volumes, ont été écrites pour être mises au jour; c'est par cette raison qu'on n'y trouve point ce ton de franchise, de naturel & de facilité, qui fait l'ame & l'agrément du style épistolaire. L'Auteur auroit mieux fait de composer des Traités, que d'imaginer un commerce chimérique, dont le Lecteur n'est jamais la dupe; ces Traités auroient eu le mérite de contenir d'excellentes choses, qui sont déplacées dans ses Lettres. M. *Remond de Saint Mard* a composé aussi une Poétique, mais de ces Poétiques arbitraires, qui dérogeant aux vrais principes, ne laissent voir que les idées de l'Auteur, contre lesquelles le bon goût doit se tenir sagement en garde. Cet Ouvrage, d'ailleurs, est écrit d'un style affecté, qui dé-

précie ce qu'il y a de bon. Le Poëme de *la Sagesse*, qu'on a faussement attribué au Marquis de *la Fare*, ne répond point au mérite des autres productions de M. *Remond*, & sans quelques Vers heureux, nous dirions qu'il eût été plus sage de ne pas le mettre au jour.

RESNEL, [*Jean-François* DU BELLAY DU] Abbé, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761.

Ses Traductions en Vers, de l'*Essai* de *Pope* sur l'Homme, & de celui du même Auteur sur *la Critique*, font juger qu'il étoit capable de produire d'excellents ouvrages par lui-même, s'il se fût moins défié de ses talens. Il est quelquefois, à la vérité, inférieur à son Original, mais il a, en revanche, des morceaux où il le surpasse, en donnant de la force, de la grace, de la noblesse à certains détails minutieux, que le génie Anglois peut admettre, mais que celui de notre Nation eût rejettés, sans ce secours. Après tout, M. l'Abbé *du Resnel* n'en est que plus estimable de s'être borné à traduire, s'il se sentoit d'ailleurs trop foible pour créer sur son propre fonds. Il est de certains Esprits qui exigent des objets présens pour les animer & les féconder,

& tels de nos Poëtes modernes, qui ont cru se faire un nom, en ne voulant rien devoir aux autres, n'ont fait que mieux sentir leur foiblesse par la médiocrité de leurs productions. *Sumite materiam vestris qui scribitis æquam viribus.*

RESTAUD, [*Pierre*] Avocat au Conseil du Roi, né à Beauvais en 1694, mort à Paris en 1764.

On ne trouve rien que de très-médiocre dans sa *Grammaire Françoise ;* cet Auteur n'a fait que répéter ce qu'avoient dit le P. *Buffier*, l'Abbé *Regnier*, M. de *la Touche*, & tous ceux qui avoient écrit, avant lui, sur cette matiere, qu'il a embrouillée à force d'exceptions aux regles qu'il établit. Pourquoi ce Livre a-t-il donc eu tant de vogue ? C'est que l'Auteur étoit protégé par un Parti qui le prônoit. Ainsi se soutiennent, pendant quelque tems, ces réputations factices que la cabale enfante, & qui disparoissent avec la cabale.

RETZ, [*Jean-François-Paul* DE GONDI, Cardinal de] Archevêque de Paris, né en 1613, mort à Paris en 1679.

Le style original de ses *Mémoires* le placent plutôt parmi les Génies singuliers, que parmi les

bons Ecrivains. Si ces Mémoires étoient écrits partout de la même force, les meilleurs Historiens Grecs & Latins n'auroient rien qui leur fût supérieur ; mais il s'en faut bien que le style soit également soutenu dans le cours de sa narration ; l'assoupissement & les inégalités s'y font sentir dans mille endroits. L'imagination de l'Auteur se refroidissoit, selon toute apparence, dès que les objets n'intéressoient pas vivement son ame, plus enthousiaste des choses extraordinaires, que de la véritable grandeur. Le même caractère qui le précipita dans les intrigues de la Fronde, le rendoit passionné pour tout ce qui flatoit ses inclinations. La lecture de l'*Histoire de la Conjuration du Comte de Fiesque*, en fit tout à la fois un *Catilina* & un *Saluste*. Il entreprit de traduire cet Ouvrage, dont il ne faut que lire sa Traduction, en la comparant à l'Original, pour voir combien il avoit de penchant pour tout ce qui tendoit à la révolte & à la sédition. En effet, il ne craint pas d'y justifier des traits que le premier Auteur condamnoit dans son Ouvrage. Il avoue lui-même, dans ses Mémoires, que l'ambition d'être chef de parti avoit toujours eu beaucoup d'empire sur son cœur. D'après de tels sentimens, il ne faut plus s'étonner de la franchise avec laquelle il raconte des événemens si opposés à l'esprit de son Etat & à sa propre gloi-

re ; il semble qu'il n'ait écrit que pour médire de lui-même. Néanmoins, malgré la véracité dont il paroît faire profession, il se trouve contredit sur plusieurs faits, par les Mémoires de son tems; ce qui prouve qu'il a été souvent aussi dupe de son imagination, que de ses projets.

REYRAC, [*François-Philippe* DE] Chanoine régulier de Chancelade, des Académies de Toulouse & de Bordeaux, né en Limousin en 1734.

Si, comme cet Auteur le dit lui-même dans un vers des plus prosaïques,

Qui n'est pas né Poëte, à rimer perd son tems,

On peut assurer qu'il a perdu celui qu'il a employé à faire ses Poésies. Le Public les a mal accueillies, parce que le Public savoit avant lui cette maxime d'*Horace*, bien mieux énoncée que la sienne,

Tu nihil invitâ dices, faciesve Minervâ.

Les Odes de M. l'Abbé de *Reyrac*, ne sont que de la prose rimée & souvent mal cadencée. Vainement y chercheroit-on de l'enthousiasme, de la Poésie, du dessin dans le plan, du coloris dans les images, de l'énergie dans l'expression, quali-

tés,

tés indispensables dans le genre lyrique, duquel on peut dire,

Qu'il n'est point de dégrés du médiocre au pire.

Ce qui prouve que cet Auteur n'est pas né Poëte, c'est que le langage sublime & figuré des Prophètes, n'a pas été capable d'échauffer sa verve. Un seul Pseaume suffisoit à *Rousseau* pour faire une Ode pleine d'élévation, de chaleur & de sentiment; & trois ou quatre Pseaumes fondus dans chacune de ses *Odes sacrées*, n'ont jamais pu en rendre la lecture supportable. Son Génie tient apparemment du naturel de la Salamandre qui subsiste au milieu des flammes sans en être échauffée & vient, dit-on, à bout de les éteindre. On doit lui tenir compte cependant de sa bonne intention; les tentatives qu'il a faites, quoique malheureuses, n'en font pas moins d'honneur à son cœur & à sa Religion. Les mêmes sentimens le portent à s'élever contre les Philosophes modernes, dans des *Epitres* moins mauvaises que ses Odes, mais toujours foibles, & dans les Discours préliminaires, qu'il a mis à la tête de ses divers Ouvrages de Poésie. On doit lui savoir gré d'avoir consacré son travail à la défense de la Religion, pendant que tant d'autres Auteurs s'efforcent de faire valoir des talens plus médiocres, à la décrier.

RIÇCOBONI, [*Marie* DE MESIERES DE LA-BORAS, Epouſe de M.] née à Paris.

Les perſonnes qui goûtent les Romans, & qui y attachent un grand mérite, trouveront dans les ſiens bien des qualités, propres à les leur rendre intéreſſans; ils offrent de la légereté, de la délicateſſe, du ſentiment, & ſont exempts de ce ton odieux de licence, ſi prodigué par cette ſorte d'Eſprits qui ont la démangeaiſon d'écrire, ſans autre inſpiration que celle du vice. On y reconnoît une plume exercée par l'aiſance que donne l'uſage de la Société. La plûpart reſpirent une Philoſophie mondaine, à la vérité, mais ſans prétention, ce qui eſt un grand mérite pour tout ce qui prétend aux honneurs philoſophiques, & plus encore pour une femme. Les *Lettres de Milady Catesbi*, & celles *de Fanni Butler*, ſont pleines d'eſprit, de graces & de ſentiment. On deſireroit ſeulement que le ſtyle fût moins chargé d'épithètes, d'exclamations & de réticences. Les épithètes doivent être ſobrement placées partout, & plus particuliérement dans le ſtyle familier; l'uſage des exclamations devient gauche & froid, quand il eſt trop répété; & les réticences ne produiſent un grand effet, que lorſqu'on ſent que l'Auteur ne dit pas tout ce qu'il pourroit dire,

& non lorſqu'il s'arrête dans l'impoſſibilité de pouvoir rien dire davantage. A ces défauts près, qui ſe font ſentir dans preſque toutes ſes Productions, Madame *Riccoboni* ne mérite que des applaudiſſemens.

RICHELET, [*Céſar-Pierre*] né dans le Diocèſe de Châlons-ſur-Marne, en 1631, mort à Paris en 1698.

Son Nom tient encore au ſouvenir du Public par un Ouvrage qui prouve que les petites choſes ſont quelquefois capables de ſauver de l'oubli; cet Ouvrage eſt le *Dictionnaire des Rimes*, compilation la plus facile, qui ne ſuppoſe que de la patience, & ne peut être utile qu'aux pénibles Rimeurs, dont la Muſe ſtérile a beſoin de répertoire, pour enfiler quelques Vers de ſuite.

Richelet a fait auſſi un *Dictionnaire François*, qui n'eſt plus conſulté depuis que l'Abbé *Goujet* en a donné l'Abrégé, en un volume in-8. Cette abbréviation étoit néceſſaire; car, pour ne rien oublier, l'Auteur avoit ſurchargé ſon Ouvrage d'un tas de groſſiéretés, de ſatyres, & d'obſcénités, qui en rendoient la lecture auſſi révoltante que faſtidieuſe.

RICHELIEU, [*Jean-Armand* DUPLESSIS, DUC DE] Cardinal & Miniſtre d'Etat, né à Paris en 1585, mort en 1642.

Quand il n'auroit que la gloire d'avoir fondé des Colléges, favorisé le progrès des Lettres, donné l'existence & de sages loix à l'Académie Françoise, ne mériteroit-il pas une place dans cet Ouvrage? Il y a encore des droits en qualité de Littérateur; si ses talens littéraires n'égalent pas ses talens politiques, c'est qu'il est difficile d'être supérieur dans deux genres différens. Son *Testament politique*, n'eût-il que la partie du style, pourroit être regardé comme un Ouvrage estimable. M. de *Voltaire* a beau soutenir qu'il n'en est pas l'Auteur, on lui a si souvent répondu par des preuves irrévocables, que cet Ecrivain est à présent le seul qui attaque cette vérité. Les Poésies du Cardinal de *Richelieu* feroient peut-être honneur à son esprit, si on pouvoit distinguer celles qui sont véritablement de lui. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en a fait beaucoup, & la Tragédie de *Mirame* paroît être incontestablement son ouvrage, par la tendresse paternelle qu'il témoigna pour cette Pièce. La représentation lui coûta, dit-on, plus d'un million. C'est pour elle qu'il fit bâtir la salle de son palais, qui a long-tems servi à l'Opéra; il oublia sa gravité pendant qu'on la jouoit; ses transports éclaterent même un peu trop vivement. Au milieu des applaudissemens, qu'elle eut d'abord,

tantôt il se levoit & s'élançoit hors de sa loge, pour se montrer à l'assemblée, tantôt il imposoit silence pour fixer l'attention sur les endroits qu'il jugeoit les plus beaux. Un Auteur, dont la gloire & la fortune eussent dépendu du succès d'une Pièce, ne se seroit pas livré à des démonstrations aussi peu mesurées.

On sait que le bon accueil de cette Tragédie, où la complaisance entroit pour beaucoup, ne se soutint pas. Un Ministre puissant peut faire taire les sifflets, arracher des éloges à l'adulation; mais le bon goût rentre tôt ou tard dans ses droits. On a vu, de nos jours, des Auteurs faire doubler la Garde, pour prévenir la chûte d'une Pièce, & leur disgrace n'en a eu par-là que plus de témoins.

Armand ne fut pas plus heureux contre le *Cid*, qu'en faveur de *Mirame* : le génie de *Corneille* le soutint contre les efforts de l'autorité, & le crédit du Ministre ne servit qu'à procurer une excellente Critique, qui fit encore mieux sentir les beautés de cette Tragédie.

Ces traits de foiblesse n'empêchent pas que le Cardinal de *Richelieu* n'ait été le Fondateur du Théâtre, par les bienfaits sans nombre qu'il répandoit pour encourager ce genre de Poésie. Il ne se bornoit pas à des largesses; il donnoit encore

des conseils, & même des sujets & des plans. Personne n'ignore qu'il avoit cinq Poëtes pensionnés, qui travailloient sous ses ordres. Il est malheureux, pour l'honneur de son choix, que parmi ces cinq, il n'y eut que *Corneille* & *Rotrou* qui pussent le justifier.

1. RICHER, [*Edmont*] Docteur de Sorbonne, né à Chource, dans le Diocèse de Langres, en 1560, mort à Paris en 1630.

Sans son fameux Livre *de la Puissance ecclésiastique & politique*, on pourroit ignorer qu'il a été Syndic de la Faculté de Théologie, Grand Maître du Collége du Cardinal-le-Moine, & qu'il a fait quelques autres Ouvrages, aujourd'hui entiérement inconnus. On ne peut cependant lui refuser de l'érudition, de la critique, & même du jugement, excepté dans le choix d'une matiere aussi épineuse à traiter, que celle qu'il avoit entrepris.

2. RICHER, [*Henri*] né à Longueil, dans le Pays de Caux, en 1685, mort à Paris en 1748.

On pourroit le regarder comme un bon Traducteur, si la fidélité à rendre le sens de son original, étoit la seule qualité nécessaire à qui-

conque entreprend de faire passer les Poëtes célébres, dans une langue qui leur est étrangere, sur-tout s'il s'agit d'une traduction en Vers. Il est moins foible dans celle des huit premieres Héroïdes d'*Ovide*, que dans celle des Eglogues de *Virgile*. Sa Tragédie de *Sabinus*, jouée pour la premiere fois en 1734, est encore au-dessous de ses Traductions ; aussi n'a-t-elle pas été remise sur le Théâtre ; quelques morceaux pleins d'intérêt, qu'on y trouve, ne font pas pardonner la foiblesse de la versification, qui est froide & sans coloris. Dès qu'il ne s'agira point de comparer ses Fables à celles de *la Fontaine*, on pourra en trouver quelques-unes de bonnes parmi celles qu'il a composées ; le style en est simple, naturel, correct, les images en sont piquantes & variées, mais l'invention n'en est point heureuse, la narration en est souvent froide, & la morale peu intéressante & mal amenée.

Richer est beaucoup plus heureux en Prose. La Vie de *Virgile* & celle de *Mécène*, sont aussi sagement que correctement écrites ; la derniere sur-tout, mérite d'être lue par les recherches curieuses qui l'enrichissent.

3. RICHER, [*Adrien*] né à Avranches. On lit, avec intérêt, quelques-uns de ses

Ouvrages hiſtoriques. Le plus connu, & celui qui mérite le plus de l'être, a pour titre : *Vie des Hommes illuſtres, comparés les uns avec les autres, depuis la chûte de l'Empire Romain juſqu'à nos jours.* L'Auteur paroît s'être proposé *Plutarque* pour modele ; s'il eſt moins Philoſophe & moins profond que l'Auteur Grec, il eſt auſſi judicieux, auſſi moraliſte, & plus impartial. *Plutarque* fait trop ſentir qu'en comparant les Grecs aux Romains, il ne cherchoit qu'à élever ſes Compatriotes au-deſſus de leurs Rivaux. Le nouvel Hiſtorien a une marche plus irréprochable & plus utile ; il n'oppoſe point les hommes d'une Nation à ceux d'une autre, il compare homme à homme. Quand il trouve quelques traits de reſſemblance entre des Héros de différens pays, il les ſaiſit avec juſteſſe, les rapproche avec déſintéreſſement, & les développe avec des réflexions morales, non moins utiles qu'intéreſſantes. Son ſtyle eſt net, précis, rapide, & toujours ajuſté au caractère qui lui convient.

Il ne faut pas confondre cet Auteur avec *François Richer*, ſon frere, Avocat au Parlement de Paris, né à Avranches en 1718. L'un & l'autre ont cultivé les Lettres, mais ce dernier ne s'eſt attaché qu'à des matieres de Juriſprudence.

RICHESOURCE, [*Jean* DE SOUDRIER, Sieur DE] mort à Paris vers la fin du dernier Siecle.

Le galimathias de *Richesource* est passé en proverbe, & jamais Auteur n'a mieux mérité ce genre de célébrité. Rien n'est plus plaisant que la maniere dont il apprend à être plagiaire impunément; on croit entendre le Maître de Philosophie du *Bourgeois Gentilhomme*, qui apprend à M. *Jourdain* à tourner en plusieurs manieres le compliment à la Marquise : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Voici la méthode de notre Auteur.

Un Orateur, par exemple, aura dit, qu'un Ministre plénipotentiaire doit avoir ces trois qualités, *la probité, la capacité & le courage*; pour déguiser cette division, le plagiaire n'aura qu'à changer d'abord l'ordre de ces trois mots, & dire: *le courage, la capacité, la probité*; mais comme ce déguisement ne suffiroit pas, il doit changer aussi les expressions, & mettre *la fermeté* au lieu du *courage*, *la vertu* au lieu de *la probité*, & à *la capacité* substituer *la science*; enfin pour cacher encore mieux son vol, il faudra qu'il dise que l'Ambassadeur doit être *ferme*, *vertueux & habile.*

On rira, sans doute, d'une telle méthode, mais tant de gens en ont profité & en profitent

tous les jours, qu'il faut croire qu'elle est bonne. Ce qui doit surprendre davantage, c'est de voir des Vers de *Fléchier* à la louange de *Richesource*, placés à la tête de son *Art de prêcher*. Dans un autre Ouvrage, qui est une espece de Rhétorique, publiée en 1666, cet Auteur donne cet avis à la fin de sa Préface : *Ceux qui auront besoin de quelques Discours, Harangues, Lettres, Complimens, &c, pourront s'adresser à moi; je loge dans la Place Dauphine.* Les Faiseurs sont aujourd'hui plus discrets; on ne refuse pas leurs services, mais on ne veut pas que tout le monde sache où ils logent.

RIVERY, [*Claude-François-Felix*, BOULLANGER DE] de l'Académie d'Amiens sa patrie, né en 1724, mort en 1758, un de ces Littérateurs de Province dont la réputation ne s'étend gueres au-delà des bornes du canton qu'ils habitent; les Journaux où on les vante toutes les fois qu'ils publient un Ouvrage, ne sauroient être les garants d'une brillante & solide célébrité. M. de *Rivery* a fait des Discours, des Dissertations, des Mêlanges littéraires, des Fables & des Contes en vers, une Comédie à tiroir intitulée *Momus Philosophe* qui n'a jamais été jouée. Dans tous ces Ouvrages on trouve de l'esprit & des connoif-

sances, mais ils n'élevent tout au plus M. de R. qu'au-dessus des Auteurs injustement prônés dans la Capitale, & jamais au-dessus des Auteurs médiocres. Ce que nous y avons remarqué de meilleur, ce sont les Fables & les Contes en vers, dont quelques-uns sont de son invention & d'une invention assez agréable; la Préface en est bien écrite, & a pour objet la Littérature Allemande sur laquelle l'Auteur fait des observations saines & quelquefois profondes.

RIUPEROUX, [*Théodore* DE] né à Montauban en 1664, mort à Paris en 1706, Poëte Tragique, Auteur d'une *Hypermnestre* moins chargée de machines, mais beaucoup mieux conduite & mieux versifiée que celle de M. *Lemiere*. L'enluminure de celle-ci a fait oublier la premiere, ce qui n'empêche pas que la troisieme Scène du troisieme Acte de la Tragédie de *Riuperoux*, n'annonce plus de talent, que toute la Pièce de M. *Lemiere*.

ROBÉ DE BEAUVESET, [*N.*] né à Vendôme, dans la Beauce.

Sa Muse a commencé trop tard à garder le silence, puisqu'elle ne s'est exercée que sur des sujets licentieux ou bisarres, dont notre Littérature

auroit pu se passer. Ce n'est pas qu'il ne soit né avec du talent : il est peu d'exemples d'une verve aussi énergique & aussi vigoureuse que la sienne ; mais cette effervescence ayant presque toujours choisi le vice pour objet, il n'en résulte pas une grande gloire à l'honneur de son esprit : au contraire, son nom est devenu une opprobre aux yeux de quiconque conserve encore de la pudeur. Ses *Contes* ont été concentrés dans son porte-feuille, par l'autorité du Gouvernement, & n'ont pas été répandus au-delà des sociétés libertines où il les débitoit. Ce qui a paru de lui dans le Public, se réduit à des Odes au-dessous du médiocre, à une *Satyre sur le Goût*, dont les principes sont assez judicieux, & la versification heureuse par intervalles, à un Poëme intitulé *Mon Odyssée*, qu'on croiroit avoir été fait pour des Lecteurs Tudesques, tant le style en est dur & baroque, tant les rimes en sont bisarres : qu'on ajoute à cela la pauvreté du sujet, & l'on aura l'idée du plus pitoyable Ouvrage qui ait été fait depuis d'*Assoucy* jusqu'à nous, puisque le Héros de ce Poëme est M. *Robé* lui-même.

ROCHEFORT, [*N.*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, connu avantageusement dans la Littérature par une Traduction en

Vers de l'Iliade, aussi supérieure à celle de *la Mothe*, qu'*Homere* est supérieur à M. de *Rochefort*, quoiqu'il ait beaucoup de mérite. On reconnoît dans son Ouvrage une versification aisée, noble, animée & quelquefois nerveuse, mais dépourvue en général de ce coloris qui donne la vie aux pensées & aux sentimens, de cette variété de tours qui fait disparoître la monotonie, & de ce choix de termes qui rend le vers toujours poétique. Nous ne prétendons pas imputer entierement ces défauts au Traducteur : quand on considere l'étendue de son travail, les difficultés qu'il avoit à vaincre, la gêne impitoyable de la rime, l'insuffisance de notre Langue comparée à celle du Poëte dont il s'est rendu l'interprête, on conçoit aisément qu'on doit lui tenir compte des beautés de sa Traduction, en faisant grace aux endroits foibles qui sont en plus petit nombre.

Les Notes qui accompagnent ce Poëme & le Discours qui le précede, sont un genre de gloire que l'Auteur ne doit qu'à lui seul. On y reconnoît sans interruption un Ecrivain élégant & plein de goût, un Critique judicieux & familiarisé avec les bons modèles, un Philosophe qui pense & qui sait intéresser le Lecteur en l'instruisant.

M. de *Rochefort* a eu aussi le mérite de combattre avec succès *le Systême de la Nature*, ce

dernier chef-d'œuvre de la Philoſophie de nos jours, Ouvrage monſtrueux déjà réfuté par le bon ſens, & par la Nature même qui le déſavoue.

ROCHEFOUCAULD, [*François*, Duc DE LA] né en 1612, mort à Paris en 1680.

Ses *Mémoires* ſont moins connus que ſes *Maximes morales* qui lui ont mérité à juſte titre la réputation d'Ecrivain élégant & de profond Moraliſte. Il faut cependant bien ſe garder de les adopter toutes, & de ſe laiſſer aller ſans diſcernement au *jurare in verba Magiſtri*, comme la plûpart de nos Jeunes gens. Si nous voulions d'abord en critiquer le titre, nous dirions que le mot de *Maximes* ne ſauroit convenir qu'à des vérités évidentes & conſacrées par une adoption générale, non à des penſées qui peuvent être vraies, mais qui ſont nouvelles & ne doivent être regardées que comme le fruit de la méditation d'un eſprit qui réfléchit pour lui-même, ſans avoir droit de fixer les idées d'autrui. Ce n'eſt pas néanmoins à quoi nous nous attacherons.

Il paroît que les Penſées de M. de la *Rochefoucauld* roulent ſur un ſyſtême qui en rend pluſieurs fauſſes & quelques autres outrées. Selon lui, l'amour propre eſt le mobile univerſel de toutes les actions de l'homme. S'il entendoit par

amour-propre l'amour de nous-mêmes, qui ne sauroit être vicieux tant qu'il eſt éclairé par de ſaines lumieres & retenu dans de juſtes bornes, ſon principe ne ſeroit pas défectueux ; mais ce n'eſt pas ainſi qu'il l'entend. L'amour-propre ſur lequel il établit tout, eſt la vanité ou l'orgueil, poiſon, ſelon lui, ſi univerſellement répandu ſur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de ſa raiſon. Cet orgueil, d'après le Moraliſte, ſe cache ſi ſubtilement dans notre cœur, y conſerve un empire ſi abſolu ſur tous ſes mouvemens, qu'il n'eſt pas poſſible que toutes nos actions ne ſoient un effet de ce vice plus ou moins caché, & qu'elles ne ſe rapportent toutes à lui.

Il s'enſuivroit de ce principe qu'un tel ſentiment, qu'on ne peut regarder que comme un amour-propre déſordonné, ſeroit commun à tous les hommes, qu'il ſeroit le premier reſſort de toutes leurs démarches, & qu'il ne pourroit jamais mourir qu'avec chacun de nous; ce qui eſt démontré faux par l'expérience.

Nous ne craignons pas de le dire, l'homme ne naît ni orgueilleux ni méchant, comme M. de *la Rochefoucauld* le penſe & voudroit le faire croire. Suppoſons même qu'il ſoit dépourvu, en naiſſant, de tout germe de droiture & d'équité,

que ces deux ſentimens ne ſoient jamais que l'effet de ſes lumieres acquiſes & de ſa raiſon ; au moins ne peut-on pas aſſurer qu'il naiſſe injuſte & méchant. Si on trouve des hommes portés à l'injuſtice & à la malignité, ce ſont dans eux des vices acquis par l'éducation, les circonſtances, les paſſions, & non des germes inſéparables de la Nature humaine. D'ailleurs qu'on ſuppoſe les hommes auſſi méchans qu'il eſt poſſible : *Tibere*, *Caligula*, *Néron*, *Cromwel*, n'étoient-ils pas capables de faire & n'ont-ils pas même fait quelques bonnes actions, ſans aucun mêlange d'orgueil ? C'eſt cependant ce que M. de *la Rochefoucauld* ſuppoſe impoſſible. Il n'y a point de vertu, même momentanée qui, ſelon lui, ne ſoit produite par un orgueil ſenſible ou déguiſé ; & c'eſt ſur ce faux principe qu'il établit ſes réflexions chagrines contre la Nature humaine. Il a vu que la plûpart des hommes étoient méchans ; ſans réfléchir ſur les cauſes de cette dépravation, il a conclu qu'elle leur étoit naturelle, & a appliqué à l'eſpece les vices de l'individu.

Il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit livré à cet excès. Entraîné long-tems par le tourbillon des intrigues & des cabales, témoin & peut-être victime des artifices, des perfidies, des lâchetés ordinaires dans un parti formé ſous l'apparence d'intérêt

térêt général & réellement pour des intérêts particuliers, sa sensibilité s'est aigrie, ses lumieres se sont méprises, parcequ'il ne voyoit, d'un côté, rien que de louche, & qu'il n'éprouvoit, de l'autre, que des procédés révoltans. L'étude de la Cour où son rang l'avoit placé, a pu contribuer aussi à rembrunir le tableau. Il a observé sous un mauvais horison; à ce défaut près, ses observations sont profondes, la plûpart de ses pensées sont neuves & exprimées d'une maniere plus neuve encore. On peut le regarder comme un Juge plein d'adresse & de sagacité, plus occupé à trouver des coupables, qu'à se servir de ses lumieres pour analyser les chefs d'accusation, ou comme un Censeur sévere qui interprête tout en mal, en ne s'attachant qu'aux dehors qui sont bien du ressort de la police, mais non de la morale qui doit pénétrer plus avant dans le cœur. Cette disposition à condamner se décele si évidemment dans lui, qu'on peut s'appercevoir facilement qu'il impute souvent à l'homme des vices, non pas tant parce qu'il les voit réellement, que pour ne pas perdre une expression énergique, un tour ingénieux, une pensée vive, qui peuvent servir à faire admirer son génie. Qu'on le lise attentivement, & l'on verra que l'expression n'est pas produite par la conviction du grief, mais le grief établi pour

employer l'expreſſion. C'eſt un Peintre qui ſacrifie preſque toujours la reſſemblance au coloris.

Nous le répéterons encore, malgré cela, le Duc de *la Rochefoucauld* doit être regardé comme un Génie qui fait honneur à ſa Naiſſance, à ſon Siecle, à ſa Nation. Notre but n'eſt pas d'empêcher de l'admirer, mais d'empêcher de le croire toujours ſur ſa parole. Nous penſons y être d'autant plus obligés, que la plûpart des Jeunes-gens, & même des Auteurs, faute de réfléchir, ſe ſont laiſſé ſéduire, & ſe ſont même ſervis de ce témoignage impoſant, pour appuyer des idées fauſſes, abſurdes, & quelquefois dangereuſes. Il eſt bon, d'ailleurs, qu'on ait une idée plus juſte de l'Humanité. L'homme eſt aſſez fragile pour le mal, aſſez prompt & aſſez habile pour l'excuſer, ſans lui en applanir la route, & lui fournir des ſubterfuges pour ſe juſtifier de l'avoir commis. N'imputons qu'à nous-mêmes, & non à la Nature, les vices qui nous tyranniſent. Quand bien même la Nature ſeroit vicieuſe, la Société nous offre des moyens, la Religion nous fournit des ſecours, qui réduiront toujours le méchant à n'imputer qu'à lui ſeul le juſte blâme de ſa perverſité.

ROCHON DE CHABANNES, [*N.*] né à

Paris ; Auteur de quelques petites Comédies en vers, si l'on peut donner ce nom à des Pièces sans intrigue & sans comique, mais pleines de traits pétillans & de détails légers, qu'on peut comparer au jeu d'un feu d'artifice qui éblouit un moment. Le succès dont jouissent *Heureusement*, & *la Matinée à la mode*, ne prouve autre chose, sinon que la fureur de l'épigramme & des petites gentillesses, absorbe tout, & qu'aujourd'hui l'esprit & quelques saillies tiennent lieu de talent. Mais, malgré les applaudissemens du Parterre, les vrais Littérateurs sauront toujours à quoi s'en tenir. Ils ne reconnoîtront dans l'accueil qu'on fait à ces sortes de Productions, que la corruption du goût dans les Spectateurs ; & dans les Auteurs, que l'impuissance d'atteindre à ce vrai comique, sans lequel il n'est plus de Comédie. Pour mériter les suffrages éclairés, il ne suffit pas d'avoir un coloris brillant, le style passager du jour, de savoir dialoguer une Scène, égayer un instant par de bons mots ; il faut, avant toutes choses, inventer un sujet, le dessiner avec justesse, le développer avec grace, & le conduire à un dénouement facile & pourtant imprévu ; il faut encore posséder l'art d'enchaîner naturellement les Scènes, d'exposer des Caractères variés & soutenus, d'amener des

ſituations comiques qui ſortent du ſujet, de plaire enfin au Spectateur, ſans l'égarer dans des routes nouvelles, & par-là même ſuſpectes. C'eſt préciſément ce qu'il n'eſt pas poſſible de trouver dans preſque aucun de nos Auteurs actuels. Ils ont cependant la manie de faire des Comédies; ils aiment mieux plaire quelques inſtans, ſe faire applaudir aux dépens du goût & de la raiſon, que de s'aſſujettir aux regles qu'exige la véritable Comédie. C'eſt ainſi qu'ils viennent à bout de ſe procurer une gloire éphémere, en dégradant le talent & en détruiſant l'Art même, qui ſe perd, quand il eſt hors de ſes limites.

La principale raiſon de ce déſordre, qui augmente chaque jour, c'eſt qu'il eſt plus facile de compoſer cinq ou ſix Comédies dans le genre de *la Matinée à la mode*, que d'en faire une dans celui du *Joueur* ou du *Glorieux* ou de *la Métromanie*, qui exigeroit plus de tems, elle ſeule, qu'il n'en faut pour en compoſer douze, de l'autre eſpece. Ne vaudroit-il pas mieux ſe guérir de la démangeaiſon du Théâtre, ſi on eſt ſans talent, ou ſi l'on en eſt pourvu, ſe borner à ne produire dans tout le cours de ſa vie, qu'une ou deux bonnes Pièces, que d'amuſer le Public par des bagatelles, qui paſſent bientôt de vogue, ſans

avoir le mérite de reparoître une seconde fois avec succès.

M. *Rochon de Chabannes*, qui a le talent de saisir les ridicules, mais qui se contente de les effleurer, auroit pu prétendre à la gloire de réussir dans le haut comique, s'il ne se fût pas laissé trop entraîner au ton dominant. Ce n'est pas au Public à déterminer le genre des Auteurs, c'est aux bons Auteurs à fixer le Public, en lui présentant des ouvrages, d'accord avec le goût & la raison.

ROHAN, [*Henri*, Duc DE] Pair de France, Prince de Léon, né en Bretagne en 1579, mort en 1638, un des plus grands Capitaines & des meilleurs Ecrivains de son tems.

Ses Ouvrages, quoique surannés, sont lus encore aujourd'hui avec plaisir, par ceux qui préfèrent le fonds des choses aux agrémens du style & à la pureté de l'expression. Les plus connus sont ses *Mémoires & Lettres sur la Guerre de la Valteline*, & un Livre sur *les Intérêts des Princes*. Dans le premier, il raconte avec une noble simplicité, tous les événemens de cette guerre, à laquelle il eut tant de part. Il est aisé de s'appercevoir que l'Auteur n'étoit pas content de la France, & que le Protestantisme étoit très-cher à

ſon cœur ; à cela près, ſon ſtyle eſt clair, égal & précis, & l'on peut dire de ſes Mémoires, ce que *Cicéron* diſoit de ceux de *Céſar* : *Nudi ſunt, recti & venuſti, omni ornatu orationis, tanquam veſte detractâ.* Dans le ſecond, il approfondit ce que la politique a de plus obſcur ; il développe, d'une maniere lumineuſe, les divers intérêts de toutes les Cours de l'Europe : ſi ces intérêts ont changé, il n'en eſt pas moins vrai que les réflexions & les vues de l'Auteur, annoncent beaucoup de pénétration, de juſteſſe, & de ſolidité.

ROLLIN, [*Charles*] Recteur de l'Univerſité, Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal, de l'Académie des Inſcriptions, né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1741 ; le plus grand Littérateur, & un des meilleurs Ecrivains qu'ait produit l'Univerſité.

Son *Traité des Etudes*, plein de réflexions juſtes, délicates & ſolides, eſt le Livre le plus propre que nous connoiſſions à inſpirer l'amour de la vertu & le goût des Lettres. Cet Ouvrage eſt devenu claſſique : il le méritoit : tout y eſt puiſé dans les bonnes ſources, tout y eſt ſenti, tout y eſt préſenté & développé avec adreſſe & netteté. C'eſt ainſi qu'il eſt permis aux Modernes de s'enrichir des dépouilles des Anciens ; ce ſont

des richesses étrangeres qu'ils transplantent pour l'utilité publique ; & l'on a droit de devenir Législateur, quand on a pour garants les Oracles du vrai goût & de la saine raison.

» L'*Histoire ancienne* de M. *Rollin*, dit M. » de *Voltaire*, avec vérité, est la meilleure » Compilation qu'on ait en aucune langue, parce» que les Compilateurs sont rarement élo» quens, & que *Rollin* l'étoit «. Cette Histoire est écrite avec pureté, avec noblesse, & de ce ton sensible & communicatif, qui fait passer, avec l'instruction, l'amour de l'objet qu'on présente. On y desireroit seulement plus de critique. L'Auteur n'a pas sçu toujours distinguer le vrai d'avec le faux, l'intéressant d'avec l'inutile, l'abondance du style d'avec la prolixité toujours ennemie du genre historique.

Ces défauts n'empêchent pas qu'on ne puisse placer M. *Rollin* parmi nos Littérateurs les plus estimables. Quand on a consacré ses travaux à l'instruction de la Jeunesse, formé des Disciples à l'amour de l'étude, de la Religion & de la patrie, on a des droits assurés à la reconnoissance des Gens de Lettres & des bons Citoyens, objet que doit se proposer tout homme qui écrit.

RONSARD, [*Pierre*] Sieur de Croix-Val

& de Saint-Cosme-les-Tours, Abbé de Bellosane, né dans le Vendômois, en 1524, mort en 1585; Poëte trop célébré de son tems, & trop méprisé du nôtre.

Il est vrai que la Langue seroit restée dans une barbarie ridicule, si son style avoit servi de modele à ceux qui l'ont suivi; mais on trouve dans ses Ouvrages une verve qui étonne, & des traits d'esprit, qui, revêtus d'expressions moins baroques, feroient honneur aux meilleurs Poëtes de notre tems. Ce qui le jetta dans le galimathias, ce fut l'envie de dominer les Esprits de son tems, de devenir le Législateur du Parnasse, prétention absurde qui ne manque pas d'exemples actuels; mais les bornes du bon goût sont fixées, & ce ne sont pas des idées particulieres qui décideront les suffrages présens & à venir.

Boileau a très-bien jugé ce Poëte, quand il a dit, après avoir parlé de *Marot*,

Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Reglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-tems eut un heureux destin;
Mais sa Muse, en François, parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Jamais Poëte ne reçut des hommages plus flatteurs que *Ronsard*. Au lieu du prix ordinaire

de Poésie, établi dans l'Académie des Jeux Floreaux, les Magistrats de la ville de Toulouse décidérent qu'on lui feroit présent d'une *Minerve* d'argent massif. C'étoit payer bien cher des Vers qui ne seroient pas même lus aujourd'hui par aucune Académie.

Marie Stuart, Reine d'Ecosse, renchérit encore sur la libéralité Toulousaine. Pour lui marquer le cas qu'elle faisoit de ses Poésies, elle lui fit présent d'un Buffet de deux mille écus. Parmi les Pièces de ce Buffet, il y avoit un Vase en forme de Rosier, représentant le Parnasse, au haut duquel étoit un Pégaze; elle y fit joindre ce Vers :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

Le don valoit certainement plus que l'inscription: on savoit alors mieux récompenser que louer, ce qui ne laisse pas que d'être une compensation.

Henri II, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, partagerent les mêmes sentimens, & lui prodiguerent de pareils bienfaits; *Charles IX* fit même des vers à sa louange. Faut-il s'étonner, après cela, que la tête ait tourné à *Ronsard*? Dès-lors il regarda le Parnasse comme un pays de conquête, propre à établir son autorité, ainsi

qu'il avoit produit sa fortune. De-là cette fureur de mettre à contribution toutes les langues, de farcir ses Poésies de *vocables* Grecs, Latins, Italiens, Languedociens, Normands, Picards; de-là cette Pleiade, dont il se fit l'Astre dominant, genre de folie, si ordinaire aux distributeurs des rangs, qu'ils ne manquent jamais de se donner le premier; heureusement que le Public est toujours prompt à réprimer cette usurpation. Ce n'est pas tout, [l] *Ronsard* égara dans les mêmes chimères, une foule d'imitateurs qui crurent, d'après son exemple, ne pouvoir mériter les suffrages des Lecteurs, qu'en entassant des mots barbares, qu'en étalant une folle érudition, & qu'en s'enveloppant dans un entortillage de Pensées, abus ridicule, dont on ne tarda pas de revenir, & que tout Esprit sensé auroit rejetté avec indignation.

Malgré tous ces travers, il faut convenir que *Ronsard* n'a pas peu contribué à l'avancement de la Poésie, parmi nous. Il est le premier de nos Poëtes, qui ait composé des Odes; il a fait aussi passer l'Epithalame dans notre Langue : celle qu'il composa pour le Mariage de Monsieur de *Vendôme* avec *Jeanne d'Albret*, Reine de Navarre, est la premiere qu'on connoisse. Plusieurs

de ses Poésies se font lire encore avec plaisir ; telle est l'Epitre qu'il adresse au Cardinal de *Lorraine*, où l'on trouve ces Vers très-sensés :

Il ne faut pas toujours languir embesogné
Sous le souci public, ni porter refrogné
Toujours un triste front, il faut qu'on se défâche,
Et que l'arc trop tendu quelquefois on délâche.
Après un fâcheux soir vient un beau lendemain ;
Et le grand Jupiter, de cette même main,
Dont il lance la foudre, il prend la pleine coupe,
Et s'assied tout joyeux au milieu de la troupe.
Après un rude hyver, un printems radouci,
Renaît avec ses fleurs ; il nous faut vivre ainsi,
Et chercher les plaisirs aux ennuis tout contraires,
Pour retourner après plus dispos aux affaires.

Ronsard avoit les principales qualités qui font les grands Poëtes. La force & le brillant de l'imagination, la fécondité de l'esprit, les agrémens de la fiction, cette invention heureuse, qui fait l'ame de la Poésie, en auroient fait un Génie supérieur, si, sans discernement & sans goût, on pouvoit composer de bons Ouvrages.

Au reste, sa *Franciade* est un exemple de l'excès de platitude où peut tomber un homme qui s'essaye dans tous les genres, sans consulter celui qui lui est véritablement propre.

ROTROU, [*Jean*] né à Dreux en 1609,

mort dans la même ville en 1650; le meilleur, après *Corneille*, des cinq Poëtes, choisis par le Cardinal de *Richelieu*, pour exécuter les sujets de Tragédie ou de Comédie, que ce Ministre leur fournissoit lui-même. Le style de *Rotrou* est plus naturel que celui de ses Contemporains. Il substitua aux pointes ridicules de *Mairet*, & des autres Poëtes dramatiques qui l'avoient précédé, des pensées vives & fortes qui naissoient du sujet. Sa facilité étoit étonnante : une Tragédie s'imaginoit, se composoit, & s'exécutoit souvent en quinze jours, ce qui n'est certainement pas le moyen de parvenir à un solide succès. On joue encore son *Venceslas*, dont la premiere Scène & presque tout le quatrieme Acte, sont des chefs-d'œuvre. Ses autres Pièces, si l'on en excepte *Cosroës*, ne valent pas la peine d'être lues.

Une Anecdote, qui fait honneur à ses sentimens, c'est que contre la sollicitation de ses Amis, qui le pressoient de venir à Paris, pour se soustraire à une maladie contagieuse qui regnoit dans sa patrie, où il étoit Lieutenant Civil, il resta à Dreux, pour veiller au bon ordre & secourir ses Concitoyens. *Ce n'est pas que le péril, où je me trouve, ne soit fort grand*, répondit-il à un de ses Amis, *puisqu'au moment où je vous*

écris, on ſonne pour la vingt & deuxieme perſonne qui eſt morte aujourd'hui. Ce ſera pour moi quand il plaira à Dieu. Les Poëtes tragiques de nos jours, ſont-ils capables d'un pareil courage? Et les Lettres ne ſeroient-elles pas doublement honorées, ſi ceux qui les cultivent puiſoient dans leur propre cœur les beaux ſentimens qu'ils étalent dans leurs Ouvrages?

1. ROUSSEAU, [*Jean-Baptiſte*] né à Paris en 1671 *, mort à Bruxelles en 1741; celui de nos Poëtes le plus en droit de s'appliquer ce Vers qui caractériſe ſi bien l'enthouſiaſme:

Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo.

On ne ſait, après cela, quel nom donner à l'étrange Divinité qui a inſpiré à un de nos plus

* Pluſieurs Auteurs prétendent qu'il eſt né en 1669, mais cette date eſt fautive, ſi l'on doit s'en rapporter à *Rouſſeau* même, qui écrivoit à M. *Moutheri*, le 2 Juillet 1737. » L'inſcription que l'amitié vous a dictée, pour » être miſe au bas de mon portrait, indiſpoſeroit contre » moi le Public: il ſuffit de mettre dans l'exergue, mon » nom, mon âge & ma patrie, en ces termes: *Joannes Baptiſta Rouſſeau, Pariſinus, anno ætatis 66.* Il » n'en faut pas davantage: car de qualité, je n'en ai » point «. S'il n'avoit que 66 ans en 1737, il eſt clair qu'il étoit né en 1671.

célebres Poëtes le courage d'avancer, dans ses Ecrits, que le mérite de *Rousseau* se bornoit à *deux ou trois Odes, qui ne sont*, dit-il, *que des déclamations de Rhétorique, à autant de Pseaumes au-dessous des Cantiques d'Esther & d'Athalie, & à quelques Epigrammes, dont le fonds n'est jamais de lui.* Par qui, M. de *Voltaire* a-t-il prétendu faire adopter un semblable paradoxe ? C'est méconnoître les grands talens, mépriser son Siecle, ôter à son jugement toute espece d'autorité, décrier ses propres sentimens, que de prétendre affoiblir une gloire, qui ne lui déplaît peut-être que parcequ'elle paroît plus solidement établie que la sienne.

Tant qu'on aura parmi nous l'idée de la belle Poésie, & le goût des véritables beautés, *Rousseau* sera regardé comme le génie le plus étonnant que notre Nation ait produit. L'Ode, cette épreuve des grands talens, a été sur-tout le genre où il a déployé toutes les richesses de son imagination & de sa verve, en laissant derriere lui tous ceux qui l'ont précédé, ou suivi dans la même carrière ; & sans M. de *Pompignan*, il n'y en auroit aucun, parmi ces derniers, qu'on put même citer, tant ils sont éloignés d'un si grand modele !

Rousseau avoit reçu *du ciel* cette *influence*

secrette, qui forme les vrais Poëtes. La force & la fécondité, l'élévation & la souplesse, le naturel & le sublime, un art supérieur d'exciter la surprise & d'entretenir l'admiration, sont, sous sa plume, des ressorts puissants qui élevent l'esprit du Lecteur, & le conduisent, sans effort, dans les routes sublimes que ce Poëte se fraye à lui-même. Son pinceau, tantôt noble, tantôt délicat, tantôt vigoureux, & toujours facile, sait retracer à propos le beau désordre de *Pindare*, les graces d'*Anacreon*, la saine raison d'*Horace*, & la pompe majestueuse de *Malherbe*. Quelle richesse de rimes! quelle harmonie de sons! quel choix de termes pittoresques & énergiques! quelle hardiesse de figures, dont notre Langue paroissoit peu susceptible avant lui! Si l'on apperçoit quelques défauts dans ses Odes, pour peu qu'on se connoisse en Poésie, on est tenté d'en accuser plutôt l'impuissance de l'Art que celle du Poëte. Une chose qui paroîtra inconcevable, c'est qu'on lui ait reproché de manquer d'onction & de sentiment. Peut-on lire la plûpart de ses Cantiques, & particuliérement celui d'*Ezéchias*, sans être attendri par la douceur, l'énergie & la chaleur, qui y regnent? Jamais la Poésie fut-elle plus touchante, plus attendrissante, plus majestueuse, que lorsqu'elle anime les différens tableaux qu'on y présente?

On a reproché à *Rousseau* de s'être trop livré, dans ses *Epitres*, à un ton de misantropie qui les dépare quelquefois, d'y ramener trop souvent ses ennemis, d'y établir des principes qui portent moins sur la vérité que sur les ressentimens qui l'aigrissoient. Il est certain qu'on n'y retrouve pas cette noblesse, cette élégance soutenue, cette même force de génie qui caractérise ses Poésies lyriques; mais on seroit injuste de ne pas y admirer une raison supérieure, une Poésie nerveuse, une facilité de style & une sûreté de goût qui décelent le grand Maître, surtout dans les matieres où il parle de son Art; jamais ses décisions ne s'éloignent des regles que la Nature prescrit aux grands talens. Quel est le Poéte de nos jours qui ne voudroit pas avoir fait l'*Epitre aux Muses*, l'*Epitre à Thalie*, celle qui est adressée au P. *Brumoi*, Ouvrages dignes d'être regardés comme le Code de la législation poétique ?

On sait qu'il est le Créateur de l'Allégorie, genre de Poésie que ni lui, ni ses Imitateurs n'ont pas porté au point de perfection dont il est susceptible, mais qui n'en prouve pas moins la fécondité de son imagination. Les Italiens, à la vérité, s'étoient exercés avant lui dans la *Cantate*, mais en les imitant, il les a si fort surpassés par la justesse du plan, les graces du récit, le coloris des images,

images, la richesse des descriptions, la vivacité d'une Poésie toujours harmonieuse, qu'on peut le regarder comme un modele, en oubliant ceux à qui il en doit la premiere idée. Il seroit à souhaiter qu'on pût louer le sujet de toutes ses *Epigrammes*, comme on admire la maniere dont il l'a traité; mais on ne doit pas oublier qu'il s'est reproché ces écarts, & en ne considérant ces petites Pièces que du côté de la Poésie, qui n'applaudira à la simplicité, à la brieveté, à la justesse & à l'énergie de l'expression, au sel piquant, au tour original, qui le rendent un Auteur presque unique en ce genre, sans excepter *Martial*, lequel, à beaucoup près, n'est ni aussi précis, ni aussi nerveux, ni aussi agréable que lui.

Nous pourrions nous dispenser d'ajouter au mérite de *Rousseau* l'idée des talens qu'il montra pour le Théâtre. Il suffit d'assurer que dans ses Comédies on retrouve des traces de génie capables de lui faire, en ce genre, une réputation plus méritée que celle de la plûpart de nos Comiques modernes, dont toutes les Pièces ne valent pas certainement les *Ayeux Chimériques*, ni n'offrent aucun Caractère mieux saisi ni mieux développé que celui du *Flatteur*, dans la Pièce de ce nom.

Ce seroit ici le lieu de venger la réputation de *Rousseau*, à qui des talens sublimes ont fait donner

le furnom de *Grand*, des calomnies atroces qu'on a eu l'inhumanité de renouveller, après sa mort; mais le Public impartial sait, depuis long-tems, à quoi s'en tenir. M. de *Voltaire* a beau s'épuiser en raisonnemens, se consumer en recherches, pour prouver que celui dont il se glorifioit autrefois d'être l'Eleve & l'Ami, est véritablement l'Auteur des Couplets qui occasionnerent ses malheurs, tous ses efforts ne produiront jamais que cette réflexion: comment l'Auteur de tant d'Ouvrages, plus condamnables & plus odieux que ces mêmes Couplets, ose-t-il se déclarer si obstinément l'accusateur d'un Homme plus malheureux que coupable, plutôt soupçonné que convaincu? Ne seroit-il pas plus convenable à sa gloire, de s'occuper à faire oublier les Libelles injurieux qu'il a enfantés contre tant d'Hommes de Lettres respectables, que de s'acharner à se faire un complice du plus grand de nos Poëtes qui fut toujours très-éloigné de ces excès?

2. ROUSSEAU, [*Jean-Jacques*] né à Geneve en 1708.

Malgré ses singularités, ses paradoxes, ses erreurs, on ne peut lui disputer la gloire de l'éloquence & du génie, & d'être l'Ecrivain le plus mâle, le plus profond, le plus sublime de ce Siecle.

Jamais Auteur ne s'est mieux peint dans ses Ouvrages ; pour peu qu'on les lise avec attention, on y trouve à découvert le tableau de son ame & la trempe de son caractere. On y voit l'imagination la plus vive & la plus féconde, un esprit fléxible pour prendre toutes les formes & intrépide dans toutes ses idées, un cœur pêtri de la liberté Républicaine & sensible jusqu'à l'excès, une mémoire enrichie de tout ce que la lecture des Philosophes Grecs & Latins peut offrir de plus réfléchi & de plus étendu, enfin une force de pensées, une vivacité de coloris, une profondeur de morale, une richesse d'expressions, une abondance, une rapidité de style, & par-dessus tout une misantropie, qu'on peut regarder comme le ressort principal qui met en jeu ses sentimens & ses idées.

Tout est prodige dans cet Auteur, soit du côté du bien, soit du côté du mal. Quoiqu'on ait beaucoup écrit contre lui, on ne s'est pas encore avisé de remonter jusqu'à la source de son mérite & de ses égaremens. Un homme aussi célebre méritoit bien d'être approfondi. Nous allons hazarder quelques conjectures pour donner, s'il est possible, l'explication de ce phénomène moral & littéraire.

Il est d'abord à propos de remarquer, qu'il

n'eſt jamais ſorti de ſa plume rien de médiocre : premier trait qui le diſtingue de tous les autres Ecrivains.

La raiſon de cette ſupériorité n'eſt pas difficile à trouver ; elle eſt toute à ſa gloire. Quoique né avec les plus grands talens, il a eu la ſage précaution de ne ſe montrer au Public, que quand il s'eſt cru capable de l'étonner par ſes premiers eſſais, & de nourrir ſon admiration par de nouvelles productions auſſi vigoureuſes que la premiere. Semblable à ces Athletes qui s'exercent longtems avant de paroître ſur l'arêne, il a laiſſé croître les forces de ſon génie, donné à ſa raiſon le tems de mûrir & de ſe développer, exercé vraiſemblablement ſa plume, avant de mettre au grand jour les écrits ſur leſquels il fondoit ſa réputation. C'eſt ainſi qu'on peut prétendre à des ſuccès ſolides. Trop heureux ſi, en choiſiſſant mieux ſes ſujets, il ſe fut défié de la manie des paradoxes, s'il ne ſe fut pas trop piqué d'une adreſſe ambidextre qui a égaré ſon jugement, en tant d'occaſions, en lui inſpirant trop de confiance pour juſtifier toutes ſes idées.

Il eſt vraiſemblable que la trempe de ſon caractère a beaucoup influé ſur la nature de ſes opinions. Pêtri de la plus vive ſenſibilité, emporté par un tempérament plein de bile & de feu, aigri

par les contradictions, les circonstances de sa vie ont été la source de sa misantropie, & cette misantropie est devenue, à son tour, le véhicule de ses talens.

En adoptant ces réflexions, il ne sera pas impossible d'expliquer pourquoi, avec des lumieres si supérieures, cet Ecrivain a avancé, avec tant de sécurité, tous les paradoxes qui se sont trouvés d'accord avec les dispositions de son humeur & la tournure de ses idées; pourquoi le pour & le contre sont traités, dans ses écrits, avec la même force. Il semble s'être dit à lui-même » j'ai des connoissances & de la facilité : mon ame s'enflamme avec promptitude, & mon esprit se plie aisément à tout : mon imagination abonde en ressources, & les argumens se présentent en foule pour appuyer toutes mes conceptions ; je puis donc m'écarter des routes ordinaires : la gloire est médiocre à ne prouver que ce qui est vrai : laissons agir la nature, cédons aux impressions même momentanées, & soyons singulier pour devenir célebre ».

D'après ce principe établi par systême, ou suivi par instinct, tout est devenu problématique sous sa plume. Delà ces raisonnemens en faveur & contre le duel : l'apologie du suicide & la condamnation de cette phrénésie : la facilité à affoi-

blir le crime de l'adultere, & les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur : delà tant de déclamations contre l'homme social, & tant de transports pour l'humanité : ces sorties violentes contre les Philosophes, & cette manie à favoriser leurs sentimens; delà l'existence de Dieu attaquée par des sophismes, & les Athées confondus par des argumens invincibles : la Religion Chrétienne combattue par des objections captieuses, & célébrée par les plus sublimes éloges.

Nous ne finirions pas si nous voulions entrer dans la discussion de toutes ces contrariétés, si capables de faire connoître combien l'homme est dupe de lui-même, quand il ne se laisse conduire que par ses lumieres, & combien la Philosophie est incertaine dans ses idées, quand elle s'écarte des bornes prescrites à l'Esprit humain par l'Auteur de la Nature. Cette seule considération suffiroit pour forcer la raison à convenir qu'elle doit plier sous une Autorité, & que le joug qui lui est imposé par la Foi est moins destiné à la gêner & à l'humilier, qu'à captiver son inquiétude & à prévenir ses écarts. En Religion, comme en Morale, tout est établi & calculé par une providence sage, tandis que tout devient incertain & arbitraire, dès que l'esprit n'a plus de frein. Le comble de l'illusion, dans les Philosophes, c'est de se

croire réſervés à des découvertes pour le bonheur des hommes, & le comble du crime eſt de leur ravir le bonheur préſent, ſous l'eſpoir de cette chimere.

L'Ouvrage par lequel M. *Rouſſeau* s'eſt annoncé, eſt ſon fameux *Diſcours* couronné à l'Académie de Dijon, où il ſoutient que les Lettres ont plus contribué à corrompre les mœurs qu'à les épurer. Perſonne n'ignore combien de réclamations cet Ouvrage excita, dès qu'il fut répandu dans le Public. Les Adverſaires de l'Auteur pouvoient avoir raiſon ; mais on ne prévoyoit pas alors, que l'état actuel de notre Littérature viendroit à l'appui des ſentimens du Citoyen de Genève. S'il eſt faux que les Lettres, cultivées ſelon les regles & les précautions qu'elles exigent pour le bien commun, ſoient capables de nuire à la Société, il eſt du moins très-certain qu'à en juger par les déſordres qui regnent aujourd'hui parmi les Littérateurs, elles ſont ſujettes à de grands inconvéniens. Quelle idée avantageuſe peut-on s'en former, quels fruits peut-on s'en promettre pour la culture de l'eſprit, quand on voit les vrais principes attaqués, les regles méconnues, les bienſéances violées, l'anarchie & la confuſion établies ſur les débris du goût & de la raiſon ; quand la religion, la morale, les devoirs,

la vertu, les vices, deviennent la proie d'une Philosophie extravagante qui outrage l'une, corrompt l'autre, prononce sur ceux-ci, défigure celle-là, & justifie les derniers, au gré de ses caprices ou de ses intérêts ? Quelle estime pour les Littérateurs, à la vue de ces divisions qui les aigrissent & les déshonorent ! Est-ce en les voyant se déchirer, se calomnier, se décrier les uns les autres; intriguer dans les sociétés, pour persécuter leurs rivaux ou prôner leurs admirateurs & leurs disciples ; employer, pour se faire une réputation un tems & des soins qui seroient plus utilement consacrés à perfectionner leurs Ouvrages ; se révolter contre les Critiques & négliger des avis utiles ; repaître leur vanité de suffrages mendiés, sans s'occuper à en mériter de plus justes & de plus réels ; substituer enfin à l'élévation des sentimens, qui devroit être leur partage, la bassesse de la flatterie pour se faire des Protecteurs : est-ce par une pareille dégradation qu'ils pourront prétendre au respect & à la gloire destinée à payer les travaux du génie & des talens ?

Il n'est donc que trop tristement démontré par l'expérience, que l'abus des connoissances littéraires est le plus dangereux de tous les maux qu'un Etat puisse éprouver. Depuis ces prétendues lumieres, qu'on se vante de nous avoir

communiquées, la Société est-elle devenue plus heureuse & mieux réglée? La mauvaise foi, la perfidie, les haines, les mensonges, les calomnies, les atrocités, les crimes ont-ils disparu parmi nous? Y a-t-on vu renaître la franchise, la droiture, la générosité, le bonheur & la paix, ou plutôt, malgré ces cris hypocrites d'*humanité*, de *bienfaisance*, les cœurs ne paroissent-ils pas s'être rétrécis, desséchés, & avoir perdu leur énergie? Tout ce que nous avons gagné en devenant plus instruits, c'est d'avoir appris à être méchans avec art, & à conserver, dans le mal, une sorte de décence, qui le rend plus épidémique & plus dangereux. S'il est vrai que les Hommes ayent été méchans dans tous les Siecles, on ne peut nier qu'ils n'ayent plus de facilité à l'être dans les Siecles éclairés: les ressources de l'esprit se tournent alors du côté de l'intérêt des passions; plus un méchant a de lumieres, plus il est habile à malfaire avec impunité.

Le *Discours sur l'inégalité pari les hommes*, ne le céde en rien au premier; il annonce même une plus grande étendue de lumieres, plus de profondeur dans les pensées, une éloquence plus nerveuse; mais il est aisé d'y reconnoître un Philosophe sombre, trop ardent à profiter de la dextérité de son esprit pour invectiver la nature

humaine, trop ennemi de la Société, trop porté à n'en voir que les vices, & trop empirique dans les remedes qu'il propose. Tel est l'effet de la Misantropie; elle égare, dès qu'elle est abandonnée à elle-même. M. *Rousseau*, en voulant paroître profond & sublime, donne dans l'extravagance. *Pascal* étoit misantrope, comme lui; mais, guidé par la Religion, ses Pensées ont le mérite de la profondeur & de la sublimité, joint à celui de la raison.

Quoique le *Contrat social* soit rempli d'erreurs, qu'il offre un systême de politique impraticable, l'Auteur y est toujours le même, c'est-à-dire, original, profond, lumineux, & éloquent en pure perte.

Les *Lettres de la nouvelle Héloïse*, considérées comme Roman, n'ont presque rien de commun avec les regles qu'on doit observer dans ces sortes d'Ouvrages, plan mal ordonné, intrigue vicieuse, développement pénible & trop lent, action foible & inégale, caractères hors de nature, personnages dissertateurs, & par-là même ennuyeux; considérées du côté de la morale, c'est un mêlange d'idées singulieres, de vertu frénétique, de sentimens excessifs, de traits sublimes, de discussions pédantesques; du côté du style, un tissu séduisant de tout ce que l'imagination a

de plus brillant & de plus riche, de tout ce que le sentiment a de plus chaud & de plus énergique, de tout ce que l'expression a de plus mâle, de plus tendre, de plus pittoresque & de plus élégant. C'est dans cet Ouvrage où l'Auteur s'est le plus souvent abandonné à sa manie d'exposer le Pour & le contre, & de répandre de l'incertitude sur tous les principes.

L'*Emile* porte l'empreinte de la même tournure de génie; ce sont les mêmes paradoxes, les mêmes erreurs, les mêmes beautés. Ce Traité d'Education, le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, est un assemblage continuel de sublime & de subtilités, de raison & d'extravagance, d'esprit & de puérilité, de Religion & d'impiété, de philantropie & de causticité.

Il décéle encore plus que les autres Ouvrages de M. *Rousseau*, un Auteur doué d'un génie fécond, mais versatil, d'une imagination brillante, mais exaltée, d'une ame sensible, mais trop sévere, d'un esprit judicieux, mais bisarre. Les conseils utiles & les raisonnemens captieux, les observations intéressantes & les regles impraticables, le langage de la raison & les déclamations d'une philosophie abusée, y marchent d'un pas égal, s'y jouent tour-à-tour de l'esprit du Lecteur, & le forcent à se demander à lui-même ce que l'Auteur a prétendu établir.

tent, la crédulité de ceux qui adoptent leurs principes, & la stupidité de ceux qui les révérent & les protégent? Personne n'a mieux démasqué leur charlatanisme, que le Citoyen de Geneve, qui les avoit pratiqués, & s'étoit d'abord laissé séduire par leurs artifices. Ils ne lui ont jamais pardonné, & ne lui pardonneront jamais, d'avoir dit, dans un de ses Ouvrages: » Que font » les Philosophes, si ce n'est de se donner à eux- » mêmes beaucoup de louanges, qui n'étant ré- » pétées par personne autre, ne prouvent pas » grand' chose, à mon avis «? Et d'avoir ajouté avec autant de bon sens que de vérité: » Fuyez » ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, » sement dans les cœurs des Hommes de déso- » lantes doctrines, & dont le scepticisme appa- » rent est une fois plus affirmatif & plus dogma- » tique, que le ton décidé de leurs Adversaires. » Sous le hautain prétexte, qu'eux seuls sont » éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous sou- » mettent impérieusement à leurs décisions tran- » chantes, & prétendent nous donner, pour les » vrais principes des choses, les inintelligibles » systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagina- » tion. Du reste, renversant, détruisant, fou- » lant aux pieds tout ce que les Hommes res- » pectent, ils ôtent aux affligés la derniere con-

» solation de leur misere, aux Puissans & aux
» Riches le seul frein de leurs passions ; ils arra-
» chent du fonds des cœurs le remords du crime,
» l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être
» les bienfaiteurs du Genre-humain. Jamais,
» disent-ils, la vérité n'est nuisible aux Hom-
» mes ; je le crois comme eux, & c'est, à mon
» avis, une grande preuve, que ce qu'ils en-
» seignent n'est pas la vérité «.

ROY, [*Pierre-Charles*] Chevalier de l'Ordre de St. Michel, de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1683, mort en 1763.

Un de nos Poëtes qui ont eu du succès à l'Opéra, ce qui suppose du talent à un certain point. On a applaudi, avec justice, au Ballet des *Elémens*, & à la Tragédie de *Callirhoé*, dont l'ordonnance & la poésie sont également capables de satisfaire la délicatesse & le goût du Spectateur ; tout le monde sait par cœur le commencement du Prologue du premier de ces deux Poëmes :

Les tems sont arrivés. Cessez, triste chaos ;
Paroissez élémens, &c.

Jamais la Muse lyrique ne déploya plus de majesté, plus de richesse, plus d'harmonie pitto-

resque. A la lecture de ce morceau & de plusieurs autres de ce Ballet, qui ne sont pas moins beaux, il paroîtra étrange que M. *Roy* ait été si médiocre dans ses autres Poésies, où il manque de chaleur, de justesse, de correction ; sa versification est communément froide, prosaïque, dure. L'esprit satyrique, auquel il se livra avec excès, fut sans doute le principe de ces défauts. Un caractère sec, bilieux & malin, tel qu'il s'annonce dans ses Epigrammes, devoit le plus souvent manquer de douceur, de graces & d'aménité. En effet, ses Satyres offrent plus d'aigreur que de gaieté, plus d'acharnement que de badinage, & tombent plus sur les personnes que sur les vices. La Censure ne doit être employée que pour corriger les Hommes ; l'esprit n'y doit semer de l'agrément, que pour la rendre plus saillante, & par là plus utile. La réserve, imposée à tous les talens quelconques, doit en écarter tout ce qui peut blesser & aigrir, sans produire les fruits qu'on doit en attendre.

Il étoit tout naturel, après cela, que M. *Roy* s'attirât beaucoup d'ennemis. Ses Epigrammes furent repoussées par d'autres Epigrammes, qui ne le ménageoient pas plus, qu'il n'avoit ménagé les autres. Il y a apparence que ce commerce de malignité, qui a duré quelque tems, a

répandu

répandu parmi nous cette licence, qui n'obſerve plus d'égards, où l'on trouve toute l'atrocité de la Satyre, & où l'on cherche inutilement le ſel & l'agrément qui doivent l'aiguiſer.

ROZOI, [*N.*] Poëte qui, avec des talens au-deſſous du médiocre, n'a pas craint de s'attacher à ce qu'il y a de plus difficile; la Morale, la Métaphyſique, l'Hiſtoire, la Tragédie, n'ont point effrayé ſa plume, ou pour mieux dire, il a traité tous ces genres avec les derniers excès du mauvais goût. Son Poëme, intitulé, *les Sens*, eſt un recueil de bévues, où la Poéſie & la Philoſophie ſont également profanées. Son autre Poëme ſur *le Génie, le Goût & l'Eſprit*, fait connoître qu'il ne poſſéde aucune de ces trois qualités qu'il a voulu célébrer. Quant à ſes Epitres, & à ſes autres petites Poéſies, ce ſont moins des *Pièces fugitives*, que des Pièces à fuir.

RUFFI, [*Louis-Antoine* DE] né à Marſeille en 1657, mort dans la même ville en 1724, n'eſt guères connu que de ſes Compatriotes, & n'eſt Auteur que de quelques Ouvrages qui peuvent ſervir de matériaux à une Hiſtoire de Marſeille; il faut convenir, en même tems, que ces matériaux ſuppoſent des recherches ſi labo-

rieuses, qu'on doit lui savoir gré de son travail. Mais ces sortes de Compilateurs sont pour la composition de l'Histoire, ce que sont les Tailleurs de pierre dans la construction des Edifices; ils contribuent à l'exécution du plan, & on ne loue jamais que l'Architecte.

1. RYER, [*Audré* DU] Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, né dans le Mâconnois, mort à Paris vers l'an 1650.

Il possedoit assez bien les langues Orientales; mais sa *Traduction de l'Alcoran* a été éclipsée par celle de M. *Galland*, plus fidelle & moins mal écrite; sa *Grammaire Turque* n'est guère plus connue. Le seul Ouvrage de cet Auteur, qu'on lise encore aujourd'hui, est sa Version Françoise de *Gulistan*, ou de l'*Empire des Roses*, composé par le Poëte *Sady*.

2. RYER, [*Pierre* DU] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1605, mort en 1658.

Nous ignorons s'il est Parent du précédent, ce qui importe fort peu. Ce que nous savons certainement, c'est que, quoiqu'il ait beaucoup écrit en Prose & en Vers, il n'a pas laissé un seul Ouvrage qui vaille aujourd'hui la peine d'être lu. Il a fait dix-neuf Pièces de Théâtre, qui sont

mortes avant lui, & seize Traductions d'Auteurs Latins, qui ne lui ont pas survécu. *Du Ryer* pouvoit avoir de l'esprit & du talent; mais, obligé de travailler à la hâte, pour faire subsister sa famille, qui n'avoit d'autre revenu que sa plume, il ne lui étoit pas possible de soigner ses Ouvrages. On rapporte que son Libraire ne lui donnoit qu'un écu par feuille de ses Traductions, ce qui ne fait pas 3 sols par page. C'étoit peut-être en récompenser largement le mérite, mais ce n'étoit pas assez en payer le travail. Ses Vers étoient traités de la même maniere; on convenoit de tant par cent: les Vers Alexandrins 4 liv.; les petits Vers la moitié. N'étoit-ce pas insulter aux Muses & au Public? Et un Auteur de son tems, n'a-t-il pas eu raison de dire de ce Poëte: *magis fami quàm famæ inserviebat?*



S.

1. SABATIER, [*N.*] Professeur d'Eloquence au Collége de Tournon, né à Cavaillon en 1734.

Les Journaux ont parlé très-avantageusement de ses Poésies, dont le Recueil parut, il y a quelques années : on a laissé dire les Journalistes ; & les Connoisseurs n'ont pas tardé à s'appercevoir qu'elles étoient médiocres, malgré la très-grande dose d'encens, que l'Auteur du Mercure *, entre autres, leur avoit prodigué. Dans le fonds, rien de plus froid, de plus sec, de plus décharné, de plus amphigourique ; que la Muse de M. *Sabatier* de Cavaillon. Ses *Odes* sur-tout, qui forment la principale partie de son Recueil, ne sont, pour la plûpart, qu'un amas de grands mots, vuides de pensées & de raison. Ce n'est pas ainsi que s'énonce l'Enthousiasme ; son désordre est lumineux, ses écarts sont sublimes, sa chaleur pénétrante. Le Poëte, dont nous parlons, a cependant entrepris de le célébrer. Qu'on lise l'Ode qu'il a composée sur ce sujet, & qui

* Voyez le Mercure du mois de Janvier 1767.

passe pour son chef-d'œuvre : on verra que ce n'est qu'une déclamation vague, un tissu de phrases détachées, d'expressions boursouflées, qui ne disent rien; *fumum ex fulgore, non ex fumo dare lucem, cogitat.* C'est l'opposé de ce qu'exigeoit *Horace.*

Les *Epitres* du Professeur de Tournon sont moins mauvaises, &, par une méprise singuliere, moins vantées que ses Odes : si la versification n'en est pas continuement agréable, si le style en est quelquefois emphatique, les principes en sont du moins conformes à la raison, aux mœurs & au bon goût.

Sa Prose se fait lire avec plus de satisfaction que ses Vers. Il a principalement un Discours, à la tête de son Recueil, dont les Gens éclairés doivent faire cas; il est rempli d'excellentes observations; il annonce la connoissance, l'amour des regles, & une littérature infiniment plus saine, que celle de tant de prétendus Législateurs, qui n'ont pas craint de donner leurs conceptions chimériques pour des préceptes sûrs, & des moyens de succès.

2. SABBATHIER, [*François*] Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, né à Condon en 17..

Erudit & laborieux Ecrivain, qui n'a pas été effrayé de l'idée d'une Compilation immenſe, qu'il continue avec aſſiduité. Cet Ouvrage, dont il a déjà publié pluſieurs volumes, a pour titre : *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs claſſiques*; il eſt fait avec ſoin, écrit avec méthode, & ſuppoſe du diſcernement, avec la connoiſſance des Auteurs Grecs & Latins; on y deſireroit ſeulement plus de préciſion, plus de correction & d'égalité dans le ſtyle, quelquefois plus de ſévérité dans le choix des Auteurs, ainſi que des morceaux de leurs Ecrits, qu'il met à contribution.

Si M. *Sabbathier* attache la gloire de ſon nom à la groſſeur & au nombre des volumes, il ne ſera pas inutile de lui faire obſerver que le petit Traité de *Longin* eſt devenu immortel, tandis que les œuvres volumineuſes d'une infinité d'Auteurs, ſont oubliées.

On pourroit lui donner encore un autre conſeil, auſſi bien qu'à l'Auteur précédent, celui de ne pas déſavouer des Ouvrages qui ne leur ſont point attribués; c'eſt cependant ce qu'ils ont fait, à l'occaſion du *Tableau philoſophique de l'Eſprit de M. de Voltaire*. Il eſt ſans doute dans la regle, que la foibleſſe & la timidité ne jouiſſent point, aux yeux du Public, de la gloire

d'un Ecrit, qui ne peut être que l'effet du zèle & du courage; mais cette timidité va jusqu'à la crainte servile, quand elle s'empresse avec affectation de désavouer ce que tout honnête Littérateur desireroit avoir fait, pour l'honneur des Lettres, les intérêts de la justice & de la vérité.

SABLIERE, [*Antoine* RAMBOUILLET DE LA] Secretaire du Roi, né à Paris en 1615, mort dans la même ville en 1680.

Ses *Madrigaux* sont si délicats, si naïfs, l'expression en est si aisée, si naturelle, qu'ils ont garanti son nom de l'oubli, & nous l'ont transmis avec éloge : tant il est vrai qu'il vaut beaucoup mieux ne s'attacher qu'à un seul genre, fut-il d'une classe médiocre, & y exceller; que de s'attacher à un objet au-dessus de ses forces, ou en cultiver plusieurs avec des talens & des succès médiocres. L'immortalité est, pour les Auteurs, une loterie, dont la valeur de billets est marquée par le prix de leurs Ouvrages; tel avec un seul billet parvient à gagner un lot distingué, tandis que tel autre, avec plusieurs, n'en obtient aucun. Mais si *Sapho*, *Anacréon*, *Catulle*, *Chapelle*, *Chaulieu*, *la Sabliere*, se sont immortalisés par un petit nombre de Vers heureux, il seroit absurde de confondre leur gloire avec celle qui

n'appartient qu'à ces Génies supérieurs, qui ont excellé dans des genres plus élevés & plus difficiles.

On doit observer, pour l'intérêt de la vérité, que la Femme de M. de *la Sabliere* n'a jamais composé [quoiqu'elle eut beaucoup d'esprit] aucun des Vers qu'on lui attribue. Ceux qui ont fait imprimer, sous son nom, les Madrigaux de M. son Mari, se sont mépris grossiérement *. Ces Madrigaux, adressés à des *Cloris*, à des *Iris* ingrates & cruelles, indiquent assez qu'elle n'en est pas l'Auteur. *La Fontaine*, qui lui a prodigué des éloges dans plusieurs de ses Fables, & dans le beau Discours, entre autres, où il réfute le systême de *Descartes* sur l'ame des bêtes, ne l'a jamais louée sur le talent des Vers, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si elle en avoit été douée. On sait qu'elle retira, chez elle, ce Pere de la Fable, & qu'elle eut le bonheur de posséder vingt ans, dans sa maison, celui qu'elle appelloit si ingénieusement son *Fablier*.

---

* » M. le Comte de *Nocé*, Gendre de Monsieur & de » Madame de *la Sabliere*, & M. *de Fontenelle*, qui étoit » de leurs amis, m'ont assuré que cette Dame, qui s'est » distinguée par son mérite & par son savoir, n'a jamais » composé de Vers. *M. Titon du Tillet*, dans son *Parnasse Franç.* page 360.

1. SACY, [*Louis* DE] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, de l'Académie Françoise, mort en 1727, âgé de 73 ans.

On ne lit plus ses *Plaidoyers*, ni son *Traité de l'Amitié*, on lit peu celui *de la Gloire*; mais la lecture de sa *Traduction des Lettres de Pline*, & *du Panégyrique de Trajan*, du même Auteur, peut occuper encore avec plaisir; la fidélité s'y trouve réunie à l'élégance. Le Traducteur s'est sans doute trop passionné pour son Original, ce qui l'a jetté dans un goût d'Antithèse & d'Epigramme, qui a contribué, plus que toute autre chose, à plonger ses autres Ouvrages dans l'oubli.

Les exemples, si fréquens, de tant de chûtes, devroient bien corriger ceux de nos Ecrivains, qui sont possédés de la manie des phrases brillantes & du faux Bel-esprit. A quoi sert de s'éxalter péniblement l'imagination, pour produire quelques étincelles qui avortent, ou n'éblouissent qu'un instant? Quand on n'est pas capable de cette chaleur vive & continue, qui est l'ame de la vraie Eloquence, il vaut mieux ne pas écrire, que de prétendre y suppléer par des éclairs momentanés, qui ne font que mieux sentir les ténebres & la froideur où nous laisse leur apparition passagere.

2. SACY, [*N.* DE] né à Paris en 1745.

Nous devons à celui-ci un Ouvrage qui se fait lire avec intérêt, & qui a pour titre : *l'Honneur François, ou Histoire des Vertus & des Exploits de notre Nation, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours.* L'amour patriotique ne s'y fait pas moins sentir, que le talent de rendre avec énergie les traits les plus intéressans de notre Histoire, & ceux qui font le plus d'honneur à notre Nation. On a reproché à ce jeune Auteur de n'avoir pas mis assez de simplicité dans son style ; mais un célébre Journaliste l'a justifié à cet égard, en observant » que les » figures hardies & les mouvemens impétueux, » qui seroient sans doute déplacés dans des An- » nales ou dans une Histoire suivie, ne déplai- » sent point dans des Mémoires ou dans un Re- » cueil d'Anecdotes, qu'on ne peut lire, ni, à » plus forte raison, écrire, sans éprouver ces » transports qui produisent nécessairement le feu » de l'expression «.

SAGE, [*Alain-René* LE] né à Ruis en Bretagne en 1677, mort en 1747.

Quand il n'auroit fait que *Turcaret*, & *Crispin Rival de son Maître*, ces deux Comédies suffi-

roient pour le placer au-dessus de tous les petits Comiques de notre Siecle, & à côté des meilleurs du Siecle précédent. Ses Pièces de Théâtre annoncent l'Observateur, le Critique, le Peintre habile du ridicule; son talent principal est de saisir la nature, de la développer avec adresse, & de la peindre avec une piquante précision.

Ses Romans, bien différens de cette foule de Productions bisarres, qu'on nous prodigue avec tant de fécondité, parceque la fécondité coûte peu en ce genre, sont des chefs-d'œuvre d'instruction & d'amusement. Sans se tourmenter l'imagination pour inventer des Caractères peu naturels, accumuler des situations forcées, étaler des sentimens gigantesques, prodiguer des événemens sans vraisemblance, il a réuni dans son *Gilblas de Santillane*, tout ce qui peut piquer la curiosité, flatter le bon goût, contenter la raison, & promener, sans fatigue, son Lecteur, au milieu d'une infinité de tableaux qui représentent, d'après nature, tout ce que la Scène du monde, depuis la Cour jusqu'aux plus basses Conditions, peut offrir d'instructif & de varié. Sa maniere de présenter les choses, rend intéressant jusqu'aux plus petits détails. C'est par là que ce Roman se fait lire, encore aujourd'hui, avec un plaisir égal par les Gens sensés & par les Esprits frivoles. La

nouveauté a donné souvent de la vogue à de semblables Productions ; il n'y a qu'un mérite réel qui puisse soutenir un ouvrage dans tous les tems & dans tous les états.

Gusman d'Alfarache, *le Diable Boiteux*, *les nouvelles Aventures de Dom-Quichotte*, *le Bachelier de Salamaque*, ne valent pas *Gilblas;* mais on y remarque par-tout le même ton de morale, la même adresse pour l'amener & la faire goûter, le même esprit de fine critique, le même badinage, la même raison, & tout cela revêtu d'un style agréable & correct. En un mot, c'est dans ces Ouvrages qu'il faut aller chercher la saine Philosophie, qui ne consiste pas dans des maximes ampoulées, dans des sentences froides, dans une aigre déclamation, que nos Philosophes employent si mal-adroitement, faute de pouvoir mieux faire.

Un des Amis de M. *le Sage* lui fit cette Epitaphe :

Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
Par le ciseau de la parque importune ;
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

SAINT-AMAND, [*Marc-Antoine* DE GERARD, Sieur DE] de l'Académie Françoise, né à

Rouen, mort en 1660, âgé de 67 ans. Plusieurs morceaux de ses Poésies font juger qu'il étoit né Poëte, & qu'il auroit pu laisser d'excellens Ouvrages, si, se livrant moins à sa facilité, il l'eût assujettie aux regles du goût. On lit encore avec plaisir son Ode sur *la Solitude*, malgré le dépit que font éprouver quelques Strophes mal-adroites & triviales. Il en est de même de sa *Rome ridicule*, où l'on rencontre des Strophes agréables. On sait qu'il a fait un Poëme de *Moïse sauvé*, divisé en douze Livres ou Chants, que *Boileau* a justement ridiculisé. Ce Satyrique n'a pas été aussi équitable, en exagérant la pauvreté de ce Poëte :

Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage,
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien,
Ou, pour mieux en parler, *Saint-Amand* n'avoit rien.

Quand même cette pauvreté eût été réelle, elle n'étoit point du ressort de la Satyre. Les travers & les ridicules peuvent fournir matiere à la plaisanterie, mais l'infortune doit au moins trouver grace devant une ame honnête; d'ailleurs, *Saint Amand* ne manqua jamais du nécessaire, quoiqu'il ne fut pas riche, à la vérité. On dit qu'il avoit une maniere de réciter ses

Vers, qui les paroit d'un mérite qu'ils n'avoient pas, ce qui donna lieu à cette Epigramme de *Gombaud.*

Tes Vers ſont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'eſt rien quand je les lis;
Tu ne peux pas toujours en dire,
Fais-en donc que je puiſſe lire.

Il n'étoit pas fils d'un Gentilhomme Verrier, comme *Mainard* l'a fait accroire à pluſieurs Biographes, par cette Epigramme qu'il lui adreſſa.

Votre nobleſſe eſt mince,
Car ce n'eſt pas d'un Prince,
Daphnis, que vous ſortez.
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

Il étoit fils d'un Chef d'Eſcadre, ainſi qu'il le dit lui-même dans l'Epitre Dédicatoire de la troiſieme Partie de ſes Œuvres, où il nous apprend que ſon pere *avoit commandé, pendant vingt-deux ans, une Eſcadre d'Eliſabeth, Reine d'Angleterre, & qu'ayant été pris dans une de ſes courſes, il reſta trois ans priſonnier à Conſtantinople.*

SAINT-AULAIRE, [*François-Joſeph* DE BEAUPOIL, Marquis DE] de l'Académie Fran-

çoise, né dans le Limousin, mort à Paris en 1742, âgé de 98 ans.

Il a laissé peu de Poésies. La raison en est simple, il étoit déjà vieux lorsqu'il commença à donner l'essor à sa Muse. A quatre-vingt-dix ans il est rare qu'on fasse de bons Vers : la Verve de nos meilleurs Poëtes étoit éteinte bien auparavant cet âge là ; celle de nos Poëtes modernes expire bien plus jeune encore, & néanmoins les Vers de M. de *Saint-Aulaire* sont remplis de délicatesse, de facilité & d'agrément. On peut donc le regarder comme une espece de prodige. Il est inutile de rapporter ici le joli Impromptu qu'il fit à Madame la Duchesse *du Maine*, qui l'appelloit son *Apollon*, & lui demandoit un secret : *la Divinité qui s'amuse, &c.*

» *Anacréon*, moins vieux, fit de moins jolies » choses, dit M. de *Voltaire*, qui ajoute : si les » Grecs avoient eu des Ecrivains tels que nos » bons Auteurs, ils auroient été encore plus vi» vans «. L'observation n'est pas juste : il falloit dire, que si on nous eût conservé toutes les Productions des Grecs célébres, leurs Ecrivains ne le céderoient certainement pas aux nôtres. Quel Recueil que celui des Poésies de *Sapho*, d'*Alcée*, d'*Archiloque*, d'*Epiménide*, de *Mimnerme*, d'*Hipponax*, de *Lasus*, de *Corinne*, de *Théognis*,

de *Sophron*, d'*Empédocle*, de *Bacchilidés*, de *Ménandre*, de *Méleagre*, & de mille autres, dont il ne nous reste que des fragmens. Que deviendroient, auprès de toutes ces richesses, les Productions des *Marmontel*, des *Delaharpe*, des *Lemiére*, des *du Rosoy*, & de tous les Illustres, mis en Pièces dans l'*Almanach des Muses*!

SAINT-DIDIER, [*Ignace-François* LIMOJON DE] né à Avignon en 1668, mort dans la même ville en 1739, cultiva la Poésie Provençale avec succès, & auroit pu également réussir dans la Poésie Françoise, s'il eût eu plus de goût & des amis *prompts à le censurer*; il étoit né avec des talens; trop de facilité en fut l'écueil, ce qu'il a eu de commun avec bien des Auteurs.

Il débuta dans la Carrière poétique, par des prix remportés dans différentes Académies, ce qui prouveroit peu en sa faveur, sans les autres Ouvrages de Poésie qu'il a composés. Nous ne parlerons pas de celui qui a pour titre, *Voyage du Parnasse*, où l'esprit de satyre animant sa fécondité naturelle, l'a entraîné au-delà des bornes de la précision & du bon goût; nous ne nous attacherons qu'à son Poëme de *Clovis*, qui, quoique *Saint-Didier* n'en ait publié que les huit

premiers

premiers Chants, mérite une considération particuliere par le rapport qu'il a avec plusieurs traits de la Henriade, & par les morceaux heureux qu'on y rencontre. Cet Ouvrage, entre les mains de M. de *Voltaire*, est devenu, malgré sa médiocrité, une mine féconde, dont il a sçu tirer un grand parti. On peut d'abord en juger par l'invocation de la Henriade, dont la tournure est la même que celle du *Clovis* :

Muse, qui ceins ton front d'une immortelle gloire,
Qui plaçant les grands Noms au Temple de Mémoire,
Des outrages du tems affranchis les Guerriers,
Couronne mon Héros de tes plus beaux lauriers.

. . . .

Ose répandre encor sur ces vérités saintes,
Les voiles enchanteurs de tes images feintes.
La noble fiction, en flattant les Esprits,
Charme & conduit au vrai par des chemins fleuris,
Orne la vérité des attraits de la Fable,
Et l'offre à nos regards plus belle & plus aimable.

Nous ne nous attacherons point à tous les morceaux de ressemblance, ce qui nous engageroit dans une discussion trop étendue pour les bornes d'un article. Il suffit de faire remarquer que c'est dans ce Poëme oublié, que M. de *Voltaire* a pris l'idée du Songe d'*Henri IV*, dans lequel *S. Louis* fait voir à ce Héros les Princes qui doivent un

jour lui succéder. Nous allons mettre le Lecteur à portée d'en décider lui-même.

Dans le huitieme Chant de *Clovis* un vénérable *Druïde* conduit ce premier Roi des Francs dans le Temple de la Gloire, & le fait passer, pour y aller, par un antre mystérieux, où,

Sur les pas de *Clovis* s'offrent de toutes parts
Des Monstres, dont l'aspect étonne ses regards.
Tous semblent s'opposer à l'ardeur qui le guide:
Il veut armer son bras; mais le sage Druïde
Arrête ce transport, & lui parle en ces mots:
Apprends que la Vertu forme seule un Héros.
Tu vois le fol Orgueil, la farouche Licence,
La basse Flatterie & l'aveugle Vengeance;
Ici l'Ambition, mere des attentats,
Semble exciter la guerre à courir sur ses pas;
Plus loin l'Impiété de la Fraude est suivie;
L'Injustice & la Haine accompagnent l'Envie;
Tous les monstres, enfin, surveillans assidus,
Qui des Palais des Rois écartent les vertus.
Mais quel objet t'arrête! à sa fatale vue,
D'un plaisir séducteur tu sens ton ame émue:
Cet Enfant est pour nous un plus grand ennemi,
Que ces monstres hideux dont ton cœur a frémi.
Fuis, ne t'expose plus au pouvoir de ses charmes.
L'Amour trempe ses traits dans le sang, dans les larmes;
D'autant plus dangereux qu'il est moins redouté,
Une feinte douceur cache sa cruauté;
Le Perfide amollit les plus fermes courages,
Du Temple de la Gloire assiege les passages,

Et soufflant dans le sein une coupable ardeur,
Des grandes actions obscurcit la splendeur;
Il dort entre les bras de l'oisive mollesse;
Les Remords dévorans, la Douleur vengeresse,
Implacables Enfans des lâches Voluptés,
Cherchent à s'emparer des cœurs qu'il a domptés.
Souviens-toi que le ciel cache sous ces images
Des leçons pour regner aussi grandes que sages,
T'apprend que les efforts illustrent les Guerriers,
Et que sans les travaux il n'est point de lauriers.
Mais ne te flatte point d'un triomphe facile;
Ici le fer te prête un secours inutile.
Contre ces ennemis que sert d'armer ton bras?
C'est le cœur qui contre eux doit livrer des combats:
L'homme porte par-tout ces monstres dans lui-même;
Il faut, pour les dompter, une vertu suprême,
C'est là l'unique gloire; un Prince généreux,
Doit par de tels combats rendre son Peuple heureux.
Soudain d'un nouveau Ciel la lumiere éclatante,
Offre aux yeux de *Clovis* une Plaine riante, &c.

C'est dans cette Plaine qu'est situé le Temple de la Gloire, où *Clovis* est introduit par le sage *Druïde*, qui offre à ses regards le tableau de tous les Rois de France qui doivent un jour y occuper une Place. Le caractère de chaque Roi, & de chaque Guerrier qui doit s'illustrer sous son regne, est assez bien saisi. Les Portraits d'*Henri IV*, de *Louis XIII*, de *Richelieu*, de *Louis XIV*, sont sur-tout frappans & bien dessinés. On ne

peut s'empêcher d'admirer les quatre Vers qui terminent celui de *Louis XIV*; M. de *Voltaire* n'en a pas de mieux frappés.

Que ses hautes vertus font naître de grands Hommes!
Les exemples des Rois nous font ce que nous sommes;
Tout cherche à s'élever, quand ils sont généreux;
Sont-ils foibles? tout rampe & languit avec eux.

SAINT-ÉVREMONT, [*Charles* DE SAINT-DENIS, Sieur DE] né près de Coutance, dans la basse Normandie, en 1613, mort à Londres en 1703; un des plus Beaux-esprits & des plus polis Ecrivains du Siecle dernier.

Nous ne parlerons pas de ses Poésies: on convient généralement qu'elles sont mauvaises, quoiqu'elles fourmillent de pensées ingénieuses, galantes, philosophiques; ce qui prouve combien M. *d'Alembert* s'est abusé, en avançant d'un ton dogmatique, que les pensées sont le premier mérite des Vers.

Mais la médiocrité de *Saint-Evremont*, en matiere de Poésie, n'influe en rien sur le mérite de sa Prose. Ses expressions sont vives, justes, pittoresques, pleines d'imagination, de délicatesse; ses pensées fines, ingénieuses, profondes; ses réflexions lumineuses, & assez souvent vraies. La plus grande partie de ses Ouvrages annonce

un Esprit cultivé, solide, un Ecrivain consommé dans la connoissance du monde & du cœur humain. Sa diction est toujours convenable aux matieres qu'il traite ; elle est ordinairement pure, nette, élégante : les seuls défauts qu'on y trouve à blâmer, se réduisent à une affectation de tours, à un vernis de morgue philosophique, peut-être excusable dans lui, mais poussée depuis jusqu'à l'extravagance, dans des Auteurs qui ne le valent pas. Ses Réflexions sur les divers Génies du Peuple Romain, dans les divers tems de la République ; ses Considérations sur *Annibal*, ses Traités de l'Amitié & de la Conversation ; ses Jugemens sur quelques Auteurs Latins ; ses Remarques sur les Traducteurs, les Historiens, sur l'Art de la Guerre ; ses Maximes, ses Pensées détachées, sont autant de Productions exquises qui le placent parmi les plus estimables Littérateurs. Après *Corneille* personne n'a mieux parlé des Romains. On voit qu'il n'a étudié les Anciens, que pour développer sa raison & épurer son goût, & non pour étaler un vain appareil d'érudition ; il ne s'est attaché qu'à ce qu'il y a de plus délicat dans leurs Ouvrages, & il a eu l'art de s'approprier leurs pensées, en leur donnant une tournure qui n'appartient qu'à lui. On diroit qu'il crée ce qu'il ne fait que répéter d'après

eux, dans les Morceaux de leurs Ecrits qu'il s'est essayé de traduire. Soit qu'il peigne les Hommes, soit qu'il parle de Littérature, de Morale ou de Politique, il fait briller partout une finesse de raison, qui ne laisse rien à desirer au Lecteur. En un mot, ses différens Mêlanges donnent l'idée la plus avantageuse de son discernement, & inspirent l'amour des Lettres. Plus de sobriété à l'égard d'un ton de galanterie qui déplaît par une répétition trop fréquente, plus d'attention à éviter les pointes & les antithèses, moins de hardiesse dans certaines idées, auroient procuré à son mérite une approbation plus générale.

Personne ne doute, malgré cela, qu'il ne soit infiniment supérieur à quantité de nos célébres Littérateurs actuels. Qui ne le préfére, par exemple, à M. *d'Alembert*, dont la plume, comme la sienne, ne s'est exercée que sur de petits Ouvrages détachés ? Quel Homme de goût ne mettra pas ses *Réflexions sur les divers Génies du Peuple Romain*, au-dessus de tout ce que ce Littérateur Géomètre a écrit dans les cinq volumes de *Mêlanges* qu'il a publiés ? Qu'on en cite les morceaux les mieux pensés, le plus exactement écrits, & qu'on les compare avec ceux que nous allons prendre au hasard dans les Œuvres de *Saint-Evremont* : on verra d'un côté

des pensées communes, énoncées avec une froideur géométrique; de l'autre, des idées fines & profondes, développées avec délicatesse & vivacité.

Dans le Chapitre de la seconde Guerre Punique, après avoir parlé de la défaite des Romains à Cannes, par *Annibal*, & des raisons que ce Capitaine opposa à *Maherbal*, pour ne pas poursuivre sa conquête, *Saint-Evremont* ajoute cette réflexion, touchant la destinée des Empires.

» Il y a un point dans la décadence des Etats, » où leur ruine seroit inévitable, si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire; mais » pour n'avoir pas la vue assez nette, ou le courage assez grand, on se contente du Moins, » quand on le peut, tournant en prudence ou la » petitesse de son esprit, ou le peu de grandeur » de son ame «.

Quand il parle ensuite de l'envie qu'eut *Annibal* de goûter les délices de Capouë, il dit: » qu'il en fût charmé, d'autant plus aisément, » qu'elles lui avoient toujours été inconnues.

» Un Homme, continue-t-il, qui sait mêler » les plaisirs & les affaires, n'en est jamais possédé; il les quitte, il les reprend, quand bon » lui semble. Il n'en est pas ainsi de ces Gens » austeres, qui, par un changement d'esprit,

» viennent à goûter les voluptés. La nature en
» eux lassée d'incommodités & de peines, s'a-
» bandonne aux premiers plaisirs qu'elle ren-
» contre ; alors ce qui avoit paru vertueux, se
» présente avec un air rude & difficile, & l'ame
» qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur,
» se complaît en elle-même de son nouveau
» goût pour les choses agréables.

» C'est ce qui arriva à *Annibal* & à son Ar-
» mée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le
» relâchement, puisqu'elle l'avoit bien fait dans
» les fatigues.

» Ce ne furent donc plus que bains, que fes-
» tins, qu'inclination & attachement ; il n'y eut
» plus de discipline, ni par celui qui devoit don-
» ner les ordres, ni en ceux qui devoient les
» exécuter. Quand il fallut se mettre en campa-
» gne, la gloire & l'intérêt réveillerent *Annibal*,
» qui reprit sa premiere vigueur, & se retrouva
» lui-même ; mais il ne retrouva plus la même
» Armée ; il n'y avoit plus que de la mollesse &
» de la nonchalance, & s'il falloit souffrir la
» moindre nécessité, on regrettoit l'abondance
» de Capouë.

Dans le même Chapitre, parlant des bonnes qualités de *Scipion*, qui le rendirent suspect aux Romains, il dit, que dans le tems qu'on l'accu-

ſoit, il pouvoit répondre & ſe juſtifier : » mais, » ajoute-t-il, il y a une innocence héroïque auſſi » bien qu'une valeur, ſi on peut parler de la » ſorte ; la ſienne négligea les formes où ſont » aſſujettis les innocens ordinaires ; & au lieu de » répondre à ſes accuſateurs : *Allons*, dit-il, » *rendre grace aux Dieux de mes victoires :* & » tout le monde le ſuivit au Capitole «.

Rien de plus reſſemblant que le portrait qu'il fait de *Mécène;* on ne peut recueillir plus parfaitement les différentes idées qu'*Horace* nous en donne. » *Mécenas*, dit-il, étoit homme de bien, » de ces gens de bien néanmoins, doux, ten- » dres, plus ſenſibles aux agrémens de la vie, » que touchés de ces fortes vertus qu'on eſti- » moit dans la République. Il étoit ſpirituel, » mais voluptueux, voyant toutes choſes avec » beaucoup de lumiere, & en jugeant ſaine- » ment, mais plus capable de les conſeiller que » de les faire ; ainſi, ſe trouvant foible, pareſ- » ſeux, & purement Homme de Cabinet ; il eſ- » péroit de ſa délicateſſe, avec un Empereur dé- » licat, ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple » Romain, où il eût fallu ſe pouſſer par ſes pro- » pres moyens, & agir fortement par lui-même «.

Au reſte, il eſt eſſentiel d'avertir que les Philoſophes ſe ſont empreſſés, aſſez mal à propos,

de réclamer *Saint-Evremont*, comme un Membre de leur Secte, & qu'ils se sont servis de son nom pour publier, soixante ans après sa mort, un Libelle infâme contre le Christianisme, intitulé : *Analyse de la Religion*, Libelle aussi atroce, que peu conforme à sa maniere d'écrire. Quoiqu'ils ayent débité, au préjudice de sa Foi, quelques Anecdotes démenties par la vérité, il étoit bien éloigné de partager leurs sentimens. Cet Auteur a pu être imprudent, mondain, voluptueux; il a pu laisser transpirer de tems en tems des traits d'un esprit indifférent & médiocrement religieux; mais il s'est bien gardé d'afficher l'incrédulité, de dénaturer la morale, de justifier les vices, & d'insulter à la Société. Ses Maximes, à cet égard, sont même la condamnation de la Philosophie. *La seule bienséance & le respect qu'on doit à ses semblables*, disoit-il, *défendent une pareille licence.*

SAINT-FOIX, [*Germain-François* POULLAIN DE] né à Rennes en 1703; ingénieux Ecrivain, dont le coloris délicat a sçu embellir tous les sujets qu'il a traités. Ses *Lettres Turques* se font lire avec plaisir, même après les Lettres Persanes, auxquelles on les a joint dans plusieurs Editions. Les *Essais historiques sur Paris*, offrent

un tableau piquant des Mœurs Françoises, depuis *Clovis* jusqu'à *Henri IV;* mille traits singuliers présentés avec adresse, y flattent la curiosité du Lecteur. Les réflexions en sont naturelles & quelquefois neuves; & si la critique n'en est pas toujours exacte, le style en est continûment agréable.

Un autre genre, qui a beaucoup contribué à la gloire de M. de *Saint-Foix*, ce sont ses Pièces de Théâtre qui ont un caractère dont nous n'avons point d'autre exemple. Si les Tragédies répondent à nos Romans héroïques, les Comédies, comme celles du *Tartuffe* & de l'*Avare*, à nos Romans d'intrigue & de caractère; les Pièces de M. de *Saint-Foix* sont propres à nous retracer l'idée de ces jolis Contes de Fée, qui, sous d'agréables images, nous représentent dans le lointain la peinture de nos mœurs. Sa petite Comédie des *Grâces* semble avoir été faite pour elles & par elles, de même que celle de l'*Oracle* paroît avoir été dictée par celui du bon goût.

SAINT-GELAIS, [*Melin* DE] Aumônier & Bibliothécaire de *Henri II*, né à Angoulême, mort à Paris en 1558.

Quoique ses Poésies soient moins originales & moins naïves que celles de *Marot*, son Contemporain, elles n'en furent pas moins accueillies de

ſon tems. Ce Poëte s'étoit formé le goût d'après l'étude des Anciens ; avec moins de génie que *Marot*, ſon eſprit étoit plus orné. On remarque ſur-tout dans ſes Epigrammes un tour naturel, qui les rend ſouvent ſupérieures à celles de ſon Rival. Dans ſes autres Poéſies, c'eſt une douceur de ſtyle, une délicateſſe de penſées, une facilité dans la verſification, qui le firent ſurnommer *l'Ovide François*. Son nom ne conſerve pas aujourd'hui toute l'eſtime qu'il mérite ; telle eſt l'influence du tems ſur le ſuffrage des Hommes : mille petits Auteurs, qu'on compare à *Chapelle* & à *Chaulieu*, ne ſeroient pas dignes d'être comparés à *Saint-Gelais*.

Au reſte, ce Poëte eſt le premier qui ait fait paſſer le Madrigal, de la Poéſie Italienne dans la nôtre, & c'eſt lui qui en a fixé le véritable caractère. Les Italiens le confondoient, comme les Anciens, avec l'Epigramme ; *Saint-Gelais* l'a réduit au ſentiment & à la fineſſe de la galanterie qui paroiſſoient lui convenir.

SAINT-HYACINTHE, [*Themiſeuil* DE] né à Orléans en 1684, mort en 1746.

Si quelque heureux Génie eût jetté ſur la manie philoſophique le même ridicule que cet Auteur répandit ſur l'étalage de l'érudition, les Phi-

losophes auroient disparu, comme les Commentateurs. Rien de plus ingénieux que son *Mathanasius*, ou *le Chef-d'œuvre d'un inconnu*; l'ironie y regne d'un bout à l'autre; la plaisanterie y est maniée avec autant de sel que de jugement, & y produit des effets que l'éloquence directe n'auroit pas été capable de produire. Il est vrai, qu'en corrigeant les Lettres d'un abus, cet Ouvrage leur a rendu un très-mauvais service, en en bannissant l'érudition; l'ignorance & la présomption, qui vont toujours au-delà des bornes, ont cru n'éviter que l'excès, en manquant à l'essentiel.

On a encore de *Saint-Hyacinthe* un petit Ouvrage, inséré à la suite du Chef-d'œuvre d'un Inconnu; cet Ouvrage, intitulé, *Déification du Docteur Aristarchus Masso* fit beaucoup de bruit, par la mortification qu'il causa à M. de *Voltaire*. Soit que l'anecdote, qu'on y raconte à son sujet, soit vraie ou fausse, il est certain que celui-ci se déchaîna contre l'Auteur, en particulier & en public. Sans s'inquiéter des régles de la logique, il prétendit réfuter la *Déification*, en soutenant que *Saint-Hyacinthe* n'étoit pas l'Auteur du Chef-d'œuvre. Le raisonnement n'étoit pas concluant, comme il est aisé de le voir. *Saint Hyacinthe* informé de l'imputation, y répondit par une Lettre des plus vigoureuses, que nous som-

mes fâchés de ne pouvoir insérer en entier. Après avoir prouvé, par des raisons convaincantes, que l'Ouvrage étoit de lui, il se récrie avec force contre les qualifications que M. de *Voltaire* a coutume de donner à tous les Ecrits qui ne lui plaisent pas. » Comment osez-vous dire que la *Déi-*
» *fication d'Aristarchus Masso* est une infâme
» Brochure? Que signifie *infâme*, je vous prie,
» à l'égard d'une Pièce où on ne prêche assuré-
» ment pas la débauche & où il ne s'agit de rien
» qui en approche ? La *Déification d'Aristar-*
» *chus Masso* est un ouvrage d'imagination;
» c'est une fiction inventée pour représenter les
» défauts, auxquels des Gens de Lettres se lais-
» sent aller. On y voit la présomption & les
» extravagances, dont l'excès & le ridicule de-
» vroient corriger ceux qui prétendent s'élever
» au-dessus des autres par leur savoir, & qui se
» mettent au-dessous par leur déraison. On
» trouve dans cette Déification un peu de Mitho-
» logie & de critique littéraire, voilà tout. La
» Pièce peut être mal imaginée, mal exécutée,
» mal écrite, mais cela ne s'appellera jamais
» une *infâme Brochure* par quelqu'un qui sait le
» François, à moins que quelque passion ne lui
» fasse outrer la signification des termes, « &c.
Au reste, rien de plus faux que ce qu'on a

débité sur la naissance de cet Ecrivain. Il faut avoir bien du penchant à adopter les anecdotes extravagantes pour oser dire qu'il étoit fils du grand *Bossuet*. Ce trait, qui ne méritoit pas la plus légere créance, est démenti par les preuves les plus certaines, comme on en peut juger par l'Extrait Baptistaire de *Saint-Hyacinthe*, né à Orléans, Paroisse *St. Victor*, le 27 Septembre 1684, d'*Hyacinthe de St. Gelais*, Me. Cordonnier, & d'*Anne Mathé*, son épouse.

SAINT-LAMBERT, [*N.* DE] ancien Capitaine au Régiment des Gardes-Lorraines, de l'Académie Françoise & de celle de Nancy, sa patrie, né en 1717.

M. *Clément* a critiqué trop sévérement son *Poëme des Saisons*. Un Militaire qui ne cultive vraisemblablement les Muses, que par délassement, & sans prétention, méritoit sans doute un peu plus d'indulgence. C'étoit bien assez que le Public se fût apperçu que cet Ouvrage manque souvent de chaleur, de force, d'élévation, que l'élégance en est communément froide, la versification foible, les vers pénibles & solitaires, la monotonie fatigante, la philosophie trop forcée, & infiniment parasite, &c. Mais pourquoi le dire à l'Auteur lui-même, dans un tems où ses

Amis s'empressoient avec tant de zèle à célébrer son triomphe dans leurs bénignes Sociétés ? Aujourd'hui même que l'enthousiasme s'est refroidi, il seroit inutile de le répéter. Aussi doit-on peu s'étonner que M. de *Saint-Lambert* ait répondu à cette Critique en vrai Militaire. Tous les Honnêtes-gens qui se sont récriés contre l'abus qu'il a fait de son crédit, en réfutant si brusquement son Critique, ne savent pas assez peut-être, qu'un Homme dont le sang est plus bouillant que le génie, est sujet à confondre les moyens de défense. Ceux qui auroient desiré encore, pour l'honneur de la Philosophie, que l'Histoire de notre Littérature n'offrît point un trait si propre à la dégrader, ignorent également que la Philosophie est terrible, quand on résiste à son zèle pour l'instruction & le bonheur du Genre-humain ; *discite justitiam moniti non temnere Divos.*

Quant à nous, nous aimons mieux croire que l'amour-propre de M. de *Saint-Lambert* est trop robuste, pour s'être laissé aller à une pareille foiblesse. Il paroît assurément trop savant dans l'Histoire, pour n'avoir pas appris, que l'envoi de *Philoxene* aux Carrières, ne rendit pas les Vers de *Dénis* meilleurs. C'est sans doute quelque Subalterne qui a cru lui témoigner son zèle, en

surprenant

ſuprenant l'autorité, pour faire emprisonner son Censeur, ou quelque ennemi qui a voulu le déshonorer, en faisant retomber sur lui un procédé aussi peu philosophique.

Nous voudrions bien pouvoir croire également que ce n'est pas lui qui est l'Auteur de ce Vers blasphêmatoire, en l'honneur de M. de *Voltaire* :

Vainqueur de deux Rivaux qui regnent sur la Scène.

Mais le moyen d'en douter ? puisqu'il a encore ajouté, en prose, dans une Note, que le même Poëte est supérieur, dans la Tragédie, à *Corneille* & à *Racine* ; que *Racine* n'a sçu peindre que les Juifs, tandis que *Phédre*, *Monime*, *Néron*, *Burrhus*, *Mithridate*, *Bajazet*, *Acomat*, sont nés si loin de la Judée ! Il ne reste donc plus d'autre ressource à l'envie que nous aurions de l'excuser, que de solliciter, en faveur de sa Critique, la même indulgence que nous avons réclamée en faveur de sa Poésie.

Nous prendrons cependant la liberté de l'avertir, en observant tous les égards qui lui sont dus, qu'un crime de leze-poésie, tel que celui qu'il a commis à l'égard des deux plus grands Poëtes de la Scène, ne peut que faire tort à sa réputation littéraire, & pourroit lui attirer des disgraces plus terribles encore, si le Parnasse avoit ses

Inquisiteurs & ses prisons. Il est permis d'avoir des distractions, de se livrer aux caprices d'un faux enthousiasme, au desir séducteur de s'attirer des louanges, en échange de celles qu'on prodigue sans mesure; mais proférer des blasphêmes contre *Jupiter*, en faveur de *Mercure*, c'est déshonorer la Divinité, l'Autel, & le Sacrificateur.

SAINT-MARS, [*N.* Chevalier DE] Auteur qui a eu le courage de publier un Livre intitulé, *Tableau de l'Esprit & du Cœur*, où il proscrit les conversations instructives & les ouvrages agréables, en disant avec un grand jugement, *que l'utile est fait pour la plume, l'agréable pour la langue.* L'amitié, selon lui, est un sentiment qui ne peut être durable : *voulez-vous brouiller deux hommes, faites-les se voir souvent.* A l'en croire, un sot est *né pour bâiller*, un homme d'esprit *pour s'ennuyer.* Il assure, avec un grand sang-froid, qu'*il n'y a qu'à ne rien desirer ici-bas, &* que *tous les desirs seront remplis*; que *l'aigreur de la prononciation annonce un esprit obscur & embarassé*; que *tous les gens brusques n'ont pas des idees nettes*; & pour joindre la fine Littérature à la saine Morale, il apprend au Public, que *les Auteurs anciens sont obscurs & la nuit même*; qu'*Horace n'est qu'un homme*

de table & de plaisirs, qui ne cherche qu'à rire & à boire. Ses * *Odes ne sont*, au flambeau de sa critique, que *des propos de cabaret;* ses *Epitres*, ses *Satyres*, & son *Art poétique*, ne valent pas mieux, *le désordre y regne par-tout*; *rien n'y est bien*; *tout y est diffus, monstrueux.* Après avoir ainsi traité *Horace*, il ne devoit pas ménager *Cicéron* : autres anathêmes; *j'ai quelquefois admiré*, dit-il, *la patience des Romains, il falloit qu'elle fût bien grande d'être obligés d'écouter un Orateur aussi babillard; leur esprit étoit d'une furieuse trempe, pour résister au torrent d'un babil qui ne veut rien dire.* Ses foudres s'étendent jusques sur nos meilleurs Auteurs; *la réputation de la Fontaine* lui *a toujours paru mal fondée;* &c.

Quand on sait faire ainsi le *Tableau du Cœur & de l'Esprit*, le cœur, ou tout au moins, l'esprit de l'Auteur, & l'Auteur lui-même, ne doivent-ils pas se cacher bien loin derriere le *Tableau*?

SAINT-PAVIN, [*Denis* SANGUIN DE] Abbé

* » Comment les Romains pouvoient-ils s'intéresser à » d'aussi mauvaises Odes? Comment nous-mêmes avons- » nous pu les adorer pendant tant de Siecles «? *Observations critiques sur la Littérature des Anciens*, Brochure de 60 pages, autre Production de M. *Saint-Mars*.

de Livri, né à Paris, mort 1670; un de ces Poëtes légers, ingénieux & faciles, tels que le Siecle de *Louis XIV* en a produit plusieurs. Ses Poésies sont en général pleines d'esprit & de délicatesse, & portent l'empreinte de son caractère libre jusqu'à la licence. Sa vie fut à-peu-près semblable à celle de l'Abbé *des Iseveteaux*; l'un & l'autre sacrifierent tout au plaisir, sans excepter l'honneur. *Saint-Pavin* poussa la liberté d'esprit jusques sur les matieres de Religion, ce qui faisoit regarder à *Boileau* sa conversion comme impossible. L'Abbé de Livri se vengea par des Epigrammes sanglantes, & par ce Sonnet, entre autres, qui mérite d'être cité, moins pour la justesse de la critique, qui nous paroît injuste, que pour la tournure ingénieuse & la précision qu'on y remarque.

Despreaux grimpé sur Parnasse,
Avant que personne en sçut rien,
Trouva *Regnier* avec *Horace*,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace,
Il pilla presque tout leur bien :
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poëtes,
Dans ses Satyres indiscretes,
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardonne :
S'il n'eût mal parlé de perſonne
On n'eût jamais parlé de lui.

Saint-Pavin auroit beaucoup mieux fait de penſer & d'agir plus ſagement, que de ſe défendre par des Satyres; le vice n'a point de droit à la vengeance, quand les reproches qu'il s'attire, ſont légitimes.

SAINT-PIERRE, [*Charles-Irénée* CASTEL DE] Abbé, né en Normandie en 1658, mort à Paris en 1743.

Le Cardinal *du Bois* appelloit ſes projets *les Rêves d'un Homme de bien*. Cette expreſſion plaiſante, peut être juſte à certains égards, mais ces Rêves ſuppoſent, dans celui qui étoit capable de les avoir, une grande étendue dans les idées, bien des combinaiſons dans les détails, & ſurtout un grand amour du bien public dans les principes. Les Hommes les plus ſages trouveront qu'il eſt très-beau de rêver ainſi. Si la plûpart des ſpéculations de l'Abbé de *Saint-Pierre* ſont impraticables, on doit plutôt s'en prendre à l'état actuel des Sociétés, qu'au défaut de juſteſſe & de ſuite de ſes obſervations : les ſyſtêmes reçus ne ſauroient admettre ſes plans, tels qu'il les propoſe. Ce qu'on peut lui reprocher, eſt d'avoir

plutôt raiſonné d'après l'ordre à établir, que ſur l'ordre établi ; les Gouvernemens ayant déjà leur marche réglée, il eſt beaucoup plus ſage de chercher à les rectifier par des reſſorts imperceptibles, que de ſonger à les bouleverſer, ſous prétexte de les rendre meilleurs & plus heureux. Son *Projet de Paix univerſelle entre les Potentats de l'Europe*, a paru chimérique, & il l'eſt en effet. Ce défaut, eſſentiel à la vérité, une fois ſuppoſé, il n'en reſte pas moins à admirer le Génie qui a enfanté cette concorde idéale, & qu'il a ſuivie, pour ainſi dire, dans tous les moyens propres, ſelon les idées de l'Auteur, à la procurer. *Platon* eſt tombé dans le même écueil, & n'a point perdu pour cela ſa réputation de grand Philoſophe. L'Abbé de *Saint-Pierre* ſe ſeroit acquis le même nom, s'il eût travaillé dans les mêmes circonſtances & dans le même ſiecle.

Le plus connu de ſes autres Ouvrages eſt celui qui a pour titre, *Annales politiques de Louis XIV*, où l'Auteur offre un tableau frappant des progrès de l'eſprit chez notre Nation, pendant le regne de ce Monarque, & où M. de *Voltaire* a puiſé l'idée ſi mal remplie de ſon *Siecle de Louis XIV*, & le plan de ſon prétendu *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*. Le détail des faits ne ſe

présente chez l'un & l'autre Ecrivain que de profil; ils ont à-peu-près la même marche, avec cette différence, que l'Abbé de *Saint-Pierre* ne s'écarte point de son systême, ne dénature point les événemens, ne donne point dans des bévues, & qu'il développe, d'une maniere plus étendue, l'Histoire du Gouvernement, de la Législation & des Etablissemens. Enfin, les Ecrits de l'Abbé de *Saint-Pierre*, malgré leur manie systématique, le placeront toujours parmi les Raisonneurs utiles. Ils ont contribué à étendre les lumieres politiques, à éclairer sur les objets qui peuvent augmenter le bien général, à diriger la morale vers la pratique. Ils ont de plus le mérite d'une diction pure, nette & précise, telle qu'elle convient à ces sortes de Productions; qualités qui les distingueront toujours des Ouvrages prétendus philosophiques, qui fatiguent l'esprit par l'emphase du style, & tendent à dissoudre la Société par le danger & la pratique de leurs systêmes.

SAINT-RÉAL, [*César-Vichard*, Abbé DE] de l'Académie de Turin, né à Chambery, mort dans la même ville en 1692.

Nous le plaçons parmi les Auteurs François, parcequ'il a passé la plus grande partie de sa vie en France, & que tous ses Ecrits sont dans notre

Langue. Il fut l'Eleve de *Varillas*, dont il prit le ſtyle, le goût, & ſur-tout l'amour du merveilleux. Il faut cependant convenir qu'il a ſurpaſſé ſon Maître, c'eſt-à-dire, que né avec plus d'eſprit, ayant moins écrit, ſes Ouvrages ſont plus purs, plus exacts du côté du langage. S'il eût rejetté de fauſſes Anecdotes, choiſi des Faits plus avérés, ſes Morceaux d'Hiſtoire pourroient paſſer pour des modeles; mais ſa *Conjuration de Veniſe*, celle des *Gracques*, l'Hiſtoire de *Dom Carlos* ſont à préſent regardées, avec raiſon, comme des Romans ingénieux, qui ne renferment de vrai que le nom des Perſonnages, & quelques faits, trop ajuſtés au tour de ſa brillante imagination. Malgré ces défauts, on ne peut refuſer à l'Abbé de *Saint-Réal* la gloire d'avoir écrit en Homme d'eſprit, d'avoir ſçu répandre dans ſon ſtyle un preſtige ſéducteur, qui fait regretter de ne pouvoir joindre le ſuffrage de la conviction à l'intérêt qu'il fait naître dans l'ame du Lecteur.

C'eſt de la Conjuration de Veniſe qu'*Otwai* a tiré le ſujet de ſa Tragédie de *Veniſe ſauvée*, repréſentée à Londres en 1682. M. de *la Place*, qui a compoſé auſſi une Tragédie ſur le même ſujet, prétend que la Pièce d'*Otwai* eſt antérieure à l'Ouvrage de l'Abbé de *Saint-Réal*; mais

il eſt certain que la *Veniſe ſauvée* du Poëte Anglois n'a paru que huit ans après. Le *Manlius Capitolinus* de *la Foſſe*, vient auſſi de la même ſource, & celui-ci a infiniment mieux rendu les caractères de l'Original que les deux autres Imitateurs.

Nous ne parlons pas des autres Ouvrages de M. de *Saint-Réal*; ſi on excepte ſon *Traité de la valeur*, qui eſt un chef-d'œuvre de raiſon & de bon goût, le reſte ne vaut pas mieux que ſon Eloge de Madame de *Mazarin*, composé plutôt pour la gloire de cette Dame, que pour la ſienne propre.

SAINTE-ALBINE, [*Pierre* REMOND DE] Cenſeur Royal, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, né à Paris en 1699.

Ce n'eſt pas pour avoir travaillé à quelques Journaux, pour avoir publié quelques Ouvrages polémiques, & un Abrégé de l'Hiſtoire de M. *de Thou*, avec des Remarques, qu'il eſt le plus connu dans la Littérature. Sa Diſſertation, intitulée *le Comédien*, quoique ſur un ſujet peu intéreſſant pour le commun des Lecteurs, a eu la plus grande vogue, & eſt encore très-eſtimée aujourd'hui. Ce petit Ouvrage annonce un Ecrivain ſolide & judicieux, un Eſprit obſervateur & doué

de l'art de rendre, d'une maniere intéressante, ses observations. Les Comédiens peuvent y puiser des leçons utiles, & capables de perfectionner leurs talens; les Auteurs qui travaillent pour eux, ne doivent pas non plus négliger les regles qu'il donne, pour acquérir le naturel, la justesse, le costume & la vérité, si peu connus de la plûpart de nos Poëtes dramatiques.

SAINTE-MARTHE, [*Gaucher* SCEVOLE DE] Trésorier de France, né en 1536, mort en 1623.

Il a cultivé la Poésie Françoise & Latine, & n'a eu des succès durables que dans cette derniere Langue. Son meilleur Ouvrage est son Poëme, connu sous le nom de *Pædotrophie*. Ce n'est point l'éducation des enfans, qui en est son objet; il se borne aux précautions que la Mere doit prendre dès le moment de leur formation, & entre dans tous les détails nécessaires pour les nourrir & les soigner. Ce Poëme singulier est écrit d'un style assez pur & assez élégant, mais dépourvu de chaleur & d'images.

La famille de cet Auteur a été féconde en Littérateurs. Ses fils & ses petits-fils cultiverent avec succès, les uns les Sciences, les autres l'Erudition, plusieurs la belle Littérature & la Poésie.

SALLIER, [*Claude*] Abbé, Garde de la Bibliothéque du Roi, de l'Académie Françoise & de celle des Inſcriptions, né à Saulieu, dans le Diocèſe d'Autun, en 1686, mort à Paris en 1761.

L'Erudition, qui a été preſque l'unique objet de ſes études, ne l'a pas détourné du ſoin de cultiver ſon ſtyle, & d'écrire avec élégance. Pluſieurs de ſes *Diſſertations*, inſérées dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, intéreſſent par l'utilité & le plaiſir qu'on trouve à les lire; il a ſçu y répandre des recherches lumineuſes, une critique ſaine, des réflexions utiles, une méthode & une clarté qui inſtruiſent le Lecteur, ſans lui faire acheter l'inſtruction par l'ennui.

SALLO, [*Denis* DE] Conſeiller au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1626, mort en 1669.

L'établiſſement des Journaux, dont il eſt l'inventeur, eſt un titre ſuffiſant pour ſa gloire. Rien de plus propre, que cette invention, à contribuer aux progrès des Sciences & des Lettres; aujourd'hui elle leur eſt devenue inutile & même nuiſible, par la multiplicité de ces ſortes d'ouvrages, & par l'abus que font les Journaliſtes de

leurs éloges & de leurs critiques. A les voir sans cesse en contradiction les uns avec les autres, on diroit que la justice & le goût ont des regles arbitraires, ou qu'ils sont maîtres de dispenser les Couronnes, selon le talent qu'on a de leur plaire, ou d'intéresser leur parti. Nous ne prétendons pas les envelopper tous dans ce reproche. Il en est parmi eux qui conservent encore l'impartialité; mais l'étude, le travail nécessaire pour bien analyser un ouvrage, pour en donner une juste idée, sont-ils des qualités bien répandues parmi nos Journalistes?

SANADON, [*Noël-Etienne*] Jésuite, né à Rouen en 1676, né à Paris en 1733.

On peut le placer, avec honneur, parmi nos Littérateurs, qui ont cultivé avec succès la Poésie Latine. Le Recueil de ses *Œuvres* est divisé en quatre parties; la premiere consiste dans des Odes, qui sont ce qu'il a fait de mieux; la seconde renferme des Elégies; la troisieme des Epigrammes, & la quatrieme offre un mêlange d'Epitaphes, de Fables, de Paraphrases & d'Imitations diverses. Son style, en général, est pur, correct, élégant & varié, qualités qui ne sont pas capables d'empêcher qu'on ne s'apperçoive qu'il manque d'invention. Outre ses Poésies,

nous avons de lui une excellente Traduction d'*Horace*, avec des Remarques, dont celle qui a été donnée, depuis, par M. l'Abbé *Batteux*, n'a servi qu'à faire sentir tout le mérite.

SANDRAS, [*Gratien*] *Voyez* COURTILS.

SANLECQUE, [*Louis* DE] Chanoine Régulier de Ste. Genevieve, Prieur de Garnay, près de Dreux, né à Paris en 1652, mort dans son Prieuré en 1714.

Quoique *Boileau* ne l'estimât pas, comme il le paroît par plusieurs de ses Lettres, il n'en est pas moins vrai, qu'il est celui de tous les Satyriques, qui a le plus approché du génie de *Boileau* lui-même. Parmi beaucoup d'idées & d'expressions triviales, on trouve dans les Satyres du P. *Sanlecque* des Vers heureux, de la légéreté, de la finesse, des saillies d'imagination & des traits de bonne plaisanterie; mais son sel n'est pas toujours attique, il est souvent fade, ce qu'on ne pardonne jamais à quiconque veut s'égayer aux dépens des autres. A juger de son caractère par sa conduite, il devoit être original. Un seul trait fera connoître combien il s'inquiétoit peu des commodités de la vie.

Le toît de sa maison étoit délabré, & toutes

geuse de sa piété & de sa Religion. Que je crains bien, écrivoit-il à M. *Gourreau*, son Confrere, *que je crains bien d'avoir reçu toute ma récompense, en recherchant trop les applaudissemens des Hommes*! Et dans une autre Lettre à un Chanoine de *Saint-Quentin*, *Hélas*! *peut-être que les plus grands tourmens que votre saint Martyr aura souffert, ce seront les Hymnes faites par un Pécheur comme moi, & vous auriez plus réjoui le Martyr, si vous eussiez voulu entreprendre son Panégyrique. Les Saints doivent écrire pour les Saints: imitant leurs vertus, on les loue mieux que par des paroles & de belles Hymnes*, imitari Sanctos laudare est.

Il eut encore cela de particulier, que malgré la pétulance de son caractère, ses mœurs furent toujours pures, sa conduite toujours conforme aux devoirs de son état, son ame toujours sensible au sort des malheureux. S'il lui échappa quelquefois de légeres saillies, que la gravité n'adopteroit pas, la candeur de son ame & la naïveté de son esprit, lui méritoient quelque indulgence à cet égard. D'ailleurs, on lui en a attribué un grand nombre, qui ne sont pas de lui. Ce sont de pareilles imputations qui soulévèrent les Religieux de *St. Victor*, ainsi que tous les Honnêtes-gens, contre l'Auteur anonyme du

Santoliana,

Santolliana, imprimé en Hollande. Ce Compilateur, avec un peu de discernement & d'honnêteté, se seroit gardé de mettre sur le compte de *Santeuil* plusieurs anecdotes scandaleuses ou ridicules, auxquelles il n'eut jamais la moindre part. On est étonné que M. l'Abbé *Dinouart* ait entrepris de donner une nouvelle édition de ce Libelle, contre lequel les * Journalistes s'étoient fortement élevés. On est encore plus étonné qu'il n'ait pas craint d'y mettre son Nom, & d'assurer, dans sa Préface, qu'il a fait des additions à cet Ouvrage, qui lui ont été communiquées, dit-il, par Messieurs de *St. Victor*. Nous savons très-certainement que M. l'Abbé *Dinouart* ne leur a jamais témoigné qu'il fût dans le dessein de donner une nouvelle édition du *Santoliana*, & que loin de favoriser ce projêt, ils en auroient arrêté

* Voici, dirent les Auteurs du *Journal des Savans*, en annonçant la premiere édition du *Santoliana*, » voici » un de ces Livres où l'on n'apprend rien, & que l'on » n'ouvre guère deux fois. C'est un Recueil d'impudences, dignes de *Diogene* le cynique, & de tours dignes » de *Panurge*. On met tout cela sur le compte d'un Religieux, dont les Poésies sont consacrées par l'usage » que quelques Eglises en font dans les Prieres publiques, » & dont la mémoire ne devoit pas être flétrie par un » Libelle.

l'exécution. Le seul bon sens suffisoit pour les empêcher de concourir à une compilation indigne d'un véritable Homme de Lettres, & encore plus, d'un véritable Ecclésiastique.

SARASIN, [*Jean-François*] Conseiller du Roi & Secretaire des Commandemens de M. le Prince de *Conti*, né à Hermanville, en 1603, non en 1605, mort à Pezenas en 1654, non en 1694, comme le * dit M. *Palissot*.

Un des meilleurs Ecrivains & des plus agréables Poëtes de son tems. Il étoit si peu jaloux de ses Productions, qu'il ne prit jamais aucun soin de les rendre publiques. C'est à MM. *Ménage* & *Pélisson* que nous sommes redevables du Recueil de ses *Œuvres*, qui, à beaucoup près, ne les renferme pas toutes. Ce Recueil, tel qu'il est, suffit pour prouver que *Sarrasin* ne mérite point l'oubli, où il paroît tombé aujourd'hui. Comme il s'en faut que cet Auteur jouisse de toute sa célébrité, nous croyons devoir nous arrêter un peu plus sur son article, afin de donner une juste idée de ses talens, qui le mettent bien

* Ce sont, sans doute, des fautes d'impression, que nous ne relevons, que pour mettre cet Ecrivain à portée de les corriger.

au-dessus de la plûpart des prétendus Beaux-esprits, en vogue de nos jours. Tel est le caractère de notre Nation : quelques Auteurs agréables, en l'amusant par des Contes ou des Opéra-comiques, suffisent pour lui faire oublier les Auteurs vraiment estimables, & le mépris devient parmi nous le fruit de l'ignorance ou du mauvais goût. C'est aux vrais Littérateurs à s'élever contre la mode, & à venger le mérite oublié.

Les meilleurs Ouvrages en Prose de *Sarrasin*, sont une *Histoire du Siege de Dunkerque*, & celle de *la Conspiration de Valstein*, toutes deux écrites avec une noblesse & une simplicité qui sont des modeles du Genre historique. On reconnoît, dans la premiere, un Ecrivain, qui, comme dit M. *Pélisson, n'abandonne pas le jugement pour courir après le Bel-esprit, & ne cherche point de fleurs quand c'est la saison des fruits.* La seconde est écrite du style qui lui convient ; comme le sujet en est plus intéressant, plus compliqué que celui du siege de Dunkerque, l'Ecrivain y déploye toutes les richesses de son esprit. Il y peint plutôt qu'il n'y raconte. Son imagination, vive & judicieuse tout ensemble, y répand la châleur & la vie sur tous les objets ; le style en est clair, simple & méthodique, mais plein de grace & de dignité. C'est dommage que cette Histoire ne

ſoit qu'un Fragment, & que la pareſſe de l'Auteur ne lui ait pas permis de la finir en entier.

Nous ne parlerons pas du *Diſcours ſur la Tragédie*, dont les excellentes choſes qu'il contient, ne ſont pas capables d'excuſer la ſote apologie qu'il y fait de *l'Amour tyrannique* de *Scuderi*. Auſſi faut-il remarquer qu'il étoit jeune alors, & que ce fut ſon premier Ouvrage.

La *Pompe funebre de Voiture* eſt une Pièce originale ; la Proſe & les Vers, mêlés enſemble, s'y prêtent un mutuel agrément. On peut la regarder comme un petit chef-d'œuvre d'invention, d'eſprit, de délicateſſe & de plaiſanterie.

Sarraſin eſt encore plus eſtimable dans ſa Poéſie que dans ſa Proſe. La fécondité de ſa verve s'eſt exercée ſur toute ſorte de ſujets, & dans preſque tous les genres, depuis le Poëme juſqu'au Madrigal. On ne peut s'empêcher d'admirer ſes Odes ſur la bataille de Dunkerque & ſur celle de Lens. Qui ne ſeroit pas ſaiſi d'enthouſiaſme à la lecture de cette belle deſcription du Courſier du Prince de *Condé*, qu'on trouve dans une Strophe de la derniere ?

Il monte un cheval ſuperbe,
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ſes pas.

Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche,
Prêt au moindre mouvement;
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeller la guerre,
Par un fier hennissement.

Dans son Eglogue des Amours d'*Orphée*, il a imité, avec autant d'élégance que de succès, l'Episode des Géorgiques, sur le même sujet. Le Poëme de *Dulot vaincu*, ou *la Défaite des Bouts-rimés*, est un mélange agréable de plaisanterie & de traits sublimes, lesquels pourroient figurer dans le meilleur Poëme épique. Parmi les morceaux que nous pourrions citer, nous nous bornons à quelques comparaisons. Il est bon d'observer que, dans le tems qu'il écrivoit, notre Langue n'avoit pas encore été fixée par les *Pascal*, les *Racine* & les *Despréaux*.

Comme un Roc sourcilleux tombe dans la campagne,
Arraché par les vents du haut d'une montagne,
Ou du long cours des ans incessamment miné,
Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,
Son énorme grandeur par son poids emportée,
Avec un bruit horrible en bas précipitée,
Roule à bonds redoublés en son cours furieux,
Et rompt comme roseaux les chesnes les plus vieux;
Tel on vit, &c.

Semblable au Dieu de Thrace il alloit fiérement,
Ses armes tout au tour résonnoient hautement,
Faisant le même bruit qu'excitent dans les nues,
Les pins battus des vents sur les alpes chesnues, &c.

Comme on voit quelquefois dans l'ardenne fameuse,
Et dans les prés herbus où le Rhin joint la Meuse,
Deux furieux taureaux par l'amour courroucés,
Se heurter fiérement de leurs fronts abaissés:
Le troupeau plein d'effroi regarde avec silence,
Le nombre des Pasteurs cede à leur violence:
Les deux vaillans rivaux, se pressant rudement,
Des cornes l'un sur l'autre appuyés fortement,
Redoublent sans cesser leurs cruelles atteintes;
De longs ruisseaux de sang leurs épaules sont teintes;
Ils mugissent des coups d'un cri retentissant,
Et toute la forêt répond en mugissant...

Ajoutons encore ce morceau sur la Briéveté de la vie, & nous ne serons point étonnés que l'Auteur du *Lutrin* & celui de *la Henriade*, n'aient pas dédaigné de s'approprier plusieurs traits de ce Poëte, injustement oublié.

Comme avecque grand bruit le Rhosne plein de rage,
Soulevé par les vents ou grossi par l'orage,
Vient & traîne avec soi mille flots courroucés,
L'onde flote après l'onde & de l'onde est suivie,
Ainsi passe la vie,
Ainsi coulent nos ans l'un sur l'autre entassés.

Nous ne parlons point de ses Poésies légeres. Il

suffit de dire qu'elles sont plus variées, plus ingénieuses, que celles de *Voiture*, son contemporain. Si on se rappelle, après cela, que *Sarrasin* étoit l'homme du monde le plus agréable dans la Société, on aura une idée complette de son mérite. *Perrault* dit qu'il mourut de chagrin d'avoir déplu au Prince de *Conti*, dont il étoit Secretaire. L'Abbé d'*Olivet* dit que *Pélisson* passant par Pezenas, quatre ans après la mort de *Sarrasin*, qui avoit été son ami, se transporta sur sa tombe & l'arrosa de ses pleurs. Il lui fit faire un Service, fonda en sa mémoire un Anniversaire, tout Protestant qu'il étoit alors, & lui consacra cette Epitaphe.

Pour écrire en style divers,
Ce rare Esprit surpassa tous les autres.
Je n'en dis plus rien, car ses Vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

SAVERIEN, [*Alexandre*] Ingénieur de la Marine, de l'Académie de Lyon, né à Arles en 1721.

Indépendamment de beaucoup d'Ouvrages utiles sur la Marine, & de plusieurs Dictionnaires, tels que ceux *de Mathématique*, *d'Architecture*, &c, on a de lui une *Histoire des Philosophes modernes*, qui suppose des recherches, des con-

noissances, un esprit méthodique, & le talent de l'analyse. S'il eût retranché de cette Histoire quelques digressions inutiles, certains détails trop minutieux, s'il eût mis plus de correction & d'élégance dans le style, il auroit pu la rendre encore plus digne du succès dont elle jouit.

SAUMAISE, [*Claude* DE] né à Semur, en Auxois, en 1588, mort à Spa en 1653.

Ce nom est consacré depuis long-tems pour donner l'idée d'un insipide Auteur. Ce n'est pas que *Saumaise* n'eut des talens, mais il a trop écrit, & par cette raison trop mal écrit, pour que les défauts de ses Ouvrages méritent quelque indulgence en faveur des bonnes choses qu'on peut y rencontrer. Cet Auteur, devenu Protestant de Catholique qu'il étoit, se laissa dominer par un orgueil farouche, toujours prêt à s'aigrir par la moindre contradiction. Dès qu'on n'étoit pas de son avis sur quelque point de Littérature ou de Religion, on étoit sûr d'être aussitôt traité d'*ignorant*, de *bête* & de *fripon*. C'est apparemment dans cet Ecrivain attrabilaire que M. de *Voltaire*, entre autres choses, a puisé les Epithètes honorables qu'il prodigue, depuis si long-tems, à tous ceux qui osent contredire ses décisions. Quoi qu'il en soit, *Saumaise* rencontra dans le P. *Petau*

un homme qui sçut lui rendre injures pour injures, en les accompagnant toutefois de meilleures raisons. Cette maniere de disputer pouvoit être excusable dans un tems où l'on n'avoit pas encore dit : » il est bien cruel, bien honteux » pour l'Esprit humain, que la Littérature soit » infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devroient être le » partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant cruellement ? » Ils avilissent une possession qu'il ne tient qu'à » eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de » penser, le plus beau partage des Hommes, » devienne une source de ridicule, & que les » Gens d'esprit, rendus souvent, par leurs querelles, le jouet des sots, soient les bouffons du » Public, dont ils devroient être les Maîtres «. *Préface d'Alzire.*

1. SAURIN, [*Jacques*] Ministre Protestant, né à Nîmes en 1677, mort en Hollande en 1730.

Ses talens pour la prédication le mettent au-dessus de tous les Orateurs de sa Secte. On trouve dans ses sermons des traits d'éloquence & de force, dont *Bourdaloue* se seroit fait honneur, & des morceaux de pathétique & de sentiment, que *Massillon* n'eût pas désavoués. Le caractère

dominant de son style, est la véhémence, sans que la chaleur, qui l'anime, nuise à la variété des mouvemens & aux couleurs touchantes de l'onction & de la sensibilité. Il a encore un mérite, qui le distingue bien avantageusement de ses Confreres : plus occupé de la Morale chrétienne, que du Dogme & de la Controverse, il ne s'est jamais permis aucune de ces déclamations puériles & indécentes contre le Pape & l'Eglise, dont l'emportement & la stérilité des autres Ministres, ont fait si souvent retentir les Tribunes protestantes. Ces qualités ont vraisemblablement procuré aux *Sermons* de *Saurin* l'honneur de figurer assez souvent dans les Chaires Catholiques : bien de nos Orateurs ont crû ne pouvoir mieux faire, que d'en débiter des lambeaux & quelquefois des Discours entiers.

2. SAURIN, [*Bernard-Joseph*] Avocat, de l'Académie Françoise, né à Paris en 17..

Le succès de *Béverley* ne prouve autre chose, que la corruption des idées, du goût, & des mœurs du Siecle. Le Poëte eût beaucoup mieux fait de continuer d'exercer ses talens à composer des Tragédies dans le goût de son *Spartacus*, & des Comédies semblables à ses *Mœurs du tems*, que de faire paroître sur le Théâtre des Traduc-

tions plus dignes de plaire à des Canibales, qu'à des Peuples policés. La Scène & les Spectateurs raisonnables rejeteront toujours avec horreur ces Caractères outrés & démoniaques, qu'on ne porte à l'excès, que par l'impossibilité de saisir & de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter.

Quoique le Caractère de *Spartacus* soit susceptible du même reproche, que le développement de la Pièce soit brusque, la versification rude & séche; quoique la Comédie des *Mœurs du tems* soit écrite d'un ton plus maniéré que piquant, qu'elle ressemble, pour le fonds, l'intrigue & la morale, à l'*Ecole des Bourgeois* de l'Abbé *d'Allainval*; ces deux Pièces sont néanmoins préférables aux différens Ouvrages de ce genre, qui n'ont eu qu'un moment de séduction & n'ont plus reparu, dès que les ressorts de la cabale qui les faisoit valoir, ont été usés. Le Public revoit au contraire ces deux-ci avec plaisir.

Les Epitres & les autres petites Poésies de M. *Saurin* ne sont distinguées de celles qui nous inondent tous les jours, que par quelques traits de chaleur & de facilité, qui ne les exceptent pas de la réprobation commune.

Ou sait que ce Poëte est fils de *Joseph Saurin*, de l'Académie des Sciences, qui n'a rien de

commun avec le précédent, que d'avoir été ministre comme lui. Ce M. *Saurin* n'est aujourd'hui connu que par l'Histoire des fameux Couplets & par l'Apologie que M. de *Voltaire* a prétendu faire de sa conduite. Il paroîtra singulier que cet Apologiste, après avoir employé tant de raisonnemens pour le justifier, parle ensuite de sa conversion, de maniere à donner une idée peu favorable de sa droiture. Il ne craint pas de dire nettement qu'elle ne fut qu'un trait d'hypocrisie. Selon lui, le Ministre protestant se joua de l'Evêque de Meaux, *qui crut*, dit-il, *avoir converti un Ministre, & qui ne fit que servir à la fortune d'un Philosophe.*

Que pensera-t-on de la Philosophie, si elle inspire de semblables détours? Un Philosophe est donc, de l'aveu de M. de *Voltaire*, un être versatil, souple, artificieux, toujours prêt a profiter des circonstances, à quitter le masque, à le reprendre, dès que les métamorphoses peuvent *servir à sa fortune?*

Quand le trait seroit vrai, ce dont on peut douter, M. de *Voltaire*, en qualité d'ami de M. *Saurin*, n'auroit pas dû l'avancer, & M. *Saurin*, en fils jaloux de l'honneur de son pere, auroit dû réclamer contre une aussi odieuse imputation.

SAUTEL, [*Pierre-Juste*] Jésuite, né à

Valence, en Dauphiné, en 1613, mort à Tournon en 1662.

De tous les Poëtes Latins modernes, il est celui dont la versification approche le plus de celle d'*Ovide*; le seul défaut qu'on puisse lui reprocher à cet égard, c'est d'être encore plus diffus que son modele. Son génie heureux & facile, qui savoit se plier à tout, le rendit trop indulgent à lui même; il auroit dû se défier de cette trop grande facilité, qui l'entraîne, sans lui permettre ni le choix, ni la correction, de cette intempérance d'idées qui s'appesantit sur un sujet, & ne le quitte qu'après l'avoir épuisé. Il est un secret de tout dire sans tout exprimer, c'est-là le grand art de plaire & d'attacher; le P. *Sautel* ne le connoissoit pas. Son *Année sacrée* n'est qu'un recueil d'Epigrammes sur toutes les Fêtes de l'année, où il ennuye le Lecteur par une fécondité à laquelle on préféreroit plus volontiers la sécheresse. Il en est de même du Volume de Vers, qu'il a eu le courage de composer sur *la Madelaine*.

Il s'en faut bien que son Recueil, connu sous le titre de *Jeux poétiques*, mérite les mêmes reproches; aussi est-ce son meilleur Ouvrage. L'invention des sujets, les graces de la narration, la douceur du coloris, le choix des termes, l'aisance de la versification, forment de ces petits

Poëmes autant de chefs-d'œuvre. Dans le premier, dont le sujet est une Mouche qui se noye dans du lait, on est étonné de trouver réunis, sous un argument aussi mince, la variété des détails à la fraîcheur des peintures & à la délicatesse de la morale. Celui où il représente un essain d'Abeilles, distillant du miel dans le carquois de l'Amour, offre une des plus jolies allégories qu'on puisse opposer aux Anciens; on est en droit d'en dire autant de presque toutes les autres Pièces, & de reconnoître dans le P. *Sautel* toutes les parties du Poëte agréable, si on en excepte la précision. Les Jeunes-gens peuvent le lire pour féconder leur imagination: des idées riantes, des pensées délicates, des expressions pleines d'aisance & de douceur, sont propres à faire naître dans leur esprit cette aménité qui fait le charme du style; ils doivent chercher ailleurs des modeles de goût & d'une sage sobriété.

SAUVIGNY, [*Edme* DE] Lieutenant de Cavalerie, de l'Académie de Rouen, né en Bourgogne en 17..

Si, pour seconder sa verve, vraiment tragique, il eût eu soin d'étudier plus à fonds les régles de la Tragédie, de s'attacher à la vraisemblance, de ne point forcer les caractères, il se

feroit procuré des succès mieux mérités & plus solides. *Hirza*, ou *les Illinois*, se soutient encore au Théâtre, mais *Socrate* n'y a fait que paroître, parcequ'il manque des qualités essentielles à la Tragédie. C'est se tromper que de prétendre racheter par la chaleur de la versification, par quelques traits de profondeur & d'énergie dans les sentimens, les défauts d'intérêt & de combinaison dans la conduite d'une Pièce.

Les petites Poésies de M. de *Sauvigny* n'ont pas toujours assez de naturel, & sentent trop le travail; à cela près, ses *Lettres philosophiques* & ses *Odes anacréontiques*, offrent de l'esprit, de la finesse, & quelquefois de la sensibilité. Ce Poëte a du moins un mérite très-estimable, celui d'avoir dédaigné dans ses Ouvrages le vernis philosophique, & de s'être élevé contre les Philosophes » dont les Ouvrages, dit-il, ne peuvent » servir que de trophée à l'extravagance humaine. » Il n'est point de système, ajoute-t-il, tel ab» surde & ridicule qu'on puisse se le figurer, que » des Philosophes anciens n'ayent imaginé, & » qui n'ait trouvé des Partisans pour les soute» nir. Notre Siecle, en cela, a la gloire de le » disputer aux Anciens «. Ce zèle, qui prouve son bon esprit, autant que son discernement, l'a privé, selon toute apparence, des éloges qu'on

lui eût prodigué comme à tant d'autres, s'il se fût enrôlé sous les étendarts de la Philosophie ; mais ces louanges, aussi suspectes qu'éphémères, sont peu propres à exciter les regrets d'une ame honnête ; il en a mérité d'ailleurs de très-justes & de très-flatteuses par sa petite *Histoire des Amours de Pierre le Long & de Blanche-Bazu.* Ce Roman, écrit dans le style, & selon les mœurs des Siecles de franchise & de naïveté, est un chef-d'œuvre dans son genre ; il annonce dans l'Auteur du sentiment, de la délicatesse, de l'enjoûment, & a causé un plaisir universel, en ressuscitant un langage qui aura toujours son prix, aux yeux de ceux qui n'ont pas perdu le caractère François.

SCALIGER, [*Joseph*] né à Agen en 1549 ; mort à Leyde en 1609 ; un de ces Erudits, dont tout le mérite consiste à réformer des dates, à commenter des Auteurs, à obscurcir des passages à force de vouloir les éclaircir, à disserter sur des mots, à savoir médiocrement plusieurs Langues, & sur-tout à dire savamment des injures.

Ses Ouvrages de Littérature ne valent pas, à beaucoup près, ceux de *Jules-César Scaliger*, son pere, dont nous ne parlons pas, parcequ'il appartient plutôt à l'Italie qu'à la France : celui-ci nous

nous a laissé, entre autres, un assez bon Traité sur la Poétique. Son fils composa plus de Libelles que d'Ouvrages purement littéraires; son style, en général, est de la derniere bassesse. Il n'est point d'infamie qu'il n'imputât à ses rivaux & à ses ennemis. Les épithètes de *sot*, de *fat*, d'*ignare*, de *bête*, de *rustre*, de *fripon*, de *voleur*, de *scélérat*, ne coûtoient rien à sa plume, trempée ou dans le fiel ou dans la bouë. Son amere grossiéreté s'étendoit sur les Auteurs morts, comme sur les vivants. Il appelloit *Origène* un *rêveur*, *St. Justin* un *imbécille*, *St. Jérôme* un *ignorant*, *St. Chrysostôme* un *orgueilleux*, *St. Basyle* un *superbe*, *St. Thomas d'Aquin* un *pédant*, les Luthériens des *barbares*, & tous les Jésuites des *ânes*. Avec des expressions si heureuses pouvoit-il espérer de se faire beaucoup de Partisans parmi les personnes dont les suffrages ne s'accordent qu'à la raison & à l'honnêteté? Et les Auteurs qui ont imité, dans la suite, un semblable langage, ne doivent-ils pas craindre le mépris de la postérité? Car enfin, la grossiéreté du Siecle où *Scaliger* écrivoit, le rend, en quelque sorte, moins odieux, & la politesse du nôtre ne peut servir qu'à rendre ses imitateurs plus condamnables.

SCARRON, [*Paul*] né à Paris en 1610, & non en 1598 ou 1601, comme plusieurs Auteurs l'ont avancé, mort en 1660.

Il a eu beaucoup de succès dans un genre qui n'en méritoit aucun : ce n'est pas la peine d'être supérieur dans des bisarreries que le bon goût proscrit. Malgré cela, son *Virgile travesti* trouve encore des Lecteurs dans ceux qui, pour se distraire, veulent bien en lire cinquante Vers de suite, car il n'est pas possible d'aller au delà ; une Poésie qui ne vit que de mots bas, d'expressions triviales, de pensées grotesques, de peintures puériles, n'est pas propre à amuser long-tems. Ce Burlesque étoit la manie dominante avant que *Boileau* eut éclairé les Esprits & réformé le Goût. Il n'eut besoin que d'élever la voix & de faire entendre la raison pour enlever aux *Dulot*, aux *d'Assoucy*, &c., leurs sots admirateurs ; *Scarron* même eût été compris dans la proscription, sans les pensées naïves, les expressions ingénieuses, & la gaieté, qui échappent par intervalles à sa Muse bouffonne. *Le Roman comique* est le seul de ses Ouvrages qui soit d'une plaisanterie agréable & continue ; les caractères en sont originaux, les détails facétieux, la narration piquante. Ceux qui se plaindront qu'on ait

prodigué tant d'esprit & d'imagination sur un sujet aussi mince que la vie des Comédiens, ne savent peut-être pas que le ridicule étoit déja nécessaire du tems de *Scarron*, pour peindre l'extravagance & abattre l'orgueil de ces Messieurs. Il le seroit encore plus aujourd'hui.

1. SCUDERY, [*George* DE] Gouverneur de Notre-Dame de la Garde, de l'Académie Françoise, né au Havre de Grace en 1603, mort à Paris en 1667, est celui à qui *Boileau* adressoit autrefois ces Vers :

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume;
Tes Ecrits, il est vrai, sans art & languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens :
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre & des sots pour les lire.

Il méritoit ces traits de satyre par l'abus qu'il fit de sa facilité pour écrire, soit en Vers soit en Prose; quand on a composé seize Pièces de Théâtre, un Poëme immense, celui d'*Alaric*, des Discours politiques en grande quantité, des Histoires, des Romans, des Traductions, sans compter une infinité d'autres Ouvrages, il est bien difficile d'être irréprochable du côté du jugement & du style. Nous ne prétendons pas dire

pour cela que *Scudery* soit un mauvais Ecrivain, comme l'assure un peu trop décidément M. *Palissot* : sa Tragi-Comédie, intitulée *l'Amour tyrannique*, que le Poëte *Sarrasin* compare à tout ce qu'il y avoit alors de plus parfait en ce genre, ne mérite pas le grand succès qu'elle eut dans le tems qu'on la donna, mais elle ne mérite pas non plus le mépris qu'on en fait à présent ; ses *Observations sur le Cid* sont au-dessus de toutes les Critiques de son Siecle, sans en excepter celle de *Barbier d'Aucour*. Parceque *Scudery* aura dit dans une Epitre Dédicatoire à M. le Duc de *Montmorency*, pour lui marquer qu'il est le premier de sa famille qui se soit fait Auteur, *je suis sorti d'une maison où l'on n'a jamais eu de plume qu'au chapeau* ; parceque son Poëme d'*Alaric* aura commencé par ce Vers :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.

parceque le premier de nos Satyriques l'aura tourné en ridicule ; parceque *Chapelle* & *Bachaumont* auront plaisanté avec esprit sur son Gouvernement de Notre-Dame de la Garde, il ne s'ensuit pas qu'on doive oublier tout le mérite qu'il avoit, à plusieurs égards. Voici un trait de sa générosité qui l'emporte même sur la gloire des talens.

Scudery avoit dédié *Alaric* ou *Rome vaincue*, à *Christine*, Reine de Suède, qui comptoit parmi ses Ancêtres le Héros de ce Poëme. Cette Princesse lui destinoit une chaîne d'or de dix mille francs, à condition qu'il retrancheroit de cet Ouvrage les louanges qu'il y donnoit au Comte de *la Gardie*, qu'elle avoit disgracié. *Scudery* osa déclarer que des présens plus riches encore ne le détermineroient jamais à cette lâche complaisance; *quand la chaîne d'or*, dit-il, *seroit aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'Histoire des Incas, je ne détruirois jamais l'autel où j'ai sacrifié. Christine* ne lui donna rien, & ce n'est pas le plus beau trait de la vie de cette Princesse.

Virgile n'avoit pas été si généreux que *Scudery*. On sait qu'il retrancha de ses Géorgiques l'éloge de *Gallus*, son ami, qu'*Auguste* avoit disgracié. Tel Poëte, qui se croit un *Virgile*, n'en a souvent imité que la foiblesse, parcequ'il est aussi difficile de faire de bons Poëmes que de grands sacrifices.

2. SCUDERY, [*Madelaine* DE] sœur du précédent, de l'Académie des *Ricovrati*, née au Havre de Grace en 1607, morte à Paris en 1701.

Le malheur d'avoir trop écrit, comme son frere, lui attire aujourd'hui un mépris trop injuste. Il est certain qu'il y a des longueurs assommantes dans ses Romans, qui forment une quarantaine de volumes énormes; on n'a cependant qu'à faire attention que le goût n'étoit pas encore formé lorsqu'elle écrivoit, que tel de ses Romans annonce lui seul, plus d'esprit, d'imagination & de connoissances, que le très-grand nombre de ceux dont on a inondé le Public depuis quelques années; qu'on trouve dans *Clelie* & dans *Artamene* des traits d'une délicatesse & d'une supériorité qui feroit honneur à nos plus *sensibles* Ecrivains, & on conviendra que les défauts ne doivent pas rendre aveugle sur les bonnes qualités. Si l'imagination est, après le génie, le premier mérite des Gens de Lettres, Mlle de *Scudery* a sujet de se plaindre de l'oubli où elle est tombée. Elle a eu non-seulement le mérite d'inventer, mais celui d'une érudition qui la place parmi nos Femmes savantes, immédiatement après Madame *Dacier*. Il est aisé de juger par les dix volumes de ses *Entretiens* qu'elle avoit, pour le moins, autant de savoir, que de fécondité, de métaphysique, de politesse ancienne & de babil.

SÉDAINE, [*Michel-Jean*] de l'Académie d'Auxerre.

Peu d'Auteurs dramatiques ont eu une destinée aussi singuliere que la sienne. Heureux dans les représentations de ses Pièces, la lecture devient un poison mortel pour toutes ses Productions. La raison de cette différence de fortune sur un même objet, est assez sensible : M. *Sédaine* s'est plus attaché à peindre aux yeux qu'à l'esprit. Quelques situations, quelques traits de sentiment, une pantomime aussi adroitement ménagée qu'il est possible de le faire, peuvent amuser quelques instans le Spectateur, mais sont entiérement perdus pour le Lecteur, à qui rien ne fait plus illusion.

D'après ce principe, les lauriers de M. *Sédaine* ne dureront que tant qu'on jouera ses Pièces, parmi lesquelles le Public a distingué *Rose & Colas*, *le Roi & le Fermier*, *le Déserteur*, plus recommandables par quelques Ariettes, heureusement mises en musique, que par le fonds de l'intrigue & l'intérêt des caractères.

Il n'a pas été aussi heureux sur le Théâtre de l'Opéra, où sa *Reine de Golconde* a paru très-inférieure à l'*Aline* de M. le Chevalier de *Boufflers*, qui lui en a fourni le sujet.

La Scène Françoise ne lui doit encore que *le Philosophe sans le savoir*, qu'on peut dire être tous les jours applaudi sans savoir pourquoi. En effet, ce Drame ne répond ni à son titre, ni aux regles du Théâtre; il est assez difficile d'en définir les caractères, celui du Philosophe sur-tout est rempli de bisarreries, d'invraisemblances & de puérilités. De petits détails, de petits moyens, de petits sentimens, de petites peintures, de petites simagrées, sont les seuls ressorts qui en composent tout le mérite. Malgré cela, le Peuple des Esprits en est extasié, & se plaît à le voir souvent représenter; on ne doit pas lui envier ce plaisir, en attendant que nous ayons des Auteurs plus capables de l'amuser, sans lui faire illusion.

M. *Sédaine* est beaucoup plus agréable dans ses petites Poésies. Quoi qu'en disent les critiques, l'*Epitre à mon Habit*, plusieurs de ses autres Epitres, & quelques-unes de ses Chansons, auront toujours de l'agrément, du sentiment & de la gaieté.

SEGAUD, [*Guillaume*] Jésuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748.

Ses *Sermons*, imprimés plusieurs fois, en six volumes in-12, ne le placent pas parmi les Pré-

dicateurs du premier ordre, mais fort au-dessus de tous les Orateurs chrétiens de nos jours. Leur caractère dominant est une onction pénétrante qui dispose l'ame à profiter de la Morale évangélique : cette onction est toujours accompagnée d'élégance & quelquefois de force ; mais une éloquence douce & sensible en est le principal ressort. C'est dommage que ces Discours ne soient pas tous égaux ; il y a une si grande différence entre eux, qu'on auroit peine à croire qu'ils fussent de la même main, si la touche de l'Auteur ne s'y faisoit sentir par intervalles. Les talens du P. *Ségaud* n'étoient pas sans doute propres à traiter toutes les matieres ; le P. *Berruyer*, son Editeur, auroit dû s'en appercevoir, & ne donner au Public que ce qui étoit digne de la réputation de ce Prédicateur, dont la modestie & la piété égaloient le mérite.

SÉGRAIS, [*Jean-Renaud*] de l'Académie Françoise, mort à Caën, sa patrie, en 1701, âgé de 76 ans.

Despreaux n'a pas cru pouvoir mieux caractériser ses talens, que par ce Vers,

Que *Ségrais*, dans l'Eglogue, enchante les forêts.

Cet éloge ne paroîtra point excessif, si on fait

attention que *Segrais*, encore aujourd'hui, est presque le seul de nos Poëtes qui ait réussi dans le genre pastoral. Il a traité l'Idylle & l'Eglogue avec cette simplicité naturelle, mais noble & décente, qui leur convient. Sa diction est pure, sa versification coulante ; les figures qu'il employe sont analogues aux personnages qu'il fait parler. Il a sçu, par-dessus toutes choses, peindre ces passions tempérées, ces inclinations douces, ces goûts sensibles, cette charmante ingénuité, ces petites inquiétudes, qui caractérisent les mœurs des Bergers. Rien n'est plus rare que d'assortir les pensées & le style aux sentimens & au caractère des personnages qu'on introduit. La plûpart de nos Poëtes bucoliques font parler les Bergers comme des petites Maîtresses qui débitent des sentences galantes sous des expressions recherchées. Ils ont beau les faire entretenir de moutons, de chiens, & de houlettes, le raffinement du reste de leur discours les décele & les trahit. *On voit la tête d'une Coquette sur les épaules d'une Paysanne*, comme le dit fort bien un Auteur * peu connu. *Ségrais* a évité cet écueil ; les idées, les sentimens, les expressions de ses Bergers se ressentent de l'ingénuité de leurs mœurs ;

* M. *Desfossés*, Avocat.

ils sont tendres & non Métaphysiciens. C'est sur-tout en cela qu'on peut le regarder comme un des meilleurs modeles de Poésie Pastorale, quoique la chaleur du sentiment n'anime pas toujours ses Interlocuteurs.

Sa Traduction en Vers des Géorgiques & de l'Enéïde, est très inférieure à ses Eglogues & à ses Idylles ; aussi n'étoit-ce pas son genre ; il n'est pas donné à tous les Poëtes de dire, avec autant de vérité, que *Virgile*, *cecini pascua*, *rura*, *duces*.

Ségrais écrivoit assez bien en Prose, comme on peut en juger par ses *Nouvelles Françoises* ; aussi bien que par *Zaïde* & *la Princesse de Clèves*, Romans auxquels il a eu plus de part que Mad. de *la Fayette*.

SÉGUI, [*Joseph*] Abbé, de l'Académie Françoise, né à Rhodez en 1689, mort en 1761.

Il a été l'Editeur & l'Ami du grand *Rousseau*, ce qui fait honneur à son zèle pour les Lettres & à ses vertus sociales ; mais ses *Panégyriques* & ses *Oraisons funèbres*, prouvent qu'il étoit un Orateur médiocre, & le Recueil de ses Poésies, un Poëte au-dessous même du médiocre.

SÉNAULT, [*Jean-François*] Général de

l'Oratoire, né à Anvers en 1599, mort à Paris en 1671.

» Ce Prédicateur fut, à l'égard du P. *Bourdaloue*, dit M. de *Voltaire*, ce que *Rotrou* est » pour *Corneille*, son Prédécesseur, & rarement » son égal «. Il faut avouer cependant qu'il ne contribua pas peu à purger la Chaire du phébus & du verbiage qui y regnoient de son tems. Outre ses *Sermons*, qu'on ne lit plus, malgré l'utilité qu'on en pourroit retirer, nous avons encore de lui beaucoup d'autres Ouvrages, tels qu'un *Traité de l'usage des Passions*, un autre *du Devoir du Souverain*, &c; Productions entiérement oubliées.

SÉNECÉ ou SÉNEÇAI, [*Antoine* BAUDERON DE] premier Valet de Chambre de la Reine *Marie-Thérese*, femme de *Louis XIV*; né à Mâcon en 1643, mort dans la même ville en 1737.

Le Conte de *Kaimac*, la plus saillante de ses Pièces, est précisément celle qu'on a oubliée dans le Recueil de ses Poésies. Ce Conte, écrit d'un style aussi singulier qu'agréable, est, selon M. de *Voltaire*, un exemple, qui montre qu'on peut très-bien conter d'une autre maniere que *la Fontaine*. Les autres Poésies de M. de *Sénecé*

offrent quelquefois des beautés neuves & un style plein d'agrément, qui participoit à un tour original d'imagination qu'il avoit reçu de la nature; la versification en est cependant beaucoup trop négligée.

Cet Auteur a laissé des *Mémoires* sur la Vie du Cardinal de *Retz*, très-recherchés, malgré l'originalité de ceux que le Cardinal a écrits lui-même.

SERAN DE LA TOUR, [*N.*] Abbé; Littérateur beaucoup plus estimable que bien d'autres, qui sont plus connus que lui. Il a eu la modestie de ne pas mettre son nom à ses Ouvrages, ce qui fait, sans doute, qu'il est moins renommé que nos Faiseurs de Contes, d'Historiettes & de Poétiques, qui ne le valent pas. Ses Histoires d'*Epaminondas*, de *Scipion*, de *Philippe*, de *Catilina*. qui forment autant d'Ouvrages séparés, sont écrites avec intérêt. Ses *Amusemens de la Raison* ont eu beaucoup de succès, & sont supérieurs à ses Histoires. Nous citerons encore son *Parallele de la conduite des Carthaginois, à l'égard des Romains*; cet Ouvrage décele un Homme qui a bien sçu lire l'Histoire & démêler le ressort des passions & de la politique. On a aussi de lui un Livre sur l'*Art de sentir & de juger en matiere*

de Goût, dont l'objet est de faire connoître en quoi consiste le Goût qui crée, qui juge, qui admire le vrai & le beau dans les Ouvrages d'esprit, dans les Sciences, les Arts & les Productions de la Nature. Quoique cette matiere ait été souvent rebattue, l'Auteur y fait sentir une sagacité, & y annonce une méthode qui rend ses observations utiles. On y trouve même des rapports qui n'avoient point été apperçus, quelques idées neuves, le tout présenté d'un style auquel on ne peut reprocher que d'être quelquefois obscur & traînant, ce qui seroient deux défauts considérables, s'ils étoient continuels.

SERRE, [JEAN PUGET DE LA] né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665.

Morbleu! *la Serre* est un charmant Auteur!

Boileau auroit pu se dispenser de s'égayer à ses dépens; *la Serre* entendoit la raillerie & savoit se rendre justice de bonne foi. *Je vous ai bien de l'obligation*, disoit-il un jour à un plat Ecrivain de son tems, *sans vous je serois le dernier des Auteurs*. Une autre fois ayant assisté à un mauvais discours, *Ah! Monsieur*, dit-il à celui qui venoit de le prononcer, *depuis vingt ans j'ai bien débité du galimathias; mais vous venez d'en*

dire plus en une heure, que je n'en ai écrit en toute ma vie. Je conviens, disoit-il encore dans une autre circonstance, *que mes Ouvrages sont fort mauvais, mais du moins ils m'ont enrichi, avantage inconnu aux autres Auteurs.* Du tems de *la Serre*, on ne s'étoit pas sans doute aussi fort perfectionné qu'aujourd'hui dans les combinaisons typographiques; la plûpart des Auteurs d'à présent ne sont plus si dupes; ils savent dans la plus grande précision ce qu'un volume doit rendre; cet objet les touche plus, que celui de la gloire. C'est à ce noble zèle qu'on doit tant de Dictionnaires, tant de Compilations informes qui couvrent le Royaume d'un déluge de papier, & qui finiront par réduire les Sciences & les Arts à des notions imperceptibles, à force de les resserrer dans de petits articles.

La Serre eut du moins le mérite d'être Auteur original, quoiqu'on puisse dire que ce fut dans le genre le plus mince & le plus pitoyable. Son *Secrétaire de la Cour* eut cinquante éditions, & n'en méritoit pas une. On sait que ce Livre est un amas, un magasin de formules de Lettres & de Complimens, sur toute sortes de sujets, où le Peuple croit encore aujourd'hui trouver un modele du style épistolaire. Un tel exemple est bien propre à démontrer qu'un Auteur ne doit pas

toujours citer, pour preuve de la bonté de ses Ouvrages, le nombre des éditions qu'ils ont eu. Le *Dictionnaire de Cuisine* est beaucoup plus répandu que celui de l'Académie.

SERRES ou SERRANUS, [*Jean* DE] Ministre Protestant, né en Languedoc en 1538, mort en 1598; est un de ces Savans en *es* ou en *us*, dont on auroit oublié le nom, comme on a oublié leurs ouvrages, si quelques charitables Lexicographes n'avoient eu l'indulgence de les placer dans leur Légende. Celui-ci a fait plusieurs Livres de Controverse, de Métaphysique & d'Histoire, auxquels il survécut, quoiqu'il ne soit pas mort dans un âge avancé. Ces Ouvrages firent du bruit, dans leur tems, par la quantité de mensonges, de traits satyriques, & d'erreurs, qu'ils renfermoient. Etoit-ce la peine d'écrire?

SÉVIGNÉ, [*Marie* DE RABUTIN, Marquise DE] née en *1626*, morte en *1696*.

Elle est dans le genre épistolaire ce que *la Fontaine* est dans le sien, négligée & originale. On s'est souvent efforcé d'imiter son style, & elle a encore ceci de commun avec notre Fabuliste, d'être inimitable, comme lui. Le mérite de ses *Lettres*, qu'on lit toujours avec un nouveau plaisir,

plaisir, ne consiste pas dans un étalage d'esprit ou dans une emphase de sentiment, comme celui d'une infinité d'Auteurs qui nous ont donné des volumes d'Epitres, sans approcher en aucune façon du naturel, de l'aisance, de la délicatesse, du sel & de l'agrément, qui présidoient à tout ce que Mad. de *Sévigné* écrivoit. La maniere noble & variée, dont elle exprime sa tendresse pour sa fille, n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive de la répétition trop fréquente de ce sentiment, mais elle la fait pardonner, & jamais les redites ne furent plus agréables & plus intéressantes. Si l'expression de la sensibilité inépuisable, de son cœur, paroît quelquefois emprunter le langage de l'esprit, ce n'est que pour produire de ces traits fins & délicats, fruits d'une imagination tendre & vive, & rendus dans un style qui peint & anime tout. Les anecdotes curieuses, les particularités intéressantes, les applications ingénieuses, prennent sous sa plume une tournure & des graces, qui la rendent le modele & le désespoir de ceux qui voudroient tenter la même carrière. Elle a l'art de faire partager ses sentimens à ses Lecteurs; on rit ou l'on s'afflige avec elle; on adopte ses intérêts, on souscrit à ses louanges & à ses censures, on applaudit aux jugemens qu'elle porte sur les plus célébres Au-

teurs de ſon Siecle, mais on ne croit pas toujours ſes prédictions, ſur-tout quand elle dit de *Racine*, qu'on s'en dégoûtera comme du Caffé; on ne s'eſt dégoûté ni de l'un ni de l'autre, mais bien, des Tragédies de *Pradon* qu'elle protégeoit; ce qui prouve combien les ſéductions de Société ſont dangereuſes, & principalement aux femmes.

SILHOUETTE, [*Etienne* DE] Maître des Requêtes, ancien Contrôleur Général, né à Limoges en 1709, mort en 1767.

Les Places qu'il a remplies ſemblent avoir trop fait oublier ſon mérite littéraire. Il eſt cependant peu de Littérateurs qui ne ſe tinſſent honorés de ce qui eſt ſorti de ſa plume. L'*Idée générale du Gouvernement Chinois*, les *Réflexions politiques ſur les plus grands Princes*, la *Lettre ſur les tranſactions du Regne d'Eliſabeth*, & ſur-tout ſes *Traductions* des Eſſais de *Pope* ſur l'Homme & ſur la Critique, ne peuvent être que les Productions d'un eſprit pénétrant, étendu, lumineux & cultivé. Son ſtyle eſt en même tems celui d'un Homme qui connoît ſa Langue & ſçait en faire uſage, avec autant de nobleſſe que de ſimplicité. Son mérite fut encore relevé par une piété ſincere, tendre & ſolide, fruit du bon

usage de ses lumieres ; elle fit sa ressource dans sa retraite, & donne un nouveau prix à ses talens.

SIRMOND, [*Jacques*] Jésuite, Confesseur de *Louis XIII*, né à Riom, en Auvergne, en 1559, mort à Paris âgé de quatre-vingt-treize ans, est peut-être celui de tous ses Confreres qui a rendu les plus grands services à l'Histoire de l'Eglise, par les profonds Ouvrages dont il l'a enrichi. Débrouiller la Chronologie, faire revivre plusieurs Auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, & les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre & la lumiere du sein du cahos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet Ecrivain, plein d'ailleurs d'exactitude & de pureté dans le style. L'Homme de Lettres se fait sentir dans presque tous ses Ouvrages, qualité rare & propre à venger l'Erudition du décri où l'ont jettée plusieurs Savans, dont le mérite ne consistoit qu'à savoir, & plusieurs Beaux-esprits, dont le défaut ordinaire est de savoir trop peu.

Le P. *Sirmond* eut deux Neveux, *Antoine Sirmond*, de la même Société, connu par un Ouvrage, intitulé : *Défense de la Vertu*, dans lequel il ose avancer, qu'*il ne nous est pas tant recommandé d'aimer Dieu, que de ne pas le haïr*;

assertion révoltante, & condamnée par les Jésuites même, qui désavouerent l'Ouvrage & punirent l'Auteur. M. *Nicole* n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses *Wendrock*, sur la dixieme Lettre Provinciale. Une pareille injustice ne contribue pas peu à faire connoître les écarts dans lesquels l'Esprit de Parti est capable de précipiter. Cet exemple n'est pas unique dans les querelles théologiques, & encore moins dans celles de nos Philosophes & de nos Littérateurs.

Son autre Neveu, *Jean Sirmond*, frere d'*Antoine*, cultiva les Lettres & la Poésie, sans qu'on s'en ressouvienne aujourd'hui. Ses Ouvrages, très-médiocres en eux-mêmes, croupissent dans un oubli total. Il fut de l'Académie Françoise, & mourut en 1649.

SIVRY, [*Louis* POINSINET DE] de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1735.

Après avoir donné une élégante Traduction, en Vers, d'*Anacréon*, & de quelques autres Poëtes Grecs; après avoir débuté sur la Scène par deux Tragédies, *Ajax* & *Briseïs*, qui n'ont pas eu, à la vérité, beaucoup de succès, mais qui en eussent obtenu davantage, si une Poésie pure, facile & harmonieuse, pouvoit remplacer le défaut d'intérêt, dans l'une, & faire pardonner la trop

grande complication d'incidens, dans l'autre, il a renoncé à la carrière du Théâtre, & semble avoir fait ses derniers adieux à *Melpomène*, dans son *Appel au petit Nombre*, où il prouve à la Multitude qu'elle a tort, avec autant de chaleur & d'énergie, que de littérature & d'érudition.

Depuis ce tems-là, M. de *Sivry* s'est entiérement appliqué aux Sciences, & la *Traduction de Pline le Naturaliste*, dont il a déjà publié plusieurs volumes, ne l'exposera pas aux mêmes injustices que ses Tragédies; tout le monde convient déjà qu'il est impossible de réunir plus de connoissances, de sagacité, d'érudition, plus de force & de clarté dans l'expression, qu'il en a mis dans les Discours & les Notes, qui accompagnent cette Traduction. Il seroit à souhaiter, pour completter le mérite de cet ouvrage, que la Traduction elle-même fût plus exacte, & aussi soigneusement écrite, que les Remarques & les Pensées du Traducteur.

SORBIERE, [*Samuel*] né dans le Diocèse d'Usez en 1615, mort en 1670.

Un de ces Littérateurs dont la célébrité a infiniment surpassé le mérite. Espece de *Chrysologue*, il raisonnoit sur tout, sans rien approfondir. Il paroît qu'il travailloit plus pour la fortune, que

pour la gloire, en quoi il a eu beaucoup d'Imitateurs. Flatteur de tous ceux qui pouvoient lui rendre service, ennemi de tout ce qui s'opposoit à ses projets, son humeur, naturellement satyrique, perce dans ses Ecrits, sans annoncer aucun tálent pour la bonne plaisanterie. Quelques-unes de ses *Lettres* sont cependant préférables à celles de *Guy-Patin*. Il est le même, dans la *Relation* de ses Voyages, où la hardiesse & la satyre se permettent encore un plus libre essor. On trouve dans le *Sorberiana*, Recueil formé de ce qu'il y a de plus passable dans ses Ouvrages, quelques traits instructifs & curieux.

SORET, [*Jean*] Avocat au Parlement, de l'Académie de Nancy, né à Paris.

Il a remporté le Prix d'Eloquence dans plusieurs Académies, & entre autres, à l'Académie Françoise. Ce ne seroit pas un titre pour prétendre à la célébrité, s'il n'eût composé plusieurs autres Ouvrages qui font honneur à sa plume. Il paroît s'être attaché sur-tout à imiter *la Bruyere*, comme on peut en juger par son *Essai sur les Mœurs*, qui, sans valoir son Modele, est bien au-dessus de tant de mauvaises Copies, faites d'après les meilleurs Origininaux. Ses pensées sont assez communément ingénieuses & fines, ses tableaux

vifs & énergiques, sa morale saine & lumineuse. Si ses Maximes ne sont pas toujours nouvelles, on ne peut leur refuser le mérite d'être énoncées avec netteté, précision, & souvent avec élégance. M. *Soret* est d'autant plus estimable dans cet Ouvrage, qu'il s'est attaché plus étroitement au ton qui convenoit à son genre, c'est-à-dire, qu'il a plus écrit en Moraliste qu'en Littérateur. Sans se répandre sur tous les objets, comme font ces Ecrivains qui ne se proposent d'autre but que d'écrire, il ne peint jamais que les défauts & les vices, dont il desire de guérir les Hommes; sa maniere de les présenter est très-capable de produire cet effet. Il ne faut pas oublier que sa philosophie est toujours d'accord avec la politique & la Religion; & c'est en cela qu'elle mérite mieux le nom de Philosophie.

SOUBEYRAN DE SCOPON, [*N.*] Avocat au Parlement de Toulouse, de l'Académie des Jeux Floraux, & de celle des Sciences de la même ville, mort en 1751.

Ses Ouvrages de Morale annoncent un Homme qui connoît assez le cœur humain, mais dont les idées, en général, ne sont ni neuves, ni bien exprimées; ses Ouvrages de littérature annoncent un Homme d'esprit, mais qui manque de

goût, & souvent même de jugement. Ses *Observations critiques sur les Remarques de Grammaire sur Racine*, par M. l'Abbé d'*Olivet*, ne tendent point à justifier ce Poëte contre la sévérité du Grammairien, ce qui prouve assez peu de discernement. On ne parle pas de la manie de M. *Soubeyran*, à vouloir prouver que la Prose est préférable à la Poésie, dans le Genre dramatique; on dira seulement que son amour, pour la Prose, le porta à augmenter les fonds du Prix d'Eloquence de l'Académie de Toulouse.

STAAL, [Madame DE] connue d'abord sous le nom de Mlle de *Launay*, née à Paris, morte en 1750.

Une maniere franche & naturelle de raconter, un style net, & souvent élégant, des idées vives, des expressions toujours justes, ont fait la fortune de ses *Mémoires*, dont les événemens intéressent moins par leur importance, que par le ton avec lequel ils sont racontés.

SULLY, [*Maximilien* DE BÉTHUNE, Baron DE ROSNI, Duc DE] premier Ministre sous *Henri IV*, né à Rosni en 1559, mort en 1641.

On chercheroit vainement dans ses *Mémoires*, tels qu'il les a écrits lui-même [en dépit de ce

que M. de *Voitaire* a pu dire pour prouver qu'il n'en étoit pas l'Auteur] de l'ordre, de la suite, & de la précision ; mais on y reconnoît un génie supérieur, qui, en négligeant les devoirs de l'Ecrivain, annonce le grand Homme. On doit se défier cependant d'un Esprit de partialité, que son Editeur, M. l'Abbé de l'*Ecluse*, redresse avec sagacité, toutes les fois que l'occasion s'en présente ; tant il est vrai que les Mémoire particuliers sont sujets à induire en erreur, & que ce n'est que de la combinaison des différens récits que peut naître la vérité !

SUZE, [*Henriette* DE COLIGNI, Comtesse DE LA] morte à Paris en 1673.

Sa beauté, son esprit, ses aventures l'ont rendue célebre. Elle cultiva la Poésie, & s'attacha sur-tout à l'Elégie, où elle est regardée comme un modele de délicatesse, de naturel & de facilité. Il y a néanmoins un choix à faire dans ses Pièces, qui ne sont pas toutes égales. Aujourd'hui ce genre est fort négligé, parceque le sentiment, qui en est l'ame, a beaucoup dégénéré parmi nous. On a voulu substituer aux Elégies une sorte d'Epitres, connues sous le nom d'*Héroïdes*, mais si on en excepte trois ou quatre, on conviendra que ce n'étoit pas la peine de créer un nouveau

genre pour raisonner, métaphysiquer, au lieu de peindre & de sentir.

☞ *Cet Article, qui a été oublié dans la Lettrine S, doit être placé après celui de* SAINTE-MARTHE.

SAINTE-PALAYE, [*Jean-Baptiste* DE LA CURNE DE] de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions, de Nancy, de Dijon, &c, né à Auxerre en 1697.

Cet Académicien estimable s'est attaché à une partie de notre Littérature, aussi intéressante qu'utile; l'Histoire du bon vieux tems de notre Monarchie, a décidé son goût & fixé ses études. Rien de plus détaillé, de plus instructif & de mieux présenté, que ses *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*. Toute ame Françoise ne peut qu'y voir, avec le plus grand intérêt, le touchant tableau des mœurs, des usages, de la bravoure, de la pieuse & noble simplicité de ces anciens Chevaliers, qui firent la gloire de la Nation, par leurs Faits d'armes, comme ils en firent long-tems l'amusement & les délices, par leurs Tournois.

Cet Ouvrage semble avoir fait naître à M. *d'Arnaud* le louable desir de ressusciter parmi

vous les heureuses étincelles de cet enthousiasme d'honneur qui produisit tant de Héros & tant de Sages, dans des Siecles si amérement taxés d'ignorance & de barbarie. Sa derniere Nouvelle [*Sargines*] feroit capable de produire cet effet par l'adresse, la sensibilité, & le pathétique, avec lequel elle est écrite. Un tel projet n'est-il pas plus digne d'un bon Citoyen, plus utile à la patrie, plus glorieux aux vrais talens, que celui d'empoisonner la Nation par des travers philosophiques qui la dégradent, & de substituer à l'élévation, à la franchise, à la générosité, à la gaieté, qui firent toujours l'ame du génie François, des vapeurs mélancoliques, la folle manie du raisonnement, l'indépendance, le persiflage & l'inertie.



T.

TACONNET, [*Touſſaint-Gaſpard*] Auteur d'une infinité de Parodies, de Farces & de Parades, dont la meilleure n'eſt pas digne d'un Lecteur ou d'un Spectateur ſenſé. Ce Poëte n'a travaillé, juſqu'à préſent, que pour les Hiſtrions de la Foire & des Boulevards; auſſi eſt-il, dit-on, fort célebre parmi les Danſeurs de corde & tout le petit Peuple baladin, qui le regardent comme un grand Homme.

TALLEMANT, [*François*] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à la Rochelle en 1620, mort en 1693; Traducteur de *Plutarque*, très-inférieur à *Amyot*, dont il n'a fait que mieux ſentir le mérite par la ſéchereſſe de ſon ſtyle & l'infidélité de ſa Traduction. Celle de l'*Hiſtoire de Veniſe*, par le Procurateur *Nani*, n'a pas les mêmes défauts, mais elle eſt également oubliée.

TALON, [*Omer*] Avocat Général au Parlement de Paris, mort en 1652, âgé de cinquante-ſept ans.

Dans les huit volumes de *Mémoires*, qu'il a laissés, sur différentes affaires, on reconnoît le grand Magistrat, le Jurisconsulte éclairé, le bon Citoyen. Son éloquence est mâle, pleine de chaleur, de sagesse & de dignité. Ses Ecrits offrent fréquemment des traits où le Sénat de Rome eût pu apprendre ses devoirs, & que l'Eloquence Romaine eût regardés comme des modeles.

TARGE, [*Jean-Baptiste*] ci-devant Professeur de Mathématique à l'Ecole Royale Militaire, né à Paris.

La Traduction de plusieurs Ouvrages Anglois, tels que l'*Histoire d'Angleterre* par *Smollett*, celle *de la Guerre de l'Inde*, celle *des Découvertes faites par les Européens*, &c, l'ont fait connoître avantageusement dans la Littérature. Ces différentes Traductions ne sont pas du premier mérite, mais nous en avons beaucoup qui ne les valent pas, & on peut lire celles-ci avec plaisir.

TARTERON, [*Jérôme*] Jésuite, mort à Paris, sa patrie, en 1720, âgé de soixante & quinze ans.

Il a traduit *Juvenal*, *Perse*, & *Horace*, avec plus d'élégance, que d'exactitude & de préci-

sion; malgré cela, la Traduction de ce dernier Poëte est la meilleure que nous ayons jusqu'à présent, après celle de *Sanadon*. Celle de *Juvénal* a été surpassée par M. *Dussaulx*, qui en a donné une qu'il sera difficile de surpasser.

TAVERNIER, [*Jean-Baptiste*] né à Paris en 1605, mort à Moscow en 1689.

Ce Voyageur ne semble avoir couru le monde que pour instruire les Commerçans, & plus particuliérement encore les Jouailliers. On trouve, à la vérité, des détails curieux & intéressans dans le récit de ses Voyages, mais il seroit à présent un mauvais guide en matiere de commerce; tout a changé, depuis lui, à cet égard, dans l'Inde, qui est la partie de l'Asie sur laquelle il s'est le plus étendu. En fait d'Histoire, il s'en faut bien qu'il soit toujours croyable, & il a cela de commun avec presque tous les Voyageurs.

TENCIN, [*Claudine-Alexandrine* GUÉRIN DE] sœur du Cardinal de ce nom, née à Grenoble, morte à Paris en 1749.

De la Vie monastique elle passa dans le monde, à la faveur d'un Bref du Pape, & s'engagea dans la Vie littéraire, pour laquelle elle parut avoir plus de vocation. Sa maison fut constamment le-

rendez-vous des Gens de Lettres, qui, à ce titre, étoient assurés d'y être bien accueillis. A force de voir des Auteurs, elle voulut le devenir à son tour. Cette émulation a produit *le Siege de Calais*, *le Comte de Comminges*, & *les Malheurs de l'Amour*, trois Romans, dont le premier est, sans contredit, celui qu'on lit avec le plus de plaisir. Voici ce qui lui donna envie de le composer.

On avoit beaucoup parlé de Romans dans sa Société. On se plaignoit d'y trouver une marche & un dénoûment trop uniformes, des Héros toujours amoureux & toujours sages. [Nos Romans modernes, fruit du libertinage de l'esprit & de la corruption des mœurs, n'avoient pas encore osé paroître.] Madame de *Tencin* prétendit qu'il étoit possible d'en composer un *Décent*, en le faisant commencer à-peu-près où les autres finissent. Cette idée fût combattue, & la Dame promit de la réaliser, ce qu'elle fit dans *le Siege de Calais*. Elle ne tint pas tout-à-fait sa promesse; mais on y trouve de l'art, de la délicatesse, le ton de la bonne Compagnie, agrémens cependant peu capables d'intéresser dans un Roman dont la vertu n'est pas le fondement, & surchargé d'ailleurs d'épisodes & d'incidens peu vraisemblables.

Nous ne parlerons pas des autres Productions de Mad. de *Tencin*.

On se ressouvient encore de l'empire que cette Dame exerçoit sur les Auteurs qu'elle recevoit. Elle les appelloit ses *Bêtes*, & proposa un jour à un Seigneur qui étoit venu la voir, le matin, s'il vouloit dîner avec sa *Ménagerie*. Le goût de ces sortes de Ménageries n'est pas tout-à-fait passé; les *Bêtes*, qui les composent, y sont même plus soumises, plus apprivoisées que celles du tems de Mad. de *Tencin*; mais, il faut en convenir, les nouvelles Surintendantes ne sont pas, à beaucoup près, aussi prévoyantes *, ni aussi agréables.

TERRASSON, [*Jean*] de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c, né à Lyon en 1670, mort à Paris en 1750.

Madame de *Lassay* disoit de lui, *qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'esprit qui put être d'une pareille imbécillité.* M. l'Abbé *Terrasson* avoit beaucoup d'esprit, en effet, mais il l'appliqua aussi mal en littérature, qu'en finances.

* Elle avoit l'attention de donner, tous les ans, pour étrennes, aux Auteurs qu'elle recevoit chez elle, deux aulnes de velours, pour en faire des culottes.

Il prit parti dans le Syſtême de *Law*, qu'il *démontra* inébranlable, juſtement la veille de ſa chûte; il entra dans la diſpute des Anciens & des Modernes, & ſa *Diſſertation* contre l'*Iliade d'Homere*, ne vaut pas mieux que ſa Démonſtration. Son Roman de *Sethos* a le malheur d'être ennuyeux, mais on y trouve des morceaux dignes de l'Auteur du *Télémaque*. Sa Traduction de l'Hiſtoire univerſelle de *Diodore de Sicile*, eſt eſtimée & mérite de l'être.

La trempe d'ame de M. l'Abbé *Terraſſon* reſſembloit à celle de ſon eſprit, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit pleine d'élévation & de ſimplicité. C'étoit une eſpece de *la Fontaine* dans le commerce de la vie. On lui demandoit un jour ce qu'il penſoit d'une Harangue qu'il devoit prononcer, *elle eſt bonne*, dit-il avec plus d'ingénuité que d'orgueil, *je dis très-bonne; tout le monde ne la jugera pas ainſi, mais je m'en inquiéte peu.* Combien d'Auteurs en ont dit autant de leurs Ouvrages, ſans être auſſi excuſables que lui? A l'égard de ſon opulence, il diſoit, *je réponds de moi juſqu'à un million.* Il la vit s'évanouir en un moment avec la même tranquillité qu'il l'avoit acquiſe, & lorſqu'il ſe trouva réduit au ſimple néceſſaire, *me voilà tiré d'affaires*, dit-il; *je revivrai de peu, cela m'eſt plus commode.*

Il conserva le même caractère jusqu'au dernier moment de sa vie. Sur ses vieux jours, il évaluoit en riant le dépérissement des facultés de son ame. *Je calculois ce matin*, disoit-il un jour à M. *Falconet*, son ami, *que j'ai perdu les quatre cinquiemes de ce que je pouvois avoir de lumieres acquises. Si cela continue, il ne me restera seulement pas la réponse que fit, au moment de mourir, ce bon M. de Lagny, à notre illustre Confrère Maupertuis.*

Ce bon M. de Lagny ne s'étoit occupé toute sa vie que de calcul; étant à l'extrémité, sa famille, qui l'entouroit, n'en put tirer une seule parole; M. de *Maupertuis* promit de le faire parler. *M. de Lagny*, lui cria-t-il, *le quarré de douze? Cent quarante-quatre*, répondit le mourant. Il expira un instant après.

2. TERRASSON, [*Mathieu*] Avocat au Parlement de Paris, de la même famille que le précédent, né à Lyon en 1669, mort à Paris en 1734.

On a de celui-ci un Recueil de *Discours*, de *Plaidoyers* & de *Mémoires*, qu'on ne doit pas confondre avec la foule des Productions du Barreau; ces divers ouvrages sont écrits avec noblesse & facilité, mais l'Auteur semble y avoir

trop prodigué l'esprit. Son style est plus fleuri que solide, plus étudié que naturel, ce qui nuit à son éloquence, d'ailleurs très-estimable par la sagesse des principes, la justesse du raisonnement, l'agrément de la diction, toujours nette, élégante & correcte.

Cet Avocat travailla pendant cinq ans au Journal des Savans.

THÉOPHILE, surnommé VIAUT, né à Clérac, dans l'Agénois, en 1590, mort à Paris en 1626.

De la vivacité dans le génie, de la facilité dans l'expression, de la hardiesse dans les pensées, mais très-souvent un défaut de goût & d'exactitude dans le style, voilà le caractère de ce Poëte, que ses aventures fâcheuses ont rendu aussi célebre que ses Ouvrages. Comme il avoit l'esprit vif, il se laissoit emporter par l'impétuosité de son imagination, qui ne lui donnoit pas le tems de réfléchir sur les Pièces qu'il mettoit au jour; la Religion sur-tout n'étoit point respectée dans les saillies qu'il se permettoit au milieu des Sociétés, ce qui ne contribua pas peu à le faire rechercher de la jeune Noblesse de son tems, qui prétendoit allier les excès de la débauche aux agrémens du Bel-esprit. Cette liberté de tout

penser & de tout dire, attira à *Théophile* un séjour de deux ans à la Conciergerie de Paris. Cette punition fut suivie d'un bannissement, justement mérité par des Vers impies & satyriques qu'il répandit dans le Public. Il se réfugia dans l'Hôtel de *Montmorency*, où il mourut, repentant de ses fautes, entre les bras de *Mairet*, son ami.

Théophile est Auteur d'une Tragédie, intitulée, *Pyrame & Thisbé*, que *Pradon*, qui avoit intérêt à louer les mauvais Ouvrages, n'a pas craint de louer sans mesure. Cette Pièce n'est, dans le fonds, qu'un amas de pensées boursouflées, d'allusions froides & puériles, telle que celle-ci, où, en parlant du poignard de *Pyrame*, il dit :

Le voilà, ce poignard, qui du sang de son Maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

Quand on s'exprime ainsi, est-on propre à faire de bonnes Tragédies ? *Théophile* étoit plus heureux en impromptu. Il répondit sur-le-champ à quelqu'un qui lui disoit que tous les Poëtes étoient fous,

Oui, je l'avoue avec vous,
Que tous les Poëtes sont fous;
Mais sachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas Poëtes.

Dans une autre circonstance, une de ces Héroïnes de Société, qui ont toujours de Beaux-esprits à leurs gages, le pressant de faire une comparaison d'elle avec le Soleil, *Théophile*, qui n'étoit pas aussi souple & aussi respectueux que nos Poëtes d'aujourd'hui, lui fit ce Quatrain:

Que me veut donc cette importune?
Que je la compare au Soleil.
Il est commun, elle est commune,
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

La bonhomie de ce tems-là permettoit sans doute de se livrer à de pareilles saillies, qui ne seroient pas goûtées par nos modernes Soleils, qui valent bien ceux du tems de *Théophile*.

THEVENOT, [*Melchissedec*] Garde de la Bibliothéque du Roi, mort à Paris en 1692, âgé de soixante & onze ans.

L'Histoire de ses *Voyages* est peu intéressante pour le commun des Lecteurs, parcequ'il parcourut peu de pays, & que la découverte des Livres rares, soit imprimés soit manuscrits, fut son principal objet. Les Amateurs de l'érudition, au contraire, lui sauront toujours gré, de nous avoir procuré quantité d'Ouvrages inconnus, dont la collection a beaucoup enrichi la Biblio-

théque du Roi. On lui doit un recueil précieux de Livres Chinois, & la premiere Traduction des principaux Ouvrages de *Confucius*, qu'il fit faire sous ses yeux, par un Homme de cette Nation, qu'il attira à Paris dans cette vue. C'est servir essentiellement les Lettres que de contribuer à leur accroissement par de bonnes Productions étrangeres; on n'est pas toujours aussi heureux, quand on n'y contribue que de son propre fonds.

THOMAS, [*Antoine*] de l'Académie Françoise, ci-devant Professeur au Collége de Beauvais, né dans le Diocèse de Clermont en 17..

On avoit d'abord beaucoup espéré de ses premiers essais dans la Carrière des Lettres. On se flattoit, qu'en se formant sur les vrais modeles, son goût acquerroit les qualités nécessaires à un bon Ecrivain; que son imagination renonceroit aux idées gigantesques; qu'il perdroit l'habitude de peser sur les mots; qu'il mettroit plus de liaison dans ses phrases, moins d'appareil dans ses réflexions, plus de nombre, d'aisance & de naturel dans son style; qu'il se déferoit enfin d'un ton de prétention & de pédantisme, qui sentoit trop le *nouveau venu de l'Université* *. L'*Eloge*

* Expression de *Corneille*, dans le *Menteur*.

du Chancelier d'Agueſſeau & celui *de Duguay-Trouin*, étoient encore bien éloignés de la perfection, mais ils ſuppoſoient de l'aptitude à y parvenir, ou du moins à en approcher.

Pour ſon malheur, M. *Thomas* s'eſt laiſſé éblouir par des applaudiſſemens ſuſpects & trop précoces. Il s'eſt cru aſſuré de ſa réputation, & n'a plus voulu ſuivre d'autre guide que lui-même.

A ce premier malheur, il s'en eſt joint un autre. La manie philoſophique eſt venue renforcer la bonne opinion qu'il avoit de ſes talens, & a achevé de répandre ſur ſes idées & ſur ſes expreſſions une morgue empeſée & ſentencieuſe, qui défigure totalement ſon ſtyle.

En Poéſie, comme en Proſe, l'enflûre, la froideur, la ſécheresse, le ton dogmatique, ſont les principaux traits qui lui donnent droit d'être cité, avec diſtinction, parmi nos *Lycophrons* modernes. De tous les Vers qu'il a donnés au public [& qu'on ne ſe doute pas être en auſſi grand nombre] on ne ſe ſouvient guère que de ſon *Ode ſur le tems*, & de ſon *Epitre au Peuple*. Le mérite de la premiere ſe réduit à deux ou trois Strophes, noyées dans un amas de grands mots vuides de ſens & de Poéſie; la ſeconde offre, tout au plus, une douzaine de Vers aſſez raiſonnables : le reſte n'eſt qu'un recueil de ſen-

tences rimées, & rendues dans le goût des *Torvæ Mimalloneis implerunt cornua bombis*, &c, dont *Perse* a si bien fait sentir le ridicule. Si la *Pétréide*, à laquelle M. *Thomas* travaille depuis dix ans, n'est pas d'un autre ton, l'immortel *Chapelain* pourra se vanter d'avoir un égal & même un vainqueur.

Les *Eloges historiques* paroissent plus assortis au génie de M. *Thomas*. On trouve de tems en tems, dans ceux qu'il a publiés, des étincelles de lumiere, des connoissances, quelques images brillantes, des traits fiers & vigoureux, des pensées fortes, rendues avec une sorte d'énergie. Mais ces morceaux estimables sont absorbés par une monotonie & un appareil emphatique, qui les rendent presque ridicules, aux yeux d'un Homme sensé. La plûpart de ces Discours sont sans plan, sans ordonnance, sans suite; ils n'offrent à l'esprit qu'un recueil de réflexions pleines d'enflûre, & de phrases, si peu liées les unes avec les autres, qu'on pourroit en renverser l'ordre, sans déranger l'économie du style. L'Orateur y est toujours entraîné par la chaîne des événemens, soit qu'il manque de force ou d'adresse pour manier son sujet, soit parcequ'il ignore que le procédé oratoire doit avoir sa machine, comme le Poëme a la sienne. Tout y est jetté au même

moule, & empreint des mêmes couleurs. C'eſt partout la même lenteur dans la marche, la même uniformité dans les récits, la même tournure dans les réflexions, la même attitude dans les paralleles, la même ſymétrie dans les figures, la même ſurcharge dans les tableaux. Des exclamations froides & préméditées, des apoſtrophes paraſites, des chûtes préparées de longue main, y tiennent lieu de ces grands mouvemens, de ces élans impétueux & inopinés, qui caractériſent la véritable éloquence. Il a cru, ſans doute, que le ſublime conſiſtoit dans une expreſſion pompeuſe & forcée; l'élévation des ſentimens, dans la recherche des grands mots; la chaleur & l'énergie, dans un amas de métaphores outrées; la profondeur des penſées, dans un jargon ſcientifique.

Les Lecteurs éclairés ſont bien éloignés de penſer ainſi, & d'être dupes d'un pareil charlataniſme, qui n'en impoſe qu'aux petits Eſprits. Ils ſavent que rien n'eſt beau que le vrai; que chaque choſe doit être revêtue des couleurs qui lui ſont propres; que trop de faſte dans le ſtyle eſt une preuve certaine de la ſtérilité de l'eſprit; que le naturel ſeul a droit de plaire, de ſaiſir, de toucher : ils ſavent encore que la profuſion des penſées brillantes, l'intempérance des ré-

flexions, le ton dogmatique dans la morale, le cliquetis des antithèses, l'appareil de l'érudition, ne sont rien moins que des moyens sûrs de captiver & d'intéresser, sur-tout quand la chaleur & le sentiment ne les animent point.

Or, M. *Thomas* ne cherche qu'à moraliser ou à peindre, & ne paroît point sentir. Tout part de sa tête; rien n'annonce que son ame soit émue & pénétrée.

Il seroit aisé de donner une idée de son travail, en se le représentant dans *son Cabinet solitaire*, occupé à se monter méthodiquement l'imagination, à bander avec fatigue les ressorts de son esprit, à s'essoufler jusqu'à perdre haleine pour enfanter, selon *Horace*, des *Sesquipedalia verba*, qui se perdent en fumée, quoiqu'il ait *la patrie à ses côtés, la justice & l'humanité devant lui*, qu'il soit *environné des fantômes des malheureux*, *agité par la pitié*, que *les larmes coulent de ses yeux*, que *les idées se précipitent en foule, & que son ame se répande aux dehors* *.

Rien de plus ridicule qu'un Orateur pesamment grave, froidement passionné, qui ne s'é-

* C'est ainsi que s'exprime M. *Thomas* dans son *Discours* prononcé à l'Académie Françoise, le jour de sa Réception.

chauffe & ne s'anime qu'à l'aide des métaphores, des apoſtrophes, des exclamations; dont toutes les reſſources conſiſtent à enfler les moindres conceptions, à donner un air myſtérieux aux idées les plus ſimples, à ſurcharger de parure les objets les plus minces. On diroit que M. *Thomas* voit tout à travers un microſcope. Les armes de la Nature ſe changent ſous ſa main, en ornemens du Diſcours. Perſonne n'ignore qu'il eſt néceſſaire de plaire, afin de perſuader; mais cet Ecrivain ne ſemble vouloir perſuader, que pour avoir lieu de plaire. Par-là il tombe dans l'écueil que *Quintilien* recommande ſi fort d'éviter. Selon ce Juge, auſſi éclairé que délicat, en matiere d'éloquence, les beautés recherchées, la fauſſe richeſſe, le brillant paſſager du ſtyle, bien loin de ſubjuguer l'ame de l'Auditeur ou du Lecteur, l'éblouiſſent & l'émouſſent par un fade plaiſir. C'eſt ce qui fait que ceux qui ont le plus admiré les *Eloges* de M. *Thomas*, ſeroient bien embarraſſés de donner le réſultat des impreſſions qu'ils ont éprouvées, en les liſant. L'attention y eſt continuellement diſtraite par les acceſſoires. Les métaphores, les phraſes prétendues ſubſtantielles, les réflexions prodiguées, y font perdre de vue l'objet principal. Tout ſe réduit à une admi-

ration froide & momentanée, qui fatigue & fait bientôt naître le dégoût.

Un défaut essentiel & très-ordinaire à M. *Thomas*, c'est de tirer ses métaphores précisément des objets qui auroient besoin eux-mêmes de métaphore pour être entendus, telles que celles qu'il emprunte de la Géométrie, de la Métaphysique, &c. Les Anciens, & les bons Ecrivains du Siecle dernier, avoient une tout autre méthode : comme les métaphores & les comparaisons ne sont destinées qu'à éclaircir une pensée, qu'à la rendre saisissante & palpable, ils ne présentoient que des images connues & frappantes. Notre Orateur semble, au contraire, prendre plaisir à embrouiller les choses, sous prétexte de les rendre plus claires : d'une obscurité, il jette dans une autre, & personne n'a mieux vérifié le proverbe de l'École, *obscurum per obscurius*.

A cette manie, il en ajoute encore une autre, celle d'employer les termes des Arts les moins connus du commun des Hommes. Le Lecteur est étonné de se trouver sans cesse aux prises avec des expressions scientifiques, toujours déplacées dans des Ouvrages de pure littérature, & plus encore, dans des Discours. Qu'on parcoure les différens *Eloges* de M. *Thomas*, on y rencon-

verra, à chaque page, des *masses*, des *calculs*, des *chocs*, des *résultats*, des *machines*, des *points*, des *centres*, des *réactions*, des *secousses*, des *étendues*, des *limites*, des *plans*, des *ressorts*. On y verra éternellement revenir ces expressions merveilleuses, *forces de l'ame*, *forces du génie*, *forces humaines*, *forces réunies*; *vastes édifices*, *vastes fondemens*, *vastes desseins*, *imagination vaste*, *génie vaste*. Partout ce sont des *ouvrages immenses*, des *étendues immenses*, des *génies immenses*, des *ames immenses*. Il n'est pas possible de se tirer de *la chaîne des événemens*, de *la chaîne des devoirs*, de *la chaîne des idées*, de *la chaîne des corps*, de *la chaîne des tems*, de *la chaîne des êtres*. Où l'Orateur se plaît surtout à nous promener, c'est dans *le monde physique*, dans *le monde moral*, *le monde politique*, *le monde intellectuel*; le plus doux de ses plaisirs est d'*imprimer le respect*, d'*imprimer la crainte*, d'*imprimer à*, d'*imprimer sur*, d'*imprimer au dedans*, d'*imprimer au dehors*.

Si nous le suivons dans des phrases de plus longue haleine, il nous dira d'abord, que *les passions*, *comme un limon grossier*, *se déposent insensiblement en roulant à travers les siecles*, & *la vérité surnage*; que *la nature varie par des combinaisons infinies les facultés intellectuelles*

de l'homme, comme les propriétés des êtres physiques *.

Veut-il tracer les devoirs d'un Ministre & d'un Homme d'Etat ? Il vous dira qu'*il doit gouverner comme la Nature, par des principes invariables & simples, bien organiser l'ensemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes*; qu'il doit, *pour bien juger d'un seul ressort, regarder la machine entiere, calculer l'influence de toutes les parties les unes sur les autres & de chacune sur le tout, saisir la multitude des rapports entre les intérêts qui paroissent éloignés*; qu'il doit *faire concourir les divisions même à l'harmonie du tout, veiller sans cesse à retrancher la somme des maux qu'entraînent l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, le choc & le contraste éternel de ce qui seroit possible dans la nature & de ce qui cesse de l'être par les passions* **.

Des leçons ainsi énoncées ne sont-elles pas propres à former de grands Hommes, & son Héros eut-il compris quelque chose à ce langage?

Demandez-lui ce que c'est que la Guerre. Vous apprendrez que *cent mille hommes opposés à cent mille hommes forment des masses redoutables qui*

---

* *Eloge de Sully.*

** *Ibid.*

s'étudient, s'observent, combinent avec une sage lenteur tous leurs mouvemens, & balancent avec un art terrible & profond la destinée des Etats *.

Voulez-vous connoître les difficultés que *Descartes* eut à vaincre pour surmonter ses préjugés? écoutez.

Comment y parvenir? comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage & qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous? Il falloit, pour ainsi dire, détruire son ame & la refaire.

Tant de difficultés n'effrayerent point Descartes; *il examine tous les tableaux de son imagination & les compare avec les objets réels; il descend dans l'intérieur de ses perceptions qu'il analyse... Son entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un désert immense* **.

Entendement peuplé d'opinions, puis devenu un désert immense! si vous ne devenez pas Philosophe après cela, sera-ce la faute de l'Orateur?

Ecoutons encore: le Maréchal *de Saxe* étudioit *l'art qui enseigne les propriétés du mouvement, qui mesure les tems & les espaces, qui calcule les vîtesses & commande aux élémens dont*

* *Eloge de Sully.*

** *Eloge de René Descartes.*

il assujettit les forces,... l'art de faire mouvoir tous ces vastes corps, d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille bras, de combiner tous les ressorts qui doivent concourir ensemble, de calculer l'activité des forces & le tems de l'exécution *.

Lisez la Note du Discours, & vous saurez que le Maréchal *de Saxe* apprit les Mathématiques. Revenez ensuite au Texte, & vous apprendrez que *Maurice écartoit les barrieres du préjugé pour reculer les limites de son art*, qu'*après avoir trouvé le bien il cherchoit le mieux*, qu'*il s'élançoit au-delà du cercle étroit des événemens & créoit des combinaisons nouvelles, imaginoit des dangers pour trouver des ressources, étudioit surtout la science de fixer la valeur variable & incertaine du soldat & de lui donner le plus grand dégré d'activité possible.*

Dans l'Eloge du Chancelier *d'Aguesseau*, après avoir dit, en parlant des Loix qui furent faites pour le Peuple, lorsque nos Rois l'eurent délivré de la tyrannie des Nobles, que *cette* nouvelle *partie de la législation choquoit les principes ou les abus de la législation féodale qui, à son tour, réagissoit contre elle*, que *les nouveaux*

* *Eloge de Maurice, Comte de Saxe.*

droits

droits des Peuples se heurtoient contre les droits usurpés par les Nobles, que les Loix n'offroient qu'*un édifice informe & monstrueux que l'on prendroit pour un amas de ruines entassées au hazard*, il poursuit, en ajoutant, que cet immortel Chancelier *crut* qu'*au lieu de renverser tout-à-coup ce grand corps, il valoit mieux l'ébranler peu-à-peu ou le réparer insensiblement sur un plan uniforme & combiné dans toutes ses parties*.

Il décompose les ressorts de toutes ces machines immenses, observe celles qui avec le moins de force, produisent les plus grands mouvemens...

Il franchit les barrieres qui sont entre l'homme & l'infini, &, le compas à la main, mesure les deux extrêmités de cette grande chaîne. De ce monde intellectuel, l'histoire le ramene au sein de l'univers. Tout ce que le torrent des âges a emporté, se reproduit à ses yeux...

Il voit la durée comme un espace immense dont il n'occupe qu'un point, il calcule les jours, les heures, les momens; il en ramasse toutes les parties, &c. &c. &c.

Quelle éloquence, grands Dieux! Est-ce ainsi que s'exprimoient les *Démosthène*, les *Cicéron*, les *Bourdaloue*, les *Fénélon*, les *Bossuet*, *d'Aguesseau* lui-même? Est-ce ainsi qu'écrivent de nos jours, dans des matieres bien plus abstraites,

les *Buffon*, & nos autres bons Ecrivains? Cependant on a vu couronner, on a vu applaudir un pareil galimathias; on a vu le Corps philosophique s'empresser d'en adopter l'Auteur; on a vu les Coriphées qui y président, nous retracer la Scène plaisante, où le Médecin de M. *Argan* se tue à encourager son fils *Thomas Diafoirus* qui parloit à-peu-près de même, en lui criant avec complaisance, *bon* !.. *fort bien* !.. *benè* !.. *optimè* !.. On lui a pardonné de s'être élevé, dans son premier Ecrit *, contre cette *Philosophie orgueilleuse qui voudroit élever la Religion naturelle sur les débris de l'auguste Religion de nos Peres*, d'avoir dit, en 1756, en parlant de M. de *Voltaire*, que *le génie de cet Homme célebre est un volcan qui ne jette plus aujourd'hui que de foibles étincelles, obscurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent*; que *cet Ecrivain nourri des maximes Angloises, s'est abandonné à une liberté effrénée de penser & de dire les choses les plus dangereuses*. L'indulgence est devenue pléniere, dès qu'il s'est montré digne d'être admis *in illo docto corpore*, d'en saisir l'esprit & d'en adopter le terrible langage.

---

* *Réflexions philosophiques & littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle*. vol. in-12, de 300 pages.

Un si grand honneur, il faut en convenir, n'a point été stérile pour le génie de M. *Thomas*. Fidele à ses engagemens, malgré toutes les *réactions*, il s'est persévéramment tenu renfermé dans *les formes intellectuelles* & *les forces combinées* de son style, & s'est élevé même au-dessus du *niveau* de son *immense génie*, dans son *Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des Femmes*. C'est là que les observations fines, les tableaux frappans, les expressions succulentes, les profondeurs merveilleuses, se disputent l'avantage de former une *masse* complette de fadeurs, d'incohérences, de futilités, d'inepties.

Jamais Ouvrage n'a été plus directement contre son objet, s'il est vrai qu'il ait été entrepris [comme on le dit] dans la vue d'attirer le Sexe à la Philosophie. Cette Puissance doit se sentir, en effet, assez affoiblie, pour songer à convoquer l'arriere-ban. Mais les recrues n'ont point été heureuses. Les Femmes ont compris que le vernis philosophique étoit celui de tous qui leur convenoit le moins, & le Recruteur philosophe s'est consumé en pure perte.

THOMASSIN, [*Louis*] Oratorien, né à Aix en Provence, en 1619, mort en 1695; plus savant Théologien, qu'habile Littérateur.

On a de lui une *Méthode d'étudier & d'enseigner chrétiennement les Poëtes*, une autre pour *étudier & enseigner la Philosophie*, une troisieme pour *étudier & enseigner la Grammaire*, qui prouvent qu'il auroit beaucoup mieux fait de s'en tenir aux seules matieres de Théologie. On y rencontre néanmoins quelques bonnes observations, mais il faut les aller chercher dans un amas d'inutilités & de choses communes qui lasseroient l'esprit le plus patient. Le P. *Thomassin étoit*, dit * M. l'Abbé *Lenglet*, *un homme de passages & non de raisonnemens*, *qui copioit par lui-même*, *& réfléchissoit par autrui*, & qui ne savoit pas sa langue, auroit-il pu ajouter.

THOU, [*Jacques-Auguste* DE] Président au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1553, mort en 1617.

Son *Histoire universelle*, qui ne renferme que l'espace de soixante-deux ans, est beaucoup plus estimable par le style, que par l'expression, c'est-à-dire, qu'elle est écrite d'un ton noble & intéressant, mais surchargée d'une latinité peu sûre, & d'une infinité de noms qu'il a rendus barbares,

* Dans la Préface de sa *Méthode pour étudier l'Histoire*.

ſous prétexte de les latiniſer ; c'eſt pourquoi il a fallu y joindre une eſpece de Vocabulaire, pour éclaircir l'obſcurité de ces noms, qu'il eût été difficile de reconnoître. A cela près, on ne ſauroit trop admirer l'étendue des connoiſſances, des recherches & de la littérature, qu'elle offre à l'eſprit du Lecteur, étonné de voir tant d'événemens, traités ſans confuſion & avec une rare ſupériorité. Ce n'eſt pas que le génie de M. de *Thou* ne s'abaiſſe quelquefois ſur certains objets fort accrédités de ſon tems, tels que les prédictions, les influences, les préſages, &c ; qu'il ne s'engage quelquefois dans des digreſſions un peu longues, & ne s'écarte de ſon ſujet principal ; mais il ſait y revenir enſuite, & ſe faire pardonner les écarts qu'il s'eſt permis. La Politique, la Guerre, les Loix, la Littérature, tout prend ſous ſa plume un caractère de dignité, d'aiſance & de profondeur, qui donne la plus haute idée de ſes lumieres, ſoit acquiſes, ſoit naturelles.

Un travers, qu'il lui étoit eſſentiel d'éviter, eſt un ton de partialité qui le rend téméraire dans ſes conjectures, injuſte dans ſes jugemens, trop libre dans ſes réflexions, trop amer dans ſes cenſures, toutes les fois qu'il s'agit des Papes, du Clergé, & de ceux qui gouvernoient pour lors. Autant il eſt ſévère à cet égard, autant eſt-il

facile à se laisser entraîner au penchant qui le porte à adoucir, à justifier la conduite des Calvinistes, à faire valoir le mérite de leurs Chefs, & à célebrer les talens de ceux qui étoient attachés à cette Secte.

Ces sentimens, trop marqués en différens endroits de son Histoire, firent naître des doutes sur sa catholicité, & le firent accuser par plusieurs Ecrivains, d'être secrettement du Parti pour lequel il montroit tant d'indulgence.

Cette accusation a été combattue & réfutée par ses Contemporains, & par des Ecrivains qui lui sont postérieurs. D'ailleurs, la maniere dont il est mort, en soumettant tous ses Ecrits au jugement de l'Eglise, est une preuve convaincante de l'orthodoxie de ses sentimens. S'il s'est échappé quelquefois, on doit plutôt attribuer ces écarts à de certaines séductions momentanées, qui agissent plus sur le cœur que sur l'esprit.

Nous ne parlons pas de ses Poésies, qui furent estimées de son tems, & qui sont aujourd'hui peu dignes d'être recherchées.

TILLEMONT, [*Louis-Sebastien* LE NAIN DE] Prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1637, mort en 1698; Eleve de *Nicole*, & plus savant que son Maître, quoique moins célebre.

Il est un des premiers Ecrivains qui ayent débrouillé parmi nous l'Histoire des Empereurs, & celle qu'il en a composée, est encore lue avec plaisir, malgré tous les Ouvrages qu'on a publiés depuis sur le même sujet. L'Auteur n'écrit que d'après les Historiens originaux, & une sage critique vient toujours à l'appui de ce qu'il avance. Il a d'ailleurs l'attention de citer à la marge les sources où il a puisé, attention indispensable à tout Ecrivain convaincu qu'en fait d'Histoire, il est plus essentiel de ne rien hazarder, que de savoir revêtir ses fausses conjectures des agrémens du style. Celui de M. *le Nain* est simple, méthodique & sans prétention, qualités qui ont dû coûter à cet Auteur plus qu'on ne pense.

Ses *Mémoires* pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers Siecles, sont écrits de la même maniere; c'est toujours le même ordre, la même netteté & la même exactitude.

TILLET, [*N.*] Directeur de la Monnoie à Troyes, mérite une place parmi les Auteurs véritablement utiles à leur patrie. Plusieurs Ouvrages sur les Grains, aussi instructifs que bien écrits, lui donnent des droits sur la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent aux avantages réels de la Société. Les Auteurs de ce mérite sont d'au-

tant plus estimables de s'attacher aux objets essentiels de nos premiers besoins, qu'ils sacrifient à l'utilité publique une célébrité qu'on n'accorde guères, dans ce Siecle frivole, qu'à des Auteurs frivoles. Mais les suffrages du Gouvernement & des Hommes sages, sont bien capables de les dédommager de la petite gloire qu'ils perdent, & qui ne vaut pas la satisfaction légitime que doit éprouver quiconque peut dire, *j'ai servi mes Concitoyens*.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE, [*N.*] Médecin de la Faculté de Caen, de l'Académie de Rouen, a fait plusieurs Ouvrages qui sont écrits d'un style élégant & facile, mais dans lesquels on voudroit plus de justesse dans les idées, & moins d'un certain enthousiasme, qui est plutôt celui de la singularité, que du génie. Dans *Amilec ou la Graine des Hommes*, on trouve une critique très-ingénieuse des ridicules des Artistes & des Savans, principalement des Physiciens, des Naturalistes, & de tous les faiseurs de systêmes. Ses plaisanteries sur les divers états de la vie, sont, à la vérité, aussi anciennes que ces états mêmes, mais elles sont renouvellées d'une maniere très-piquante & très-philosophique.

Nous ne parlons pas de ses autres Ouvrages,

qui annoncent également l'Ecrivain ingénieux, mais systématique.

TITON DU TILLET, [*Evrard*] Commissaire Provincial des Guerres, de plusieurs Académies de Province & des Pays étrangers, né à Paris en 1677, mort dans la même ville en 1762.

Peu d'Hommes ont eu un goût aussi vif pour les Lettres & les Arts, & ont été aussi jaloux de la gloire de ceux qui les ont cultivés. Notre Nation sur-tout excitoit, à cet égard, l'enthousiasme de M. *Titon*. L'ardeur de ce zèle lui inspira la noble idée d'élever un Parnasse, en bronze, destiné à immortaliser les plus illustres de nos Poëtes & de nos Musiciens. Il y consacra ses soins & des dépenses considérables. Si sa fortune lui eût permis de remplir son projet, il l'auroit fait exécuter en grand, dans une Place publique sur le modele qui est placé dans la Bibliothéque du Roi. Il ne s'est pas contenté d'accorder aux uns des Statuts, aux autres des Médaillons, dans la Description qu'il a donnée, en 1 vol. in-fol., de ce Monument patriotique, il a inséré un extrait de la vie, & donné le Catalogue des Poésies de ceux qu'il a jugé dignes d'y avoir place.

Cet Ouvrage est, sans contredit, ce que nous

avons de plus complet pour l'Histoire de nos Poëtes ; il faut avouer cependant que M. *Titon* auroit pu mettre plus de discernement dans le choix de ceux qu'il a gratifiés de l'apothéose : *Abeille*, *Baif*, *Colletet*, *Dalibrai*, *l'Etoile*, &c, ne devoient jamais s'attendre à figurer parmi ses Héros ; & la distinction cesse d'être flatteuse, quand elle est trop prodiguée.

Après tout, si cette indulgence peut paroître excessive aux yeux des Gens de goût, elle n'en fait pas moins d'honneur aux sentimens de M. *du Tillet*, qui ne s'est pas moins rendu estimable par ses vertus sociales, l'aménité de ses mœurs, la franchise de ses procédés, que par les services multipliés qu'il a rendus aux Gens de Letttres.

Tant de titres étoient plus que suffisans pour le mettre à l'abri des insultes de M. de *Voltaire*, qui devoit, en son particulier, lui savoir gré de l'avoir si bien partagé dans les honneurs qu'il a accordés à nos grands Poëtes ; mais la gloire ne le touche qu'autant qu'elle est exclusive, & M. *Titon* avoit assez de lumieres, de justice & de goût, pour lui préférer le grand *Rousseau*.

Les autres Gens de Lettres ont été plus reconnoissans. On feroit un gros volume, si l'on vouloit recueillir tous les Vers qui ont été composés à la louange de l'Auteur du Parnasse François.

Il suffit de rapporter un Distique Latin & un Quatrain, destinés à être mis au bas de son portrait. C'est ce qu'on a fait de plus court & de meilleur.

Vivere dent aliis Vates, tu Vatibus ipsis
Vivere das; Pindo vivis & ipse tuo.

* * *

Du Titon de l'antiquité,
A celui de nos jours, voici la différence;
L'un reçut & perdit son immortalité,
L'autre en jouit, & la dispense.

TORNÉ, [*Pierre-Anasthase*] Abbé, de l'Académie de Nancy, né dans le Diocèse de Tarbes.

On dit que ses *Sermons* ont eu du succès dans le débit; en ce cas, il est fâcheux pour leur Auteur qu'on les ait imprimés. Ecrits d'un style, tantôt maniéré, tantôt lâche, & toujours froid, l'Orateur y semble méconnoître le ton convenable aux différens sujets qu'il traite. L'Ecriture sainte & les Peres s'y trouvent perpétuellement fondus sans aucune citation, de maniere qu'il faut être très-versé dans la lecture des Livres saints & des Ouvrages des Peres, pour distinguer ce qui appartient à M. l'Abbé *Torné*. Il a beau, dans sa Préface, prévenir le Lecteur sur cette

ſingularité, ſon aveu ne le met point à l'abri de l'accuſation de *Plagiat*, parcequ'il prend ſoin de cacher juſqu'à quel point il l'a pouſſé. D'ailleurs, les morceaux qu'il a emprunté des ſources, ne ſont pas aſſez bien adaptés à ſon ſtyle, pour qu'on ne s'apperçoive pas d'une bigarrure qui déplaît à tout Lecteur délicat.

TOUCHE, [*Claude* GUYMOND DE LA] né en 1729, mort à Paris en 1760.

Une *Epitre à l'Amitié*, & quelques autres morceaux de ce genre, compoſent ſes Poéſies fugitives, & ſe font lire avec plaiſir, quoiqu'elles ne ſoient pas exemptes de défauts. Sa plus grande réputation vient de ſa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, Pièce qui eut un grand ſuccès, & qui eſt reſtée au Théâtre, malgré ſes endroits foibles & même vicieux. L'amour en eſt exclu, ce qui ſeroit une preuve du génie de l'Auteur pour le genre tragique, ſi les ſituations, qui ſont quelquefois touchantes, étoient plus naturelles & plus vraiſemblables, & la verſification moins dure & moins hériſſée. Il eſt difficile qu'une Tragédie ſoit bonne, avec des défauts auſſi eſſentiels. Cependant le Public revoit avec plaiſir celle-ci, parceque le ſujet en eſt beau; qu'il y a de l'action, une conduite aſſez réguliere;

que les ſentimens en ſont bien approfondis, & qu'il y regne en général un ton d'intérêt & de chaleur qui annonce de vrais talens. La Scène d'*Oreſte* & de *Pylade*, eſt de la plus grande nobleſſe & du pathétique le plus attendriſſant.

Ce jeune Poëte travailloit à une ſeconde Tragédie, lorſqu'une mort imprévue abrégea ſa carrière, qui auroit pu devenir plus glorieuſe que celle de ſes rivaux, s'il eût eu le tems de perfectionner ſon génie.

Il ne faut pas le confondre avec un Auteur du même nom, à qui nous devons une excellente Grammaire, intitulée, *l'Art de bien parler François*. Ce M. de *la Touche*, qui vivoit encore au commencement de ce Siecle, n'a pas été aſſez heureux pour trouver place chez aucun de nos Lexicographes. C'eſt ſans doute parcequ'il paſſa la plus grande partie de ſa vie en Hollande, où il s'étoit réfugié après la révocation de l'Edit de Nantes. Son Livre n'a pas laiſſé d'avoir beaucoup d'Editions. Il eſt le meilleur qu'on puiſſe mettre entre les mains des Etrangers qui voudront ſe perfectionner dans notre Langue.

TOUR, [*Bertrand* DE LA] Docteur de Sorbonne, de l'Académie de Montauban, né à Toulouſe.

Il y a beaucoup de choses foibles & négligées dans les quinze volumes de Sermons, de Panégyriques & de Discours Moraux, qu'il a donnés au Public. Son éloquence, pour être trop féconde, tombe quelquefois dans le puérile & dans le froid. On peut dire cependant que si cet Orateur eût donné plus de tems à ses Productions, il eût tiré un parti plus avantageux de ses lumieres & de ses talens, soit pour l'édification du Public, soit pour sa propre gloire.

Ses *Dissertations* sur des matieres de Littérature, offrent une infinité de remarques utiles & de choses très-bien vues, qui feroient plus d'effet, si le style en étoit moins incorrect & surtout moins diffus.

TOUR-DU-PIN, [*Jacques-François-René* DE LA] Prédicateur ordinaire du Roi, de l'Académie Royale de Nancy, mort en 1765, âgé de 44 ans.

L'impression, l'écueil ordinaire des Orateurs, n'a point nui à la réputation de ses Discours, que sa maniere de les débiter gâtoit un peu. Nous avons de lui quatre volumes de *Sermons*, & deux volumes de *Panégyriques*, qu'on ne proposera pas comme des modeles, mais qui peuvent lui donner un rang distingué parmi le petit nombre

de véritables Orateurs qu'a produit notre Siecle.
» Plans simples, & presque toujours pris dans
» le cœur du sujet; style facile, uni, coulant,
» assez concis, mais sans sécheresse, plus délicat
» que recherché, ne s'élevant qu'avec les choses
» qu'il traite, en n'empruntant jamais sa force
» que de l'énergie même des objets, & coloris,
» en général, aussi doux qu'égal; voilà, dit
» M. de *Querlon*, l'idée que nous donnerions
» de son genre «. Idée que nous adoptons avec d'autant plus de confiance, que le Journaliste a prononcé ce jugement après la mort de l'Auteur.

TOURNEMINE, [*René-Joseph* DE] Jésuite, né à Rennes, mort à Paris en 1739, âgé de 78 ans.

Son érudition étoit aussi étendue que variée. Il a fourni une quantité prodigieuse de *Dissertations* au *Journal de Trévoux*, dont les unes ont pour objet la Théologie, les autres la Morale, quelques-unes la Physique, & le plus grand nombre, différentes matieres de Littérature. Ces Dissertations ont enrichi pendant long-tems ce Journal, qui n'a pas toujours eu des Coopérateurs du même mérite.

Le P. *Tournemine* eut de grands démêlés avec le P. *Hardouin*, son Confrere, qui lui répondoit,

qu'il ne se levoit pas tous les jours à trois heures du matin pour dire ce que les autres ont dit.

TOURNEUR, [*Pierre* LE] Censeur de la Police, & Secrétaire général de la Librairie, né à Valognes.

Il a eu un mérite bien rare parmi les Traducteurs, celui de surpasser son original. *Les Nuits d'Young*, telles qu'il les a données dans notre Langue, sont préférées à l'Ouvrage Anglois. Peu de Livres ont eu autant de succès que celui-ci, & peu en ont été plus dignes. M. le *Tourneur* a eu le talent d'embellir, par une touche aussi vigoureuse que sublime, les moindres pensées du Poëte lugubre & énergique qu'il a traduit, mérite qui ne doit pas paroître médiocre aux yeux de ceux qui savent que la langue Angloise est supérieure à la nôtre, pour rendre les idées sombres, fortes & pittoresques.

M. le *Tourneur* a eu aussi l'honneur d'être couronné dans plusieurs Académies; mais ce n'est que la moindre partie de sa gloire.

TOURNEUX, [*Nicolas* LE] Chanoine de la Sainte Chapelle, né à Rouen en 1640, mort à Paris en 1689.

En 1675, il remporta le Prix de l'Eloquence, à

à l'Académie Françoise, par un Discours qu'il composa, dit-on, la veille du jour où l'on devoit examiner les ouvrages du concours. Cette Anecdote, quand elle ne seroit pas exacte, prouve au moins la grande idée que ceux qui le connoissoient, avoient de sa facilité. Ce talent d'écrire avec promptitude s'est annoncé dans plusieurs Ouvrages de Théologie & de Morale; dont quelques-uns ont été mis à l'*Index*; son *Année chrétienne*, entre autres, parcequ'elle laisse transpirer des opinions qu'il avoit puisées dans un commerce intime avec Messieurs de *Port-Royal*. Malgré cela, bien des Femmes d'une certaine dévotion, y sont encore attachées, par la raison qu'elles peuvent dire, avec encore plus de vérité que les Hommes,

Nitimur in vetitum, cupimusque negata.

TOURON, [*Antoine*] Dominicain, né à Graulhet, Diocèse de Castres, en 1686.

Ceux qui préférent l'agrément à l'utilité, le chercheroient en vain dans ses Ouvrages; mais ceux qui savent estimer les fruits d'un travail épineux, l'érudition bien digérée, présentée avec méthode & clarté, la trouveront dans son *Amérique chrétienne*, & dans son *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique.*

TOUSSAINT, [*François-Vincent*] Avocat, de l'Académie de Berlin, né à Paris, mort à Berlin en 1772, où il étoit Professeur de Belles-Lettres Françoises.

De tout ce qu'il a écrit [& le nombre de ses Productions est assez considérable] le seul Ouvrage qui lui ait donné de la célébrité, est son Livre des *Mœurs*; nouvelle preuve que la plûpart des Esprits de ce Siecle n'ont cru pouvoir se faire un nom qu'en s'écartant des routes ordinaires, & en débitant des systêmes opposés à toutes les idées reçues. Ce Livre fut accueilli par les Philosophes & condamné par le Parlement de Paris, aussitôt qu'il parut. Sous prétexte de donner des leçons de morale, l'Auteur y débite des maximes absurdes, & renverse le plus souvent les notions des vertus, les plus invariables dans leurs principes. Il est vrai que la philosophie de l'Ecrivain des *Mœurs* a sçu du moins respecter quelque chose. Elle n'a point attaqué, comme on l'a fait depuis, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'un Culte; elle ne s'est point élevée contre certains préceptes de la Morale chrétienne, tels que le pardon des offenses, &c; elle ne s'est point consumée en raisonnemens en faveur du suicide,

de l'adultère, de la vengeance; au contraire, elle a sçu conserver un caractère de modération, de respect, à l'égard du plus grand nombre des vertus religieuses & sociales; elle a même cela de particulier, qu'elle s'exprime avec une douceur & une onction si incompatibles avec la morgue philosophique. C'est pour cette raison que M. *Toussaint* a été honoré par les Beaux-esprits de sa Secte du nom de *Capucin*. L'expression est heureuse; mais ces Messieurs devroient savoir que si cet Auteur, réprouvé, parcequ'il est décent, honnête, raisonnable, dans la plûpart de ses sentimens, n'a pas mérité d'être célébré par eux, comme tant d'autres, il n'en a pas moins le mérite d'écrire d'une maniere bien supérieure aux Auteurs de *la Philosophie du bon sens*, du *Code de la Nature*, du *Christianisme dévoilé*, & de tant d'autres rapsodies aussi insupportables par l'extravagance des idées, que par la bisarre contexture du style.

TRISTAN L'HERMITE, [*François*] de l'Académie Françoise, né à Soliers, dans la Marche, en 1601, mort à Paris en 1655.

La Tragédie de *Mariamne* est la seule qui ait survécu à toutes ses Pièces dramatiques & à toutes ses autres Poésies. Cette Pièce est restée au

Théâtre, quoiqu'on s'empresse aussi peu de la représenter, que la *Mariamne* de M. de *Voltaire*, appellée par l'Abbé de *Pons*, *un cadavre couvert de perles*.

TRUBLET, [*Nicolas-Charles-Joseph*] de l'Académie Françoise & de celle de Berlin, Archidiacre & Chanoine de St. Malo, où il est né en 1697, & mort en 1770.

Il faut bien se garder de le juger d'après les plaisanteries de M. de *Voltaire*, & la répétition qu'en a fait M. *Palissot* dans ses Mémoires littéraires. M. l'Abbé *Trublet* n'est point un de ces Littérateurs médiocres que la Satyre soit en droit de décréditer. Pour connoître toute l'injustice de l'Auteur du *pauvre Diable* & de celui de la *Dunciade*, il ne faut que lire ses Ouvrages. Les *Essais de Morale & de Litterature* de cet Auteur sont remplis de réflexions vraies, solides, instructives, profondes; & toujours bien exprimées; il en est un très-grand nombre de fines & de délicates qui annoncent un bon Littérateur, un Critique habile, & un ingénieux Interprête du cœur humain. Son style est correct, pur, attachant, quoiqu'il soit par fois monotone & trop maniéré. Le plus grand défaut qu'on puisse reprocher à M. l'Abbé *Trublet*, c'est d'appuyer

trop long-tems sur une même pensée, & de la retourner en trop de façons différentes, défaut qui prouve l'injustice des traits lancés contre sa stérilité & son peu d'imagination.

Si la réputation des Littérateurs estimables dépendoit du caprice & du ressentiment d'un esprit satyrique, il n'y auroit aucun mérite à l'épreuve d'une Epigramme ingénieusement tournée, & les railleurs deviendroient eux-mêmes la victime des armes qu'ils auroient aiguisées contre leurs ennemis; mais les talens triomphent toujours de ces injustes attaques.

On a reproché à M. l'Abbé *Trublet* d'avoir parlé trop souvent de M. de *Fontenelle*, & d'avoir poussé l'enthousiasme trop loin à l'égard de ses ouvrages. Il est vrai qu'il eût dû être plus modéré; mais il faut distinguer les égaremens du goût, de ceux des sentimens: M. de *Fontenelle* fut toujours son ami, après avoir été son maître. Si un excès peut être pardonnable & même glorieux, c'est celui de la reconnoissance.

1. TURPIN, [*F. H.*] ancien Professeur en l'Université de Caen, né en 17..

Aucun de nos Biographes n'a poussé plus loin le talent de traiter l'Histoire & de répandre de l'intérêt sur les plus petits détails. La *Vie du*

grand Condé, & celle *du Maréchal de Choiseuil*, qu'il a publiées pour faire suite aux *Vies des Hommes illustres de France*, sont écrites de maniere à faire regretter qu'il n'ait pas continué cette carrière, dans laquelle il est véritablement supérieur. Nous connoissons peu d'Ecrivains parmi nous, qui soient plus en état de manier un sujet historique, sur-tout en matiere de Biographie. Les deux Ouvrages dont nous venons de parler, ont une marche libre, noble, qui prouve que l'Auteur a sçu se rendre maître des événemens, & les disposer de la façon la plus propre à faire effet. Tout y est écrit d'un ton qui répond à la noblesse de l'ordonnance; le style en est grave, vigoureux, plein de chaleur, de correction & de clarté. Les réflexions n'y sont point parasites; elles naissent du sujet, & n'occupent le Lecteur, qu'autant qu'il faut pour l'éclairer, & répandre de la variété dans la narration. En un mot, les actions des plus grands Hommes acquierent, sous sa plume, un nouveau degré d'intérêt & d'admiration.

L'*Histoire du Gouvernement des anciennes Républiques* annonce les mêmes talens; mais il s'en faut bien que cet Ouvrage soit comparable aux deux précédens. Il paroît trop avoir été écrit à la hâte; les faits n'y sont pas assez bien présentés, les observations y sont confuses & mal digérées

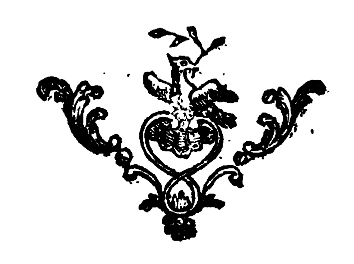
On y remarque cependant en plusieurs endroits la touche du Peintre du *grand Condé*.

Le défaut de M. *Turpin* est de soigner trop peu ses Ecrits. On diroit qu'il travaille moins pour la gloire, que pour satisfaire l'avidité des Libraires. Quand on a d'aussi grands talens que cet Ecrivain, il est permis & même nécessaire d'ambitionner des succès durables. Le moyen d'y parvenir, est de tendre à la perfection, de ne s'attacher qu'au genre pour lequel on a des dispositions plus marquées; & nous ne craignons pas d'assurer, que M. *Turpin* est d'autant plus coupable envers les Lettres, qu'il est plus en état de leur faire honneur par les ressources qu'annonce son esprit.

2. TURPIN DE CRISSÉ, [*N.* LANCELOT, Comte DE] Maréchal de Camp, Inspecteur général de Cavalerie & de Dragons, des Académies de Berlin & de Nancy, né à Héronville, dans la Beauce, en 17..

Le goût des Lettres a fait d'abord ses délassemens, & il l'a consacré ensuite à l'Art auquel il s'est particuliérement attaché. Après avoir donné au Public, en société avec M. *Castillon*, les *Amusemens philosophiques & littéraires de deux Amis*, où la Poésie & la Prose sont judicieuse-

ment & agréablement entremêlées, il a composé un *Essai sur l'Art de la Guerre*, auquel on ne peut reprocher que la modestie du titre. Autant qu'il nous est permis d'en juger, ceux de sa profession y reconnoîtront un Militaire versé dans les opérations de la Guerre, & tout le monde un Citoyen plein de respect pour la Religion, d'amour pour son Prince, & de zèle pour l'humanité. Ses *Commentaires sur Montecuculli* sont de nouvelles preuves de ses lumieres, & ont été accueillis avec distinction par plusieurs Puissances de l'Europe.



V.

VADÉ, [*Jean-Joseph*] né à Ham, en Picardie, en 1720, mort à Paris en 1757.

Il est inventeur du genre poissard, dans lequel il est à souhaiter qu'il n'ait pas beaucoup d'Imitateurs. Cette tournure d'esprit peut avoir son agrément, mais le goût en passe vîte, & il n'est pas à propos que la Nation préfére ces Productions légeres à des Ecrits plus utiles & plus conformes à son génie. On doit cependant rendre justice à M. *Vadé*; quelques-uns de ses Opéra bouffons, un grand nombre de ses Chansons, & sur-tout de ses Vaudevilles, fourmillent de traits de naïveté, de finesse, de gaieté, & ont par-dessus tout une tournure qui peut plaire à l'esprit, dans des momens de délassement. Ce qu'il a de plus estimable, c'est d'avoir apprécié son talent ce qu'il valoit; il regardoit ses Ouvrages avec tant d'indifférence, qu'il ne prit jamais aucun soin de les recueillir; ils n'ont paru qu'après sa mort, réunis en quatre volumes, avec un Avertissement très-mal écrit, & qui ne ressemble en rien au génie de l'Auteur.

Il ne faut point attribuer à M. *Vadé* les Contes que M. de *Voltaire* a publiés sous son nom ; ils pourroient faire honneur à son esprit, mais ils en feroient peu à ses mœurs.

VAILLANT, [*Jean* FOY] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Beauvais en 1632, mort en 1706; Zélateur intrépide pour les Monumens de l'antiquité. Il entreprit plusieurs courses, s'exposa à beaucoup de dangers, souffrit bien des fatigues, pour augmenter ses connoissances. Les Ouvrages qu'il a laissés sur les Médailles, tous écrits en Latin, ont servi & peuvent servir encore à éclaircir plusieurs points d'Histoire.

Il ne faut pas oublier que, se trouvant sur le point d'être dépouillé par des Corsaires, il avala plusieurs Médailles d'or, pour les soustraire à l'avidité de l'ennemi. C'est porter un peu loin la passion *numismatique*.

VAISSETTE, [*Dom-Joseph*] Bénédictin, né à Gaillac, en Agénois, en 1685, mort à Paris en 1756.

Il a publié une *Histoire de Languedoc*, en cinq vol. in-fol., Ouvrage qui suppose non-seulement les recherches les plus profondes & les

plus multipliées, mais encore le talent de les présenter avec méthode & clarté. Quoique le style n'en soit ni noble, ni élégant, il ne laisse pas d'être supérieur à celui de la plupart des Histoires publiées par ses Confreres, car il est net, coulant, précis, & toujours égal. Les Notes que l'Auteur a placées à la fin du dernier volume, sont autant de Dissertations courtes & lumineuses, propres à répandre un grand jour sur plusieurs parties de l'Histoire de France.

Les autres Ouvrages de *Dom Vaissette* sont une *Géographie universelle*, peu recherchée, & un *Abregé de l'Histoire de Languedoc*, en 6 volumes in-12. Puisqu'il s'étoit proposé de donner, dans cet *Abregé*, la substance de sa grande Histoire, il auroit dû avoir plus d'attention à n'y faire entrer que les événemens principaux, en les réduisant à une juste étendue; au lieu que s'étant laissé aller à l'envie de ne rien omettre, les faits y sont accumulés, & ne forment qu'une énumération qui rend cet Abregé assez semblable à une Table des Matieres.

VALINCOUR, [*Jean-Baptiste-Henri* DU TROUSSET DE] Secrétaire général de la Marine, de l'Académie Françoise & de celle des Sciences, né en 1653, mort à Paris en 1730.

La Satyre que *Boileau* lui a adressée, a plus contribué à sauver son nom de l'oubli, que ses propres Ouvrages. Il a cependant fait d'excellentes *Observations sur l'Œdipe de Sophocle*, & une *Critique* très-estimable *de la Princesse de Clèves*. Outre cela, il fut décoré du titre d'Historiographe de France par *Louis XIV*, qui le chargea lui-même de continuer son Histoire, commencée par *Racine* & *Boileau*. Cet Ouvrage n'a point paru. Il fut, dit-on, dévoré par les flammes, dans un incendie, qui consuma la maison de l'Auteur, à St. Cloud. On ne sait si l'on doit s'affliger de cette perte; car, par une bisarrerie assez marquée, les meilleures Histoires de la Nation ont toujours été composées par ceux qui n'en étoient pas expressément chargés. Quoi qu'il en soit, M. de *Valincour* vit ses travaux & sa Bibliothéque, périr avec une fermeté digne des anciens Philosophes. *Je n'aurois guère profité de mes Livres*, dit-il alors, *si je n'avois appris à m'en détacher*.

VALLEMONT, [*Pierre* LE LORRAIN, plus connu sous le nom DE] Abbé, né en 1649, mort en 1721.

Un pitoyable Ouvrage sur la plus chimérique matiere, *la Philosophie occulte* ou *Traité de la*

Baguette devinatoire, lui fit une grande réputation, dans son tems. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est de voir qu'aujourd'hui, où la Physique est éclairée par tant de bons Ouvrages, on soit encore attaché à ces idées merveilleuses que les expériences ont cent fois démenties : on ne cesse de faire de nouvelles Editions de l'Ouvrage de l'Abbé de *Vallemont*, ce qui prouve que les rêveries les plus absurdes sont toujours assurées de trouver des Partisans.

Le P. le *Brun*, Oratorien, a réfuté cet Ouvrage.

VALLIER, [*François-Charles*] Comte du *Saussay*, des Académies d'Amiens & de Nancy, né à Paris.

Il a cultivé la Poésie avec assez de succès, pour mériter le suffrage de ceux qui estiment plus le fonds des choses, que la maniere de les exprimer. Quoiqu'il y ait beaucoup de négligences dans ses petits Poëmes & dans ses Epitres, le talent y jette de tems en tems des étincelles qui prouvent qu'avec un peu plus de culture, sa Muse pourroit acquérir un style plus continûment poétique & plus élégant. On peut en juger par le début de son *Epitre aux Grands*.

Grands du Siecle, écoutez ; fiers de vos avantages ;
Prétendez-vous par eux asservir nos hommages ?
Pour vivre indépendans, croyez-vous être nés ?
La naissance a des droits, mais ses droits sont bornés.
Que l'équité les regle, on s'empresse à s'y rendre ;
On se plaît à vous voir, on aime à vous entendre,
On applaudit aux traits qui vous font respecter ;
Mais notre hommage est libre, il le faut mériter.
Nous avons tous le droit d'éclairer vos foiblesses :
Vos vices sont nos maux, vos vertus nos richesses ;
Vous en devez un compte à la patrie, au Roi,
Au moindre Citoyen qui le demande, à moi, &c.

Le reste de cette Epitre est plein de morale. L'Auteur semble s'être plus attaché au sentiment, à la raison, à la saine Philosophie, qu'aux ornemens & à une élégance recherchée.

VALMONT DE BOMARE, [*N.*] des Académies de Clermont, de Caen & de Rouen.

Le succès de son *Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle* a l'avantage d'être appuyé sur l'utilité. C'est rendre de vrais services aux Hommes, que de les instruire également, & sur ce qui leur est nécessaire, & sur ce qui est capable de les intéresser & de les amuser. L'Ouvrage de M. de *Valmont* a ce double mérite, qui lui assure cette louange d'*Horace* :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

1. VALOIS, [*Marguerite* DE] Reine de Navarre, fille de *Charles d'Orléans*, Duc d'Angoulême, sœur de *François I*, née à Angoulême en 1492, morte dans la Bigorre en 1549.

On lui donnoit le surnom de dixieme Muse à cause de son esprit, & de quatrieme Grâce à cause de sa beauté. C'est ainsi qu'on prodiguoit la louange, dans un tems où l'on ne savoit louer que par allusion ou par comparaison. Nos Complimenteurs modernes sont souvent dans le même usage, & ce qui a été dit dans le quinzieme Siecle, se répéte encore au dix-huitieme, peut-être avec plus de fadeur.

Marguerite de Valois étoit cependant en droit de prétendre aux éloges de ses Contemporains ; ses Ouvrages annoncent de l'esprit & des talens qui devoient plaire, dans les premiers jours de notre Littérature. D'ailleurs, elle protégea les Lettres, & on ne peut la blâmer que de n'avoir pas toujours fait un bon choix dans les Auteurs qu'elle soutenoit par ses bienfaits & par son crédit. Son *Heptameron* est le seul de ses Ouvrages qui se soit soutenu jusqu'à nous. On dit qu'il ne faut pas lui imputer ceux de ses Contes, qui sont trop libres. Nous adoptons volontiers ce sentiment. Il ne seroit pas glorieux, pour les mœurs

de cette Princeſſe, d'avoir fourni à *la Fontaine* le ſujet du Conte de la *Servante juſtifiée.*

2. VALOIS, [*Henri* DE] Hiſtoriographe de France, né à Paris en 1603, mort dans la même ville en 1676; Savant habile, & un des meilleurs Critiques du Siecle dernier.

Il a traduit, du Grec en Latin, l'*Hiſtoire eccléſiaſtique d'Euſebe*, à laquelle Traduction il a joint d'excellentes Remarques. On a de lui une édition d'*Ammien Marcellin*, dont le texte avoit été défiguré & corrompu, & qu'il a rétabli dans ſon entier, & enrichi de Notes pleines d'érudition, de diſcernement & de goût. Cet Ouvrage fut d'autant plus accueilli du Public, que les antiquités, les loix, les uſages & les mœurs privées des Romains, n'avoient encore été expliqués que d'une maniere confuſe & peu inſtructive. M. de *Valois* répandit un jour lumineux ſur tous ces objets, en quoi il s'eſt rendu plus utile, qu'une foule d'autres Compilateurs qui ont augmenté le nombre des Livres, ſans augmenter celui des connoiſſances.

Ce qui pourroit diminuer le mérite de cet Auteur, c'eſt qu'il l'apprécioit trop lui-même. La ſcience, l'érudition & l'amour du travail, ſont des titres à l'eſtime publique; mais ces avantages ne

ne sont pas capables de justifier l'orgueil qui le dominoit & qui transpire souvent dans ses Ouvrages. Son frere même ne pouvoit lui pardonner ce travers, comme on peut en juger par ce qu'il dit de lui, dans l'Histoire de sa vie.

» Quand il avoit communiqué à quelqu'un la
» moindre chose, concernant les Belles-Lettres
» ou quelqu'autre Science, il vouloit non-seule-
» ment qu'on lui en sçût gré, mais même qu'on
» lui en témoignât une reconnoissance publique
» dans les Livres qu'on publioit, & qu'on le fit
» toujours avec de grands éloges .... Quand il
» voyoit dans les Ecrits des autres quelques-unes
» de ces pensées qu'il s'imaginoit sottement ve-
» nir de lui, il se mettoit en colère de ce qu'on
» ne lui en rendoit point l'hommage, ou de ce
» qu'on ne chantoit point ses louanges comme il
» le demandoit .... Il étoit d'ailleurs fort avare
» d'éloges. Il louoit peu & blâmoit beaucoup;
» il aimoit fort à censurer les Ecrits d'autrui,
» & ne pouvoit souffrir qu'on trouvât la moindre
» chose à redire aux siens «.

Le portrait est naïf, mais il ne doit pas paroître suspect, après un témoignage aussi recevable: Il faut donc conclurre que la vaine gloire, écueil ordinaire des talens, n'a jamais produit que l'odieux ou le ridicule, & qu'il seroit à souhaiter

que les exemples n'en fussent pas trop multipliés pour l'honneur des Lettres & le véritable intérêt des Auteurs.

3. VALOIS, [*Adrien* DE] frere puîné du précédent, Historiographe de France, & savant Critique, comme lui, mais plus modeste. Notre Histoire lui a de grandes obligations, non pour l'avoir écrite en Latin, mais pour avoir sçu bien débrouiller le cahos de la Chronologie, & sur-tout pour avoir publié une excellente *Notice des Gaules*, dont les Historiens, qui l'ont suivi, ont tiré de grandes lumieres.

VANIERE, [*Jacques*] Jésuite, né dans le Diocèse de Beziers en 1664, mort à Toulouse en 1739; est un des Poëtes Latins qui a le mieux saisi la maniere & le ton de *Virgile*, dans le genre pastoral. Son premier Ouvrage fut un Poëme, intitulé *Stagna*. Celui qui a pour titre *Columba*, parut un an après, & fit dire au célebre *Santeuil*, *que ce nouveau venu les avoit tous dérangés sur le Parnasse*. Mais le Chef-d'œuvre de son génie, vraiment singulier pour la Poésie Latine, est le *Prædium rusticum*, traduit dans toutes les Langues, & qui fait sur-tout les délices des Allemands & des Anglois. Les Savans de ces deux

Nations ne craignent pas de le comparer aux Géorgiques de *Virgile*.

Non-seulement le P. *Vaniere* nous a laissé des modeles, mais il a encore contribué à faciliter aux Jeunes-gens le goût de la bonne Latinité, par un *Dictionnaire poétique*, aussi généralement estimé, que généralement utile. M. de *Voltaire* & M. *d'Alembert*, qui pensent trop souvent d'après ce Poëte, ont beau dire qu'on doit s'attacher à sa Langue, & renoncer aux Langues mortes, dans lesquelles, selon eux, il est impossible de bien écrire; ils ont oublié, sans doute, que c'est en étudiant la Langue de *Virgile*, d'*Horace*, de *Cicéron* & de *Tacite*, celle d'*Homere*, de *Sophocle*, de *Démosthene* & de *Thucidide*, qu'on peut se former le goût, pour bien écrire dans la sienne. Le même Siecle, qui a vu naître *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Despréaux*, *la Fontaine*, a produit aussi *Cossart*, *Rapin*, *Commire*, *Santeuil*, *Huet*, & ces Auteurs ne sont pas, nous osons le dire, ceux dont la réputation est la moins étendue, & sera la moins durable. *Rapin*, *Huet*, *Santeuil*, ont même aussi bien écrit en François qu'en Latin, preuve que l'étude d'une Langue ne nuit point à la perfection de l'autre. Faudra-t-il donc que les jeunes Littérateurs s'en tiennent à la lecture des Auteurs nationaux?

Sera-ce en se nourrissant du style ampoulé de la Philosophie, ou de la frivole légereté de quelques-uns de nos Ecrivains, qu'ils apprendront à devenir véritablement éloquens ? Sera-ce dans la plûpart de nos Tragédies modernes, qu'ils puiseront cette force tragique, cette élévation, ce naturel, cette belle simplicité, qui sont les parties essentielles de l'Art ? Sera-ce enfin dans ce Siecle qu'ils trouveront des modeles ? & les dégoûter de l'étude des Anciens, n'est-ce pas vouloir anéantir la saine & belle Littérature ? A la bonne-heure, qu'on n'écrive point en Latin, quand on ne pourra tout au plus atteindre qu'au style des Philosophes, qui, dans les trois âges de la Littérature, a été la premiere époque de la dépravation des Lettres, ainsi qu'il commence à l'être dans celui-ci ; mais quand on pourra approcher des Auteurs, faits pour être les modeles de tous les tems, ce sera un nouveau genre de gloire qu'on répandra sur sa patrie.

VARILLAS, [*Antoine*] né à Gueret, dans la haute Marche, en 1624, mort en 1696.

La fureur de sacrifier l'essentiel à l'accessoire, le desir de bien dire, plutôt que celui de dire vrai, lui ont obtenu le premier rang parmi les Historiens infidéles. Il convenoit lui-même que

de dix traits, insérés dans ses Ouvrages, il en avoit appris neuf dans la conversation, vrai moyen de hazarder bien des choses, & de rencontrer rarement la vérité. Son *Histoire de France* commence à *Louis XI*, & finit à *Henri III*. S'il eût été aussi véridique, qu'il est élégant, cet Ouvrage seroit un de nos meilleurs morceaux historiques. Le discrédit de *Varillas* n'a pas été capable de rendre quelques-uns de nos Historiens plus réservés sur les Anecdotes & la Tradition. M. de *Voltaire*, entre autres, semble l'avoir choisi pour modele, dans son *Siecle de Louis XIV*, sur-tout, où il cherche plutôt à amuser qu'à instruire.

Varillas a fait encore quelques autres Ouvrages, dont le plus connu est l'*Histoire des Hérésies*, très-peu exacte, & que *Ménage* appelloit avec raison, *une Histoire pleine d'Héréfies*.

VASSOR, [*Michel* LE] d'abord Oratorien, puis Protestant, mort en 1718, âgé de soixante & dix ans.

Après avoir composé un excellent *Traité* en faveur de la Religion Catholique, il apostasia, & se retira à Londres, où il publia une *Histoire de Louis XIII*, en 20 volumes. Cette Histoire fut d'abord recherchée à cause des satyres, des

traits singuliers, des anecdotes scandaleuses, & des hardiesses de tout genre, qu'elle contient. Aujourd'hui, personne ne daigne la lire, parce-que le défaut de véracité y est encore surpassé par ceux du style, qui est diffus, inexact, & plein d'inutilités.

VAVASSEUR, [*François*] Jésuite, né dans le Diocèse d'Autun, en 1605, mort à Paris en 1681.

L'élégance & la noblesse du style n'ont pu sauver de l'oubli ses Poésies Latines, qui manquent de verve & d'imagination, qualités absolument nécessaires à un Poëte pour vivre dans la postérité. Ses Ouvrages en Prose, aussi en Latin, sont plus estimés, & ses deux Traités, l'un de l'*Epigramme*, l'autre *de Ludrica dictione*, c'est-à-dire, du style burlesque, ont mérité le suffrage des Gens de goût. Le Dissertateur y paroît plein de sagacité, & habile Critique. Dans le dernier sur-tout, il s'éleve, avec raison, contre cette manie de basse plaisanterie, qui ne sauroit être qu'un triste reste de la barbarie où nous avons vécu si long-tems. Les Anciens ont toujours dédaigné ce genre, parcequ'ils ne s'attachoient qu'au vrai, au naturel, & au bon. Le P. *Vavasseur* a été le premier qui ait eu le bon esprit de

sentir les travers du Burlesque, & le courage de l'attaquer, dans le tems où il étoit le plus en vogue.

VAUGELAS, [*Claude* FAVRE, Seigneur DE] de l'Académie Françoise, né à Bourg-en-Bresse, en 1545, mort en 1650.

Son nom est consacré parmi les Grammairiens, & il a été, & est encore aujourd'hui, par un reste de vénération, un oracle décisif, en matiere de langage. Quoique la plûpart de ses *Remarques* soient devenues inutiles, par les progrès de la Langue, dont la perfection s'est trouvé fixée, après lui, dans les bons ouvrages du Siecle de *Louis XIV*, elles peuvent encore être très-instructives, & ceux qui ont voulu écrire sur la Grammaire, l'ont regardé comme un Auteur fondamental.

On dit qu'il consacra trente ans à sa *Traduction de Quinte-Curce*; c'est beaucoup dire : cette Traduction, ainsi que la maniere dont elle est traitée [quoique estimable] ne sembloient pas exiger un travail aussi long. Il en est peut-être des scrupuleux, en matiere de langage, comme de ceux qui le sont, en toute autre chose : ils doutent long-tems, ils hésitent sans cesse, & ne se décident que par nécessité. On ne peut, malgré cela,

refuser à *Vaugelas* la gloire d'avoir été un des premiers qui ait donné, dans notre Langue, un Ouvrage écrit avec correction & pureté.

Quelques Critiques se sont plaint de ne pas trouver, dans son style, cette politesse & ces graces, le but actuel de nos Ecrivains; mais quand il ne seroit pas injuste de lui reprocher d'avoir manqué de ces qualités, qui n'existoient pas encore, nous doutons qu'elles soient préférables à cette noblesse simple & naturelle, à cette aisance moëlleuse & toujours soutenue, qui caractérisent sa Traduction & tous les Ecrits qui ont paru quelque tems après lui. A force de vouloir polir notre Langue, il est aisé de s'appercevoir qu'on l'a appauvrie & énervée. Nous avons perdu une infinité de tours & d'expressions qui n'ont pas été remplacés. Le seul moyen de réparer la décadence de la Langue, & de la fixer, seroit d'en revenir aux bons Auteurs du Siecle de *Louis XIV*, & d'y renvoyer nos Ecrivains, afin de les prendre pour modeles; mais ce sont ces Auteurs qu'ils s'attachent à dégrader avec le plus d'acharnement.

VAUVENARGUES, [*N.* Marquis DE] Capitaine au Régiment du Roi, mort en 1747, âgé de vingt-huit ans.

Son *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain* est bien éloignée d'annoncer, comme l'a dit M. de *Voltaire*, dans son Eloge funèbre des Officiers morts dans la Guerre de 1741, *un prodige de vraie philosophie & de vraie éloquence; la profondeur & la force du génie*, &c; on peut y reconnoître tout au plus un esprit disposé à la réflexion, capable de se former par l'étude; mais qui a besoin de plus de maturité pour rectifier ses idées & fortifier son style. En effet, il faudroit être bien aveugle, pour ne pas s'appercevoir que la répétition des jugemens portés cent fois sur nos plus grands Poëtes, les critiques minutieuses qu'il se permet sur les Ouvrages de *Corneille* & de *Rousseau*, l'appareil qu'il s'efforce de donner à des vérités connues de tout le monde, l'air d'importance qu'il attache aux plus petits objets, les détails mesquins auxquels il s'abandonne dans sa Préface, sont des preuves très-certaines que son mérite n'est rien moins que supérieur, & que son Panégyriste [comme nous l'avons remarqué ailleurs *, à ce même sujet] est aussi partial & aussi peu modéré dans

---

* Dans le *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses Ouvrages, & de Mémoires à l'Histoire de sa Vie.*

ses éloges, qu'il est injuste & outré dans ses critiques.

VELY, [*Paul-François*] Abbé, né à Crugni, en Champagne, en 1709, mort en 1759.

Avant lui, presque toutes les Histoires de France étoient moins l'Histoire de la Nation, que le recueil des fastes particuliers de nos Rois. Toute l'attention des Historiens s'étoit fixée vers le Trône, & leur plume ne s'exerçoit avec complaisance, que lorsqu'il s'agissoit de décrire des sieges, des batailles, des négociations, des traités. Une chaîne continuelle de généalogies, de noms de Princes, destinés par leur peu de mérite à ne servir qu'à établir les dates de la Chronologie; des portraits de Généraux, de Ministres, tracés d'imagination, sans aucune vraisemblance; l'Esprit de Parti toujours prompt à répandre la louange & le blâme, sans aucun discernement, formoient le tissu principal de leur narration. La mémoire seule pouvoit s'enrichir par les faits, l'esprit y acquéroit peu de lumieres, les mœurs y gagnoient encore moins.

Dans ces tableaux secs & arides qu'on nous présentoit, l'Abbé *Vély* a senti, plus que tout autre, que l'Histoire doit être un cours d'instruction, où les plus petits détails ne sont point déplacés,

quand ils peuvent contribuer à intéresser le cœur & à augmenter les connoissances. C'est pourquoi, sans négliger les événemens principaux, il s'est attaché, dans son *Histoire de France*, à suivre l'Esprit humain dans sa marche, à développer les progrès successifs des vices & des vertus, les changemens opérés dans le caractère & les usages de la Nation, les principes de nos libertés, les sources de la Jurisprudence, l'origine des grandes dignités, l'institution des divers Tribunaux, l'établissement des Ordres religieux & militaires, l'invention des Arts, & tout ce qui peut avoir rapport à ceux qui les ont cultivés & perfectionnés.

On sait qu'il n'a laissé que huit volumes, & que son travail ne s'étend guère au-delà des deux premieres Races de nos Rois. Cette partie de notre Histoire étoit, sans contredit, la plus séche & la plus rebutante, soit par l'obscurité des matériaux, soit par l'ingratitude des matieres. Il a sçu cependant la traiter de la maniere la plus intéressante, en la rapprochant, en quelque sorte, de nous; en y découvrant les révolutions de nos mœurs; en opposant, avec autant de justesse que de précision, les usages actuels à ceux de l'ancien tems; en donnant, aux matieres qu'il présente, une netteté, un ordre, un esprit de chaleur & de vie qui

subjugue l'attention, & grave profondément les objets dans la mémoire.

Peut-être a-t-on eu raison de lui reprocher trop de penchant à la critique, trop d'affectation à combattre certaines traditions accréditées par la multitude des témoignages, trop de facilité à tourner les textes à l'appui de ses idées, trop de complaisance dans les tableaux qu'il trace des abus qui lui déplaisent, trop d'amertume dans les censures; mais, en convenant de quelques-uns de ces défauts, il n'en est pas moins vrai, que si une plus longue carrière lui eût permis d'exécuter l'Ouvrage en entier, il auroit eu la gloire de nous avoir laissé une Histoire aussi estimable, par la recherche des faits, leur ordonnance & leur variété, que par le mérite du style, qui est simple, aisé, naturel & piquant, sans jamais s'éloigner de l'élégance & de la pureté, qui sont le partage d'un excellent Ecrivain.

VERDIER, [*Antoine* DU] Seigneur de Vau-privat, né à Montbrison en 1544, mort en 1600; laborieux Compilateur sans jugement & sans méthode, qui n'a pas laissé de se rendre utile, en son tems, par sa *Bibliothéque des Auteurs François*, qui n'est aujourd'hui d'aucune utilité.

VERGIER, [*Jacques*] Commiſſaire de la Marine, né à Lyon en 1657, mort aſſaſſiné, à Paris, en 1720.

Il eſt celui de tous les Imitateurs de *la Fontaine*, dans le genre des Contes, qui a le plus approché de ſon modele. Il s'en faut cependant de beaucoup qu'on puiſſe le comparer à ce Conteur inimitable. Son ſtyle eſt ſimple, naïf, ſouvent élégant, mais plus ſouvent foible & proſaïque. On peut lui pardonner ſes négligences dans une ſorte d'ouvrages où il eſt dangereux de plaire. *Vergier*, en écrivant ſur des ſujets ſemblables à ceux de *la Fontaine*, a conſervé beaucoup moins de réſerve & de décence; ce qui doit ſuffire pour engager les Jeunes-gens à éviter une lecture, où leur eſprit gagneroit peu, & où leur cœur perdroit beaucoup.

VERNET, [*Jacob*] Miniſtre & Profeſſeur en Théologie, à Geneve, ſa patrie, né en 1698; Auteur d'un *Traité de la vérité de la Religion*, d'un *Abregé d'Hiſtoire univerſelle*, des *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois*, & de quelques autres Ouvrages peu connus, peu eſtimés, & qui méritent peu de l'être. Ils ſont écrits d'un ſtyle lourd, inexact, plein d'incohérences, & n'ont

d'autre mérite que celui de l'érudition. Si M. *Vernet* est Auteur, comme on l'assure, de l'Epitaphe, en style lapidaire, du P. *Hardouin*, on peut dire que c'est là son meilleur ouvrage. Ses démêlés, avec M. de *Voltaire*, lui ont donné une espece de célébrité dans les Lettres, qu'il n'eût jamais acquise par ses Ecrits.

VERTOT D'AUBŒUF, [*René-Aubert* DE] Abbé, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né en Normandie en 1655, mort à Paris en 1735.

Peu d'Historiens, dans toutes les Langues, ont possédé plus éminemment l'art d'attacher le Lecteur, de captiver son esprit, & de l'intéresser à son sujet. L'*Histoire des Révolutions de Portugal* a une marche presque épique, & seroit un vrai chef-d'œuvre, si l'Auteur eût été plus difficile dans le choix des Mémoires sur lesquels il a travaillé. Celle *des Révolutions de Suéde* n'est pas à l'abri du même reproche. Le meilleur Ouvrage de l'Abbé de *Vertot* est, sans contredit, l'*Histoire des Révolutions Romaines*; le style en est noble, élégant; la narration rapide & pleine de chaleur; les portraits en sont intéressans, quoique tracés, la plûpart, d'imagination; les réflexions naturelles, mais peu profondes.

Il paroît que le génie de cet Ecrivain avoit besoin d'être ému par l'idée des événemens extraordinaires ; c'est pourquoi il n'est vraiment supérieur, que lorsqu'il traite les changemens subits arrivés dans les Gouvernemens. Son *Histoire de Malthe*, quoique abondante en rapports avec ses objets favoris, n'a plus la même vigueur ni le même intérêt, dès qu'il est question d'entrer dans des détails ordinaires. La négligence du style, en plusieurs endroits, fait assez sentir que son Auteur n'étoit pas fait pour les ouvrages de longue haleine.

On se souvient de cette anecdote, qui prouve si fort combien l'Abbé de *Vertot* étoit peu scrupuleux sur la vérité des circonstances, quand elles pouvoient contribuer à l'agrément de son style. On lui avoit promis des Mémoires sur un siege qu'il avoit à décrire ; on tarda à les lui envoyer ; *je n'en ai plus besoin*, dit-il quand on les lui apporta, *mon siege est fait.*

VIGENERE, [*Blaise* DE] Secrétaire de *Henri III*, né dans le Bourbonnois en 1522, mort à Paris en 1596 ; Traducteur médiocre, mais littéral, des *Commentaires de César*, de l'*Histoire de Tite-Live*, & de quelques autres Auteurs Latins. Les Traductions postérieures ont fait

oublier les siennes ; & ses Notes, instructives & curieuses, ont enrichi les autres Traducteurs ; qui se sont bien gardés de faire connoître l'obligation qu'ils lui avoient.

VIGNE, [*Anne* DE LA] de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, née à Vernon, en Normandie, morte en 1684.

Ses talens singuliers pour la Poésie, auroient pu être perfectionnés par le tems, si la mort ne l'eût enlevée aux Muses à la fleur de son âge. Ce qui nous reste de ses Ouvrages, est très-propre à faire regretter ceux qu'elle auroit pu composer. La vivacité de son esprit & la force de son imagination, rendoient son style pittoresque. Un seul trait lui suffisoit pour peindre une action ; cette belle Strophe, sur le passage du Rhin, en est la preuve.

Mais à sa valeur extrême,
Le Rhin semble s'opposer,
Le Rhin, où *César* lui-même
N'osa jamais s'exposer.
Le Roi parle : à sa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit nager nos Guerriers ;
Et leur ardeur est si vive,
Que déjà sur l'autre rive,
Ils ont cueilli les lauriers.

VILLARET,

VILLARET, [*Claude*] d'abord Comédien, puis Secrétaire de la Pairie, né à Paris en 1715, mort en 1766; Continuateur de l'Histoire de France, commencée par M. l'Abbé *Véli*, & qui est à son Prédécesseur, ce que *Séneque* est à *Cicéron*. Il a suivi, de son mieux, le plan qui lui étoit tracé, mais il n'a pas eu, comme son Modele, l'art de fondre avec adresse ses recherches dans la narration. Sa maniere de narrer est trop oratoire, ou, pour mieux dire, trop poétique, & souvent diffuse. Son principal mérite est celui de l'impartialité; on voit qu'en exposant les fautes des Princes, les abus de la Religion, les torts de la Nation, il n'épouse aucun Parti, & l'on a de la peine à deviner quel est son sentiment, tant il est éloigné de laisser transpirer le moindre mouvement d'opposition ou d'intérêt.

M. l'Abbé *Véli* avoit laissé cette Histoire au neuvieme volume. M. *Villaret* l'a poussé jusqu'au dix-septieme, & à mesure que les faits s'approchent de plus près de nos jours, ils sont mieux écrits & plus intéressans.

M. l'Abbé *Garnier* s'est chargé de la continuation de cet Ouvrage, & l'on doit lui savoir gré de ses efforts, pour consoler le Public de la perte de son Prédécesseur.

VILLENEUVE, [*Gabrielle-Susanne* BARBOT DE] morte à Paris en 1755, est connue dans la République des Lettres par plusieurs Romans, qui, en général, offrent des situations pathétiques, des sentimens vifs & généreux, des réflexions morales, nobles & sensées; mais les plans n'ont rien de neuf; les événemens n'y sont pas toujours d'accord avec la vraisemblance, les situations y sont souvent forcées; le style, d'ailleurs, en est inégal, diffus, incorrect, & chargé de détails minutieux. C'est l'idée qu'on s'est formée du talent de cette Dame, d'après la lecture de ses *Belles solitaires* & de sa *Jardiniere de Vincennes*.

VILLIERS, [*Pierre* DE] Prieur de St. Taurin, né à Cognac, dans l'Angoumois, sur la Charente, en 1649, mort à Paris en 1728.

Il a eu le sort de la plûpart des Auteurs médiocres, c'est-à-dire, quelques succès pendant sa vie, & le plus profond oubli après sa mort. Ce qui fait honneur au jugement de l'Abbé de *Villiers*, c'est qu'il s'étoit attendu à cette éclipse; jamais personne n'attacha moins de mérite à ses Productions; son indifférence, à cet égard, alloit si loin, que le savant Abbé *Fraguier*, son

Censeur, lui en fit des reproches dans l'Approbation qu'il donna au Recueil de ses Poésies. L'Abbé de *Villiers* étoit bien différent, en cela, de nos Auteurs modernes, qui espérent toujours effacer ceux qui les ont précédés, & croient écrire pour la postérité, sans s'appercevoir que leur Siecle commence déjà à retracter les suffrages qu'un premier enthousiasme leur avoit accordés. Telle est l'illusion de la vanité littéraire; on oublie que le génie seul peut conduire à l'immortalité, & l'on se flatte que quelques légeres étincelles d'esprit pourront résister au souffle du tems, qui ne respecte que les vraies lumieres.

La plus connue de toutes les Pièces du Recueil de l'Abbé de *Villiers*, est un Poëme sur l'*Art de prêcher*. Ce Poëme renferme les principales regles de l'éloquence de la chaire; les préceptes n'en sont ni fins ni nouveaux; tout ce qu'on peut dire, c'est que la versification en est facile & correcte, sans que ces deux qualités puissent faire oublier qu'elle manque de noblesse & d'élégance. En général ce Poëte est diffus, languissant, prosaïque, principe assez naturel d'une chûte inévitable.

VISCLEDE, [*Antoine-Louis* CHALAMOND DE LA] Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, né à Tarascon en 1692, mort à Mar-

ſeille en 1760 ; Bel-Eſprit de Province, dont le nom eſt inſcrit ſur les Regiſtres de preſque toutes les Académies littéraires de France, où il a remporté des prix. On a recueilli toutes ces Pièces couronnées, ſous le titre d'*Œuvres diverſes de M. de la Viſclede* ; mais la lecture de ce Recueil n'eſt propre qu'à faire voir combien il faut peu de talent pour obtenir le ſuffrage des Académies.

VOISENON, [*Claude-Henri* DE FUSÉE DE] Abbé, de l'Académie Françoiſe.

Ceux qui aiment l'eſprit, les graces, la fineſſe & la gaieté, trouveront ces heureuſes qualités réunies dans preſque toutes les Productions de cet Académicien. La connoiſſance du monde, la facilité à en ſaiſir les ridicules, & l'art, plus piquant encore, de les peindre agréablement, donnent à ſes Romans un mérite qui les diſtingue de ces Productions frivoles, chargées d'aventures & de ſentimens paraſites, rebattus cent fois, & toujours exprimés d'une maniere inſipide ou biſarre. Au moins apprend-on quelque choſe dans ceux de M. l'Abbé de *Voiſenon*. Son *Hiſtoire de la Félicité*, entre autres, eſt un Ouvrage où l'imagination, les traits ingénieux, les portraits originaux, les penſées ſaillantes, fourmillent &

amusent le Lecteur ; on y voit un tableau de la Société, aussi vif que juste, finement dessiné, & capable de guérir les ridicules, si les ridicules n'étoient encore plus difficiles à vaincre, que les vices.

Dans ses Pièces de Théâtre, il est le même. *Les Mariages assortis*, *la Coquette fixée*, *le Retour de l'Ombre de Moliere*, sont d'une touche vraiment comique, & avec une intrigue mieux combinée, mieux suivie, un dénouement mieux préparé, on pourroit les comparer à ce que nous avons eu de meilleur depuis *Moliere* & *Regnard*.

Les petites Poésies, du même Auteur, ont le même caractère d'esprit & de vivacité.

M. de *Voltaire* appelle M. l'Abbé de *Voisenon* *un des Conservateurs de la gaieté Françoise* ; il auroit pu ajouter qu'il est également *Conservateur* du goût. En effet, en sacrifiant à l'esprit, il n'a jamais méconnu les regles ; il leur a même rendu l'hommage qu'on leur doit, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, où il reproche au Siecle, avec autant d'agrément que de vérité, les caprices qui le dégoûtent des bonnes choses, pour le faire courir après des Productions médiocres & puériles. Il a encore la gloire d'avoir été le *Conservateur* de ses pensées & de ses sentimens, en résistant aux Nouveautés que quelques Académi-

ciens se sont efforcés d'introduire. Cette fermeté est d'autant plus estimable, que ces nouveaux Législateurs ont trouvé plus de docilité dans leurs autres Disciples.

VOITURE, [*Vincent*] de l'Académie Françoise, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648.

Boileau en faisoit trop de cas. Il est cependant vrai qu'il a été le premier, parmi nous, ce qu'on appelle un Auteur Bel-Esprit. L'accueil qu'il recevoit dans les meilleures Sociétés de son tems, l'autoriserent sans doute à répandre dans ses Ouvrages le même caractère d'agrément qui le faisoit rechercher à la Cour & à la Ville. Il écrivoit facilement en Latin, en Italien, & en Espagnol; on ne connoît plus aujourd'hui que ce qu'il a écrit en François. On lit encore avec plaisir quelques-unes de ses *Lettres*, sans cependant pouvoir les lire de suite. L'esprit, quand il cherche à se montrer, devient un supplice pour un Homme sensé, & les brillantes pensées éblouissent plus qu'elles ne plaisent, quand elles sont jettées toutes dans le même moule. Cette affectation ôte au Lecteur le seul plaisir qui puisse le captiver, celui du naturel & de la variété.

Voiture dut ce travers à un penchant trop

marqué pour les Poëtes Italiens : le *Marini*, qu'il cite presque toujours avec admiration, lui gâta le goût. Il en sera toujours de même des Auteurs qui se passionnent trop pour des modeles, qu'ils choisissent plus par attrait, que par jugement.

Malgré cela, *Voiture* ne mérite pas tout le mépris qu'on paroît en faire aujourd'hui. Peu d'Ecrivains de son tems fournissent plus d'exemples de pensées fines & délicates ; le P. *Bouhours* ne se lasse point d'en citer dans son Recueil, connu sous le titre de *Pensées ingénieuses*. Nos Poëtes actuels, les plus agréables, ne désavoueroient pas ces Vers, tirés d'une de ses Epitres au grand *Condé*.

Nous autres faiseurs de Chansons,
De *Phébus* sacrés nourrissons,
Peu prisés au Siecle où nous sommes,
Saurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisoient revivre les Hommes
Comme ils font revivre les noms...
Commencez, Seigneur, à songer
Qu'il importe d'être & de vivre ;
Pensez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre ?
Si vous aviez dans les combats
D'*Amadis* l'armure enchantée,

Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrois pas.
Mais en nos Siecles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fut-il d'*Hector* ou d'*Alexandre*,
Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang;
Que d'une force ſans ſeconde,
La Mort fait ſes traits élancer,
Et qu'un peu de plomb peut caſſer
La plus belle tête du monde;
Qui l'a bonne y doit regarder,
Mais une telle que la vôtre,
Ne ſe doit jamais hazarder;
Pour votre bien, & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
C'eſt injuſtement que la vie
Fait le plus petit de vos ſoins;
Dès qu'elle vous ſera ravie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Ce reſpect, cette déférence,
Cétte foule qui ſuit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous ſuivront pas.
Quoique votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort,
Et, Seigneur, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un Demi-Dieu, quand il eſt mort.

Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la Gloire & la Renommée,
Ne sont que songe & que fumée,
Et ne vont point jusques aux Morts;
Au-delà des bords du Cocyte,
Il n'est plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de sang;
L'ombre d'*Achille* ou de *Thersite*,
La plus grande & la plus petite,
Vont toutes en un même rang.

VOLTAIRE, [*Marie-François* AROUET DE] de l'Académie Françoise & de presque toutes les Sociétés Littéraires de l'Europe, né à Paris en 1694.

De grands talens & de grands abus : des traits dignes d'admiration, des excès avilissans : des lumieres capables d'honorer son Siecle, des travers qui en sont la honte : des sentimens qui ennoblissent l'humanité, des foiblesses qui la dégradent : tous les charmes de l'esprit, & toutes les petitesses des passions : l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique & le plus révoltant : de la philosophie & de l'absurdité : la variété de l'érudition & les bévues de l'igno-

rance : une poésie riche, & des plagiats manifestes : de beaux Ouvrages, & des Productions odieuses : de la hardiesse, & de l'adulation : des hommages à la Religion, & des blasphêmes : des leçons de vertu, & l'apologie du vice : des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ses accès : des protestations de zèle pour la vérité, & les manéges de la mauvaise foi : l'enthousiasme de la tolérance, & les emportemens de la persécution ; telles sont les étonnantes contrariétés, qui, dans un Siecle moins inconséquent que le nôtre, décideront du rang que doit occuper cet Homme unique, dans l'ordre du génie & dans celui de la Société.

Une admiration outrée lui a prodigué autant de louanges, que le zèle & la critique ont enfanté de censures contre lui. Le talent d'avoir réussi dans quelques genres, lui a procuré des suffrages qu'il ne méritoit pas dans d'autres. Les lumieres du discernement ont été éclipsées par les transports de l'enthousiasme, & on aura peine à croire jusqu'à quel point cette espece de fanatisme a poussé son aveuglement. En un mot, malgré tant de disparates capables de faire ouvrir les yeux, tout ce que cet Ecrivain a produit, a été accueilli, cru & préconisé ; il est devenu l'idole de son

Siecle, & son empire sur les Esprits foibles ne sauroit être mieux comparé qu'à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme on sait, jusqu'aux excrémens.

La postérité est également à l'abri de la séduction & de la partialité; elle sait apprécier les beautés, démêler les défauts, modérer les louanges, fixer les degrés de gloire & de blâme. Le vrai moyen de juger M. de *Voltaire* est donc de se transporter dans l'avenir; de se mettre à la place de nos Descendans; de leur supposer des lumieres, du goût, de l'honnêteté; & de prononcer ensuite, en tâchant d'être leur organe.

Nous ne nous proposons cependant pas, dans ce systême, d'analyser les différens travaux de cet *Hercule* littéraire. L'Epopée, la Tragédie, la Comédie, l'Opéra, l'Ode, la Poésie légere, tous les genres de Poésie ont été de son ressort. Dans la Prose: Historien, Philosophe, Dissertateur, Politique, Moraliste, Commentateur, Critique, Philologue, Romancier, sa plume s'est exercée sur tout; examinons rapidement avec quels succès.

La Henriade est, sans contredit, un chef-d'œuvre de poésie. Pourvu qu'on n'exige, dans

un Poëme, que la richesse du coloris, l'harmonie de la versification, la noblesse des pensées, la vivacité des images, la rapidité du style, cet Ouvrage, l'emportera sur tout ce que les Muses Françoises ont pu produire jusqu'à ce jour de plus séduisant. Mais ces qualités, quelque éminentes qu'elles soient, rapprochées des autres parties essentielles à l'Epopée, suffisent-elles pour l'élever à la hauteur du Poëme épique? Trouve-t-on dans celui de M. de *Voltaire* cet intérêt, fruit de l'art & du génie; cet heureux tissu de fictions; ces combinaisons d'incidens qui saisissent & captivent l'ame du Lecteur, la tiennent dans un enchantement continuel, & la conduisent au dénouement, à travers une inépuisable variété de sensations? Telle a toujours été la magie des grands Maîtres; c'est en maniant avec habileté ces puissans ressorts, qu'ils se sont élevés au-dessus de la sphère des Esprits ordinaires, & ont donné à leurs Ouvrages ce germe d'immortalité qui les rend précieux à tous les Peuples & à tous les Siecles.

S'il est vrai, comme l'a dit un grand Poëte *, que le plus ou le moins d'invention & d'intérêt

* *Pope*, dans sa Préface sur *Homere*.

ſoit ce qui diſtingue & ſubordonne entre eux les Hommes célèbres, on ſera forcé de convenir, qu'à ce titre, M. de *Voltaire* aura peine à ſoutenir une comparaiſon avec les Poëtes qui l'ont précédé dans la même carrière. Seroit-ce en effet un paradoxe d'avancer que ſon Héros n'intéreſſe que parcequ'il eſt *Henri IV*, c'eſt-à-dire, un Roi dont le nom, chéri de toutes les Nations, adoré dans la ſienne, parle à tout le monde en ſa faveur ? Pour peu qu'on y faſſe réflexion, on trouvera que c'eſt peut-être à cet avantage que la Henriade a dû ſon ſuccès, avantage que n'ont pas eu les autres Poëtes, qui ont été obligés de créer leur Perſonnage principal & tous les événemens de leur Poëme. De quelles reſſources d'imagination n'ont-ils pas eu beſoin pour intéreſſer au ſort de leur Héros ! pour lui concilier ſucceſſivement l'admiration, l'amour, & tous les ſentimens dont une ame ſenſible eſt capable ! Dans la Henriade, le Monarque François eſt toujours heureux ou au moment de l'être ; on eſt rarement dans le cas d'éprouver pour lui ces alternatives de crainte & d'eſpérance, ces intéreſſantes perplexités, qui font tour-à-tour partager les diſgraces & goûter les triomphes. Par-là, malgré les graces de ſon élocution, le Poëte tombe dans une

monotonie insipide, qui produit l'ennui, comme on la déja * remarqué.

Tout est varié dans l'Iliade, tout y respire, tout y est en action. S'agit-il d'un Conseil, d'une bataille ou de quelque événement que ce soit? Ce n'est pas le Poëte qui raconte, il rapproche les objets, il les rend présens, le Lecteur devient un témoin qui voit & écoute; l'imagination d'*Homere* entraîne la sienne, toutes les fois qu'il lui présente de nouveaux tableaux, & ces tableaux varient à l'infini.

Le ton de la Henriade est sans doute noble, animé, toujours élégant, mais trop narratif. Point de ces douces illusions qui vous mettent à la place du personnage qui parle ou qui agit; aucuns transports de cet enthousiasme, de cette ardente vigueur d'une ame enflâmée qui maîtrise les autres ames; aucune éruption imprévue de ce beau feu qui fait taire la critique, lors même qu'elle trouve à condamner dans ces écarts: *Virgile* en étoit moins animé qu'*Homere*, & il y supplée par l'éclat, la constance & l'égalité:

* *Tout le monde trouve que la Henriade est un beau Poëme*, disoit M. l'Abbé *Trublet*; *je veux croire que c'en est un; mais d'où vient que presque personne n'en peut lire plus d'un Chant de suite?*

Stace & *Lucain* n'en ont produit que des étincelles, mais ces étincelles donnent autant de chaleur que de clarté : chez *Milton*, c'est un volcan qui embrâse & consume tout : *Le Tasse* a sçu mieux modérer son essor, sans lui rien faire perdre sous le joug de l'art qui le conduit : le feu du Chantre d'*Henri IV* n'a d'autre effet que celui d'éblouir ; il pétille, il éclate ; jamais il n'échauffe & ne transporte.

Seroit-ce encore un excès de sévérité de lui reprocher de s'être trop délecté à prodiguer les Portraits ; de n'y avoir pas répandu assez de variété ; de les dessiner tous de la même maniere ; de les peindre des mêmes couleurs ; de n'y avoir ménagé d'autre contraste que celui des antithèses ; de les terminer constamment par des pointes ou des sentences ; d'oublier ensuite, dans le cours de l'action, l'idée qu'il a donnée de ses personnages pour les laisser agir au hazard, sans aucune conformité avec le caractère qu'il leur suppose ?

Les grands Poëtes sont bien éloignés de ce défaut. Au lieu de s'amuser à faire le portrait de leurs Héros, ils se sont contentés de les peindre par leurs actions, de leur donner des caractères puisés dans la nature, d'en distinguer les nuances avec autant d'énergie que de vérité ;

de regler conſtamment leurs mouvemens & leurs diſcours, ſelon les paſſions & les intérêts qu'ils ont cru devoir leur attribuer pour le reſſort & le développement du Poëme.

Ce qui diminue encore le mérite de la Henriade, comparée aux autres Poëmes, c'eſt le défaut de merveilleux. On a prétendu excuſer M. de *Voltaire* en s'efforçant de prouver qu'elle ne comportoit pas ce genre d'ornement. Quand les raiſons qu'on apporte, ſeroient auſſi convaincantes, qu'elles ſont foibles, il ne s'enſuivroit autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il auroit eu tort d'entreprendre un Poëme, dont le ſujet n'étoit pas ſuſceptible de toutes les parties de l'Epopée. Mais a-t-on fait attention que c'eſt plutôt à ſa ſtérilité, qu'à la nature du ſujet qu'on doit attribuer cette diſette? N'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir qu'il a employé le merveilleux partout où il a pu, qu'il l'a même outré d'une maniere ridicule? Les Perſonnages de la Diſcorde, du Fanatiſme & de la Politique, ſont ſans doute, puiſés dans le ſyſtême du merveilleux; mais qui ne s'apperçoit qu'ils ont une maniere d'exiſter & d'agir, dans ſon Poëme, qui eſt contre toute vraiſemblance? Quoique les Divinités du Paganiſme euſſent une exiſtence réelle dans l'opinion des Grecs & des Latins, *Homere* & *Virgile* les repréſentent ſous des images viſibles

&

& connues, toutes les fois qu'ils les introduisent sur la Scène pour leur faire jouer un rôle. Dans la Henriade, au contraire, la Discorde & le Fanatisme, sont des êtres bisarres, fantastiques, qu'on ne voit point, quoique l'Auteur les fasse agir & discourir avec ses autres Personnages *.

Ce travers & les autres que nous avons remarqués, ne sont-ils pas suffisans pour justifier les doutes de M. de *Voltaire* sur le nom qu'on doit donner à la Henriade, lorsqu'il dit : » Nous n'avions point de Poëme épique en France, & je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. » La Henriade, à la vérité, a été imprimée » souvent, mais il y auroit trop de présomption » à regarder ce Poëme comme un Ouvrage qui » doit effacer la honte qu'on a reprochée si long-

---

* Il est sans doute permis aux Poëtes de personnifier les passions & même les êtres abstraits ; mais pour conserver la vraisemblance & l'illusion, ils doivent leur donner un corps visible & naturel, dès qu'ils leur font jouer un personnage qui influe essentiellement sur l'action. Quoi de plus absurde que de voir, dans la Henriade, la Politique & la Discorde, s'entretenir ensemble, & le Fanatisme haranguer *Jacques Clément*, lui remettre un poignard entre les mains, & lui persuader d'assassiner *Henri III*, &c, sans qu'aucun de ces trois Personnages se montre jamais & cesse d'être fantastique ?

» tems à la France, de n'avoir pu produire de » Poëme épique «.

Quel que soit le nom qui lui convienne, le *Lutrin* lui seroit, sans contredit, très-supérieur, si les Personnages en étoient plus nobles & l'Action plus importante. Malgré la stérilité du sujet, avec quelle adresse & quelle fécondité, *Boileau* n'a-t-il pas sçu répandre, dans son Poëme, les richesses de la fiction, les ressources de l'imagination, la diversité des caractères, la variété des tableaux, le jeu d'une versification toujours soutenue !

Que dirons-nous du *Télémaque*, qui est & sera toujours un vrai Poëme aux yeux des Connoisseurs, comme nous l'avons * prouvé ? Quiconque saura apprécier les traits de l'art & du génie, sera forcé de convenir, qu'un seul des Episodes de cet ouvrage immortel, renferme plus d'invention, de conduite, d'intérêt, de mouvemens & de vraie poésie, que la Henriade entiere, qui tient moins de l'Epopée, que du genre historique.

Les admirateurs du Chantre d'*Henri IV* ont donc eu tort de tant se presser de lui attribuer l'honneur exclusif d'avoir donné le seul Poëme épique, dont notre Nation puisse se glorifier ; c'eût été assez

* Voyez l'Article FÉNÉLON.

pour sa gloire, & pour celle de leur jugement, de se contenter de dire, qu'il a donné le premier Poëme héroïque, en vers, qui ait réussi dans notre langue.

D'autres Littérateurs, aussi inconsidérés, n'ont pas craint d'élever sa Muse tragique au-dessus de celle de *Corneille* & de *Racine*. Ont-ils pu espérer qu'on les en croiroit sur leur parole? On convient sans doute que l'Auteur de *Mérope*, d'*Alzire* & de *Mahomet*, est digne du premier rang, après ces deux Péres de la Tragédie; on sait qu'il s'est fait un genre qui paroît lui être propre: mais les Esprits judicieux & éclairés connoissent en même tems qu'il ne doit ce genre qu'aux Tragiques qui l'avoient précédé, sans en excepter l'Auteur d'*Atrée* & de *Rhadamiste*, qu'on peut lui opposer comme un Rival redoutable. *Corneille* éleve l'ame, *Racine* l'attendrit, *Crébillon* l'effraye: M. de *Voltaire* a tâché de fondre dans sa maniere le caractère dominant de ces trois Poëtes, ce qui a fait croire à plusieurs Critiques, qu'il n'est alternativement que leur Copiste, sans avoir de genre qui lui soit véritablement particulier. Quoi qu'il en soit, cette facilité à s'approprier si habilement les qualités de ses

Modeles, peut ſuppoſer du talent, mais jamais la ſupériorité.

Nous ne diſſimulerons pas que du côté de la morale, & d'un certain ton d'humanité qui reſpire dans toutes ſes Tragédies, l'Auteur de *Zaïre* l'emporte ſur les autres Poëtes tragiques : heureux ſi, pour conſerver cet avantage, il eût reſpecté les vrais principes, obſervé une juſte ſobriété, & ſe fût défié de la manie de débiter des ſentences & des maximes. Qui ne s'apperçoit que ſes Perſonnages montrent trop de penchant à diſcourir ; qu'ils raiſonnent le plus ſouvent, au lieu d'agir ; que le Poëte ſe met indiſcrétement à leur place, maladreſſe qui nuit toujours à l'illuſion & affoiblit l'intérêt ? La paſſion ne fut jamais ſentencieuſe ; la nature ſait s'expliquer ſans verbiage & ſans détour. Comment la raiſon & le goût ont-ils pu avouer, après cela, les acclamations prodiguées à ces tirades philoſophiques, applaudies d'abord par l'attrait de la nouveauté, & aujourd'hui, par habitude ?

Si M. de *Voltaire* eſt plus Moraliſte, que nos autres Poëtes tragiques, ils lui ſont très-ſupérieurs dans l'invention des ſujets, la contexture des plans, l'art de deſſiner les caractères, la conduite de l'intrigue, fruits précieux du vrai talent & la marque la plus ſûre du génie. Pourquoi faut-il,

au contraire, que, par une fatalité qui déprise son mérite dans les Esprits clairvoyans, il ne se soit presque jamais attaché qu'à des sujets * traités avant lui? D'un autre côté, envain chercheroit-on, dans les plans qui lui appartiennent, la hardiesse, la régularité, la souplesse, la dextérité, qui caractérisent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*. Les ressorts de ses Pièces sont communément foibles, mesquins, & peu dignes de *Melpomene* : des Lettres sans adresse, des Qui-pro-quo, des Enfans inconnus, des Reconnoissances, des Oracles, des Prodiges; tels sont les agens perpétuels de sa Muse, toujours timide, embrouillée, chancelante, dès qu'elle est abandonnée à elle-même.

---

* Dans son *Œdipe*, *Sophocle* & *Corneille* avoient été ses guides. *Zaïre* est tirée en partie de l'*Othello* de *Shakespear*. *Tristan* a fourni le sujet de *Mariamne*. *Mérope* est une imitation de l'*Amasis* de *la Grange*, & de la *Mérope* du Marquis de *Maffeï*. *Brutus* a été dessiné sur le *Brutus* de Mlle *Bernard*, qui lui est resté supérieur. *Oreste*, *Rome sauvée*, *les Pélopides*, avoient été produits sur la Scène par *Crébillon*, dans *Electre*, *Catilina* & *Atrée*. *Les Scythes* sont évidemment les enfans des *Chérusques*, Tragédie connue auparavant sous le titre d'*Arminius*, dont l'Auteur n'auroit peut-être pas obtenu la représentation, [quoique reçue depuis quatre ans], si la Piece de M. de *Voltaire* eût réussi. &c. &c. &c.

Quelles sont les raisons qu'apportent ses admirateurs pour prouver sa supériorité ? Ils disent que ses Tragédies sont plus souvent représentées, que celle de ses Prédécesseurs : raisonnement assez conforme à celui de *Scudery*, qui prétendoit prouver la supériorité de sa Tragédie de *l'Amour tyrannique* sur celle du *Cid*, parcequ'il y avoit eu plus de Suisses tués, à sa Pièce, qu'à celle de *Corneille*. Quand on ignoreroit que le choix des représentations dépend des Comédiens, & non du Public, on seroit encore en droit de leur répondre, que les Pièces de *Corneille* & de *Racine* ne paroissent si rarement, que parcequ'elles ont occupé la Scène pendant près d'un Siecle, qu'il est peu de personnes qui ne les sachent par cœur, & que l'amour de la nouveauté fait souvent suivre des beautés frivoles, sans affoiblir le tribut d'admiration qu'on doit aux beautés solides ? on pourroit ajouter encore, que, M. de *Voltaire*, étant devenu le Poëte à la mode, le goût du Siecle, corrompu par ce Poëte lui-même, ne s'attache qu'à ce qui peut l'amuser, sans s'inquiéter si ce goût est d'accord avec les vrais principes ; & qu'indépendamment enfin des dispositions favorables où l'on est à son égard, les ressorts de la cabale qui le préconise, contribuent, plus que tout le reste, à le rendre Possesseur exclusif du Théâtre.

S'ils ajoutent que *Corneille* n'a que neuf ou dix Pièces restées au Théâtre, on leur répondra que celles de ce Poëte qui ont été rejettées, sont supérieures aux Tragédies de M. de *Voltaire*, qui ont eu le même sort. Il n'en a pas lui-même dix qui se soient soutenues, malgré les efforts de ses Partisans; & pour *Alzire*, *Mérope*, *Zaïre* & *Mahomet*, [qui ne seront jamais comparables à *Cinna*, aux *Horaces*, à *Polyeucte* & à *Rodogune*] peuvent-ils oublier qu'il est l'Auteur de *Zulime*, de *Mariamne*, d'*Artémire*, d'*Eriphile*, du *Duc de Foix*, de *Rome sauvée*, de *Sémiramis*, du *Triumvirat*, d'*Adélaïde*, des *Scythes*, des *Guèbres*, des *Pélopides*, *&c*, qui n'offrent pas des plans & des scènes de génie, comme *Othon*, *Surena*, *Sertorius*, *Attila*, *&c*.

Qu'on en revienne donc à son pinceau séducteur, qu'on peut regarder, entre ses mains, comme une baguette magique, & qu'à ce titre, on lui donne le premier rang parmi les Poëtes tragiques de ce Siecle, en réservant toutefois à *Crébillon* le droit de réclamer contre cette décision, parcequ'il a fait *Electre*, *Atrée*, & *Rhadamiste*, qui annoncent le vrai génie de la Tragédie.

Les éloges prodigués à sa Muse comique, ont été plus modérés. Et véritablement il faudroit

plus que de la confiance pour célébrer M. de *Voltaire* parmi les vrais enfans de *Thalie*. La meilleure de ses Comédies auroit de la peine à figurer dans la classe de celles qu'on regarde comme médiocres. Il faut qu'il soit bien foible à cet égard, puisque, malgré le talent qu'il a de peindre, & d'embellir jusqu'à ses défauts, il n'a pu se concilier les suffrages du Public; car on convient que l'esprit du genre comique lui est totalement inconnu; qu'il n'a présenté sur la Scène qu'un monstre bisarre, mêlangé de ris & de pleurs, paîtri d'aigreur & de sentiment, de fiel & de gaieté. Il a cependant chaussé le Brodequin presqu'autant de fois que le Cothurne. *L'Indiscret*, *la Femme qui a raison*, *la Prude*, *le Droit du Seigneur*, *l'Ecueil du Sage*, *la Comtesse de Givry*, *le Dépositaire*, &c, sont autant de fruits malheureux de l'ambition qu'il a toujours eue, de se distinguer dans toutes les branches de la Poésie. *L'enfant prodigue*, *Nanine* & *l'Ecossaise*, ont été applaudis, & le sont encore; mais qui ne sait que ces applaudissemens ne sauroient être attribués qu'à l'indulgence du Siecle, à sa bisarrerie ou à sa malignité?

Il seroit humiliant pour lui de rappeller qu'il s'est exercé à des Opéra, & dans la

Carrière des *Malherbe* & des *Rousseau*, avec aussi peu de succès dans l'un que dans l'autre genre. Ses Drames lyriques sont de la plus pauvre invention, & d'un style entiérement opposé à celui qui convient à ces sortes de Pièces : *Samson*, *Pandore*, *le Temple de la Gloire*, n'ont servi qu'à le mettre un peu au-dessus de l'Abbé *Pellegrin*. Aussi a-t-il eu la droiture de se rendre justice, en écrivant à M. *Berger* : » J'ai fait » une grande sottise de composer un Opéra ; » mais l'envie de travailler pour un homme » comme M. *Rameau*, m'avoit emporté. Je ne » songeois qu'à son génie ; & je ne m'apperce- » vois pas que le mien n'est point fait du tout » pour le genre lyrique «.

Quant à ses Odes, il suffit de les lire pour deviner la cause de son acharnement contre le grand *Rousseau* & M. *le Franc*, qu'il s'est efforcé de rabaisser, après avoir fait de vains efforts pour les suivre.

Le seul genre où il est véritablement incomparable, est celui qu'on appelle *Poésie légere*, ou *Pièces fugitives*. Tous les Poëtes qui l'ont précédé, lui sont inférieurs, & l'on pourroit prédire que ceux qui le suivront, auront de la peine à l'égaler. Jamais personne n'a sçu mieux

donner une tournure ingénieuſe aux plus minces bagatelles ; prodiguer, avec autant de grace que de facilité, la fineſſe des penſées, l'agrément des figures, la délicateſſe des tours, l'élégance & la légéreté. Toujours fin, naturel & brillant, quelquefois Philoſophe éclairé, une plaiſanterie ingénieuſe, des ſaillies piquantes, des traits de lumiere, un coloris riant & ſuave, donnent à toutes ſes Productions un caractère qui n'appartient qu'à lui.

Pourquoi cette Muſe, ſi ingénieuſe & ſi légere, a-t-elle été ſi ſouvent hardie, téméraire & licentieuſe ? Pourquoi a-t-elle immolé, avec ſi peu d'égards, la vérité & la décence à l'eſſor de ſon imagination déréglée & au deſir de plaire, à quelque prix que ce fut ? Nous ne mettons pas au rang de ſes Poéſies légeres les énormes Productions qui doivent encore plus la faire rougir ; *la Pucelle*, *la Guerre de Geneve*, & tant d'autres fruits de l'audace & de la malignité, ne ſauroient être loués par le libertinage lui-même, puiſqu'elle les a déſavoués, dans le tems qu'elle conſervoit encore quelques reſtes de pudeur.

Du Monde poétique, ſuivons M. de *Voltaire* dans la vaſte Carrière de la proſe. Il en a parcouru toutes les parties, & a porté par-tout l'em-

preinte de ses ravages. Qu'on ne s'imagine pas que nous voulions faire entendre par-là, que sa Prose soit inférieure à sa Poésie : ce seroit être absurde, que de méconnoître dans le Prosateur les mêmes qualités qui brillent dans le Poëte. Soit qu'il écrive en Vers ou dans le style ordinaire, il a presque toujours la même vivacité, le même esprit, les mêmes graces, la même harmonie. Nous avouerons encore que, si on excepte *Racine*, *Despréaux* & M. *le Franc*, aucun de nos bons Poëtes n'a eu, comme lui, le talent d'écrire, dans les deux langues, avec une égale supériorité. Mais peut-on se dissimuler qu'en séparant le coloris, du fond des tableaux, on ne démêle, à travers les prestiges du pinceau qui les enlumine, tous les genres, altérés; l'illusion, substituée à la vérité; les idées reçues, sacrifiées à l'envie de plaire; & le ton qui convient aux matieres qu'il traite, défiguré par sa maniere, indépendante de toutes les regles ? Dans l'Histoire, que s'est-il proposé ? que d'amuser son Lecteur, au lieu de l'instruire; que de prêter au mensonge des amorces pour la crédulité; que de faire triompher la fiction, à l'aide d'une tournure insidieuse ou du sel de l'épigramme?

L'*Essai sur l'Histoire générale* ne sera jamais regardé par des Esprits sages & réfléchis, que comme un tableau infidéle, où, sous prétexte de

peindre les progrès de l'esprit des Nations, l'Auteur s'abandonne à toutes ses idées, s'efforce de réaliser ses chimeres, & ramene tout à l'objet qu'il s'étoit proposé, celui d'établir le fatalisme, système qui est le comble de l'absurdité. Tous les événemens, tous les caractères, toutes les actions, toutes les conjectures, ne tendent qu'à favoriser ce principe. L'Historien renverse, sans pudeur, tous les monumens de l'Histoire, s'attache aux Traditions les plus suspectes, s'appuye sur les Auteurs les plus décriés, & ne redoute pas le mépris dû à une crédulité puérile ou à une odieuse mauvaise foi, pourvu qu'il abuse la multitude, qu'il veut absolument subjuguer & égarer. De-là cette affectation de présenter la vertu malheureuse, & le vice toujours triomphant. S'il parle d'une bataille, c'est pour faire remarquer que les Combattans qui avoient pour eux la justice, ont eu les revers en partage. Ses réflexions sur les différens Princes ne tendent qu'à prouver que les plus méchans ont vécu dans la prospérité, & les plus vertueux dans l'infortune. Dès qu'il trouve la moindre trace de superstition, il étale un air de triomphe ; il proscrit les abus avec un ton de confiance propre à persuader qu'il est le premier à les combattre, tandis qu'il est le seul à ignorer, ou à feindre d'ignorer, qu'on les

» condamnés avant lui. Il fait plus : quand les faits ne prêtent pas assez à sa censure, ou ne rentrent pas dans son plan, il les transforme, les envenime, les violente, pour les assujettir à son but, & croit être Philosophe, toutes les fois qu'il n'est qu'imposteur ou méchant. Que penser, en effet, de tant d'anecdotes hazardées, de tant de critiques puériles, de ce vain appareil de sagacité qui ne se plaît à fouiller que dans les cloaques, & en fait exhaler sans cesse des vapeurs & des nuages qui corrompent ou interceptent les vérités les plus connues ?

Cet *Essai sur l'Histoire générale* a été foudroyé par des critiques, qui n'ont été réfutées que par des injures. On y a démontré des milliers d'erreurs, qui n'ont été défendues que par d'autres erreurs, plus absurdes & plus multipliées ; d'où il est aisé de conclure, qu'en voulant peindre l'esprit des Peuples, il n'a peint véritablement que le sien, c'est-à-dire, un esprit asservi à toutes les bisarreries d'une imagination déréglée, aveuglé par les travers d'une raison inconséquente & sans suite, emporté par les inquiétudes d'un caractère audacieux & sans frein.

Le *Siecle de Louis XIV* est écrit dans le même goût, & avec la même infidélité. Il ne s'agit pas d'examiner s'il contient quelques cha-

pitres bien écrits. Ce mérite est le moindre de tous ceux qu'exige l'Histoire; la justesse & la vérité en sont l'ame; la maniere de raconter, quoique piquante, ne sauroit suppléer au fond des choses, ou justifier la malignité des réflexions. D'ailleurs, est-ce d'un ton d'aisance, qui annonce plus l'oubli des égards, que la supériorité du génie; est-ce par chapitres, que les grands Historiens nous ont transmis les Annales des Nations ou les actions des Princes? Trouve-t-on dans cet Ouvrage, & dans tous les autres du même Auteur, ce nerf historique, cette combinaison des matieres, cet esprit de liaison & de suite, cet ensemble qui nourrit & soutient l'esprit du Lecteur, & forme une chaîne non-interrompue de tableaux qui le fixent & l'intéressent jusqu'à la fin?

Au lieu de cela, l'Historien de *Louis XIV* ne présente que des miniatures détachées, des croquis informes, des dissertations épigrammatiques.

Il a eu sans doute ses raisons pour traiter ainsi l'Histoire. Incapable de soutenir une narration continue; moins pour faciliter l'attention, que pour ménager des repos à sa plume, trop pétillante pour avoir une force toujours égale, il circonscrit les objets, les divise, les isole avec une incohérence qui laisse la liberté d'extraire & de

transposer les chapitres, sans nuire à l'ordonnance de l'Ouvrage, ce qui prouve qu'il n'y en a aucune.

On en peut dire autant du *Siecle de Louis XV*, moins bien écrit & plus infidéle encore. Ajoutons seulement, qu'on aura peine à croire, en le lisant, qu'un Auteur ait pu débiter tant de faussetés manifestes, travestir tant d'événemens, les présenter d'un profil si contraire à la bienséance & à la vérité, sous les yeux d'une infinité de gens, témoins oculaires des faits qu'il y dénature.

L'*Histoire de Charles XII* & celle du *Czar Pierre*, ne seront jamais des Histoires, que pour les Esprits légers, qui préférent l'agrément de la narration & les étincelles du style, au récit noble & grave, qui doit caractériser le véritable Historien. La premiere a mérité à son Auteur le titre de *Quinte-Curce François*, sans doute parceque l'Historien d'*Alexandre* n'a pas été plus scrupuleux, que celui du Roi de Suède. La seconde n'est pas digne du même honneur; avec un génie aussi romanesque, elle est très-éloignée d'avoir autant de graces; la plume de l'Ecrivain n'y paroît qu'usée, foible, intarissable en répétitions. L'attention de répéter sans cesse que le Czar est

un grand Homme, annonce tout au plus un ouvrage de commande, & ne prouveroit pas la supériorité du Héros, s'il n'avoit d'autres titres pour prétendre à l'immortalité.

Nous ne parlerons pas du *Tableau du Genre-humain*, de l'*Histoire du Parlement*, de *la Philosophie de l'Histoire*, & de tant d'autres Ouvrages, prétendus historiques, qui ne sont capables de piquer la curiosité que par la hardiesse & la licence, qui y attaquent les objets les plus respectables. Il suffit de dire que les fautes, les erreurs, les bévues, s'y entrechoquent à chaque page, & que l'Ecrivain y répete, répete, répete sans cesse les mensonges qu'il avoit déja répétés en mille endroits.

Et cependant il a grand soin d'assurer, dans toutes ses Préfaces, que la vérité est son objet principal. Et cependant toutes les fois qu'il abuse de la crédulité publique, il ne manque jamais de lancer de terribles anathêmes contre les imposteurs. A-t-il prétendu en imposer par cette ruse? Telle a pu être son intention; mais on l'a surpris si souvent en contradiction avec cette intrépide vérité qui, selon lui, le passionne; il a si mal soutenu tant de combats contre des Critiques plus véridiques & mieux instruits, que ses assu-

rances

rances & ses protestations sont un signal de défiance, & ses réponses aux censures, de nouveaux motifs d'incrédulité.

Après avoit été Historien Romancier, M. de *Voltaire* a voulu être Romancier Philosophe. Pour s'épargner la peine d'imaginer, [attention qu'il a toujours eue] il a puisé chez les Etrangers des sujets & des plans, qu'il a habillés ensuite à sa mode; *Zadig, Memnon, le Monde comme il va*, sont presqu'entiérement tirés de l'Anglois. Il n'a donc eu que la peine de les enluminer, & d'y ajouter quelques réflexions, naturelles à la vérité, quelques traits de critique assez fins, dont il doit même l'idée à ses originaux.

Il est plus aisé de s'appercevoir que *Candide*, *le Huron*, *la Princesse de Babylone*, sont de son invention, parcequ'ils manquent absolument d'invention. Ces trois Romans, décousus & dépourvus de machine, n'offrent qu'une enfilade d'événemens absurdes qui se précipitent sans liaison; la hardiesse & l'obscénité en forment l'intérêt principal. Le désœuvrement & l'impiété peuvent seuls procurer des Lecteurs à ces Productions indécentes, & le vice en goûter les infâmes beautés.

En qualité d'Ecrivain Moraliste & de Philosophe, il auroit pu acquérir des droits sur la reconnoissance des hommes, si les vérités utiles qui percent de tems en tems dans ses Ouvrages, n'étoient éclipsées par les erreurs nuisibles qui y sont répandues. Pour quelques traits de lumiere, quelques vues bienfaisantes, des réflexions saines, des transports d'humanité qui décélent plutôt une compassion orgueilleuse, qu'une véritable sensibilité, combien de contradictions, d'inconséquences, d'emportemens, d'absurdités & de délires! Presque toujours, sous prétexte de combattre les abus, il se précipite dans les excès de l'indépendance; s'il se déchaîne contre le fanatisme religieux, c'est en montrant, & pour faire naître un fanatisme plus dangereux encore, celui de l'irréligion. S'il attaque certains préjugés, assez indifférens aux yeux de la saine Philosophie, c'est pour y substituer tout le travers des opinions arbitraires. Quel Philosophe, que celui qui préconise tantôt la Religion & tantôt l'Incrédulité; qui, tantôt donne des regles de morale & tantôt est l'écho du libertinage; qui, tantôt nie l'immortalité de l'ame, & tantôt admet un Dieu Rémunérateur! Quel Philosophe, qu'un Raisonneur toujours en opposition avec ses principes,

toujours ennemi de ſes propres ſyſtêmes, toujours verſatil & ſans aucune forme déterminée! Il recommande la tolérance, & ſe peint comme le plus intolérant des Hommes; il vante le pardon des offenſes, & ſe livre à tous ſes reſſentimens; il réclame en faveur de l'honnêteté, de la décence, & oublie juſqu'aux moindres égards. Quel Philoſophe, qu'un Auteur qu'on ne peut ni définir ni ſuivre, qui laiſſe ſes Lecteurs dans un doute perpétuel ſur ſes vrais ſentimens! Quel Homme, que celui dont les circonſtances dirigent toutes les affections; qui croit ou rejette, qui loue, blâme, flatte ou déchire, ſelon les impreſſions qu'il éprouve, & dont les impreſſions ſont toujours le produit des plus petits reſſorts!

Dans la Littérature, il porte le même eſprit & les mêmes variations. Après avoir donné de bons préceptes & plus ſouvent encore de bons exemples, l'amour du Pour & du Contre, une inquiétude continuelle, des idées paſſageres, aſſujetties aux diſpoſitions du tempérament, de l'humeur, de la vanité, égarent, embrouillent ſes opinions, lui font oublier qu'il décrédite ſes jugemens par les contrariétés les plus palpables, qu'il condamne ce qu'il avoit preſcrit, & qu'il rejette les principes qu'il avoit ſuivis: ſemblable

à ces Tyrans qui renversent les Loix au gré de leurs caprices, & en établissent de nouvelles pour appuyer leur domination.

Il n'a rien de véritablement décidé que l'ambitieuse manie de passer pour le dépositaire du génie de tous les arts, pour un Littérateur universel, pour un homme unique. La plûpart de ses Dissertations littéraires sont un tribut d'hommage qu'il se paye à lui-même, ou des Arrêts prononcés contre ses Rivaux; ses observations sur la Tragédie, une justification de ses Pièces, & la satyre adroite de celles des autres; son *Essai sur la Poésie épique*, une Apologie de la Henriade, & une censure injuste des autres Poëmes; *la connoissance des beautés & des défauts de la Poésie & de l'Eloquence, dans la langue Françoise*, donnée sous un nom emprunté, l'apothéose de ses Productions; mille autres Ouvrages de sa façon, sont autant de trompettes sonores qu'il consigne à la Renommée, pour préconiser son mérite, en tout genre.

S'il s'est prodigué les éloges, il n'a pas négligé les moyens de s'en procurer de la part des autres. Quantité d'Auteurs médiocres ont été honorés de ses suffrages, & transformés, par cette adresse, en autant d'adorateurs. Mais pour avoir déprisé les Hommes de tous les Siecles, en faveur de

ceux du Siecle nouveau ; pour avoir voulu, comme un autre *Encelade*, chasser les Dieux de l'Olympe, afin d'y regner seul avec de petites Divinités de sa création ; enfin, pour avoir loué sans mesure les *d'Alembert*, les *Marmontel*, les *Thomas*, les *St. Lambert*, les *Delaharpe*, &c. Il a décrié également ses éloges & ses critiques. Etre assez mal adroit pour réduire le mérite de *Voiture* à quatre pages, celui de *la Fontaine* à trente Fables ; n'accorder à *Rousseau* que trois ou quatre Odes & quelques Epigrammes ; reprocher à *Corneille* les défauts de son Siecle, & lui donner le nom de *Déclamateur ;* qualifier les Tragédies de *Racine*, d'*Idylles en Dialogues, bien écrits & bien rimés ;* traiter celles de *Crébillon* de *Rêves d'Energumene & de lieux communs empoulés ;* accuser *Boileau* de n'avoir jamais sçu parler au cœur, ni à l'imagination ; *Fénélon*, d'avoir écrit d'une maniere foible ; *Bossuet*, d'avoir fait des *Déclamations capables d'amuser des enfans ; Montesquieu*, de n'avoir sçu qu'aiguiser des Epigrammes & accumuler de fausses citations ; s'efforcer enfin de dépouiller tous nos grands Hommes de la gloire qui leur appartient, pour en revêtir des Pigmées que cette gloire écrase ; n'est-ce pas, d'un côté, ressembler à cet Empereur, qui, pour avilir le Sénat, fit partager à son cheval les

honneurs consulaires? N'est-ce pas, de l'autre, se jouer des instrumens de sa propre vanité? Car, après tout, ces Pigmées n'en paroissent que plus Pigmées sur le haut piedestal où il les éleve.

Quant aux autres Ecrivains qui ont eu le malheur de lui déplaire ou de le contredire, il a la bonté de se mettre au-dessous d'eux, par la maniere dont il les traite. Aussi amateur de la dispute, que les *Scaliger*, les *Garasse*, les *Saumaise*, il les laisse bien loin derriere lui, dès qu'il s'agit de faire couler de sa plume des torrens d'injures, de sarcasmes & de grossiéretés. Quel spectacle! que celui du premier Bel-esprit de la Nation se roulant, sans égard pour lui-même, dans un cercle perpétuel d'expressions les plus basses & les plus odieuses, ne sachant répondre à ses adversaires qu'à l'aide des épithètes les plus atroces, telles que celles d'*Energumene*, de *Radoteur*, de *Cuistre*, de *Polisson*, de *Gredin*, d'*Escroc*, de *Voleur*, de *Péderaste*, & de tant d'autres, que nous rougirions de répéter! Quel objet de comparaison! entre les sentences, les maximes, les tours fins & délicats, les expressions ingénieuses, les beaux sentimens qu'il exprime si énergiquement dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, & ce débordement de fiel & de malignité, ce tissu d'indécences, de mensonges,

de calomnies, répandues ſur tant d'Ecrivains de mérite, Etrangers, Nationaux, Prélats, Militaires, de tous les Ordres & de tous les Etats, qui n'ont eu d'autre tort, à ſon égard, que de ne pas penſer, comme lui, & d'avoir oſé l'écrire! Quels ſeront les ſentimens de la Poſtérité, quand, après avoir admiré *la Henriade*, *Mérope*, *Alzire*, *&c*, elle verra paroître, à leur ſuite, *la Guerre de Geneve*, *la Défenſe de mon Oncle*, *les Honnêtetés Littéraires*, & une infinité d'autres Libelles, qui ſuppoſeroient, dans elle, le plus grand degré de perverſité, ſi elle ne les rejettoit avec horreur!

Nous n'inſiſterons pas davantage ſur ce tableau ſi humiliant pour l'Oracle de la Littérature, pour la Philoſophie, & pour l'Eſprit humain en général; l'Auteur du *Tableau philoſophique de l'Eſprit de M. de Voltaire*, l'a mis dans le plus grand jour, & nous nous faiſons un devoir de ne copier perſonne.

C'eſt ici le lieu d'examiner comment, avec des travers, des foibleſſes, des défauts, des excès ſi révoltans, cet Ecrivain a pu ſe procurer un ſi grand nombre de Partiſans.

Ses Admirateurs ne peuvent ſe diſſimuler que quantité de ſes Pièces de Théâtre n'aient éprouvé des chûtes humiliantes. Ses Hiſtoires fourmillent

d'erreurs, de bévues & de faussetés; ses Mêlanges littéraires offrent une infinité de faux principes, de faux jugemens, de critiques injustes; ses Productions polémiques sont odieuses, comme nous l'avons indiqué, par de fausses imputations, des mensonges, des calomnies. Et cependant on le lit, il amuse; on seroit même tenté de le croire, si on pouvoit se refuser à l'évidence & à l'équité, qui le combattent.

Ce problême n'est pas difficile à résoudre. Qu'on retranche certains de ses Ouvrages, qui sont d'un style de la derniere classe, toutes les fois qu'il ne s'oublie pas, il sait éblouir le Lecteur & le disposer, par les charmes d'une diction toujours simple & brillante, à adopter ses idées, à approuver ce qu'il approuve, à condamner ce qu'il condamne. Comme les choses ne saisissent les Hommes, que selon la proportion qu'elles ont avec leur intelligence, & que les lumieres de la multitude ne sont ni justes ni profondes; comme la maniere d'exprimer une pensée décide de tout, chez la plûpart, il n'est pas étonnant que par l'art de se mettre à la portée du commun des Esprits, de rendre ses idées avec agrément, il ne se fasse goûter, & n'enleve des suffrages.

Au talent de séduire par une superficie agréable, il joint une attention plus essentielle encore,

celle de mettre les paſſions dans ſes intérêts. L'amour de l'indépendance qu'il prêche dans ſes Ecrits, amour qui flatte naturellement tous les Hommes; l'apologie qu'il fait ſouvent des foibleſſes humaines; la tolérance & l'humanité, qu'il ne ceſſe de recommander, & dont tout le monde a beſoin, n'ont pas peu contribué à décider en ſa faveur les Hommes de tous les états, de tous les âges, aſſez foibles pour croire ſur parole, & trop peu réfléchis pour rien approfondir. Les Jeunes-gens ſur-tout, que le moindre joug importune; les Eſprits légers, à qui la nouveauté eſt toujours aſſurée de plaire, que les plus minces ſaillies perſuadent, dès qu'elles les amuſent, n'ont pas eu de peine à paſſer du goût à l'enthouſiaſme, & de l'enthouſiaſme à une eſpece de fanatiſme.

Ajoutons à toutes ces raiſons, qu'il n'eſt aucun Auteur plus agréable, plus varié, plus commode. On le lit ſans ſe fatiguer; il ne préſente que la fleur des ſujets; il réveille par des antithèſes; il voltige d'objet en objet; il a l'art de ſaiſir les contraſtes, de ſe jouer avec la ſaillie, de remplacer le raiſonnement par l'épigramme; enfin, il aime mieux mentir & déchirer, que d'être froid ou ennuyeux. Faut-il s'étonner, après cela, qu'il ait trouvé le ſecret d'en impoſer à tant

de Gens, de leur faire adopter ses idées, à-peu-près comme le subtil charlatan qui amuse, fait acheter sa drogue à ceux même qui n'y ont pas de foi ?

Qu'opposent à tous ces tours d'adresse, à ce torrent d'approbation, les Gens de goût & les Hommes sages ? Ils sont témoin de la séduction, ils en calculent la durée, ils en prédisent le terme. Ils savent, d'après des principes invariables, fortifiés par une expérience constante, que le beau seul, & l'honnête, peuvent soutenir les épreuves du tems ; ils conviennent que parmi les Ouvrages de M. de *Voltaire*, il y en a quelques-uns d'excellens, mais ils soutiennent [on commence à les croire, & on les croira de plus en plus] qu'il y en a beaucoup de médiocres & un grand nombre de mauvais ; que le talent de saisir les rapports éloignés des idées, de les faire contraster, semble lui être particulier, mais qu'il y met trop d'affectation, & que les productions de l'art sont sujettes à périr ; qu'il n'a que l'éloquence qui consiste dans l'arrangement des mots, dans leur propriété, & non celle qui tire sa force des pensées & des sentimens, qui est la véritable ; qu'il n'a aucun systême suivi, & n'a écrit que selon les circonstances, & presque jamais d'après lui-même ; que la plus grande partie de ses Ouvrages

ne ſont faits que pour ſon Siecle, & que par conſéquent la Poſtérité n'en admettra que très-peu; que ſi la gloire du génie n'appartient qu'à ceux qui ont porté un genre à ſa perfection, il eſt déja décidé qu'il ne l'obtiendra jamais, parce qu'il reſſemble à ce fameux Athlète, dont parle *Xénophon*, habile dans tous les exercices, & inférieur à chacun de ceux qui n'excelloient que dans un ſeul; que ſon eſprit eſt étendu, mais peu ſolide; ſa lecture très-variée, mais peu réfléchie; ſon imagination brillante, mais plus propre à peindre qu'à créer; qu'il a trop ſouvent traité ſur le même ton le Sacré & le Profane, la Fable & l'Hiſtoire, le Sérieux & le Burleſque, le Moral & le Polémique, ce qui prouve la ſtérilité de ſa maniere, & plus encore, le défaut de ce jugement qui ſait proportionner les couleurs au ſujet; qu'il néglige trop dans ſes Vers, ainſi que dans ſa Proſe, l'analogie des idées & le fil imperceptible qui doit les unir; que ſes grands Vers tombent un à un, & qu'il n'eſt pas difficile d'en compoſer de brillans & de ſonores, quand on les fait iſolés; enfin, que la révolution qu'il a tenté d'opérer dans les Lettres, dans les idées & dans les mœurs, n'aura jamais ſon entier accompliſſement; que les Littérateurs qu'il égare, & les Diſciples qu'il abuſe, en les amuſant, peuvent

bien ressembler à *Charles VII*, à qui *Lahire* disoit, *on ne peut perdre plus gaiement un Royaume*; mais qu'il s'en trouvera parmi eux qui, comme ce Prince, ouvriront les yeux, chasseront l'Usurpateur & rétabliront l'ordre.

Nous venons d'examiner l'Ecrivain, il ne s'agit plus que d'analyser l'Homme. Nous ne renouvellerons pas ici les reproches qu'on lui a faits tant de fois, reproches dont la discussion seroit si capable d'ensevelir la gloire des talens, sous l'opprobre des travers de l'esprit & du cœur : ce détail n'est pas de notre ressort. Notre intention est de le représenter tel qu'il se montre, dans ses propres Ouvrages; & quel vaste champ n'y offre-t-il pas aux réflexions du vrai Philosophe! Jamais Homme fut-il plus le jouet de son amour-propre, de son esprit, de son imagination, de son cœur, & de sa fausse raison!

Entraîné par l'amour de la gloire à tous les genres, & par une vive sensibilité à toutes les passions, ces deux mobiles sont devenus le ressort principal de ses talens, & la regle du différent usage qu'il en a fait. Modeste, s'il eût été universellement encensé; doux, s'il n'eût point été contredit; religieux, & zélateur du Culte dans lequel il est né, pour peu que ce chemin eût pu

le conduire à la fortune ou à la célébrité, on l'eût vu le modele & le défenseur des vrais principes, en tout genre, si l'intérêt de sa vanité eût pu s'accorder avec la dépendance des regles. Mais l'ardeur excessive & l'impétueuse délicatesse de son amour-propre, ont été la cause de ses variations, de ses égaremens, de l'altération de ses idées, de ses goûts & de ses sentimens. De-là, ces transports d'estime & ces haines implacables contre tant d'Hommes de Lettres, qui, tour-à-tour, ont été comblés de ses éloges ou accablés de ses sarcasmes, selon le cas qu'ils ont paru faire de son mérite, ou selon l'opinion du Public sur le leur. De-là, d'abord ami & flatteur du grand *Rousseau*, il en est devenu l'ennemi le plus acharné, & n'a cessé de le poursuivre sous la cendre qui couvre son tombeau. De-là, ami & flatteur de *Maupertuis*, la préférence éclairée d'un grand Roi, le souleve contre ce Philosophe, & l'engage dans des démêlés, qui lui ont été si honteux & si funestes. De-là, ami & admirateur de *Crébillon*, il a publié, de son vivant, contre lui des Critiques anonymes, parcequ'il étoit jaloux de sa gloire; & des Libelles, après sa mort, parceque le Monarque lui élevoit un monument. De-là, ami & protecteur soi-disant de *Desfontaines*, il a tâché de le couvrir d'opprobre,

pour n'en avoir pas été toujours loué, & pour en avoir éprouvé de justes censures. De-là, ami & admirateur de *J. J. Rousseau*, il a insulté plus encore à ses disgraces qu'à ses erreurs, à cause de la supériorité de son éloquence, & du peu de cas qu'il a paru faire de la Philosophie & de ses Disciples. De-là, ami & défenseur de *Montesquieu*, il s'est permis les Critiques les plus minutieuses & les plus injustes contre ses Ouvrages, afin de s'élever au-dessus de lui. De-là, ami & défenseur de M. *Helvétius*, il a attendu le moment de sa mort, pour le mépriser & le rendre ridicule. De-là enfin, le Recueil de ses Ouvrages offre un choc perpétuel de louanges, de blâme, d'applaudissemens, de sarcasmes, de flatterie & d'emportement.

Il a traité le Public de la même maniere. Après avoir d'abord gardé quelques mesures, il a méconnu toutes les bienséances, & a insulté sa Nation, ou plutôt toutes les Nations, dès qu'il en a été mécontent; on peut en juger par son Discours aux Welches, ses Stances sur les Italiens, ses Satyres contre les Allemands, ses Plaisanteries sur les Espagnols & les Portugais; les Anglois même, si souvent loués à outrance, sont devenus, comme les autres Peuples, le jouet de ses plaisanteries.

L'humeur, dont il n'a jamais ſçu ſe rendre maître, a auſſi beaucoup influé ſur ſes éternelles variations. Son imagination en a ſuivi tous les mouvemens, & porté toutes les empreintes. Tantôt ſenſible, tantôt délicat, tantôt cauſtique, ſelon les différentes diſpoſitions de ſon ame; tantôt ſincere & tantôt artificieux, tantôt amateur du vrai & tantôt oppoſé à la vérité, tantôt modéré & tantôt exceſſif, il a toujours été, comme nous l'avons déja remarqué, l'Homme du tems, de la circonſtance, du moment. Ses penſées, ſes expreſſions, ſes jugemens, ſi on les compare les uns aux autres, à meſure qu'ils ſe préſentent, ſont moins de lui, que du Génie qui l'inſpiroit alors : peu d'Auteurs, au ſtyle près, paroiſſent moins appartenir en propre à eux-mêmes; à force d'avoir tous les caractères, il n'en a aucun.

Qu'a produit, dans ſa raiſon, cette inquiétude turbulente? Des lumieres, des contradictions, des inconſéquences, des abſurdités. Cette raiſon n'a jamais vu les objets que comme elle pouvoit les voir, c'eſt-à-dire, avec l'œil du préjugé, variant ſans ceſſe ſelon l'impulſion momentanée. Dans les Lettres, dans la Philoſophie, dans l'Hiſtoire, lorſqu'il eſt déſintéreſſé, le vrai échappe

rarement à sa vue ; mais le plus petit intérêt l'obscurcit, l'altére, le dénature, dans son esprit.

Cette morale bienfaisante qu'il publie avec un zèle si apparent, est-elle dans son cœur? N'est-elle point un systême? Qu'on rapproche ce qu'il dit dans de certaines occasions, de ce qu'il débite dans d'autres ; qu'on rapproche ses sentimens d'humanité, du mépris qu'il témoigne pour l'humanité en général ; ses déclamations contre les vices, des peintures cyniques qu'il en fait ; son enthousiasme pour les vertus, du ridicule qu'il leur donne ; ses élans affectueux pour la tolérance, de ses rigueurs impitoyables contre les abus, & on sera à portée de juger, que s'il a été quelquefois réellement pénétré des belles maximes qu'il énonce, il ne l'a pas moins été des maximes qui leur sont contraires, puisque celles-ci paroissent aussi senties, aussi vives, aussi fortement énoncées, & qu'elles sont plus souvent répétées que les autres.

Qu'on accorde, s'il se peut, tant de disparates avec l'idée de la vraie Philosophie. Elle doit également agir sur l'esprit & sur le cœur : sur l'esprit, par des principes éclairés, solides & invariables : sur le cœur, par des sentimens honnêtes, supérieurs, & à l'épreuve de tout ; c'est par ce rapport des pensées & des sentimens qu'elle

qu'elle éleve l'Homme au-dessus de la classe ordinaire.

La marche du Philosophe, quand il est ce qu'il doit être, est toujours lumineuse, conséquente, égale, pleine de franchise & de dignité. Pourquoi donc ces incertitudes, ces erreurs, ces contradictions? Pourquoi ce mêlange d'élévation & de petits moyens, de hardiesse & de petites ruses, de dédains & de petites prétentions? Pourquoi systématiser sans principes, moraliser sans mœurs, dogmatiser sans mission, retracter dans un tems ce qu'on a avancé dans un autre, y revenir ensuite, après les désaveux les plus formels?

Le caractère du Philosophe est supérieur à toutes les foiblesses. Pourquoi courir sans cesse après la louange, & se déconcerter au moindre trait de contradiction? Pourquoi encenser la grandeur, outrager la médiocrité ou les cendres des Morts? Pourquoi employer tant de manéges, prendre si souvent le masque, se travestir en mille manieres, emprunter tant de faux noms? Pourquoi le Professeur en vérité, par excellence, n'ose-t-il paroître que sous la sauvegarde des *Vadé*, des *Carré*, des *Akakia*, des *Zapata*, des *Bazin*, des *Escarbotier*, des *Rustan*, des *Ramponneau*, & d'une infinité d'autres Noms, dont le burles-

que annonce plutôt l'Histrion, que le Dissertateur éclairé ?

Le but du Philosophe est de découvrir & de faire connoître la vérité. Est-ce à travers des saillies, des épigrammes, des jeux de mots, des plaisanteries indécentes, qu'elle se plaît à lancer ses rayons & à faire entendre son langage ? Est-ce en attaquant la Religion par des sarcasmes, en la défigurant par de fausses imputations, en la noircissant par des calomnies, qu'on peut espérer d'en renverser les fondemens ? N'est-ce pas lui rendre hommage par l'excès de sa déraison & de sa mauvaise foi ?

Le fruit des travaux du Philosophe est l'instruction & le bonheur des Hommes. Que pouvoient produire ceux d'un Ecrivain, qui, d'un côté, tantôt philantrope, tantôt ennemi du Genre-humain, toujours occupé de ses intérêts, ne s'est guère attaché qu'à entretenir le Public de lui-même, à le faire confident de ses actions, de ses services, de ses libéralités, de ses aumônes; qui, de l'autre, s'est fait un jeu d'attaquer les principes, de corrompre les sources, de franchir les bornes, de renverser les loix, d'aveugler les Esprits. Qu'ont-ils produit, en effet ? Ce que la saine Philosophie ne sauroit avouer pour son Ou-

vrage, l'indépendance, le désordre, la corruption, le bouleversement de toutes les idées. Qu'on l'écoute & qu'on le suive; qu'en résultera-t-il? Les Jeunes-gens apprendront à son école à secouer le joug du devoir, à répéter des blasphêmes, à triompher de leurs déréglemens: les Gens de Lettres, à peu respecter les modeles, à déguiser leurs larcins, à violer les regles, à oublier les bienséances, à se déchirer sans égard: les Nations à abandonner leurs principes, leurs loix, leur caractère, pour se repaître d'idées frivoles, de vues chimériques, de goûts fantasques & passagers; à préférer à leur intérêt, à leur gloire, à leur repos; l'attrait du plaisir, les honneurs du persifflage, les charmes de l'inconstance; à perdre enfin la décence, les vertus, les mœurs, pour se contenter d'être commodes, agréables & polies.

Tel est cependant l'Homme qu'on préconise & qu'on encense, au point de ne pas craindre de le rendre ridicule, en se proposant de lui élever une Statue. Car enfin dans l'antiquité & chez tous les Peuples sages, cet honneur n'a jamais été que le prix des vertus héroïques ou des services rendus à la patrie. Seroit-ce donc à ce titre que M. de *Voltaire* pourroit jouir d'un privilége que les *Turenne*, les *Luxembourg*, les *Ca-*

tinat, les *l'Hôpital*, les *d'Aguesseau*, ont si bien mérité & n'ont point obtenu ? Voudroit-on ressembler à ces Nations superstitieuses & sauvages, qui élevoient des simulacres aux Génies malfaisans ? Si les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Despréaux*, n'ont eu jusqu'ici d'autres monumens élevés à leur gloire, que les fruits de leur génie, plus durables que le marbre & l'airain : il faut qu'on se défie bien du génie de M. de *Voltaire*, puisqu'on cherche à subjuguer la postérité par les hommages du Siecle présent. Mais la Postérité juge les Auteurs & les Siecles : elle réduira, d'une côté, l'Ecrivain à sa juste valeur : de l'autre, elle saura que cet apothéose n'est pas l'ouvrage de la Nation, mais le produit des intrigues de quelques Gens de Lettres, qui, pour lors, seront vraisemblablement inconnus ; & quel tribut doivent attendre de sa part l'Idole & les Consécrateurs ?



W.

WAILLI, [*Noël François* DE] né à Amiens; connu principalement par une *Grammaire Françoise*, où parmi quelques observations assez justes, on trouve des choses plates, des définitions obscures, des principes mal conçus & mal développés, du galimathias, du phébus. Le peu de bon qu'on y rencontre est tiré des *Principes de la Langue Françoise* de M. l'Abbé *Girard*, des *Agrémens du Langage* de M. *Gamache*, de la Grammaire du P. *Buffier*, de celle de M. *Restaud*. Encore si M. l'Abbé de *Wailly* avoit répandu quelque jour sur les connoissances que nous devons aux Auteurs qu'il a compilés; mais il s'en faut bien qu'il se soit donné cette peine en faveur des Jeunes-gens, entre les mains desquels il faut se garder de mettre son Livre. Il n'est ni assez clair, ni assez méthodique, pour être utilement employé à l'instruction de la Jeunesse.

WATELET, [*Claude-Henri*] Receveur Gé-

néral des Finances, de l'Académie Françoise, de celle de Berlin, &c.

Né avec un goût décidé pour les Beaux-arts, il a fait de la Poésie & de la Littérature le principal & le plus cher de ses délassemens. Il sera toujours honorable pour les Lettres que des Hommes, occupés par état à des Emplois qui exigent une attention sérieuse, trouvent encore le moyen de consacrer aux Muses la plus grande partie du tems dont ils peuvent disposer. *L'Art de peindre* est un Ouvrage qui assure à son Auteur une place parmi les Poëtes utiles. Ceux qui ont le goût un peu sévere, n'y trouvent pas, à la vérité, une versification assez châtiée. Quand bien même on conviendroit avec eux que cette versification n'est pas tout à fait aussi gracieuse & aussi exacte qu'elle pourroit être, il faudroit, en même tems, rendre justice à l'enchaînement & à la liaison qu'on ne peut trop y admirer. M. *Watelet* est tout à la fois, Peintre & Poëte; ses préceptes sont aussi solides, que ses descriptions sont naturelles. Si l'on fait attention aux difficultés du sujet qu'il a entrepris de traiter dans une Langue telle que la Langue Françoise, & combien notre Poésie se prête peu aux expressions techniques d'un Art dont la plûpart des regles sont fondées sur l'optique & l'anatomie, on lui saura gré d'avoir sur-

monté de tels obſtacles, & on paſſera ſans peine ſur le défaut d'intérêt & d'élégance, qu'on lui reproche, en lui tenant compte des vraies beautés qu'il a le plus ſouvent répandues ſur une matiere ingrate par elle-même.

M. *Watelet* s'occupe actuellement d'une Traduction en Vers, de la Jérufalem délivrée du *Taſſe*. Ce Poëme lui fournira, ſans doute, un vaſte champ pour déployer les richeſſes de ſon imagination & la vigueur de ſes talens. On peut l'eſpérer, d'après quelques Chants de cette Traduction, qui ont été lus avec beaucoup d'applaudiſſement, dans différentes Séances de l'Académie.

Le Public ceſſeroit de ſe plaindre des négligences & des bévues, ſans nombre, qu'on reproche aux Editeurs & aux Coopérateurs du Dictionnaire Encyclopédique, ſi tous les Articles y euſſent été traités, chacun dans leur eſpece, par des Ecrivains auſſi inſtruits, auſſi méthodiques, auſſi précis, que M. *Watelet*. Les Articles qui ont pour objet la Peinture, le Deſſin & la Gravure, ſont de lui, & n'en font que mieux ſentir les défauts des Auteurs qui ont concouru à cet Ouvrage, ſans avoir le talent, ou ſans vouloir ſe donner la peine d'y fournir une tache digne de l'enthouſiaſme avec lequel on l'avoit annoncé.

Y.

YON, [*N.*] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, a cultivé les Lettres de maniere à prouver que les succès n'accompagnent pas toujours le mérite. Il y a d'excellentes choses dans ses Comédies, ainsi que dans toutes ses autres Productions, qui n'en sont pas plus accueillies pour cela. M. *Yon* écrit en Prose avec facilité, avec noblesse, & quelquefois avec chaleur. Il est étonnant que ses Ouvrages ne soient pas plus répandus. La raison de cette indifférence peut être attribuée au goût dominant du Siecle. On chercheroit envain chez lui ce ton prétendu philosophique, qui n'est que hardi; on y trouve en revanche, beaucoup de courage & de fermeté à s'élever contre la Philosophie, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Les Philosophes & les Incrédules sont, selon lui » une Secte que l'ignorance admire, que le libertinage protége, » que l'ambition de l'Esprit-fort prône, avec » laquelle il faut tâcher de n'avoir rien à démê- » ler, parceque c'est une Secte, & qu'elle en a » l'emportement & l'esprit de vengeance «. S'ex-

primer ainsi, n'est-ce pas faire expirer les suffrages dans tous les Bureaux d'esprit où les Chefs du Philosophisme dominent? Ou plutôt, n'est-ce pas ouvrir cent bouches au persiflage ou à la calomnie?

YVON, [*N.*] Abbé.

Les Articles *Dieu*, *Ame*, *Athée*, insérés par lui dans les premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique*, auxquels il a coopéré, exciterent, avec raison, les murmures des Théologiens & de tous les Hommes sensés. Pour peu qu'on lise ces Articles avec réflexion, il est évident qu'ils tendent à favoriser le matérialisme, & qu'ils combattent l'existence de Dieu. L'Auteur, par une ruse, assez commune aux Philosophes, s'est plu à rassembler les objections les plus fortes, & à accumuler une infinité de sophismes contre l'immortalité de l'ame & en faveur de l'athéisme; il les expose avec une complaisance marquée; & après les avoir présentés, dans un jour aussi faux que séduisant, il se contente de les condamner froidement, & en très-peu de mots. Cette maniere de procéder est si peu conforme à la droiture & à la décence, que les Esprits les plus bornés ont démêlé sans peine l'intention coupable de l'Auteur. Vainement M.

d'Alembert a voulu profiter de cette inculpation, pour justifier la Compilation Encyclopédique, & prouver la mauvaise foi de ceux qui lui ont reproché, si justement, tant de fautes, tant d'erreurs & tant d'impiétés : les raisons de ce Géomètre sont aussi mal adroitement employées, que peu conformes à la bonne logique. » On » prétend, dit-il *, que les Articles *Ame* & » *Dieu* sont des Traités de Matérialisme & d'A- » théisme, quoique ces Articles soient tirés en » entier des Ouvrages de Messieurs *Clarke* & de » *Jacquelot*, les meilleurs que nous ayons contre » les Matérialistes & les Athées «.

Que prouve cette façon de raisonner, absolument dépourvue de justesse & de vérité ? Quand il seroit vrai que les Articles qu'il défend auroient été tirés en entier de *Clarke* & de *Jacquelot*, s'ensuivroit-il qu'ils ne favorisent pas le Matérialisme, qui y est si positivement énoncé ? N'est-il pas possible d'extraire les objections combattues par ces Auteurs, & de laisser à l'écart les argumens qu'ils y ont opposés ? Or, c'est précisément ce qu'a fait en partie M. l'Abbé *Yvon*.

Il est faux, en second lieu, que ces Articles soient extraits en entier des Ouvrages du Doc-

* Préface des Mélanges, &c.

teur Anglois & du Miniſtre Proteſtant. On a pu y fondre quelques-unes de leurs idées, mais le tout ne leur appartient pas. L'expoſition du ſyſtême de *Spinoſa*, par exemple, ne ſe trouve point dans leurs Ecrits. C'eſt une addition de l'Auteur des Articles, copiée preſque mot à mot dans un petit Recueil de Pièces prétendues philoſophiques, où l'on attaque avec déraiſon & ſans pudeur, les vérités les plus ſaintes & les plus reſpectables.

Troiſiémement, il eſt abſurde de donner la préférence ſur les autres Traités à celui de *Clarke*, & ſur-tout à celui de *Jacquelot*. M. de *Fénélon* eſt infiniment ſupérieur au Miniſtre Proteſtant, dans ſon Ouvrage ſur l'exiſtence de Dieu, ſans parler de pluſieurs autres Ecrivains, qui lui ſont préférables & préférés.

M. l'Abbé *Yvon*, de meilleure foi que ſon Apologiſte, parcequ'il a ceſſé d'être Philoſophe, a ſenti la foibleſſe de ce raiſonnement. Il a pris le ſage parti de rétracter ſes erreurs, & d'employer ſa plume à la défenſe de la Religion, qu'il avoit paru combattre pendant qu'il étoit Encyclopédiſte. Il faut néanmoins convenir, par eſprit d'impartialité, qu'il n'a pas été plus heureux dans la défenſe que dans l'attaque. Ses Lettres contre *J. J. Rouſſeau* ſont foibles. Il avoit cepen-

c... t tant de choses à dire ! Mais enfin il a p...uvé sa bonne intention, & une autre vérité encore ; c'est que la Religion est aussi prompte à rejetter les talens médiocres dans ses Défenseurs, que l'impiété est ardente à les préconiser dans ses Propagateurs.

Fin du troisieme & dernier Volume.

LISTE
DES ÉCRIVAINS
DONT ON A PARLÉ DANS CE VOLUME.

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

N.

O.

P.

* PORTE,

Q.

R.

S.

T.

V.

W.

Y.

Fin de la Liste des Ecrivains.

ERRATA

DU TROISIÈME VOLUME.

Page 14, ligne 13, qu'elle tend, *lisez*, que cette opinion tend.

P. 35, Article *Palissot*; qu'un peu de gaieté, *lis.* qu'un peu plus de gaieté.

P. 79, Art. *Pezé*, lig. 4, inutilement, *lis.* plus utilement.

P. 96, Art. *Pompignan*; celles des Tragédies, *lis.* celle des Tragédies.

P. 100, lig. 2, né à Rouen, *lis.* née à Rouen.

P. 138, Art. *Racine*, lig. 3, qui a échappée, *lis.* qui a échappé.

P. 141, lig. 10, qui lui avoient échappées, *lis.* qui lui avoient échappé.

P. 256, *moniti non*, lisez, *moniti & non.*

P. 268, Art. *Sanadon*, *lis.* né à Rouen en 1676, mort à Paris en 1733.

P. 277, Art. *Sarrasin*; dans le tems qu'il écrivoit, *lis.* dans le tems où il écrivoit.

P. 287, Art. *Sauvigny*, les défauts, *lis.* le défaut.